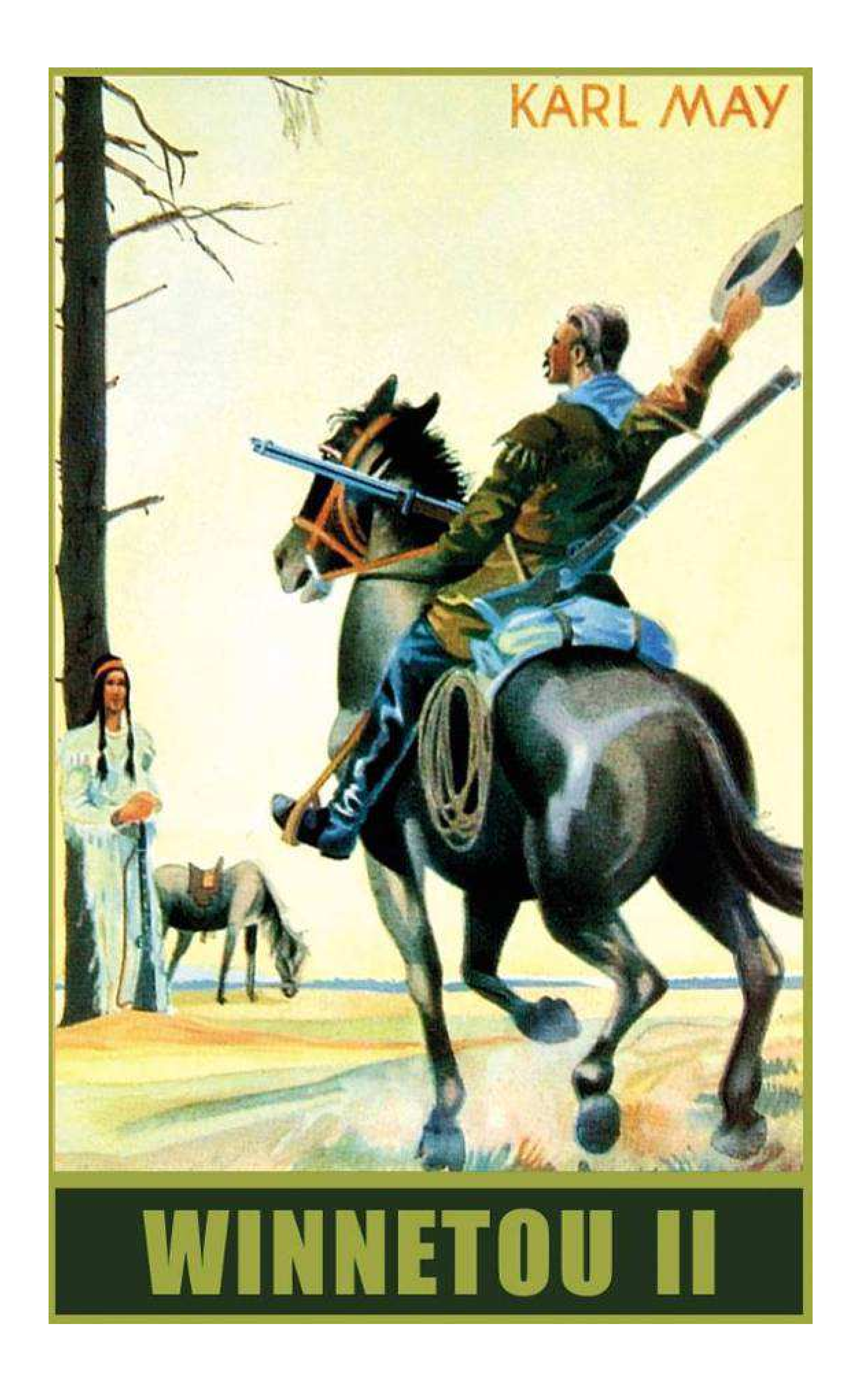

KARL MAY
WINNETOU II

CHARLES MAY

WINNETOU l’homme de la prairie

FLAMMARION, ÉDITEUR
26, rue Racine, Paris

DANS LA MÊME COLLECTION

DU MÊME AUTEUR

1. WINNETOU, L'HOMME DE LA PRAIRIE.

2. LA MAIN QUI FRAPPE ET WINNETOU.

3. LE TRÉSOR DU LAC D'ARGENT.

4. MAIN-SURE L'INFAILLIBLE.

5. LE SECRET DE OLD SUREHAND.

L'édition originale de cet ouvrage a été publiée par KARL MAY VERLAG à Bamberg (Allemagne).

Sommaire

Winnetou 2

OU OLD SHATTERHAND DEVIENT DÉTECTIVE

Après avoir fourni une traite exténuante, nous arrivâmes à l'embouchure du fleuve Bosco de Natschitoches. Nous pensions y retrouver la sentinelle apache que Winnetou, selon nos conventions, aurait dû y poster. Notre anxiété fut grande de n'apercevoir aucun cavalier.

Cependant, un peu plus loin, nous trouvâmes des traces, mais quelles traces... Nous découvrîmes les cadavres des deux marchands qui nous avaient indiqué le chemin du village kiowa. Ils avaient été tués à coups de fusil.

Je devais apprendre par la suite que c'était encore là un des crimes de l'abominable Santer. Celui-ci avait descendu le fleuve si rapidement qu'il était arrivé à l'embouchure en même temps que les marchands, malgré l'avance considérable que ceux-ci avaient sur lui. L'audacieux criminel, ayant dû renoncer à l'or de Winnetou et étant à court d'argent, n'avait pas hésité à assassiner ces braves gens pour les dévaliser. Mon ami Winnetou avait pu ensuite reconstituer la scène tragique grâce aux traces.

Son forfait accompli, le meurtrier s'était dirigé rapidement vers le Sud, poursuivi de près par les Apaches. Malheureusement pour ceux-ci, une pluie torrentielle s'était mise à tomber, effaçant toutes les traces, de sorte que Winnetou, ne pouvant plus suivre la piste de l'assassin, avait dû se laisser guider uniquement par son instinct. Fendant quelques jours, il avait battu la savane avec ses Indiens et, finalement, il avait appris que Santer, ayant abandonné le mulet volé aux deux marchands assassinés, s'était acheté un excellent cheval dans une ferme et s'était ensuite dirigé vers l'Est, du côté de la Red River.

Winnetou avait alors décidé de se séparer de ses Indiens et de continuer seul sa poursuite. Il s'était donc engagé résolument dans la direction de l'Est.

Quant à moi, je fus désolé de ne pouvoir rejoindre mon ami, mais je jugeai que je n'avais pas d'autre parti à prendre que de me diriger vers Saint-Louis et d'y attendre de ses nouvelles.

Aussitôt arrivé dans la ville, j'allai voir mon vieil ami Henry. Je le trouvai à son établi en train de limer une pièce. Il était à tel point absorbé par son travail qu'il n'avait pas entendu la porte s'ouvrir.

— *Good evening, Sir !* lui dis-je du ton le plus naturel, comme si nous nous étions quittés la veille. Avez-vous déjà mis au point mon fusil, Henry ?

Le vieux eut un mouvement de recul, puis il poussa un cri et se jeta dans mes bras. Il m'embrassa chaleureusement sur les deux joues.

— Comment, c'est vous ? dit-il. Vous... Old Shatterhand...

— Tiens, vous connaissez déjà mon surnom, lui dis-je lorsque ses effusions se furent un peu calmées.

— Mais comment donc, tout le monde le connaît, ici ! dit-il, rayonnant de joie. Je suis au courant de tous vos exploits. Évidemment, c'est Winnetou qui m'a raconté tout cela.

— Winnetou ? fis-je, au comble de la stupéfaction. Mais quand donc ?

— Il y a trois jours. Vous lui aviez beaucoup parlé de moi dans l'Ouest et, quand il est arrivé à Saint-Louis, il n'a pas manqué de venir me rendre visite. Il m'a mis au courant de toutes vos aventures, depuis votre victoire sur le grizzli jusqu'à votre élection comme chef des Apaches.

Et il me raconta que la trace de Santer avait mené Winnetou jusqu'à Saint-Louis. Comme l'assassin était parti immédiatement dans la direction de La Nouvelle-Orléans, Winnetou s'était dirigé également de ce côté. Poursuivant et poursuivi étaient allés à une telle vitesse qu'ils étaient arrivés à Saint-Louis trois jours avant nous qui marchions d'un train normal. Le lendemain matin de bonne heure, je me retrouvai en compagnie de Hawkens, Stone et Parker dans le bureau vitré où j'avais passé à mon insu mon examen d'arpenteur. Comme on se souvient, Sam s'était fait fort de nous obtenir une prime extraordinaire. Ces messieurs de la direction lui opposèrent un refus formel. Nous touchâmes intégralement notre dû, mais pas un cent de plus, et lorsque Sam insista on nous mit poliment à la porte. Je fus irrité des procédés un peu cavaliers de ces hommes d'affaires, quoique, à vrai dire, la somme que j'avais reçue fût assez considérable pour ma bourse.

Je décidai immédiatement de rejoindre Winnetou à La Nouvelle-Orléans. Pour la forme, je demandai à Sam et à ses deux camarades s'ils désiraient m'accompagner. Mais ils préférèrent prendre du repos, ce dont je ne pouvais me formaliser.

Je m'achetai du linge et un nouveau complet. Comme je croyais que mon voyage serait de courte durée, je laissai ceux de mes bagages qui m'auraient encombré, entre autres le tueur d'ours beaucoup trop lourd, à mon vieil ami Henry, qui s'offrit obligeamment à prendre également soin de ma monture. Et je parus aussitôt.

Mon voyage fut assez fertile en incidents, car nous étions en pleine guerre de Sécession. Le bateau que j'avais pris pour descendre le Mississipi était à chaque instant arrêté par les autorités militaires, de sorte que, quand j'arrivai enfin à destination, j'appris à mon grand regret que Winnetou était déjà reparti aux trousses de l'assassin. Il me faisait dire que, étant donné l'incertitude de la situation, il ne me conseillait pas de le suivre pour le moment et m'engageait à rentrer à Saint-Louis. Dès que possible il enverrait un message à M. Henry pour me fixer rendez-vous.

Je décidai alors d'aller en Europe voir mes parents, dont la situation matérielle était rien moins que brillante et que j'espérais pouvoir aider. Je comptais revenir ensuite à Saint-Louis. Je m'informai donc au port de la date du prochain bateau. Il y en avait précisément un qui, mettant à profit une trêve provisoire entre les partis belligérants, était en partance pour Cuba. Une fois là je trouverais certainement un paquebot à destination soit de New York, soit de l'Europe. Ma décision fut prise et je m'embarquai aussitôt.

La prudence la plus élémentaire aurait dû m'inciter à déposer mon argent dans une banque ayant un correspondant en Europe. Mais, par ces temps troublés, pouvait-on avoir confiance dans une banque de La Nouvelle-Orléans ? Je pensais que non et j'emportai tout ma fortune avec moi.

Pour ne pas trop m'étendre sur ce qui m'advint par la suite, je me bornerai à noter qu'un ouragan nous surprit en mer au milieu de la nuit. Peu après minuit, je fus réveillé en sursaut par le grondement de l'orage. A ce moment précis, le paquebot eut une telle secousse que je tombai et que tout le contenu de la cabine que je partageais avec trois autres passagers s'abattit sur moi. Qui penserait à son argent dans un moment pareil ? Je me hâtai de monter sur le pont, car le tangage devenait de plus en plus insupportable.

Entre-temps, le bateau avait heurté un écueil et était la proie des lames, qui le soulevaient continuellement à l'arrière. Il était perdu ; à chaque instant il pouvait être mis en pièces. Les canots de sauvetage étaient déjà bondés. Il ne me restait plus qu'une seule chance : atteindre la rive à la nage.

Tout à coup, une vague haute comme une maison se dressa et, malgré l'obscurité, nous pûmes la distinguer grâce à son éclat phosphorescent. Elle s'abattit sur le bateau. Celui-ci gémit sinistrement, comme s'il allait s'ouvrir en deux. Jusque-là, je m'étais cramponné à une barre de fer, mais je perdis mon appui. J'eus la sensation d'être soulevé par la mer à la hauteur d'une tour. Le monde tournoyait autour de moi dans une ronde diabolique. L'instant d'après, je me sentis plongé dans l'abîme, puis à nouveau à une altitude vertigineuse. Je ne faisais pas un mouvement, car tout effort aurait été inutile.

Par bonheur, j'entrevis la terre. Sans cette perspective, j'aurais été probablement perdu. Je savais maintenant dans quelle direction il me fallait nager, et, même en n'avançant qu'à une cadence très lente dans cet élément déchaîné, je ne pouvais manquer d'atteindre la rive. La mer était plongée dans les ténèbres ainsi que la terre. Dans cette obscurité, j'étais incapable d'atteindre un endroit où pouvoir prendre pied. Je heurtai violemment de la tête contre un rocher. J'eus cependant assez de présence d'esprit pour monter sur ce rocher et m'y agripper avant de perdre connaissance.

Lorsque je revins à moi, l'orage n'était pas encore apaisé. La tête me faisait affreusement mal, mais je n'y prenais pas garde, absorbé que j'étais par l'horreur de ma situation. Maintenant, à la lumière des étoiles je pouvais m'orienter. Derrière moi se dressaient les écueils. Au loin, quelques arbres se dessinaient. Puis j'aperçus des lumières mouvantes. Des hommes devaient être là et je m'empressai de les rejoindre.

En effet, je rencontrai des hommes rassemblés autour de quelques bâtiments fortement éprouvés par l'orage, et dont la toiture avait même été arrachée. A ma vue, les hommes restèrent

interloqués et me dévisagèrent comme si j'avais été un revenant. Le vacarme de la mer était encore si intense que pour s'entendre il fallait hurler.

Les hommes, qui étaient des pêcheurs, me donnèrent du linge sec et de quoi me vêtir sommairement, car je n'étais vêtu que de mon costume de nuit. Puis ils lancèrent l'alarme pour explorer la rive et porter secours aux rescapés éventuels. Jusqu'au matin on découvrit ainsi seize personnes. Trois d'entre elles purent être ramenées à la vie, les autres étaient mortes. A la lumière du jour je vis la rive toute couverte d'épaves. Le bateau avait été brisé en mille morceaux. La proue avait échoué contre le rocher où l'orage m'avait poussé moi-même.

J'étais donc un naufragé au sens le plus complet du mot, car je ne possédais plus rien ; l'argent dont l'emploi me remplissait à l'avance de joie avait été englouti par les flots.

Le commandant du fort s'intéressa à notre sort, nous remit les objets de première nécessité et se chargea de notre passage à bord d'un navire à destination de New York. Une fois là, je me trouvai plus pauvre que le jour de mon arrivée pour la première fois dans cette ville. Je n'avais plus d'autre fortune que le courage de tout recommencer.

Pourquoi, au lieu d'échouer à New York, ne m'étais-je pas fait ramener à Saint-Louis, où j'avais des relations et où je pouvais compter sur l'aide du vieil Henry ? Simplement parce que je lui devais déjà beaucoup et que je ne voulais pas augmenter ma dette de reconnaissance envers lui. Si au moins j'avais pu être sûr d'y trouver Winnetou. Mais non. Sa chasse à l'assassin pouvait durer des mois, de longs mois. Bref, je préférais me débrouiller seul à New York.

Mais mon intuition ne m'avait pas trompé. Une fois de plus, la chance me sourit. Je fis la connaissance de l'honorable Mr. Josy Taylor, directeur d'une agence de police privée très connue à l'époque. Lorsqu'il apprit qui j'étais et mes récentes aventures, il me fit passer une sorte d'examen pour voir à quel point j'étais « Européen ». C'est qu'il considérait les Européens comme peu capables de réussir dans son métier. Cependant je parvins à lui donner une idée favorable de ma sagacité et à gagner sa confiance, qui ne devait par la suite cesser de s'accroître.

Un jour, il me fit venir dans son bureau où se trouvait un homme d'un certain âge à l'air soucieux. Il me le présenta comme étant le banquier Ohlert.

Celui-ci n'avait qu'un seul enfant, un fils nommé William, âgé de vingt-cinq ans et célibataire. Le jeune homme vivait plus dans le rêve que dans la réalité, et les problèmes abstraits et métaphysiques absorbaient davantage son esprit que les affaires. Au reste, il se croyait poète. Il avait même projeté d'écrire un drame dont le héros serait un poète fou. Afin d'approfondir le sujet, il avait décidé d'étudier la psychologie des déments et de se procurer une séries d'ouvrages traitant de ces questions. Le plus terrible, c'est qu'il avait fini par s'identifier avec son personnage et se figurait être fou lui-même. Peu auparavant, le père infortuné avait fait la connaissance d'un médecin qui se proposait de fonder une maison de santé privée pour ces sortes de malades. Cet homme prétendait avoir été pendant longtemps assistant de célèbres aliénistes, et il avait conquis à tel point la confiance du vieux banquier que celui-ci lui avait confié le soin de guérir son fils.

Une grande amitié s'était bientôt établie entre le jeune Ohlert et son médecin et avait eu une conséquence des plus inattendues : un beau jour, ils disparurent tous les deux. Ce n'est qu'alors que le banquier songea à recueillir des renseignements sur le médecin. Il apprit qu'il s'agissait d'un de ces nombreux charlatans qui pullulaient aux États-Unis.

Taylor lui demanda le nom de l'individu et, apprenant qu'il se nommait Gibson, il déclara que c'était une vieille connaissance dont nous avions été amenés à nous occuper au cours d'une autre affaire. Je possédais même une photographie de cet homme et, lorsque je la montrai à Ohlert, il reconnut aussitôt l'ami et le médecin de son fils.

Le dénommé Gibson était un escroc de premier ordre, mêlé à toutes sortes d'affaires aux États-Unis et au Mexique. La veille, le banquier s'était rendu au domicile de Gibson, où on lui avait appris qu'après avoir réglé ses dettes celui-ci était parti sans laisser d'adresse. Le fils du banquier avait emporté en espèces une somme très considérable, et de plus Ohlert venait de recevoir d'une banque de Cincinnati un message télégraphique lui annonçant que William y avait touché 5 000 dollars en se rendant à Louisville pour y chercher sa fiancée. Bien entendu, c'était un prétexte et le jeune homme n'était nullement fiancé.

Il était évident que le médecin avait enlevé son client pour s'emparer de l'argent que celui-ci pouvait lui procurer. Les plus grands financiers du pays connaissaient personnellement William et il pouvait leur soutirer autant d'argent qu'il voulait. Il importait donc de mettre la main au plus tôt sur le malade et son séducteur. C'est à moi que fut confiée cette tâche.

Je reçus carte blanche et tous les renseignements nécessaires, y compris la photographie de William Ohlert. Je me mis en route pour Cincinnati. Comme Gibson me connaissait, je ne manquai pas de me munir de quelques accessoires qui pouvaient m'être utiles pour me rendre méconnaissable.

A Cincinnati, j'allai trouver le banquier en question, qui me confirma que le jeune homme se trouvait bien en compagnie de Gibson. De là je me rendis à Louiseville, où j'appris que les deux hommes étaient repartis pour Saint-Louis. Naturellement, je les y suivis, mais ce n'est qu'après de longues recherches que je parvins à retrouver leurs traces. Une fois de plus, le vieux Mr. Henry me fut d'un grand secours, car, bien entendu, ma première visite dans la ville fut pour lui.

Ohlert et Gibson avaient pris un vapeur sur le Mississipi pour se rendre à La Nouvelle-Orléans et il ne me restait qu'à les suivre. Le vieil Ohlert m'avait donné les adresses des maisons de commerce avec lesquelles il était en relations. A Louiseville et à Saint-Louis, j'avais donc pu apprendre que William avait touché de fortes sommes d'argent. Il n'avait pas manqué d'en faire autant à La Nouvelle-Orléans. J'avertis les autres établissements signalés par le banquier et leur demandai de diriger le jeune Ohlert vers moi au cas où il viendrait les trouver.

C'était tout ce que je pouvais faire pour le moment. Après avoir averti la police, je n'avais plus qu'à attendre les événements. Afin de ne pas rester cependant complètement inactif, je résolus de me mêler à la foule dans l'espoir qu'un hasard propice me mettrait sur la bonne voie.

J'errais donc dans la ville les yeux grands ouverts. La chaleur était intense. Vers midi, je me trouvais au milieu de la large et belle Common Street et, avisant un débit, j'entrai pour me rafraîchir. Ce ne fut pas une mince affaire que de trouver un siège libre. J'en découvris cependant un dans un coin de la salle. Il y avait là une petite table avec deux chaises dont l'une était occupée par un individu dont l'aspect n'était pas de nature à engager un étranger à partager sa table. Je m'approchai de lui cependant et lui demandai la permission de prendre mon bock en sa compagnie.

Un sourire de commisération apparut sur son visage. Puis soudain il me toisa d'un air soupçonneux et me demanda :

— Mais dites donc, avez-vous de l'argent ?

— Bien sûr, répondis-je, quelque peu étonné par sa question.

— Dans ce cas, vous pouvez payer votre place et votre bock ?

— Je pense bien.

— *Well !* Alors, pourquoi me demander la permission de vous asseoir ? Je vois ça, vous êtes un *greenhorn*. Je voudrais bien connaître celui qui m'empêcherait de m'asseoir où bon me semble. Allons, asseyez-vous. Étalez vos tibias comme vous voulez, et, si quelqu'un y trouve à redire, vous n'avez qu'à lui flanquer une volée !

J'avoue que les manières de cet homme ne laissaient pas de m'en imposer. Je me sentis rougir légèrement ; à vrai dire, la façon dont il me traitait était plutôt désobligeante, et j'avais obscurément le sentiment que j'aurais dû réagir plus énergiquement. Je m'assis donc et lui dis :

— Je me vois obligé de vous prier de bien vouloir vous abstenir de m'appliquer l'épithète de *greenhorn*. Dans le cas contraire, je serais contraint de vous prouver que vous vous trompez. On peut connaître la politesse et être un vieux renard.

— *Pschaw !* ricana l'homme, ne vous donnez pas la peine de vous mettre en colère. Cela ne vous servirait à rien. Je n'avais pas l'intention de vous blesser, mais sachez que Old Death n'est pas homme à se laisser troubler par des menaces.

Old Death ! La Vieille Mort ! J'avais déjà entendu parler à plusieurs reprises de ce célèbre chasseur de l'Ouest. Sa gloire résonnait dans tous les campements sur l'autre rive du Mississipi et avait même atteint les villes de l'Est. Si le dixième, le vingtième de ce qu'on racontait sur lui était vrai, j'avais devant moi un chasseur et un connaisseur de la savane devant lequel on n'avait qu'à tirer son chapeau. Depuis quelques dizaines d'années, il battait la prairie et, malgré tous les dangers

auxquels il s’exposait journellement, il n’avait jamais été blessé. Les superstitieux le croyaient même invulnérable.

Il était d’une taille peu commune et sa silhouette courbée était tout squelette et peau. Son pantalon de cuir flottait sur ses cuisses. Sa veste également en cuir était à tel point rétrécie par le temps que les manches ne lui arrivaient qu’à la moitié de l'avant-bras. On pouvait donc voir ses membres osseux qui aboutissaient à des mains décharnées.

De cette veste de chasseur surgissait un cou osseux incroyablement long, au milieu duquel la peau de la pomme d’Adam pendait comme un sachet de cuir. Et sa tête ! Elle ne devait pas contenir cinq grammes de chair. Les yeux étaient profondément enfoncés dans les orbites et le crâne n’était pas garni d’un seul cheveu. Les joues affreusement creuses, les mâchoires anguleuses, les pommettes saillantes, un nez camus avec des narines béantes — bref une tête de mort qui à première vue vous donnait le frisson. Cette impression fut également perçue par mes nerfs olfactifs. Je crus nettement sentir une odeur cadavérique, un relent de soufre et d’ammoniaque. Cela suffisait pour me couper complètement l’appétit et m’ôter toute envie de boire.

Ses longues jambes osseuses étaient enfouies dans des fourreaux de cuir taillés en forme de bottes dans une peau de cheval. Des éperons y étaient attachés dont les molettes étaient faites de pièces d’argent mexicaines.

Près de lui, sur le sol, était posée une selle avec un harnachement complet et, à côté, un long fusil Kentucky d’un modèle antique. Il était en outre armé d’un couteau et de deux gros revolvers dont la crosse dépassait sa ceinture. Cette dernière était faite d’une bande de cuir garnie de scalpes. Il fallait espérer que ces scalpes ne provenaient pas de têtes de Visages Pâles et que c’étaient des trophées conquis sur l’ennemi indien.

Le garçon m’apporta mon bock, mais, lorsque je voulus le porter à mes lèvres, le chasseur avança son verre et dit :

— Pas si vite, mon garçon, nous allons trinquer d’abord. Il parait que c’est l’usage dans votre pays.

— Oui, mais seulement entre amis, répondis-je sans enthousiasme.

— Allons donc, nous n’avons pas de raison de nous chamailler. Trinquons ! Je ne suis pas un mouchard et vous n’avez pas à avoir peur de moi.

C’était déjà un progrès et je me décidai à choquer mon verre contre le sien en disant :

— Je sais très bien ce que je dois penser de vous, *Sir*, et s’il est vrai que vous êtes Old Death, je n’ai pas à regretter votre compagnie.

— Tiens, vous me connaissez donc ? Dans ce cas, ce n’est pas la peine que je parle de moi. Parlons plutôt de vous. Pourquoi êtes-vous dans ce pays ?

— Pour la même raison que bien d’autres : pour tenter ma chance.

— Comme de juste. Là-bas, dans cette vieille Europe, les gens se figurent qu’ici on n’a qu’à tendre sa poche pour que les dollars y tombent tout seuls. Quand quelqu’un fait fortune, les journaux en écrivent des colonnes, mais personne ne parle des milliers de ceux qui, engloutis par les vagues de la vie, disparaissent sans laisser de trace. Et vous, avez-vous déjà trouvé votre chance ou êtes-vous seulement sur sa piste ?

— Je crois pouvoir répondre par l’affirmative à cette dernière question.

— Alors je ne puis que vous donner un conseil : ne perdez pas votre piste. Et c’est là une chose difficile, j’en sais quelque chose.

Ces derniers mots, il les prononça d’un ton triste, le regard perdu dans le lointain. Comme je ne lui répondais pas, il leva le regard et dit :

— Vous ne savez pas pourquoi je vous parle de la sorte. C’est pourtant fort simple. Le cœur me fait toujours mal quand je vois un jeune homme de votre espèce qui risque de mal tourner... comme moi. Si je vous disais que ma mère était une Française[1]. C’est d’ailleurs elle qui m’a appris cette langue, et, si vous voulez, nous pouvons parler français, car je vois d’après votre accent que c’est également votre langue maternelle... Quand elle est morte, je n’ai pas suivi le chemin qu’elle

[1] Note du Webmaster : Dans l'édition originale de Karl May les personnages sont allemands et non français. Cette remarque est valable pour l'ensemble du récit.

m’avait tracé. Je vous en prie, mon garçon, soyez plus intelligent que moi. Sans ça, vous tournerez très mal.

— Comment cela ?

— Vous avez l’air trop honnête et puis vous êtes équipé comme quelqu’un qui débarque. Tout cela, c’est de bien mauvaises références dans l’Ouest. Serait-ce indiscret de vous demander quelle est votre profession ?

— J’ai fait des études...

Je prononçai ces mots avec componction. Old Death esquissa un sourire terriblement ironique. Il hocha la tête et dit :

— Ah ! bon, c’est ça qui vous rend si fier. Eh bien ! apprenez, mon garçon, que ce sont précisément les gens instruits qui réussissent le plus difficilement dans ces parages. Avez-vous du travail en ce moment ?

— Je suis au service d’un banquier de New York, répondis-je évasivement.

Le visage du vieux chasseur s’éclaira.

— Ah ! ça, j’en suis bien content. Voulez-vous un conseil ? Ne lâchez pas votre emploi. Je suis d’autant plus ravi pour vous de ce que vous me dites qu’un banquier de New York n’enverrait pas le premier venu le représenter dans l’Ouest. Ça prouve qu’on peut avoir confiance en vous. C’est sans doute pour une affaire d’argent qu’on vous a envoyé ici ?

— Oui, plus ou moins.

— Ah ! très bien.

Il me regardait à nouveau d’un air scrutateur, puis il sourit :

— Je crois avoir deviné le but de votre séjour parmi nous.

— J’en doute fort.

— Vous avez tort. Encore un conseil : si vous ne voulez pas qu’on s’aperçoive que vous cherchez quelqu’un, surveillez mieux votre regard. Vous examinez attentivement tous ceux qui entrent ici et même les passants de la rue, par la fenêtre. Pas vrai ?

— Très juste. Je dois rencontrer quelqu’un dont je ne connais pas l’adresse.

— Alors, faites le tour des hôtels ou bien adressez-vous à la police.

Je haussai les épaules, ce qui provoqua l’hilarité de mon interlocuteur.

— Mon cher ami, dit-il enfin, vous êtes tout de même un *greenhorn*. Et quel *greenhorn* ! Ne vous en formalisez pas... C’est ainsi.

Je compris que je n’avais pas assez bien caché mon jeu. Old Death continuait, imperturbable :

— Vous êtes venu ici pour une affaire d’argent. Le quidam que vous vous proposez de retrouver est par ailleurs recherché par la police, mais, comme vous faites du zèle, vous lui donnez la chasse jusque dans les rues et dans les débits... Je ne serais pas Old Death si je ne voyais pas à qui j’ai affaire.

— Eh bien ! à qui, s’il vous plaît ?

— A un détective à qui on a confié une tâche d’ordre probablement plus familial que criminel.

Cet homme était vraiment d’une sagacité peu commune. Néanmoins, je répondis :

— Malgré toute l’estime que j’ai pour votre intuition, je dois vous dire que, cette fois, elle vous a trompé.

— Pas possible ?

— C’est pourtant la vérité.

— *Pshaw !* Puisque cela vous fait plaisir de nier, libre à vous. Seulement, voyez-vous, j’aurais pu vous aider, car je connais très bien le patelin. Vous croyez arriver plus vite à votre but tout seul, et c’est tout à votre honneur, mais je doute fort que ce soit très intelligent.

Il se leva et tira de sa poche une bourse de cuir pour payer son bock. Je sentis que ma méfiance l’avait blessé et j’essayai de réparer ma faute.

— Il y a des affaires auxquelles on n’a pas le droit d'initier un étranger, mais, croyez-moi, je n’avais pas l’intention de vous offenser.

— Allons, dit-il en posant une pièce sur la table, il ne s'agit pas de cela. Je vous veux du bien parce que vous m'avez tout de suite été sympathique.

— Peut-être pourrons-nous nous revoir.

— Difficilement. Je me rends aujourd'hui même dans le Texas et de là je passerai au Mexique. Or je doute fort que votre promenade vous conduise dans la même direction. Eh bien ! adieu, monsieur, et, à l'occasion, rappelez-vous que je vous ai dit que vous étiez un *greenhorn*. Dans la bouche de Old Death, ce mot n'est pas une insulte. Et il n'est pas mauvais pour un débutant de garder sa modestie.

Il prit son sombrero à larges bords accroché au mur, saisit sa selle et son harnachement qu'il jeta sur son dos, s'empara de son arme et quitta la table. Mais à peine eut-il fait trois pas qu'il tourna la tête et me dit :

— Ne m'en veuillez pas, *Sir*, c'est que moi aussi, dans mon temps, j'ai fait des études, et je me dis souvent que je n'étais qu'un petit sot à cette époque. *Good bye !*

Cette fois, il sortit sans plus se retourner. Je suivis du regard sa silhouette bizarre qui s'éloignait, suivie des quolibets de la foule.

Les coudes sur la table et la tête entre les mains, je restai plongé dans mes pensées. Soudain la porte s'ouvrit pour livrer passage à un homme qui n'était autre que... Gibson.

Il resta un moment sur le seuil à examiner l'assistance. Lorsque son regard se posa sur moi, je m'étais déjà détourné. La seule place libre dans l'établissement était celle que Old Death venait de quitter. Gibson n'avait donc d'autre ressource que de venir à ma table. Je me réjouissais d'avance en imaginant la tête qu'il ferait en me reconnaissant.

Mais il ne vint pas. J'entendis le grincement des gonds de la porte et me retournai vivement. A coup sûr, il m'avait reconnu et avait pris la fuite. Je pus encore le voir s'éloigner à pas rapides. En un clin d'œil je saisis mon chapeau, réglai ma consommation et me précipitai dehors. Je l'aperçus à droite en train de courir vers un groupe d'hommes derrière lequel il avait sans doute l'intention de se cacher. Il tourna la tête et, en me voyant, accéléra son allure. Je le suivis aussi rapidement que je pus. En passant près du groupe d'hommes, j'aperçus une petite rue latérale dans laquelle il s'était sans doute engagé. A peine m'y étais-je engagé à mon tour que je le vis disparaître à l'autre bout. Mais, au dernier moment, il souleva son chapeau et l'agita dans ma direction. Cela acheva de m'agacer. Et alentour, pas trace de policeman. Faire appel au secours des passants aurait évidemment été peine perdue.

Lorsque j'atteignis l'extrémité de la rue, je me trouvai sur une petite place bordée de maisons aux grilles fermées. En face, j'aperçus quelques villas entourées de jolis jardins. Ce n'étaient pas les passants qui manquaient sur cette place, mais Gibson n'était pas parmi eux. Il s'était évanoui comme par enchantement.

Devant la boutique d'un coiffeur, j'aperçus un nègre qui semblait arrêté là depuis un moment. Il avait dû remarquer le fugitif. Je m'approchai de lui, tirai poliment mon chapeau et lui demandai s'il n'avait pas vu un gentleman blanc arriver en courant par la rue d'où je sortais moi-même. Il découvrit avec un large sourire ses énormes dents jaunes et me dit :

— Oui, *Sir*, moi le voir. Lui courir très vite là-bas.

Et il désigna une des petites villas d'en face. Je le remerciai et me hâtai de m'élancer dans la direction indiquée. Comme la grille était fermée, je sonnai. Au bout de cinq minutes, un homme, également un nègre, vint m'ouvrir. Je répétai ma question. Il me ferma brusquement la porte au nez en s'écriant :

— Moi d'abord demander à *Massa*. Sans permission de *Massa* moi pas ouvrir.

J'attendis dix minutes au moins comme sur des charbons ardents. Finalement, il revint et me lança :

— *Massa* pas donné permission d'ouvrir. Personne entré ici. Les portes bien fermées. Vous partir tout de suite parce que *Massa* prendre son revolver.

Que me restait-il à faire ? Je ne pouvais pas songer à pénétrer de force dans la maison. J'étais persuadé que le propriétaire n'hésiterait pas à tirer sur moi. Les Américains possèdent un sens très fort de l'inviolabilité de leur demeure. Je n'avais plus qu'à faire appel à la police.

Tandis que je traversais à nouveau la place, de fort mauvaise humeur, un gamin vint à ma rencontre en courant. Il me tendit une feuille de papier.

— *Sir*, *Sir*, criait-il, attendez, donnez-moi dix cents pour cette lettre.

— Qu'est-ce qui t'envoie ?

— Un gentleman qui est là-bas, dit-il en désignant une villa dans la direction opposée. Il vient de sortir de la maison et a écrit quelques mots qu'il m'a dit d'aller vous porter en vous demandant pour cela dix cents.

Je donnai l'argent au gamin qui partit en courant et pris la lettre. C'était une feuille arrachée d'un carnet, où étaient tracées les lignes suivantes :

Très cher monsieur,

N'est-ce pas à cause de moi que vous avez entrepris ce voyage jusqu'à La Nouvelle-Orléans ? Je suppose que oui, puisque vous me suivez. Je vous ai toujours tenu pour un simple d'esprit, mais jamais je ne m'étais douté que vous fussiez aussi sot. Quand on n'a qu'un demi-gramme de cervelle dans le crâne, on ne s'attaque pas à des tâches de ce genre. Retournez donc à New York et saluez Mr. Ohlert de ma part. J'ai fait le nécessaire pour qu'il ne m'oublie pas de si tôt. Je présume que, vous aussi, vous conserverez le souvenir de notre rencontre, qui n'est pas précisément pour vous un titre de gloire.

GIBSON.

On imagine mon exaspération en prenant connaissance de cette suave missive. Je pliai la feuille de papier, la glissai dans ma poche et m'éloignai. Il se pouvait qu'il fût en train de m'observer et je ne voulais pas lui donner le plaisir de jouir de mon dépit.

Je jetai un regard circulaire sur la place. Gibson n'était pas visible. Le nègre de la boutique du coiffeur avait disparu. Le gamin à qui j'aurais pu demander des renseignements sur Gibson n'était plus en vue. Il avait sans doute reçu l'ordre de déguerpir aussitôt.

Pendant que je m'efforçais de pénétrer dans la villa, Gibson avait trouvé le temps de m'écrire cette lettre de vingt-trois lignes. Le nègre s'était moqué de moi. Et Gibson se payait sans doute ma tête. Le gamin lui-même avait eu l'air de me regarder comme une dupe.

Ma mauvaise humeur allait croissant. Je venais d'essuyer une défaite honteuse que je ne me pardonnerais pas. J'inspectai les autres rues qui débouchaient sur la place, toujours sans succès. Gibson avait sans aucun doute abandonné les parages. Selon toute probabilité, il prendrait la précaution de quitter au plus vite La Nouvelle-Orléans. Cette dernière supposition, qui me vint à l'esprit en dépit de mon demi-gramme de cervelle, m'incita à me rendre au port pour visiter les bateaux en partance. Deux policiers en civil m'aidèrent dans cette tâche, mais en vain. La colère que je ressentais d'avoir été ainsi berné ne me laissait pas de répit et je fis le tour de tous les restaurants et tavernes jusqu'à une heure tardive de la nuit. Enfin, épuisé, je retournai à mon *lodging-house* pour me coucher.

Le lendemain, je me remis à la recherche de Gibson. Je me trouvai de nouveau devant le débit où j'avais fait la veille la connaissance de Old Death. J'entrai, sans le moindre espoir d'y trouver la trace de l'escroc. L'établissement n'était pas aussi plein que la veille. On pouvait avoir un journal, et machinalement je pris un quotidien. Mon attention fut captée par un poème. Les poèmes sont bien la dernière chose que je lis en parcourant le journal. Le titre de celui-ci était digne d'un roman d'épouvante : *Une nuit d'horreur*. Je haussai dédaigneusement les épaules. J'allais déjà tourner la feuille lorsque mon regard tomba sur la signature : W. O. C'étaient les initiales de William Ohlert. Ce nom obsédait à ce point mon esprit que j'y songeai tout naturellement à la vue de ces initiales. Le jeune Ohlert se croyait poète. Aurait-il profité de son passage à La. Nouvelle-Orléans pour gratifier les habitants de cette ville de ses élucubrations ? Dans ce cas, il avait sans doute payé le plaisir de voir... son œuvre publiée aussitôt. Le contenu du poème me permettrait peut-être de voir si mes suppositions étaient justes. Je le lus donc d'un bout à l'autre.[2]

J'avoue que cette lecture m'émut profondément. Même si ce morceau était dépourvu de toute valeur littéraire, c'était là le cri d'effroi d'un homme plein de talent qui luttait en vain contre les

[2] Note du Webmaster : le poème figure dans son intégralité dans la version originale allemande (18 lignes)

forces obscures de la folie où il se sentait sombrer. Je surmontai vite mon émotion, car il me fallait agir. J'étais maintenant persuadé que l'auteur de ce poème n'était autre que William Ohlert et j'allai aussitôt à la rédaction du journal. Là on m'apprit que c'était, en effet, un nommé William Ohlert qui avait apporté la veille le poème en priant de le faire paraître sans délai. Comme le rédacteur en chef montrait peu d'enthousiasme, le jeune homme avait versé dix dollars, à la condition que son œuvre paraîtrait dans le numéro du lendemain et qu'on lui enverrait les épreuves à corriger. Il s'était comporté d'une manière très correcte, mais il avait répété à trois reprises qu'il avait écrit ce poème avec son sang, ce qui n'avait d'ailleurs pas étonné outre mesure le rédacteur en chef habitué aux métaphores des poètes. Il avait laissé son adresse pour recevoir les épreuves. C'était celle d'une pension très chic dans le nouveau quartier de la ville.

Je m'y rendis sur-le-champ, non sans avoir pris soin de me déguiser d'une façon qui me satisfit pleinement. Je me fis accompagner de deux policiers à qui je demandai de garder la sortie pendant que je pénétrais à l'intérieur.

La certitude de pouvoir bientôt mettre la main sur l'escroc et sur sa victime m'avait rendu ma bonne humeur, et c'est avec allégresse que je tirai la sonnette près de la plaque de cuivre où était gravé : *First class pension for ladies and gentlemen.* L'établissement appartenait à une dame. Je donnai ma carte de visite au portier qui m'ouvrit, carte portant naturellement un nom de circonstance. On m'introduisit dans le salon où la maîtresse de maison ne se fit pas longtemps attendre.

C'était une personne âgée d'environ cinquante ans et vêtue avec une certaine élégance. Du sang nègre devait couler dans ses veines, ce qui se voyait à ses cheveux et à ses ongles foncés. C'était d'ailleurs une personne fort sympathique qui me reçut avec affabilité.

Je me présentai à elle comme le rédacteur en chef du journal qui avait publié le poème d'Ohlert. J'exprimai le désir de voir le jeune homme pour lui commander de nouveaux vers et lui verser ses honoraires.

Elle m'écouta patiemment, m'examina, puis dit :

— Il a donc publié chez vous un poème ? Et vous lui trouvez de la valeur ?

— Beaucoup de valeur. Je voudrais justement le féliciter.

— Tiens, tiens, mais c'est très intéressant. Ce monsieur m'a fait l'effet d'un homme très instruit et d'un parfait gentleman. Malheureusement, il n'est pas très communicatif. Il ne voit personne. Il n'est sorti qu'une seule fois, sans doute pour vous porter son poème.

— Vraiment ? J'ai compris cependant, au cours du bref entretien que nous avons eu ensemble, qu'il a touché de l'argent dans cette ville. Il a dû donc sortir.

— Peut-être alors en mon absence, à moins qu'il n'ait chargé son secrétaire de le faire à sa place.

— Il a donc un secrétaire ? Il ne m'en a pas parlé. Ça doit être un homme très aisé.

— Je pense bien. Il payait comme un roi et commandait ce que nous avions de plus fin. C'est son secrétaire, Mr. Clinton, qui s'occupait d'ailleurs de toutes ses affaires.

— Vous dites Clinton ? Mais c'est donc lui que j'ai rencontré hier au club. Il est originaire de New York. Je l'ai vu vers midi.

— C'est fort possible. Il était justement sorti à ce moment.

— Et nous avons été si heureux de nous rencontrer, continuai-je, qu'il m'a offert sa photographie. J'aurais voulu lui rendre la politesse, mais je n'avais pas de photographie sur moi. Je lui ai promis de lui en apporter une aujourd'hui.

Là-dessus je sortis la photographie de Gibson, dont je ne me séparais pas, et la montrai à la dame.

— C'est bien lui, dit-elle en y jetant un coup d'œil. Malheureusement, vous ne pourrez pas le voir aujourd'hui, pas plus que Mr. Ohlert. Ils sont partis tous les deux.

Je dissimulai le profond dépit que me causait cette nouvelle :

— Quel dommage ! Ils seraient partis si brusquement ?

— Oui, c'est une bien triste histoire. Ohlert lui-même ne m'en a pas parlé, parce qu'on n'aime pas en général étaler ses propres plaies, mais son secrétaire m'a tout raconté sous le sceau du secret. Je dois avouer que je sais toujours gagner la confiance de mes pensionnaires.

— Je le crois volontiers. Votre délicatesse, vos bonnes manières me l'auraient fait deviner, dis-je effrontément.

— Oh ! je vous en prie, protesta la dame visiblement flattée. Cette histoire m'a émue aux larmes et je suis très heureuse de savoir que ce jeune homme a pu s'enfuir à temps.

— Comment, s'enfuir ? Vous parlez comme s'il était poursuivi.

— Il l'est, en effet.

— Ça, c'est curieux. Un poète de son talent en butte aux persécutions ! En ma qualité de journaliste, je suis un peu son collègue et je m'intéresse vivement à son sort. Les journaux représentent une grande force. Peut-être pourrais-je lui venir en aide par un article ?... Quel dommage que la chose vous ait été racontée sous le sceau du secret.

La dame rougit légèrement. Elle tira de sa poche un mouchoir pour s'en servir le cas échéant et dit :

— Je ne me sens plus tenue à tant de discrétion puisque ces messieurs sont déjà partis. Je sais aussi que la presse est très puissante, et je serais heureuse si vous pouviez aider ce jeune poète à se tirer d'une si pénible situation.

Je dois avouer que ce n'est qu'au prix de grands efforts que je parvenais à dissimuler mon énervement.

— Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir, dis-je, mais encore faut-il que je sois mis au courant de l'affaire.

— Vous ne tarderez pas à l'être, car mon cœur m'ordonne de tout vous dire. Il s'agit d'un amour aussi fidèle que malheureux.

— Je m'en suis bien douté, car aucune souffrance n'est aussi profonde et aussi violente que celle causée par l'amour.

Malgré mon air convaincu, je n'avais encore qu'une très faible idée de l'amour.

— Oh ! comme vous comprenez bien la vie ! Vous avez donc vous-même éprouvé ces souffrances ?

— Pas encore.

— Alors vous pouvez vous estimer heureux. Je ne pourrais pas en dire autant. Ma mère était une mulâtresse. Je me suis fiancée au fils d'un planteur français. Mais notre bonheur fut ruiné, car le père de mon fiancé ne voulait pas d'une femme de couleur dans sa famille. Comme je comprends aujourd'hui les tourments du jeune poète !

— Il aime donc une femme de couleur ?

— Oui, une mulâtresse. Son père ne veut pas entendre parler de cet amour et, par ruse, il a fait signer à la jeune personne un engagement en vertu duquel elle renonce au mariage avec William Ohlert.

— Quel père dénaturé ! m'écriai-je indigné, ce qui me valut un regard plein de reconnaissance de la dame.

Visiblement, elle avait pris très à cœur l'histoire que Gibson lui avait servie. Cette personne, qui devait se laisser aller facilement aux confidences, avait sans doute conté son amour malheureux à Gibson. Celui-ci lui avait raconté à son tour la même histoire pour faire naître sa compassion et expliquer son départ précipité. Inutile de dire que le fait de savoir que Gibson avait maintenant adopté le nom de Clinton m'était précieux.

— Vous l'avez dit, un père dénaturé, renchérit-elle. Mais William est resté fidèle à sa bien-aimée et ils se sont sauvés tous les deux. Pour ne pas attirer l'attention, ils ne descendent jamais dans le même hôtel.

— Je ne vois pas encore pourquoi il a dû quitter précipitamment La Nouvelle-Orléans.

— Mais parce que son persécuteur l'a suivi jusqu'ici.

— Et c'est son père qui le fait poursuivre ?

— Oui, et par un Français. Ah ! ces Français, je les hais ! Ils ne comprennent rien à l'amour. Ce Français impitoyable poursuit le jeune couple de ville en ville avec l'engagement signé par la jeune fille. C'est un policier. Il s'est chargé de ramener Mr. Ohlert à New York.

— Est-ce que le secrétaire vous a décrit ce monstre ? demandai-je, curieux d'entendre d'autres appréciations sur ma personne.

— Je crois bien. Il a supposé que ce barbare découvrirait l'adresse de William et qu'il viendrait le relancer ici. Mais moi je lui réserve un bon accueil ! Je sais d'avance, mot par mot, tout ce que je lui dirai. Il n'apprendra jamais où le jeune homme est parti. Je l'enverrai dans la direction opposée.

Et elle me fit le portrait du « barbare », le nomma même — c'était bien mon nom — et je dois avouer que le signalement, bien que pas très favorable, était néanmoins fort exact.

— Je l'attends d'un moment à l'autre, poursuivit-elle. Quand on vous a annoncé, je croyais que c'était lui. Par bonheur, je m'étais trompée. Ce n'est pas vous le persécuteur des amoureux, l'ennemi du suprême bonheur, Satan fait homme. Vos yeux sincères me disent que vous ne tarderez pas à publier un article dans votre journal pour flétrir la cruauté du Français et prendre la défense du pauvre persécuté.

— Je ne demande pas mieux que de le faire, mais il me faudrait pour cela savoir où se trouve William Ohlert. Je dois m'entendre auparavant avec lui. J'espère qu'il vous a dit où il allait.

— Je sais bien où il est parti, mais je ne puis vous certifier que votre lettre l'y trouvera encore. J'avais décidé d'envoyer le Français dans le Nord-Ouest, mais à vous je vous dirai qu'il est allé dans le. Sud, au Texas. Il avait l'intention de se rendre au Mexique et de s'arrêter à Vera-Cruz. Mais comme il n'a pas trouvé de bateau pour partir tout de suite, il a dû se résoudre à prendre le *Delphin* pour se rendre à Quintana, car le danger était pressant.

— En êtes-vous sûre ?

— Tout à fait. Il était très pressé. C'est tout juste si on a eu le temps de porter ses bagages à bord. Mon portier s'en est occupé. Il est allé au port où les matelots lui ont dit que le *Delphin* n'allait que jusqu'à Quintana et qu'il ferait escale à Galveston. Mon portier a vu Mr. Ohlert partir sur ce bateau.

— Le secrétaire et la jeune personne sont sans doute partis avec lui ?

— Bien sûr. Mon portier n'a pas vu la dame, car elle n'est pas sortie de sa cabine. Mais il est tout naturel que Mr. William n'ait pas laissé sa fiancée ici, sachant qu'elle pouvait tomber entre les mains du Français. Je voudrais déjà que ce maudit individu soit là. J'essayerai d'abord de l'apitoyer, mais, si ça ne réussit pas, je lui dirai ce que je pense de lui, et je doute que cela lui soit agréable.

La bonne dame était visiblement énervée. Elle avait pris très au sérieux son rôle et en quittant sa chaise elle agita ses deux poings fermés dans la direction de la porte.

— Arrive, arrive seulement, Français diabolique ! Je te foudroierai du regard et t'écraserai par mes paroles.

J'en savais assez et je pouvais m'en aller. Un autre, à ma place, aurait sans doute préféré laisser la mulâtre dans son erreur. Mais je pensai qu'il était de mon devoir de la détromper. Ce n'était pas la peine qu'elle prît un honnête homme pour un coquin. Je lui dis donc :

— Je crains, madame, que vous n'ayez pas l'occasion de foudroyer ce Français de votre regard ni de l'écraser par vos paroles.

— Et pourquoi donc ?

— Parce qu'il ne s'y prendra pas du tout comme vous le supposez. Vous ne parviendrez pas non plus à le diriger vers le Nord-Ouest. Il ira directement à Quintana pour mettre la main sur William Ohlert et sur son secrétaire.

— Mais puisqu'il ne sait pas qu'ils sont là-bas.

— Mais si, vous le lui avez dit vous-même. A l'instant.

— Je ne vous comprends pas, s'écria-t-elle, stupéfaite.

— Eh bien ! vous allez comprendre. Permettez-moi seulement de modifier légèrement ma physionomie.

Ce disant, je retirai ma perruque noire, ma barbe et mes lunettes. La dame eut un mouvement de recul et l'effroi se peignit dans ses yeux.

— Grand Dieu, s'écria-t-elle, vous n'êtes pas le journaliste ! C'est vous le Français ! Vous m'avez trompée !

— J'étais bien obligé de le faire puisqu'on vous a trompée avant moi. L'histoire de la mulâtresse est forgée de toutes pièces. On a abusé de votre bonté, madame, .Clinton n'est pas le secrétaire de William Ohlert, son vrai nom est Gibson. C'est le plus dangereux escroc qui existe et j'ai décidé de le rendre inoffensif.

Elle s'effondra sur sa chaise en poussant des cris.

— Non, non, c'est impossible ! Un jeune homme si sympathique ne peut être un imposteur. Je ne peux le croire.

— Vous me croirez quand je vous aurai tout raconté.

Je la mis au courant de la situation et sa sympathie pour l'aimable secrétaire se mua aussitôt en une violente colère. Elle reconnut qu'il avait honteusement abusé de sa crédulité et finit même par approuver ma démarche et mon déguisement.

— Si vous ne l'aviez pas fait, dit-elle, vous n'auriez pas appris la vérité et vous seriez peut-être parti, suivant mes indications, vers le Nord, dans le Nébraska ou le Dakota. Ce Gibson-Qinton mérite une bonne punition. J'espère que vous ne tarderez pas à le rattraper et je vous demanderai de m'écrire de Quintana pour me dire si vous avez réussi à le prendre. Sur votre chemin de retour, ne manquez pas non plus de passer par ici pour que je lui dise tout mon mépris.

— Je doute fort que ce soit possible. Il est difficile de mettre la main sur un homme au Texas et de le ramener à New York. Je m'estimerais satisfait si je parvenais à délivrer William Ohlert des mains de ce scélérat et à sauver au moins une partie des sommes qui ont été encaissées.

Nous nous séparâmes cordialement. Je dis aux deux policiers qui m'attendaient dehors que je n'avais plus besoin de leurs services et, après leur avoir glissé un pourboire, je m'éloignai en hâte.

Naturellement, il me fallait me rendre à Quintana sans délai Je me mis donc à la recherche d'un bateau en partance pour cette ville. Je finis par trouver un clipper rapide qui avait pris un chargement pour Galveston et qui allait partir à midi. J'espérais, une fois à Galveston, trouver un moyen de transport pour me rendre à Quintana. Je pris mes dispositions en conséquence et me rendis au port.

Par malheur, mon espoir de trouver à Galveston un bateau allant à Quintana fut déçu. Par contre, une occasion s'offrait de se rendre à Matagorda, à l'embouchure du Colorado. On m'assura que je n'aurais pas de difficulté pour aller de là-bas à Quintana. Cela m'incita à saisir l'occasion et je devais m'en féliciter par la suite.

Arrivé à Matagorda, je me renseignai sur la possibilité d'atteindre mon lieu de destination. J'appris à ma grande déception que la goélette se rendant dans cette direction ne partait que deux jours plus tard. Ce retard m'agaça, car il donnait ainsi à Gibson une avance de quatre jours, grâce à laquelle il pouvait se mettre hors de ma portée. Je me consolai à la pensée que j'avais fait, étant donné les circonstances, tout ce qui était en mes moyens.

Me décidant à prendre patience, je choisis un hôtel et y fis porter mes bagages.

Une fois installé, je décidai de visiter un peu la ville. En suivant un corridor de l'hôtel, je passai devant une porte qui se trouvait justement ouverte. J'y jetai un coup d'œil et je pus constater que cette pièce était tout aussi sommairement meublée que la mienne. Près du mur était posée une selle avec une bride. Dans un coin, près de la fenêtre, était appuyé un fusil Kentucky. J'évoquai la silhouette de Old Death, mais ces objets pouvaient tout aussi bien appartenir à quelque autre personne.

Une fois dehors, je me mis à dévaler la rue. J'allais tourner le coin, lorsque j'entendis quelqu'un arriver dans la rue que j'allais prendre.

— Nom d'un chien, s'écria l'homme, faites attention, monsieur, si vous ne voulez pas renverser les passants en courant comme un fou.

— Si vous appelez ma marche habituelle une course de fou, alors vous prenez une huître pour un vapeur du Mississipi, répondis-je en riant.

L'homme eut un mouvement de recul, me dévisagea et s'écria :

— Ma foi, mais c'est le *greenhorn* qui ne veut pas avouer qu'il est détective. Que venez-vous donc chercher à Matagorda ?

— En tout cas, pas vous, monsieur Old Death.

— Je vous crois volontiers. Vous me faites l'effet d'un homme qui ne trouve jamais ce qu'il cherche, mais qui trouve toujours ce qu'il ne cherche pas. Avez-vous une chambre ?

— Oui, chez « l'Oncle Sam ».

— Parfait. J'y ai monté, moi aussi, mon wigwam.

— Sans doute dans la chambre où j'ai remarqué un harnachement et un fusil, au premier étage ?

— C'est cela même. Il faut que je vous dise que je ne me sépare jamais de ces objets. On peut trouver partout un bon cheval, tandis qu'il n'en est pas de même d'une bonne selle. Mais venez donc,

je vais vous conduire dans un cabaret où l'on boit une bière excellente. Par cette chaleur caniculaire, il n'est pas mauvais de se rafraîchir un peu.

Il me conduisit dans un petit établissement où nous nous trouvâmes les seuls clients. Je lui offris un cigare, mais il refusa. En revanche, il tira de sa poche une blague à chique. Il en prit un morceau qui aurait suffit pour cinq matelots, le porta à sa bouche et, avec un plaisir évident, en gonfla sa joue en disant :

— Maintenant, je vous écoute. Je voudrais bien savoir quel bon vent vous amène.

— Malheureusement, ce n'est pas un bon vent, mais un vent contraire.

— Vous n'aviez donc pas l'intention de venir ici ?

— Non, je me proposais de me rendre à Quintana. Mais comme je n'ai pas trouvé de bateau pour cette ville, je suis venu ici, car on m'a assuré que j'aurais plus de facilité pour trouver une correspondance. Par malheur, je suis obligé d'attendre deux journées entières.

— Ma situation est à peu près analogue, dit Old Death en riant. Je suis obligé d'attendre avant de pouvoir aller à Austin et de là remonter le Rio-Grande-del-Norte. Le temps est propice, il a plu, et le Colorado est en crue, ce qui le rend navigable jusqu'à Austin. La plus grande partie de l'année, ce fleuve est presque à sec.

— J'ai entendu dire que le voyage est très difficile à cause de l'état des eaux.

— En effet, mais, à une dizaine de kilomètres d'ici, la navigation ne rencontre plus aucune difficulté. J'avais donc décidé de prendre le bateau, mais je suis resté trop longtemps à me rafraîchir au cabaret, de sorte que, lorsque je suis arrivé au débarcadère, le bateau partait déjà. Il ne me restait qu'à ramener ma selle et à attendre jusqu'à demain matin le départ du prochain bateau.

— Ainsi donc, nous sommes logés à la même enseigne.

— C'est une façon de parler. Quant à moi, je ne poursuis personne et ça m'est à peu près égal d'arriver à destination aujourd'hui ou dans huit jours. Ce qui m'agace le plus dans cette histoire, ce sont les ricanements d'un sale type qui s'est moqué de moi à bord du bateau quand il m'a vu arriver en retard avec ma selle. Si je le retrouve, je lui administrerai une gifle bien plus vigoureuse que celle que je lui ai déjà administrée il y a quelques jours...

— Alors vous vous battez souvent ?

— Non, d'habitude, je suis tout ce qu'il y a de plus pacifique. Pourtant, à bord du *Delphin,* il y avait un gaillard qui ricanait toutes les fois qu'il me voyait. Je lui demandai ce qui lui procurait une si grande joie, et, quand il me répondit que c'était ma vilaine tête, je l'envoyai s'asseoir avec un swing bien appliqué. Il s'est relevé et a braqué son revolver sur moi, mais le capitaine du bateau est intervenu et est parvenu à le calmer. Évidemment, il me gardait rancune et était bien content de me voir rater mon bateau. C'est une vraie fripouille et je plains vivement son compagnon de voyage, qui a l'air d'un gentleman. Malheureusement, il est toujours taciturne et triste, on dirait qu'il a perdu quelque chose.

J'écoutais avec attention.

— Vous dites que son compagnon n'a pas l'air tout à fait normal. N'auriez-vous pas entendu son nom, par hasard ?

— Le capitaine l'appelait Mr. Ohlert.

Ce nom, jeté d'une façon si inattendue, me fit l'effet d'un coup de matraque en pleine figure. Je lui demandai hâtivement :

— Et son compagnon ?

— D s'appelle Clinton, si je me rappelle bien.

— Est-ce possible ? m'écriai-je en sursautant sur mon siège. Vraiment, ces deux-là ont fait voyage avec vous ?

Il me dévisagea, stupéfait.

— Vous êtes fou ? Qu'avez-vous ? Ces deux hommes vous intéressent beaucoup ?

— Oui, beaucoup, c'est eux que je recherche.

A nouveau il eut ce sourire amical que je devais si souvent voir passer sur son visage par la suite.

— Tiens, tiens, dit-il, vous avouez donc que vous cherchez deux hommes. Décidément, vous n'êtes qu'un *greenhorn*. Vous vous êtes mis par votre faute dans de mauvais draps.

— Comment cela ?

— Parce que vous n'avez pas été assez franc avec moi à La Nouvelle-Orléans.

— Comment aurais-je pu deviner que vous alliez tomber par hasard sur ces hommes-là ? D'ailleurs, ils n'avaient pas l'intention d'aller à Matagorda, mais à Quintana.

— C'est ce qu'ils ont dit, mais, en vérité, ils n'ont même pas débarqué dans cette ville. Si vous voulez faire preuve d'intelligence, vous me raconterez tout de suite l'affaire. Peut-être pourrais-je vous aider en quelque chose.

L'amour-propre me poussait à garder le silence, mais la raison l'emporta. Je commençai à lui faire le récit de l'aventure et sortis de ma poche les deux photographies que je lui montrai.

— Regardez bien ces deux photos. Reconnaissez-vous ces personnes ?

— Je pense bien, ce sont les mêmes, dit-il après y avoir jeté un coup d'œil. Il n'y a pas d'erreur possible.

— Et vous êtes sûr qu'ils se sont rendus à Austin ? Ne se proposaient-ils pas de débarquer en cours de route ?

— Non, Ohlert a dit au capitaine du vapeur qu'ils se rendaient à Austin. En tout cas, il faut patienter jusqu'à demain matin, car, avant, il n'y a pas de bateau. Nous arriverons après-demain à destination.

— Oh ! comme c'est long !

— Vous oubliez que, eux aussi, à cause des basses eaux, auront du retard. Il est possible que le bateau soit obligé de s'arrêter en route et cela fait perdre toujours quelques heures.

— Si seulement nous savions quelles sont les véritables intentions de Gibson et où il veut entraîner le jeune Ohlert.

— Évidemment, c'est encore une énigme, mais il a sans doute des intentions très précises. Les sommes qu'il a touchées constituent une belle fortune, son intérêt serait de s'en emparer et de laisser tomber Ohlert. S'il ne l'a pas fait jusqu'ici, c'est qu'il compte encore exploiter le jeune homme. Toute cette affaire m'intéresse énormément et, comme pour le moment, notre route se trouve être la même, je me mets à votre disposition. Vous pouvez compter sur moi.

— J'accepte votre offre avec enthousiasme. Je ne doute pas que votre concours puisse m'être très précieux.

Une vigoureuse poignée de main scella notre accord et nous vidâmes nos verres. Pourquoi ne m'étais-je pas confié plus tôt à cet homme ?

A peine avions-nous rempli à nouveau nos verres qu'un vacarme épouvantable nous parvint du dehors. Nous pouvions distinguer des hurlements humains et des aboiements de chien. Tout à coup la porte s'ouvrit violemment et six hommes firent irruption dans la salle, tous visiblement saouls. Ils avaient des allures grossières et étaient vêtus comme dans le Sud. Leurs armes étaient splendides : chacun d'eux avait un fusil, un couteau, un revolver ou un pistolet, des matraques de négriers, et conduisait un chien en laisse. Ces animaux étaient énormes et appartenaient à cette race spéciale employée dans les États du Sud pour rattraper les nègres fuyards et qu'on appelait « chasseurs d'hommes ».

Les nouveaux venus nous dévisagèrent, sans nous saluer, d'un air insolent, puis s'affalèrent sur des chaises qui gémirent sous leur poids. Ils posèrent leurs pieds sur la table, et se mirent à claquer des talons. C'était leur façon de faire comprendre au patron qu'ils avaient soif.

— Eh ! bonhomme, vous avez de la bière, de la bière d'Europe[3] ?

Le patron effrayé acquiesça.

— Tant mieux. Toi aussi tu viens d'Europe ?

— Non.

— Tu as de la chance. Nous voulons boire de la bière étrangère[4], mais nous ne voulons pas de ces étrangers abolitionnistes qui veulent supprimer notre métier.

Le patron se hâta de servir ces clients. Je me retournai précautionneusement pour mieux observer l'homme qui parlait. Mon coup d'œil n'échappa pas à son attention. Je suis persuadé que

[3] Note du Webmestre : Europe = Allemagne dans l'édition originale

[4] Note du Webmestre : Bière allemande dans l'édition originale

mon regard n'avait rien de désobligeant, mais il parait que l'homme ne cherchait que l'occasion d'une querelle.

— Qu'as-tu à me fixer ainsi ? Ce n'est peut-être pas vrai, ce que je dis ?

Je détournai la tête sans répondre.

— Prenez garde, me chuchota Old Death, ce sont des voyous de la pire espèce. Les négriers congédiés par suite de la suppression de l'esclavage sont des éléments très dangereux. Il vaut mieux ne pas les regarder. Videz votre verre et sortons.

Ce chuchotement eut le don de déplaire à l'homme. Il cria dans notre direction :

— Qu'est-ce que tu as à marmonner là-bas, vieux squelette ? Si tu as quelque chose à nous dire, ouvre un peu la bouche si tu ne veux pas qu'on te la fasse ouvrir de force !

Old Death porta son verre à ses lèvres, but sa bière et ne répondit rien. Les hommes furent servis et se mirent à boire. Le plus loquace, son verre plein à la main, continua à grogner :

— Voici deux gaillards qui ont l'air d'aimer ça, eh bien ! ils seront servis.

Et d'un geste il lança le contenu de son verre dans notre direction. Old Death, imperturbable, s'essuya le visage avec sa main, mais, pour ma part, je n'entendais pas accepter cette insulte sans plus de façon. Mon chapeau, mon col et ma veste dégouttaient, car j'avais reçu le liquide en pleine figure. Je me tournai donc et criai :

— Je vous prie, monsieur, de ne pas recommencer. Vous pouvez plaisanter si vous voulez entre vous, nous n'y voyons pas d'inconvénient, mais pour ce qui est de nous, nous vous prions de nous laisser tranquilles.

— Tiens, tiens, et qu'arrivera-t-il si l'envie me prend de vous arroser encore une fois ?

— Vous le verrez bien.

— Vraiment ? Je suis bien curieux de le voir. Patron, de la bière !

Les autres riaient aux éclats, ce qui excita encore davantage le matamore. II était clair qu'il n'hésiterait pas à recommencer son manège.

— Pour l'amour de Dieu, ne vous prenez pas de querelle avec ces types-là, me conseilla une fois de plus Old Death.

— Vous avez donc peur ? demandai-je.

— En voilà une idée ! Mais ils en viennent trop facilement aux armes, et tout le courage du monde ne vaut rien contre une balle. Et n'oubliez pas les chiens.

Les énergumènes avaient attaché leurs chiens aux pieds de la table. Pour ne pas être surpris par derrière, je quittai ma place et m'installai de façon à les voir de face.

— Regardez-le qui prend position, ricana le beau parleur de la bande. Il se tient sur ses gardes, mais, s'il fait le moindre geste, je lâche Pluton dessus. Ce cabot sait comment s'y prendre avec les hommes.

Il détacha le chien, gardant la laisse à la main. Le patron, avec la bière se faisait toujours attendre. Nous avions le temps de laisser une pièce sur la table et de partir, mais l'idée de prendre la fuite devant ces individus méprisables ne me disait rien.

Je glissai ma main dans ma poche et m'emparai de mon revolver. La seule chose dont je doutais, c'était de pouvoir maîtriser le chien. Cependant j'avais déjà eu affaire à des bêtes dressées à la chasse à l'homme et je ne désespérais pas de venir finalement à bout du chien de mon adversaire.

A ce moment précis, le patron arriva avec la bière. Il posa les verres sur la table et, s'adressant d'un ton aimable à ses hôtes :

— Messieurs, votre visite m'honore, mais je vous prie instamment de bien vouloir laisser tranquilles les deux messieurs que voici. Ce sont aussi mes clients.

— Fripouille ! hurla l'un des négriers. Tu veux nous faire la morale ? Attends, je vais refroidir ton zèle.

Et le contenu de deux ou trois verres aspergea le cabaretier, si bien qu'il ne trouva rien d'autre à faire que de battre en retraite.

— Et maintenant, au tour du vantard ! cria l'homme. Il n'y échappera pas.

La laisse toujours dans sa main gauche, il saisit un verre de sa main droite et lança la boisson sur moi. Je me retirai à temps pour ne pas être éclaboussé. Puis je levai le poing et me ruai sur lui. Mais il se précipita à ma rencontre.

— Pluton, *go on !* cria-t-il en me désignant de la main et en lâchant le chien.

Je reculai jusqu'au mur, mais la bête, d'un bond de tigre, fut près de moi. Cinq pas à peine nous séparaient. Elle franchit cet espace en un clin d'œil. Elle était sûre de me saisir à la gorge avec ses crocs, mais, au moment décisif, je me dérobai et sa gueule heurta le mur. Son bond était si violent que le choc qui s'ensuivit l'étourdit presque. Elle s'écroula sur le sol. Avec la vitesse d'un éclair je me retrouvai derrière le chien et frappai sa tête contre le mur si fort que son crâne se brisa.

Un tapage indescriptible éclata dans la salle. Les chiens se mirent à aboyer et à secouer la table où ils étaient attachés. Les hommes juraient et le propriétaire du chien mort voulut se ruer sur moi. Mais Old Death s'était levé et, braquant ses deux revolvers sur la bande, il s'écria :

— Halte ! En voilà assez, mes garçons ! Un pas de plus et je tire. Sachez que je suis Old Death, j'espère que vous avez entendu parler de moi. Et mon jeune ami a aussi peu peur de vous que moi-même. Rasseyez-vous et buvez votre bière tranquillement. Si je vous vois faire un geste pour prendre vos armes, je fais feu.

Ce dernier avertissement s'adressait à l'un des négriers qui esquissait un geste vers sa poche, sans doute pour en retirer un revolver. Moi aussi j'avais tiré le mien. A nous deux, nous avions dix-huit balles à tirer. Avant qu'il ait eu le temps de saisir une arme, chacun de ces négriers aurait été touché. Old Death était complètement transformé. Sa silhouette courbée s'était redressée. Ses yeux brillaient et tout son visage exprimait une énergie et un sang-froid contre lesquels toute résistance devait se briser. Les hommes qui, il y a un moment encore, se montraient si insolents, perdirent leur assurance. Ils grognèrent quelque chose, mais s'assirent, et le propriétaire du chien tué lui-même n'osa pas s'approcher de sa bête, car il lui aurait fallu passer près de moi.

Nous étions encore debout, le revolver à la main, lorsqu'un nouveau client pénétra dans le cabaret. C'était un Indien.

Il portait une veste de chasseur blanche, ornée de broderies rouges à la mode indienne. Sa culotte était faite de même tissu et les coutures étaient ornées de franges en cheveux de scalpes[5]. Tout le vêtement était d'une blancheur immaculée. Ses pieds étroits étaient chaussés de mocassins brodés de perles et garnis de touffes de soie de porc. Suspendus au cou, il portait un sachet à remèdes, un calumet de paix et une triple chaîne de griffes d'ours gris, l'animal le plus redoutable des montagnes Rocheuses. Autour de sa taille, il portait une large ceinture où étaient passés plusieurs couteaux et deux revolvers. Dans la main droite, il tenait un fusil à double canon dont la crosse était richement ornée de clous d'argent. Il était nu-tête. Sa longue et épaisse chevelure était disposée en casque et tressée avec une peau de serpent. Aucune plume d'aigle, aucun signe distinctif n'ornait sa tête et, pourtant, un coup d'œil suffisait pour se rendre compte que c'était un chef, un illustre guerrier. Le profil de son visage viril et grave était presque romain ; les pommettes saillaient à peine, le visage était complètement imberbe et son teint mat avait une nuance brun clair avec un léger reflet bronzé. En un mot, c'était Winnetou, le chef des Apaches, mon frère de sang.

L'espace d'une seconde, il resta sur le pas de la porte. Il parcourut l'assistance d'un regard scrutateur de ses yeux noirs ; puis il vint s'asseoir non loin de nous et aussi à l'écart que possible de la bande.

J'allais déjà faire un pas vers lui et manifester ma joie de cette rencontre, mais Winnetou, qui n'avait pourtant pas manqué de me voir, ne fit aucune attention à moi. Il devait avoir ses raisons pour agir ainsi. Je me rassis donc en m'efforçant de feindre une indifférence totale.

Selon toute apparence, Winnetou avait compris la situation. Ses yeux exprimaient le mépris en se posant pour la deuxième fois sur nos adversaires. Quand il nous vit nous asseoir et cacher nos revolvers, un sourire de satisfaction éclaira son visage.

Son entrée fit tomber un silence profond dans l'assistance. Le patron, qui en conclut que le danger était passé, montra sa tête par l'entrebâillement de la porte et examina son nouveau client.

— Apportez-moi de la bière, de la bière d'Europe, dit l'Indien d'une voix sonore, en un anglais aisé et choisi.

---

[5] Note du Webmestre : Winnetou a renoncé à scalper les hommes blancs ou rouge. Il ne peut donc en porter " les coutures étaient ornées de franges en cheveux de scalpes ". Dans l'édition originale le texte est : " les coutures étaient décorées par de fines coutures rouges"

Les vauriens ne purent dissimuler leur étonnement. Ils rapprochèrent leurs têtes et commencèrent à chuchoter. La façon dont ils dévisageaient l'Indien prouvait qu'ils ne disaient pas précisément du bien de lui.

Winnetou, à qui on avait apporté sa bière, leva son verre contre le jour et l'examina d'un œil de connaisseur.

— *Well !* dit-il en se tournant vers le patron et en claquant la langue. Votre bière est excellente. Le Grand Manitou des Blancs leur a appris beaucoup de choses et, entre autres, le brassage de la bière, ce qui n'est pas à dédaigner.

— Est-ce possible que ce soit un vrai Indien ? dis-je à Old Death en faisant semblant de ne pas le connaître.

— Bien sûr, et quel Indien ! fit le vieux en baissant la voix.

— Vous le connaissez ? Vous l'avez déjà rencontré ?

— Non, c'est la première fois que je le vois, mais sa taille, sa tenue, son âge et ses armes me permettent de l'identifier. C'est le plus fameux fusil indien et sa balle ne rate jamais le but. Vous avez la chance de voir devant vous le célèbre Indien Winnetou, chef des Apaches. C'est le personnage le plus populaire de sa race. Son nom résonne dans les palais, dans les huttes et autour des feux de camp. Sage, équitable, probe, fidèle, fier et courageux jusqu'à la témérité, maître dans le maniement de toute arme, c'est un ami et protecteur des faibles, qu'il s'agisse de Peaux-Rouges ou de Blancs. Il est connu dans tous les États-Unis et même au-delà comme le plus admirable des héros de l'Ouest.

— Mais où a-t-il si bien appris l'anglais et d'où lui viennent ses manières de gentleman ?

— Il vient souvent dans l'Est. Mais on raconte aussi qu'un savant européen, s'étant beaucoup attaché à Winnetou pendant sa captivité chez les Apaches, décida de rester au milieu de sa tribu pour inculquer aux Indiens l'amour de la paix. Il devint en quelque sorte le guide spirituel du jeune chef, mais, ne pouvant faire triompher ses principes philosophiques, il se démoralisa lui-même peu à peu.

Tout cela était dit d'une voix à peine perceptible, de sorte que j'avais moi-même de la peine à distinguer les paroles. Pourtant l'Indien, assis à environ cinq mètres de nous, se tourna vers mon ami :

— Old Death fait erreur. Le savant est venu de bon gré vers les Apaches et a été reçu très cordialement. Il est devenu le maître de Winnetou et lui a appris à distinguer la bonté de la méchanceté et la vérité du mensonge. Il ne s'est jamais démoralisé et, jusqu'à la fin de ses jours, il vécut entouré de la vénération de mes frères. A sa mort, on lui éleva une pierre tombale et les chênes de la vie furent plantés sur sa tombe. Il est passé dans les savanes éternellement vertes où les esprits des défunts ne s'entredéchirent pas et jouissent de la félicité sans borne auprès du Grand Manitou. C'est là que Winnetou le reverra et pourra oublier toute la haine dont il est témoin ici-bas.

Old Death était heureux d'avoir été reconnu par l'Indien. C'est tout rayonnant de joie qu'il lui demanda :

— Vous me connaissez donc, *Sir* ?

— Je ne vous ai jamais vu et pourtant je vous ai reconnu dès que je suis entré. Votre nom est célèbre jusqu'à Las Animas.

Aucun trait de son visage n'avait bougé tandis qu'il parlait. Il se plongea à nouveau dans ses pensées ; seules ses oreilles remuaient de temps en temps, comme s'il faisait un effort pour entendre.

Les chasseurs d'esclaves continuaient à chuchoter et se dévisageaient d'un air interrogateur. Enfin, ils semblèrent avoir pris une décision. Ils ne connaissaient pas l'Indien et ses paroles n'avaient pu les éclairer sur son identité. Ils voulurent compenser la défaite qu'ils venaient de subir en manifestant leur dédain pour la race des Peaux-Rouges. Ils ne soupçonnaient même pas que Old Death et moi serions prêts à prendre la défense de l'Indien, persuadés sans doute que nous assisterions tranquillement à l'humiliation d'un innocent. L'un d'eux se leva — c'était celui qui m'avait insulté — et avança lentement, d'un air provocant, dans la direction de l'Indien. Je tirai aussitôt mon revolver de ma poche et le posai sur la table à ma portée.

— C'est inutile, me dit Old Death à voix basse, un homme comme Winnetou saura tenir en respect cette racaille.

Le voyou vint se planter, les jambes écartées, devant l'Apache et posa ses mains sur ses hanches.

— Que viens-tu chercher à Matagorda, espèce de macaque ? dit-il. Nous n'avons pas besoin de sauvages dans notre société.

Winnetou ne daigna même pas répondre par un regard ; il porta son verre à sa bouche, avala une gorgée de bière et, en claquant la langue, déposa le verre sur la table.

— Tu n'as donc pas entendu, sale Peau-Rouge ? Je veux savoir pourquoi tu viens fourrer ton nez ici. Certainement pour faire le mouchard. Les Peaux-Rouges sont du côté de ce fripon de Juarez, dont la peau est aussi rouge que la sienne. Mais nous autres, nous sommes pour l'empereur Max et nous ferons l'affaire de tout Indien qui se mettra en travers de notre chemin. Si tu ne cries pas en chœur avec nous : « Vive l'empereur Max ! » nous te passerons la corde au cou.

L'Apache ne répondait toujours pas. Les muscles de son visage étaient parfaitement immobiles.

— Tu ne comprends donc pas, chien maudit ? Je veux avoir une réponse ! hurla l'autre au comble de la rage, en posant son poing sur l'épaule de Winnetou.

— La silhouette élancée de l'Indien se dressa alors de toute sa hauteur.

— Arrière ! cria-t-il d'un ton impératif. Je ne tolère pas qu'un coyote me touche !

Le coyote est le nom d'un loup de la prairie, la bête la plus méprisée dans le pays. Dans le langage des Indiens, ce terme est l'insulte qu'on emploie pour marquer le plus profond mépris.

— Moi, un coyote ! s'écria l'énergumène. Tu paieras cher ton insolence !

Ce disant, il tira son revolver. Une chose inattendue se produisit alors. L'Apache, d'un geste, lui fit lâcher l'arme, le saisit par la taille, le souleva en l'air et le lança contre la fenêtre, dont les carreaux se brisèrent en mille morceaux, tandis que l'homme allait s'effondrer dehors.

Tout cela fut l'affaire d'une seconde. Le fracas des vitres brisées, l'aboiement des chiens, les clameurs de la bande produisirent un vacarme indescriptible, dominé bientôt par la voix de Winnetou. Il se dirigea vers les négriers, désigna de la main la fenêtre et dit :

— S'il y en a un parmi vous qui ait envie de faire cette petite promenade, il n'a qu'à le dire.

— Il s'était approché un peu trop de l'un des chiens. La bête essaya de se ruer sur lui, mais reçut un tel coup de pied qu'elle se réfugia sous la table en gémissant. Les autres chasseurs d'esclaves préférèrent se tenir cois. Winnetou n'avait aucune arme dans la main, mais sa personne suffisait à en imposer à tous. Personne ne lui répondit. L'Indien ressemblait à ce moment à un dompteur qui, entré dans la cage à fauves, tient en respect les bêtes redoutables par la seule force de son regard.

Tout à coup, la porte s'ouvrit et l'homme qui avait été lancé par la fenêtre rentra dans la salle. Son visage avait été blessé par les débris de verre. Il avait tiré son couteau et s'élançait maintenant en poussant des cris de rage dans la direction de Winnetou. Celui-ci fit un mouvement de côté et empoigna la main armée du couteau. Puis il saisit à nouveau l'homme par la taille, le souleva et le lança contre le soi, où le drôle s'effondra sans connaissance. Aucun de ses compagnons ne fit mine de venir à son secours et d'affronter le vainqueur. Ce dernier, comme si de rien n'était, alla vider son bock. Puis il appela le patron qui s'était caché dans l'arrière-boutique, sortit une bourse de cuir de sa ceinture et lui remit un petit morceau de métal jaune.

— Ce sera pour votre bière et pour votre fenêtre, patron. Voyez-vous, les « sauvages » paient ce qu'ils doivent. J'espère que les civilisés vous paieront aussi bien. Ils ne veulent pas de la compagnie d'un Peau-Rouge. Mais, si Winnetou, le chef des Apaches, s'en va, ce n'est pas parce qu'il les craint, mais seulement parce qu'il a reconnu que le cœur de ces hommes est aussi pâle que leur peau. Il ne peut se plaire dans leur société.

Il prit son fusil et sortit du café sans même nous regarder. Après son départ, les bandits commencèrent à s'agiter de nouveau. Mais la curiosité l'emportait maintenant chez eux sur la colère et le désir de venger leur compagnon. Ils demandèrent au patron ce que l'Apache lui avait laissé.

— Un « nugget », répondit-il en leur montrant un morceau d'or de la grosseur d'une noisette. Ça vaut au moins douze dollars. Je crois que sa bourse en était pleine.

Les autres manifestèrent leur indignation de savoir qu'un Peau-Rouge était en possession d'une telle quantité d'or. Le morceau de métal jaune passait de main en main et chacun donnait son appréciation. Nous saisîmes l'occasion pour régler notre consommation et sortir à notre tour.

— Eh bien ! que dites-vous de cet Apache ? me demanda Old Death une fois que nous fûmes dehors. Croyez-vous qu'il y ait deux Indiens pareils dans tout le pays ? En face de lui, les coquins avaient l'air de moineaux devant un faucon. Dommage qu'on l'ait perdu de vue, je ne serais pas mécontent de savoir pourquoi il se trouve ici. Pensez-vous qu'il loge quelque part en dehors de la ville ou qu'il soit descendu dans un hôtel d'ici ? En tout cas, il doit avoir avec lui son cheval, car un Apache sans cheval est une chose inconcevable. Mais, à propos de votre petite altercation, vous ne vous êtes pas mal comporté du tout. Je vous ai conseillé de vous tenir tranquille parce qu'il faut éviter d'avoir maille à partir avec ces gredins, mais la façon dont vous vous êtes débarrassé de ce chien me donne à penser que vous ne resterez pas longtemps un *greenhorn*. Nous voilà arrivés. Voulez-vous entrer à l'hôtel ? Quant à moi, je n'y tiens pas. Un vieux trappeur de mon espèce n'aime pas à s'enfermer entre quatre murs et préfère toujours le plein air. Venez faire un petit tour dans ce beau Matagorda. C'est la seule façon de tuer le temps. A moins que vous n'ayez envie de faire une partie.

— Non, je ne suis pas joueur et je n'ai pas l'intention de le devenir.

— C'est tout à votre honneur, jeune homme, mais, ici, le jeu est de règle et, au Mexique, c'est, encore pire. Là-bas, tout le inonde joue, hommes et femmes, chats et souris. Mais jouissons plutôt de cette belle promenade ! Ensuite, nous allons nous restaurer et irons nous coucher. Dans ce pays, on ne sait jamais si le lendemain on aura la possibilité de dormir tranquillement.

— J'espère que nous n'en sommes pas encore là.

— Il ne faut pas oublier que nous nous trouvons au Texas, où la situation est loin d'être calme. Maintenant, par exemple, nous nous proposons de nous rendre à Austin. Mais rien ne nous garantit que nous pourrons faire ce voyage. Les événements du Mexique se répercutent au-delà du Rio-Grande. Si Gibson décide d'interrompre son voyage à cause des troubles et de s'arrêter en cours de route, il nous faudra en faire autant.

— Mais comment saurons-nous s'il a débarqué ?

— Nous nous renseignerons. Nous avons un quart d'heure d'arrêt dans chaque port et c'est suffisant pour recueillir nos informations. Nous devons donc nous tenir prêts à débarquer dans un endroit où il n'y ait pas même d'hôtel ni de cabaret.

— Mais que ferai-je alors de ma malle ?

Ma question le fit rire.

— Une malle ! s'écria-t-il. Emporter une malle en voyage comme le ferait ma grand-mère ! Aucun homme raisonnable ne s'embarrasse aujourd'hui d'un bagage aussi encombrant. Si je voulais trimbaler avec moi tout ce dont j'ai besoin en voyage, je n'irais pas loin. N'emportez avec vous que le strict minimum. Vous achèterez au besoin en route ce qui vous sera nécessaire. Et qu'avez-vous donc dans votre malle ?

— Des costumes, du linge, des objets de toilette, des accessoires pour me déguiser, etc.

— Tout ça, c'est très beau, mais vous pouvez vous en passer parfaitement. Le Texas n'est ni un boudoir, ni une loge de théâtre où il faut faire de l'élégance. Il n'est pas impossible que dans trois jours vos beaux costumes soient en loques et que votre haut de forme à la mode tienne plus d'un accordéon que d'un couvre-chef. Savez-vous seulement de quel côté se tournera Gibson ? Car il ne peut avoir l'intention de rester au Texas ; il veut disparaître et doit se disposer à passer la frontière. Puisqu'il est venu ici, il ne fait pas de doute qu'il ait jeté son dévolu sur le Mexique. A la faveur du chaos qui règne dans ce pays, il peut passer plus facilement inaperçu et aucun homme, aucune police ne se chargera de vous le livrer.

— Vous avez peut-être raison. Je pense cependant que, si vraiment il voulait aller au Mexique, il se serait dirigé directement vers un port mexicain.

— Allons donc ! Il a dû quitter La Nouvelle-Orléans si précipitamment qu'il a pris le premier bateau qui s'offrait. D'autre part, les ports mexicains sont entre les mains des Français et peut-être ne tient-il pas à rencontrer des Français. Bref, il n'a pas le choix. Il ne tient pas à aller dans les grandes villes pour se faire voir, ce qui me fait penser qu'il évitera Austin et débarquera en cours de route. Il y a des chances pour qu'il se rende à cheval à travers un pays peu peuplé dans la direction du Rio-Grande. Voulez-vous l'y suivre avec votre malle, votre chapeau haut de forme et vos complets dernier cri ? Si telle est votre intention, voilà une chasse où je vais bien m'amuser ! Ah ! Ah ! Ah !

Je dus lui donner raison, mais je lui laissai entendre que je n’aimais pas qu’on se moquât de ma tenue. Il me donna une tape sur l’épaule en riant.

— Laissez-moi toujours vous donner un bon conseil. Renoncez à cette mise peu pratique. Allez voir un marchand d'habits, vendez-lui toutes vos défroques et procurez-vous quelque chose de plus approprié aux besoins de l’heure. Il vous faut un costume de trappeur à toute épreuve. J’espère qu’on ne vous a pas laissé partir sans argent...

J’acquiesçai de la tête.

— Eh bien ! tout est pour le mieux. Vous savez sans doute monter à cheval et tirer ?

Je fis signe que oui.

— Il vous faut un cheval, mais ici vous n’en trouverez pas de bon. Sur la côte, les montures sont chères et mauvaises. Dans les terres, vous en trouverez d’excellentes, mais, par contre, c’est ici qu’il faut vous procurer une selle.

— Grand Dieu, vous voulez que je me balade comme vous, avec une selle sur le dos ?

— Pourquoi pas ? Vous croyez que ça diminuera votre prestige ? Pour moi, je m’en moque. Si le cœur m’en dit, je traîne une armoire à glace avec moi jusque dans la prairie ou dans la forêt vierge et, si quelqu’un trouve cela drôle, je lui fais voir trente-six chandelles. C’est seulement quand on commet une sottise ou une injustice qu’il faut avoir honte. Supposons que Gibson et William Ohlert aient débarqué quelque part et soient partis à cheval. Vous avez dans ce cas intérêt à avoir une selle toute prête. D’ailleurs, vous ferez ce que vous voudrez. Mais je vous prie de vous décider rapidement.

Sans attendre ma décision, il me saisit le bras et m’indiqua un magasin dont l’enseigne annonçait en gros caractères : *Store far ail things.* Il m’entraîna vers l’entrée et me fit pénétrer d’une bourrade, de sorte que je me heurtai contre un tonneau de harengs, puis il s’engagea à ma suite.

L’enseigne ne mentait pas. L’énorme boutique contenait les marchandises les plus diverses, y compris des selles et des armes.

La scène qui suivit ne manquait pas de pittoresque. J’avais l’air d’un écolier que son père a conduit dans une baraque foraine et qui, bien que brûlant d’envie pour beaucoup d’objets, doit se contenter de ce que son père lui choisit. Comme première condition, Old Death exigea que le marchand me rachetât mon complet et tout le contenu de ma malle. L’homme ne se fit pas prier et envoya son commis chercher mon bagage. Mes effets furent estimés et ce n’est qu’alors que Old Death commença son choix. Je reçus un pantalon de cuir noir, des bottes à éperons, une chemise de laine rouge, une veste de même couleur munie de nombreuses poches, un cache-col de laine noire, un manteau de chasse en peau de cerf, une ceinture large de deux mains creuse à l’intérieur, une cartouchière, une blague à tabac, une pipe, une boussole et beaucoup d’autres objets du même genre. En outre, il me fit acheter des molletières au lieu de bas, un énorme sombrero, une couverture de laine avec un trou au milieu pour passer la tête, un lasso, un couteau, une selle avec des poches, un harnais.

Old Death, qui n’était pas partisan des innovations, demanda à voir ce qu’il y avait de plus vieux comme armes. Après les avoir examinées d’un air expert, il prit un fusil, sortit du magasin et visa un ornement du pignon. La balle alla se placer à l’endroit voulu.

— *Well!* dit-il. Ça ira. Je parierais que ce fusil s’est trouvé en de bonnes mains et il vaut mieux à lui seul que tout ce bric-à-brac que vous appelez fusils modernes.

Après avoir acheté les autres objets dont j’avais besoin, tels que des mouchoirs, que Old Death jugeait naturellement tout à fait superflus, je passai dans la pièce voisine pour troquer mon costume contre mon accoutrement de trappeur. Lorsque je revins dans la boutique, le vieux m’examina, visiblement satisfait.

Je gardai au fond de moi-même l’espoir qu’il s’offrirait à porter ma selle, mais l’idée ne lui en vint même pas à l’esprit. Il me la mit sur le dos et me poussa dehors.

— Enfin, gronda-t-il une fois dans la rue, voyez vous-même, est-ce qu’il y a de quoi avoir honte ? Tout homme qui a un peu de jugeote vous prendra pour un gentleman très raisonnable et, pour ce qui est des autres, vous n’avez qu’à vous en moquer.

Il ne me restait qu’à me rendre et à traîner docilement mon joug jusqu’à l’hôtel, tandis que mon compagnon avançait fièrement à mes côtés, jubilant de me voir ainsi transformé.

Dès que nous fûmes arrivés à l'hôtel, Old Death alla se coucher et je me mis à la recherche de Winnetou. On imagine la joie que m'avait causée cette rencontre imprévue. Il m'avait fallu faire un effort surhumain pour ne pas lui sauter au cou. Qu'était-il venu faire à Matagorda ? Pourquoi avait-il fait semblant de ne pas me connaître ? Quels mobiles le poussaient à agir ainsi ?

Mais je ne doutais pas qu'il désirait me parler ; quant à moi, je brûlais du désir de le revoir. Sans doute m'attendait-il quelque part. Comme je le connaissais bien, je n'eus pas grand-peine à deviner où le trouver. II nous avait sans doute observés et, nous voyant entrer à l'hôtel, il avait dû s'arrêter à proximité. Je contournai la maison, derrière laquelle se trouvaient des champs. Je ne m'étais pas trompé. Je l'aperçus à quelques centaines de pas de moi, appuyé contre un arbre. En me voyant, il quitta son poste et se dirigea vers le bois proche. Je le suivis. Sous les arbres où il m'attendait, j'aperçus son visage rayonnant de joie.

— Charles, mon ami, mon frère ! Quelle joie pour mon cœur de te revoir d'une manière si inattendue ! C'est ainsi que se réjouit le ciel du matin quand, après la nuit, le soleil surgit.

Il me serra contre sa poitrine et m'embrassa.

— Le ciel du matin sait que le soleil surgira, répondis-je, mais nous, nous ne pouvions nous douter que nous allions nous revoir. Que je suis heureux d'entendre à nouveau ta voix !

— Qu'est-ce qui a conduit tes pas dans cette ville ? As-tu affaire ici ou bien n'as-tu débarqué à Matagorda que pour te rendre d'ici au Rio-Pecos ?

— On m'a confié une tâche qui m'oblige à passer par ici.

— Mon frère blanc peut-il me dire en quoi consiste cette tâche ? Veut-il bien me raconter tout ce qui lui est arrivé depuis que nous nous sommes séparés à la Red-River ?

Il m'entraîna plus profondément dans la forêt. La main dans sa main, assis près de lui, je lui contai mes aventures. Lorsque j'eus terminé, il hocha la tête et dit :

Nous avons pris le chemin du cheval de feu pour que tu puisses recevoir ton argent et voilà que l'adversité t'a ravi toute ta fortune. Si tu voulais rester chez les Apaches qui t'aiment, tu n'aurais jamais besoin d'argent. Tu as très bien fait de ne pas aller à Saint-Louis pour m'attendre chez Mr. Henry, car je n'y serais pas allé.

— Mon frère a-t-il pu rattraper Santer le meurtrier ?

— Non, le Mauvais Esprit l'a protégé et le Grand Manitou a permis qu'il m'échappât. Il est parti dans les États du Sud et j'ai perdu sa piste. Mais, la prochaine fois, je ne le manquerai pas. Je ne retournerai pas au Rio-Pecos sans l'avoir puni. Nos guerriers ont pleuré tout l'hiver la mort d'Intchou-Tchouna et de ma sœur. J'ai dû ensuite faire une longue tournée pour aller voir toutes les tribus des Apaches et les dissuader d'agir trop hâtivement, car ils voulaient aller au Mexique et prendre part aux luttes qui s'y livrent. Mon frère a-t-il entendu parler de Juarez, le Président Rouge ?

— Bien sûr.

— Et à qui donnes-tu raison, de lui ou de Napoléon ?

— Bien que Français, je suis obligé de reconnaître que c'est Juarez qui a raison, car il défend son pays.

— Mon frère pense comme moi. Qu'il ne me demande pas ce que je fais à Matagorda. Je suis obligé de le lui taire, car j'ai promis de garder le secret à Juarez que j'ai rencontré à El-Paso-del-Norte. Et toi, as-tu l'intention de suivre les deux Visages Pâles ?

— C'est mon devoir. Je serais heureux si tu pouvais m'accompagner. N'est-ce pas possible ?

— Non. J'ai une mission à remplir, qui est tout aussi importante que la tienne. Aujourd'hui, je suis ici, mais, demain, je prends le bateau pour La Grange, d'où je me rendrai, par le Fort Inge, à Rio-Grande-del-Norte.

— Dans ce cas, nous prenons le même bateau et ferons route ensemble ; mais j'ignore pendant combien de temps. Nous nous retrouverons donc demain.

— Non.

— Pourquoi cela ?

— Parce que je ne veux pas mêler mon frère à cette affaire. C'est pour cela que j'ai fait semblant, tout à l'heure, de ne pas le reconnaître. Et aussi à cause de Old Death.

— Je ne comprends pas.

— Sait-il que tu es Old Shatterhand ?

— Non, nous n’avons pas parié de cela.

— Pourtant, il doit bien connaître ce nom. Tu vis maintenant dans l’Est et tu ne sais pas combien le nom de Old Shatterhand est devenu célèbre dans l’Ouest; Old Death n’a pu manquer d’en entendre parler. Pourtant, il semble te prendre pour un *greenhorn*.

— En effet.

— Il sera bien étonné d’apprendre l’identité de ce *greenhorn*. Je crois préférable de ne pas le détromper tout de suite. Eh bien ! nous aurons peut-être encore l’occasion d’en parler sur le bateau. Une fois que tu auras découvert Ohlert et son ravisseur, nous pourrons rester ensemble plus longtemps, car tu viendras me rejoindre, n’est-ce pas ?

— Bien sûr.

— Maintenant, il faut nous séparer, Charles, les Visages Pâles m’attendent

Je me levai et, désireux de respecter son secret, je pris congé de lui, espérant que notre séparation ne serait pas de longue durée.

Le lendemain matin, nous louâmes deux mulets pour nous rendre jusqu’au bateau. Les bêtes furent chargées de nos selles, ce qui me dispensa heureusement de me montrer encore une fois porteur de cet étrange bagage.

Le vapeur avait déjà embarqué de nombreux passagers. Lorsque, chargés de nos selles, nous passâmes sur la passerelle, une voix nous cria :

— Regardez donc ! Voilà deux bipèdes harnachés comme des mulets ! A-t-on déjà vu chose pareille ? Faites de la place, messieurs, car le bétail ne doit pas se mêler aux gentlemen.

Nous reconnûmes la voix. Les meilleures places sur le pont, abritées par un toit vitré, étaient occupées par les voyous que nous avions eu l’occasion de rencontrer la veille. Celui qui criait le plus fort et qui semblait être le chef de la bande venait de nous recevoir par une nouvelle insulte. Je me tournai vers Old Death. Comme je le voyais accepter ces paroles avec indifférence, je fis moi-même semblant de ne pas les avoir entendues. Nous nous installâmes en face de la bande et plaçâmes nos selles sous la banquette.

Le vieux se mit à son aise, sortit son revolver et le posa à côté de lui. Je suivis son exemple. Les drôles commencèrent à tenir conciliabule et à ricaner, mais n’osèrent plus nous insulter à haute voix. Ils avaient toujours leurs chiens, moins un naturellement. Leur chef nous lançait de temps en temps des regards hostiles. Il boitait un peu, sans doute à la suite du voyage par la fenêtre que lui avait fait faire Winnetou et de la scène qui avait suivi. Des traces d’écorchures fraîches sillonnaient encore son visage.

Comme le deuxième coup de cloche retentissait, un nouveau passager apparut. C’était Winnetou. Il était arrivé sur un cheval harnaché à la mode indienne dont il ne sauta qu’une fois à bord et qu’il conduisit à l’arrière du pont, où une sorte d’enclos était ménagé pour les montures des passagers. Puis il s’assit sans faire attention à personne. Les voyous ne le quittaient pas des yeux et cherchaient par tous les moyens à attirer son attention, mais en vain. Il s’appuyait sur la crosse de son fusil, parfaitement indifférent.

La cloche retentit pour la troisième fois. On attendit un instant encore pour voir si des passagers retardataires n’arrivaient pas, puis le vapeur se mit en marche.

Le voyage s’annonçait très bien. Un calme parfait régna sur le pont jusqu’à Wharton, où un passager descendit et où plusieurs nouveaux s’embarquèrent. Old Death s’absenta pour quelques minutes afin de se renseigner dans le port sur Gibson. On lui apprit qu’aucun voyageur correspondant au signalement qu’il fournissait n’y avait débarqué. A Colombus, ses recherches eurent le même résultat négatif. Nous prîmes donc de nouveaux billets jusqu’à La Grange. Pendant tout ce temps, Winnetou n’avait bougé de sa place que pour donner à manger et à boire à son cheval.

Les voyous semblaient avoir oublié leur colère et lançaient des brocards sur d’autres passagers, qui affectaient également de ne pas les voir.

A Colombus, la plupart des passagers descendirent et d’autres les remplacèrent, qui ne semblaient pas appartenir à la même espèce paisible que les précédents. Il y avait parmi eux une quinzaine d’ivrognes dont la mine ne présageait rien de bon, et qui furent accueillis avec d’autant plus de joie par la bande. Il semblait que les mauvais éléments allaient l’emporter sur le bateau. Ils bousculaient les passagers, occupaient les places sans se soucier d’autrui, bref faisaient tout pour

montrer qu'ils se considéraient comme les maîtres de la situation. Le commandant les laissa d'abord faire, estimant préférable de ne pas avoir l'air de leur donner trop d'importance. Tant que ces individus ne gênaient pas le voyage, il laissait aux passagers le soin de se défendre contre leurs attaques.

La bande des énergumènes était descendue au restaurant, où ne tarda pas à résonner un bruit de bouteilles cassées. Bientôt le garçon, un noir, monta et courut vers le commandant, tout en pleurs. Nous pûmes entendre qu'il se plaignait d'avoir été frappé à coups de matraque par les passagers.

Cette fois, le commandant prit un air soucieux. Après s'être assuré que tout allait bien sur le pont, il se dirigea vers le restaurant. En passant près de nous, il croisa le receveur et nous entendîmes leur conversation.

— Commandant, disait l'employé, cela ne peut pas continuer ainsi. Il faudrait débarquer l'Indien aussi vite que possible. Ces gens-là menacent de le pendre. Il paraît qu'il a attaqué l'un d'eux hier. En outre, il y a ici deux blancs, j'ignore lesquels, qu'ils se proposent de lyncher sous prétexte qu'ils ont assisté à la scène d'hier. Il paraît que ce sont des espions de Juarez.

— Diable, ça devient sérieux ! De qui peut-il bien s'agir ? se demanda le commandant à lui-même en jetant un regard circulaire.

— De nous, *Sir,* dis-je en me levant et en allant à lui.

— Vous ? Si vous êtes des espions de Juarez, je veux bien avaler mon vapeur comme petit déjeuner ! dit-il en m'examinant.

— Je ne suis pas un espion et la politique ne m'intéresse pas.

— Je le crois volontiers, aussi ferai-je le nécessaire pour vous débarquer en toute sécurité dès que nous accosterons.

— Non, non, il nous faut absolument continuer notre route, nous n'avons pas de temps à perdre.

— Ça, c'est fâcheux, attendez un peu.

Il alla vers Winnetou et lui dit quelque chose. L'Apache secoua la tête et se détourna. Le commandant revint à nous et déclara d'un air ennuyé :

— C'était à prévoir, les Peaux-Rouges sont têtus comme des mulets. Lui non plus ne veut pas débarquer.

— Eh bien ! je ne voudrais pas être dans sa peau, ni dans celle de ces deux messieurs, dit le receveur. Nous ne sommes pas en force suffisante pour empêcher ces gaillards de faire ce que bon leur semble.

Le commandant resta pensif un instant. Soudain son visage s'éclaira d'une lueur malicieuse :

— Je vais jouer un bon tour à cette bande de sécessionnistes, mais il faut que vous vous conformiez à mes instructions. Et, surtout, ne faites pas usage de vos armes. Glissez vos fusils sous la banquette à côté de vos selles, sinon, vous faites rater mon plan.

— Grand Dieu ! s'écria Old Death indigné. Vous voulez donc qu'on se laisse lyncher comme des moutons !

— Je n'ai pas dit cela. Vous ferez de la résistance passive. Au moment voulu, mon truc fera son effet. Nous allons faire prendre un bain froid à ces fripons. Fiez-vous-en à moi. Je n'ai pas le temps de vous expliquer la chose plus en détail, les voilà qui approchent.

La bande venait de monter, en effet, sur le pont. Le commandant se détourna de nous et donna quelques ordres à voix basse au receveur. Celui-ci se dirigea vers le gouvernail, auprès duquel se trouvaient deux canots de sauvetage. Je ne pus l'observer davantage, car la bande commençait déjà à nous chercher querelle, à Old Death et à moi. Je vis seulement qu'il faisait le tour du pont et parlait à voix basse aux autres passagers, qui allèrent se grouper à l'avant.

Nous étions déjà assiégés de tous côtés par les sécessionnistes ivres ; mais, suivant les instructions du commandant, nous ne fîmes même pas mine de sortir nos armes.

— Le voilà ! cria mon adversaire de la veille. C'est un espion des États-Unis qui est pour Juarez. Il m'a tué mon chien et m'a menacé de son revolver.

— Bien sûr que c'est un espion, crièrent les autres à l'envi, et par-dessus le marché, c'est un étranger ! Formons un tribunal. Il faut qu'il soit pendu. A bas les États-Unis ! A bas les Yankees et leurs créatures !

Naturellement, nous essayâmes de protester, mais nos paroles étaient étouffées par les cris de la bande. On nous poussa vers la grande cheminée du vapeur, qui devait servir de potence. Elle était pourvue d'anneaux de fer traversés par des cordages, bref, constituait un lieu d'exécution idéal. Il suffisait de nous passer une corde au cou et de la tirer fortement.

Un cercle se forma et on improvisa une sorte de tribunal. Ce n'était d'ailleurs qu'une pure comédie. Les gredins ne s'étaient même pas demandé pourquoi, armés comme nous étions, nous ne songions pas à leur opposer de la résistance. Cela aurait dû pourtant les mettre sur leurs gardes.

Le commandant les admonesta vertement, mais ses paroles furent accueillies par des éclats de lire. Ils se demandaient s'ils commenceraient l'exécution par l'Indien ou par nous autres. Finalement, ils optèrent pour le premier. Le président envoya donc deux hommes chercher Winnetou.

Entourés comme nous étions de tous côtés par la foule, nous ne pouvions voir le chef des Apaches ; mais, soudain, un cri aigu nous parvint Winnetou venait de terrasser l'un des délégués et d'envoyer l'autre par-dessus bord. Puis il alla se poster dans la cabine du receveur, recouverte de tôle et pourvue d'un petit hublot, à travers lequel il passa le canon de son fusil. Un vacarme effroyable s'éleva. On réclamait au commandant un canot pour aller porter secours à l'homme qui se débattait dans l'eau. Le commandant ne se fit pas prier. Sur son ordre, un matelot sauta dans un canot, relâcha la corde et se laissa glisser sur l'eau pour aller au-devant du naufragé qui, sachant un peu nager, se maintenait encore à la surface.

On m'avait laissé seul avec Old Death. Il n'était plus question de pendaison. Le pilote et les autres membres de l'équipage nous firent signe et nous dirent à voix basse :

— Attention, maintenant. On va leur faire prendre un bain. Restez sur le pont, mais faites autant de vacarme que vous pourrez.

Le bateau fut dirigé sur la rive droite et vint heurter contre un banc de sable. A cet endroit, le fleuve n'était pas profond. Un choc se fit sentir, le bateau chancela. Beaucoup de gens furent renversés. Les passagers qui se tenaient tranquilles, avertis par le receveur, commencèrent à crier comme convenu ; les autres, croyant à une véritable catastrophe, se joignirent à ce vacarme. Soudain un matelot, apparemment bouleversé, se dirigea en courant vers le commandant.

— Le bateau coule, commandant, dans dix minutes nous serons perdus.

— Ciel ! cria le commandant. Sauve qui peut ! Le fleuve n'est pas profond par ici, allons-y !

En un clin d'œil il retira sa veste, sa casquette, puis ses bottes, et sauta par-dessus bord. L'eau lui montait à peine jusqu'au cou.

— Descendez, descendez ! cria-t-il. Il est encore temps ! En restant, vous coulerez avec le bateau.

Les sécessionnistes n'avaient même pas remarqué la conduite bizarre du commandant, qui quittait le premier son bateau. Ils étaient complètement sous l'emprise de la peur. Ils sautèrent tous dans l'eau et se mirent à nager vers la rive sans s'apercevoir que le commandant avait changé de direction, contourné le bateau, saisi un cordage qui y pendait et était remonté sur le pont. Le bateau était nettoyé de la bande des gredins et là où, un moment auparavant, grondaient la colère et la haine, résonnaient maintenant des rires joyeux. Ce n'est que lorsque le dernier des « naufragés » eut atteint la rive que le commandant donna l'ordre de remettre en marche le vapeur. Ce solide bateau n'avait aucunement souffert du léger heurt contre le banc de sable. Il obéissait maintenant parfaitement au pilote. Le commandant, en agitant un drapeau, cria dans la direction du bord :

— Adieu, messieurs, si vous avez encore un jour envie de constituer un tribunal, vous pourrez décider de vous pendre vous-mêmes. Vos bagages seront déposés à La Grange.

On imagine l'effet de ces railleries sur la bande. Ils se mirent à crier à tue-tête, exigeant que le commandant les embarquât à nouveau. Ils vociféraient des menaces et tirèrent même des coups de feu dans la direction du bateau avec des cartouches qui n'avaient pas été trop mouillées, mais, naturellement, sans causer le moindre dommage au vapeur. Enfin, l'un d'eux, dans sa rage impuissante, hurla dans la direction du commandant :

— Chien maudit, nous attendrons ton retour et nous te pendrons à ta cheminée.

— Très bien, messieurs, vous serez les bienvenus à bord.

Nous avancions maintenant à toute allure afin de rattraper le temps perdu.

LE KU-KLUX-KLAN

L’origine de ce mot bizarre est une énigme à laquelle on a donné les explications les plus différentes. Quoi qu’il en soit, les membres du Ku-Klux-Klan ignorent eux-mêmes d’où leur vient ce nom étrange et quel en est le sens. Il faut dire d’ailleurs que ce détail les préoccupe peu. Cette société secrète se recrute parmi les ennemis jurés du parti républicain et de l’union des États du Sud et du Nord. Tous les membres sont tenus à la discrétion et à l’obéissance et obligés, sous peine de mort, de tenir secrète l’organisation de leur association. Ils sont partisans de l’esclavage et ne reculent devant aucun acte de violence, pas même devant un incendie ou un meurtre ; ils se réunissent régulièrement et apparaissent toujours, pour accomplir leurs exploits, à cheval et entièrement déguisés.

C’est ainsi qu’un ecclésiastique fut assassiné dans sa chaire pour avoir dit des prières pour le repos de l’âme d’une famille dont les membres avaient été tués en plein jour par le Ku-Klux-Klan. Dans son ardeur religieuse, il avait qualifié l’activité du Ku-Klux-Klan de lutte des enfants du Diable contre les enfants de Dieu. A ce moment, une silhouette masquée se dressa dans une galerie en face de la chaire et tira une balle dans la tête du prêtre. Avant que les fidèles eussent compris ce qui s’était passé, elle avait disparu sans laisser de trace.[6]



A la nuit tombante, notre vapeur arriva à La Grange, et le commandant nous expliqua qu’étant donné les difficultés de la navigation il ne pouvait aller plus loin. Nous fûmes dont obligés de débarquer. Winnetou franchit la passerelle avant nous et disparut parmi les maisons plongées dans l’obscurité.

Old Death s’adressa à un fonctionnaire de la compagnie de navigation. Il apprit que, la veille, un nommé Clinton avait débarqué dans cette ville avec un ami.

— Savez-vous où il est descendu ? demanda Old Death.

— Pas exactement. Mais je suppose qu’il se trouve chez le señor Cortesio, car ce sont les employés de celui-ci qui sont venus chercher son bagage. C’est un agent d’affaires. Espagnol de naissance. Je crois qu’en ce moment il s’occupe de l’expédition secrète d’armes au Mexique.

Old Death lui demanda ensuite de nous indiquer un endroit où passer la nuit.

— Je vous conduirais bien moi-même, dit-il, mais j’ai encore affaire au port. Mr. Lange n’est d’ailleurs pas chez lui en ce moment, il est au cabaret. Les chambres du cabaret sont toutes prises, c’est pour cela que je ne vous l’ai pas indiqué. Vous n’aurez qu’à demander Mr. Lange du Missouri. Vous irez tout droit, puis vous tournerez à gauche. C’est la deuxième maison du coin.

Je donnai un pourboire à l’homme pour le remercier et nous nous mîmes en route avec nos harnais. Nous identifiâmes facilement le cabaret, grâce non seulement à la lumière qui l’éclairait, mais aussi au vacarme qui parvenait dehors par ses fenêtres ouvertes.

Ayant ouvert la porte, nous nous trouvâmes au milieu d’un épais nuage de fumée. Les clients devaient posséder des poumons extraordinaires pour ne pas étouffer dans une telle atmosphère et avoir même l’air de s’y sentir tout à fait à leur aise. La solidité de leurs poumons s’exprimait encore par l’activité intense de leurs organes vocaux, car ils hurlaient tous à tue-tête.

Comme il ne pouvait être question de trouver une place libre dans la première salle, nous pénétrâmes dans la salle du fond sans attirer l’attention. Là nous trouvâmes deux chaises où nous nous installâmes après avoir déposé nos selles dans un coin. Des hommes étaient assis en train de boire autour d’une table. Ils ne nous jetèrent qu’un coup d’œil rapide, mais il me sembla bien qu’ils changèrent de sujet de conversation à notre vue. Deux d’entre eux se ressemblaient beaucoup. C’étaient sans doute le père et le fils, tous deux des gaillards solides aux traits accusés et dont les poings lourds témoignaient de la ténacité au travail. La loyauté se lisait sur leurs visages qui, en ce moment, étaient légèrement enflammés par une conversation qui semblait les rendre soucieux.

[6] Note du Webmaster : une page complète concernant la description Ku-Klux-Klan du n'a pas été traduite.

Lorsque nous nous assîmes, les hommes se rapprochèrent les uns des autres, ce qui prouvait qu'ils n'avaient pas l'intention d'entrer en conversation avec nous.

— Ne vous gênez pas, messieurs, dit Old Death, nous ne sommes pas dangereux, bien que nous n'ayons rien mangé depuis ce matin. Pourriez-vous nous dire s'il y a moyen d'avoir ici de quoi se restaurer sans trop maltraiter son estomac ?

Celui que je prenais pour le père du jeune homme qui lui ressemblait cligna de l'œil et répondit en riant :

— De toute façon, nous espérons bien que ce n'est pas nous que vous allez manger, *Sir*. A propos, vous ressemblez un peu à Old Death et je ne pense pas que cette ressemblance puisse vous être désagréable.

— Old Death ? Qui est-ce ? demanda mon ami en prenant un air surpris.

— C'est un bonhomme autrement célèbre que vous, un homme de l'Ouest qui en a vu de dures et qui, en un mois, fait plus de choses que des types comme vous pendant toute votre vie. Mon fils Will le connaît.

Le fils était un gaillard de vingt-six ans environ, au teint hâlé. Old Death l'examina et demanda :

— Tiens ! Et où a-t-il fait sa connaissance ?

— Dans l'Arkansas, peu avant la bataille de Pea Ridge. J'habitais alors dans le Missouri, tout près de la frontière de l'Arkansas. Mon fils était dans un régiment qui s'était allié aux unionistes. Mais le détachement où se trouvait Will a été battu par l'ennemi plus nombreux et mon fils fut fait prisonnier. Les sécessionnistes avaient subi de grosses pertes et, furieux, ils avaient décidé d'exécuter tous leurs prisonniers. C'est à Old Death que je dois de ne pas avoir perdu mon fils.

— C'est curieux, comment cela est-il arrivé ?

— Il s'est glissé en rampant sur le ventre dans le camp à la manière des Indiens, à la faveur de la nuit et d'une pluie torrentielle qui avait éteint tous les feux. Il a réussi à couper les liens des prisonniers et à les faire passer sous le nez des sentinelles. Ce n'est qu'une fois libérés que les prisonniers apprirent que c'était à Old Death qu'ils devaient la vie.

— Les a-t-il accompagnés longtemps ? demanda Old Death.

— Non, il a dit qu'il avait à faire et il s'est éloigné sous la pluie sans leur laisser le temps de le remercier. La nuit était complètement obscure et ils n'avaient même pas pu bien discerner son visage. Tout ce qu'ils avaient remarqué, c'était sa silhouette longue et maigre. Mais Will lui a parlé et il se rappelle mot pour mot ce que Old Death lui a dit. Je voudrais le rencontrer un jour pour lui prouver que tout le monde n'est pas ingrat.

— Oh ! il doit déjà avoir eu l'occasion de s'en rendre compte. Mais, à propos, ne connaissez-vous pas un certain Mr. Lange du Missouri ?

— Lange ? demanda-t-il. Pourquoi voulez-vous le voir ?

— Je crains que dans ce cabaret il n'y ait plus de place pour nous et à la compagnie de navigation on nous a dit que cet homme pourrait nous indiquer un endroit où passer la nuit. Il nous a dirigés ici pour le trouver.

L'homme nous scruta encore une fois du regard, puis il dit :

— Il avait raison, car c'est moi-même. Puisque vous êtes envoyés par la compagnie de navigation, vous êtes sans doute des gens en qui on peut avoir confiance. Soyez donc les bienvenus.

Il nous tendit la main. Old Death la serra cordialement.

— Si vous doutez de notre honorabilité, votre fils pourra vous certifier que je ne suis pas un homme dont il y ait lieu de se méfier.

— Mon fils, Will ? demanda Mr. Lange stupéfait.

— Oui, lui-même. Il dit qu'il a parlé à Old Death et qu'il se rappelle chaque parole de celui-ci. Ne voudriez-vous pas, jeune homme, me répéter votre conversation ? Cela m'intéresse vivement.

Le jeune homme à qui cette question s'adressait s'anima au souvenir de sa libération.

— Quand Old Death nous fit sortir du camp, il marchait en avant. J'étais blessé au bras et je souffrais beaucoup, car je n'avais pas été pansé et ma manche collait à ma plaie. Nous traversions un buisson. Old Death, en passant devant moi, avait écarté une grosse branche qui heurta ma blessure. Cela me causa une douleur si vive que je poussai un cri et...

— Et alors il vous a traité d’âne, continua Old Death.

— Comment le savez-vous ? demanda Will interloqué.

Le vieux poursuivit sans répondre :

— Vous lui avez dit alors que vous aviez une méchante blessure et il vous a dit de ramollir votre manche avec de l’eau et de rafraîchir votre plaie enflammée avec du suc de plantin.

— C’est cela même. Comment pouvez-vous savoir tout ceci ? demanda le jeune Lange dont la surprise atteignait son comble.

— Vous ne vous en doutez pas encore ? Mais parce que c’est moi-même qui vous ai donné ce conseil. Votre pire a dit que je ressemblais beaucoup à Old Death, c’est tout naturel ; je ressemble à ce vieux bonhomme comme à moi-même.

— C’est donc vous ! s’écria Will transporté de joie.

Il sauta de sa chaise et voulut se précipiter vers Old Death, les bras grands ouverts. Mais son père le retint et d'un geste vigoureux le fit asseoir.

— Halte, mon garçon ! C’est ton père qui a la priorité et même le devoir de serrer le premier dans ses bras ton sauveur. Mais laissons cela pour plus tard, car tu sais bien qu'ici on nous observe.

Il se tourna vers Old Death :

— La situation est maintenant rien moins que sûre et, si vous tombiez sur des sécessionnistes, vous courriez un grand danger.

— Je le sais fort bien, Mr. Lange mais je ne m’en fais pas, dit Old Death avec sang-froid. Je ne me sens pas la vocation d’un pendu, bien qu’on m’ait déjà menacé de cette mort plusieurs fois. Pas plus tard encore qu’aujourd’hui, une bande de vauriens a voulu nous pendre, mon ami et moi, à la cheminée d’un vapeur.

Et Old Death conta notre aventure. Lorsqu’il eut terminé, Lange dit d’un air soucieux :

— Le commandant s’est montré très courageux, mais peut-être imprudent. Il reste à La Grange jusqu’à demain matin, et les bandits peuvent arriver au cours de la nuit. Ils voudront sans doute se venger. Et vous non plus, vous n’êtes pas tout à fait en sécurité.

— Bah ! je n’ai pas peur de ces voyous, j’en ai vu bien d’autres.

— Il ne faut pas négliger ce danger, *Sir*. Ces individus trouveront ici du renfort. Depuis quelques jours, la situation à La Grange est très incertaine, de toutes parts des étrangers arrivent dont on ne sait rien. Ce n’est pas pour affaires qu’ils viennent ici, car ils flânent à travers la ville sans but précis. Et les voilà maintenant dans ce cabaret où ils ouvrent une gueule si large qu’un grizzli pourrait s’y cacher. Ils ont déjà essayé de nous chercher querelle. Si nous leur répondions, ça ferait tout de suite du grabuge. J’en ai assez de la racaille qui afflue ici. J’ai décidé de liquider mes affaires et d’aller rejoindre ma fille qui est très bien mariée au Mexique ; son mari me trouvera un emploi. J’ai un acquéreur pour ma maison. Il m’a déjà payé avant-hier. Je peux partir dès que je voudrai.

— Et vous n’avez pas peur ? demanda Old Death.

— Peur ? Et de quoi donc ?

— Parce qu’au Mexique c’est la guerre, et vous semblez aimer la tranquillité.

— Là où je vais, la guerre est finie. D’ailleurs, mon gendre habite une province du Nord qui n'a pas beaucoup souffert des troubles. Je tiens absolument à aller le rejoindre, d’autant plus que j’ai un petit-fils, car la place d’un grand-père est toujours auprès de ses petits-enfants. Bref, je m’en vais au Mexique et, si vous allez dans la même direction, je serai heureux de faire route avec vous.

— Hum, dit Old Death, ne plaisantez pas. Si nous vous prenions au mot ?

— Vraiment, vous voulez y aller ? Mais ça serait très bien ! Eh bien ! c’est entendu, on part ensemble. Êtes-vous décidés ?

— Je dois auparavant voir un certain señor Cortesio. Le connaissez-vous ?

— Si je le connais ! La Grange est une si petite ville que tous les chats se tutoient par ici, et ce señor dont vous parlez est justement l’acheteur de ma maison.

— Avant tout, dites-moi si c’est un fripon ou un honnête homme.

— Oh ! un honnête homme, cela ne fait pas de doute. Quant à sa couleur politique, cela ne m’intéresse pas. Il est en relation avec le Mexique. J’ai remarqué que la nuit des mulets fortement

chargés sortent de chez lui et que des gens se réunissent en secret dans sa maison pour partir, à l'aube, dans la direction de la frontière. Je pense qu'il fournit des armes aux partisans de Juarez et leur envoie des renforts. C'est très audacieux, étant donné les circonstances.

— Où habite-t-il ? Il faut que je lui parle sans délai.

— Vous pourrez lui parler à dix heures, j'ai rendez-vous avec lui, mais, à vrai dire, la chose est arrangée et je n'ai même pas besoin de lui parler.

— Quand vous êtes allé le voir chez lui, y avait-il du monde ?

— Oui, j'ai vu deux hommes, un tout jeune et un autre plus âgé.

— Avez-vous entendu leur nom, par hasard ?

— Oui, le plus jeune s'appelait Ohlert et le plus vieux señor Gavilano. Ce dernier semble un ancien ami de Cortesio, car ils évoquaient justement leur dernière rencontre à Mexico.

— Gavilano ? Ce serait le nouveau nom de Gibson ? Cette question s'adressait à moi. Je tirai les photographies de ma poche et les montrai à Lange.

— C'est bien eux. Celui-ci avec son visage maigre de créole est le señor Gavilano. L'autre, c'est Mr. Ohlert qui m'a mis dans un drôle d'embarras. Il m'a interrogé sur des personnes que je n'ai jamais vues de ma vie, telles qu'un certain nègre nommé Othello, une Égyptienne du nom de Cléopâtre et une jeune fille d'Orléans. Et puis aussi il m'a parlé d'une dame très malheureuse, Marie Stuart, à qui on a coupé la tête en Angleterre. Ça m'a fait un drôle de mélange dans la tête. Ce Mr. Ohlert m'a l'air d'un très brave homme, mais je parierais qu'il a le cerveau un peu dérangé.

J'étais curieux de savoir sous quel prétexte Gibson traînait ainsi William Ohlert partout. Il devait fasciner le jeune homme par une idée séduisante, sans doute en rapport avec le drame du poète fou qu'Ohlert voulait écrire. Peut-être Ohlert avait-il fait allusion à ces choses en parlant à Lange. C'est pourquoi je demandai à celui-ci de me rapporter tout ce qu'il se rappelait de cette conversation.

— Il m'a parlé d'une pièce triste qu'il devait écrire, mais dont il faudrait auparavant qu'il vécût lui-même les extraordinaires aventures.

— C'est incroyable.

— Pourquoi ? La folie consiste précisément à admettre les choses qui paraissent incroyables aux gens raisonnables. A tout propos, il parlait d'une certaine señorita Felisa Perilo qu'il devait enlever avec l'aide de son ami.

— Mais c'est de la pure folie ! Il faut empêcher à tout prix cet homme de transposer ses rêveries de dément dans la réalité. J'espère qu'il est encore à La Grange.

— Non, il est paru hier avec le señor Gavilano à Hopkins Farm et, de là-bas, il se dirigera vers le Rio-Grande.

— C'est très ennuyeux. Il nous faut partir sur-le-champ, aujourd'hui même. Savez-vous où nous pourrons nous procurer deux bons chevaux ?

— Oui, chez le señor Cortesio. Il a toujours des chevaux en réserve pour les hommes qu'il recrute pour Juarez. Toutefois, je vous déconseille de partir de nuit. Vous ne connaissez pas la route et aurez besoin d'un guide. Or vous n'en trouverez plus aujourd'hui.

— Il faudra pourtant essayer, car le temps presse. Mais avant il faut parler à Cortesio. Pouvez-vous nous indiquer son adresse ?

— Très volontiers. Allons-y, je vais vous y conduire.

Au moment où nous nous levions pour partir, nous entendîmes un bruit de sabots devant le cabaret et de nouveaux clients entrèrent dans la salle.

A ma grande surprise, et sans aucun plaisir, je reconnus les sécessionnistes auxquels le commandant du vapeur avait donné une si belle occasion de sauver leur vie. Il semblait qu'ils avaient des connaissances parmi l'assistance, car ils furent accueillis avec beaucoup d'enthousiasme. Par les questions et les réponses que nous pûmes saisir au vol, nous comprîmes qu'ils étaient attendus. Dans le tohu-bohu, ils ne nous avaient même pas remarqués. Nous nous en félicitâmes, car nous ne tenions aucunement à renouveler connaissance. Lorsque Lange apprit de quoi il s'agissait, il ferma la porte qui séparait les deux salles, de sorte que, sans être vus, nous pûmes écouter ce qui se disait à côté.

— Il est inutile qu'ils vous voient, dit Lange. Comme ils croient que vous êtes des espions, ils ne manqueraient pas de vous molester et une rixe serait inévitable.

— C’est fort juste, dit Old Death, mais croyez-vous que nous ayons envie d’attendre ici qu’ils soient partis ? Nous n’en avons pas le temps, car il nous faut au plus tôt parler à Cortesio.

— Mais il y a un autre moyen de sortir d’ici, dit-il en désignant la fenêtre.

— Parlez-vous sérieusement ? demanda Old Death. Mais ce serait battre en retraite, tout comme s’ils nous faisaient peur.

— Mais non, il ne s’agit pas de peur. Un vieux proverbe dit que c’est le plus sage qui cède toujours ; ces coquins ne nous laisseraient pas passer tranquillement, et, comme vous n’êtes pas homme à supporter les injures sans riposter, ça ferait du grabuge. Croyez-moi, ils seront bien plus furieux en apprenant que nous leur avons glissé entre les mains que de nous voir partir le visage en sang.

Au fond, je donnai raison à cet homme sensé, et Old Death dut partager mon avis puisque, après un moment de réflexion, il dit :

— Ce n’est pas tout à fait dépourvu de bon sens, ce que vous dites là. Vous m’avez persuadé et je suis tout prêt à transporter de l’autre côté de la fenêtre mes jambes et tout le reste. Écoutez un peu comme ils gueulent. Je crois bien qu’ils racontent l’histoire du vapeur.

II avait raison. Les nouveaux venus racontaient leur mésaventure et formaient des projets de vengeance. Mais ils n’arrivaient pas à se mettre d’accord. Les six vauriens et leurs partisans préféraient attendre l’arrivée du bateau, alors que les autres se montraient plus pressés.

— Nous ne pouvions pas attendre une éternité, dit l’homme qui avait conté l’aventure. Nous savions bien que vous nous attendiez ici. Par bonheur, nous avons trouvé une ferme où nous avons emprunté des chevaux.

Le mot « emprunté » fit rire aux éclats toute l’assistance. Lorsque l’hilarité se fut un peu calmée, l’homme poursuivit :

— Et ici, est-ce que tout va bien ? Vous les avez trouvés ?

— Oui.

— Et les coutumes ?

— Ils ont apporté deux malles, cela suffira.

— A la bonne heure ! Mais les espions et le commandant ne nous échapperont pas. Le vapeur est arrivé cette nuit à La Grange et on trouvera facilement le commandant, l’Indien et les deux espions ; ils sont très faciles à reconnaître. Il y en a un qui a un costume de trappeur tout flambant neuf, et tous les deux portent leurs selles, bien qu’ils n’aient pas de chevaux.

— Des selles ? s’écria une voix. Mais est-ce que ces deux types qui sont entrés tout à l’heure n’avaient pas de selles ?

La chose ne faisait pas de doute : ils nous avaient remarqués.

— Il est temps, messieurs, de nous retirer. Dans quelques minutes on les aura sur le dos. Passez par la fenêtre, nous vous tendrons vos selles.

Je m’exécutai sans me faire prier et Old Death suivit mon exemple. Nous nous trouvâmes dans une sorte de jardin entouré d’une clôture. Dès que nous eûmes enjambé celle-ci, les deux Lange nous suivirent, car eux non plus ne tenaient sans doute pas à entrer en conversation avec les sécessionnistes.

— Je voudrais bien voir leur tête quand ils s’apercevront que les oiseaux se sont envolés. Je vous assure que c’était la seule chose qui nous restait à faire.

— Oui, mais ce n’est pas une façon très glorieuse de se tirer d’affaire, grogna Old Death. J’ai l’impression d’entendre de loin leurs rires moqueurs.

— Laissez-les rire ; nous rirons ensuite, et rit bien qui rit le dernier. Je vous prouverai encore une fois que je n’agis pas par peur, mais tout simplement pour éviter une rixe de cabaret.

Le père et le fils insistèrent pour prendra nos selles, car ils ne voulaient pas que leurs invites portassent eux-mêmes leur bagage. Nous nous trouvâmes bientôt devant deux maisons dont l'une était plongée dans l’obscurité et l’autre avait une fenêtre éclairée.

— Le señor Cortesio est chez lui, dit Lange. Vous n’avez qu’à frapper à la porte, on vous ouvrira tout de suite. Dès que vous aurez fini, vous viendrez dans cette maison, c’est la nôtre. En vous attendant, nous préparerons une collation.

Il disparut dans la maison et nous tournâmes à droite. Nous frappâmes un coup à la porte qui s’entrebâilla aussitôt et une voix nous demanda :

— Qui est là ?

— Deux amis, répondit Old Death. Le señor Cortesio est-il chez lui ? Dis-lui que c'est Mr. Lange qui nous envoie.

— Massa Lange, très bien, dans un instant.

Le nègre referma la porte pour l'ouvrir à nouveau au bout d'une minute. Il nous introduisit dans une petite pièce qui devait servir de bureau à en juger par son mobilier. Un homme maigre et grand, assis devant le bureau, et dont l'origine espagnole ne pouvait faire aucun doute, se tourna vers nous :

— *Buena tardes*, dit-il pour répondre à notre salut. C'est le señor Lange qui vous envoie ? En quoi puis-je vous être utile ?

J'étais très curieux d'entendre l'histoire que Old Death allait lui sortir, car il m'avait averti qu'il tenait à parier lui-même.

— Nous venons vous voir pour une affaire ou peut-être seulement pour un renseignement, cela dépendra de vous, commença le vieux.

— On verra ça, prenez place et allumez un cigarillo.

Il nous tendit un paquet de cigarettes et du feu que nous nous gardâmes bien de refuser. Un Mexicain est incapable d'avoir un entretien de cinq minutes sans fumer une cigarette. Old Death, qui préférait un morceau de chique à dix cigares de la meilleure marque, alluma cependant son cigarillo et en vint à bout en trois bouffées formidables. Pour ma part, je fumai avec un peu plus de discrétion.

— Voici l'affaire qui nous amène ici, commença Old Death. Nous avons l'intention de nous rendre au Mexique pour offrir nos services à Juarez. Naturellement, nous voudrions avoir la garantie d'être bien accueillis par lui. Nous avons appris par hasard qu'à La Grange on recrutait des soldats pour son armée. On nous a dit votre nom, señor, c'est pourquoi nous sommes venus vous trouver. Nous serions-nous trompés ?

Le Mexicain attendit un moment avant de répondre et nous scruta attentivement. Pour ma part, je dus lui faire un effet favorable, car j'étais jeune et vigoureux, mais Old Death, vieux et maigre comme il était, ne lui inspira pas la même confiance.

— Excusez-moi, señor, dit-il enfin en s'adressant à mon compagnon, mais je ne sais pas si vous seriez capable de supporter toutes les privations que la vie de soldat exige.

— Vous avez tout à fait raison, répondit Old Death en souriant, c'est pourquoi je préfère me nommer tout de suite. On me connaît généralement sous le nom de Old Death ?

— Old Death ? s'écria Cortesio stupéfait. Est-ce possible ? C'est donc vous le célèbre chasseur de l'Ouest ?

— Moi-même. Mon physique est, je suppose, une preuve suffisante. Quant à mon jeune ami, c'est un soldat aguerri qui s'est rendu célèbre dans la guerre des États du Sud.

Et il se mit à raconter sur mes exploits une histoire dont, naturellement, pas un mot n'était vrai. Je me sentis rougir de confusion et le bon Cortesio prit mon embarras pour un signe de modestie. Il me tendit la main et dit :

— Je vous félicite, jeune homme, de votre bravoure. J'espère que tous deux vous serez nommés immédiatement officiers. Je vais mettre tout de suite à votre disposition la somme dont vous avez besoin pour votre équipement.

Old Death allait accepter, mais je me hâtai de protester :

— Non, señor, c'est inutile. Tout ce dont nous avons besoin, c'est de deux chevaux, car nous avons tout ce qu'il faut pour les harnacher.

— C'est parfait. Je peux vous céder deux excellentes montures et, comme vous tenez à les payer, je vous les céderai au prix coûtant. Avez-vous déjà une chambre où passer la nuit ?

— Oui, Mr. Lange nous a offert l'hospitalité.

— Tant mieux, mais, s'il ne l'avait pas fait, je vous aurais priés de partager mon petit logement. Préférez-vous liquider les formalités tout de suite ou attendre à demain ?

— Autant s'en débarrasser tout de suite, dit Old Death. Mais de quelles formalités s'agit-il au juste ?

— Ce ne sera pas grand-chose, car, puisque vous payez vous-même votre équipement, votre admission dans l'armée se fera sur place. Toutefois, je dois vous munir de papiers officiels et de lettres de recommandation afin que vous receviez aussitôt le grade que vous méritez. Je m'en vais les

rédiger tout de suite. Veuillez bien patienter un quart d'heure. Vous avez là des cigarillos et une bouteille d'excellente liqueur que je n'offre pas à tout le monde.

Ce disant, il s'installa derrière le bureau et se mit à écrire. Old Death fit une grimace derrière son dos pour manifester sa satisfaction de la tournure des événements. Puis il versa un verre de liqueur et but à la santé de Cortesio. Quant à moi, je ne partageais pas sa satisfaction, car jusque-là le nom des deux fugitifs n'avait même pas été mentionné. Je fis part à voix basse de mes inquiétudes à mon compagnon. Il me répondit d'un geste qui signifiait qu'il n'avait rien oublié.

Au bout d'un quart d'heure, la précieuse bouteille de liqueur avait été complètement vidée par Old Death. Cortesio avait fini son travail. Il nous lut le contenu de ses lettres de recommandation qui étaient très flatteuses pour nous. Puis il remplit quatre formulaires et nous en remit deux à chacun. Étonné, je constatai que c'étaient des passeports, l'un rédigé en français, l'autre en espagnol, le premier signé par Bazaine, le second par Juarez. Cortesio n'avait pas manqué d'apercevoir ma surprise. II eut un sourire de satisfaction et dit :

— Voyez-vous, señor, nous sommes à même de vous mettre à l'abri de tout désagrément. Comment j'obtiens les passeports français, c'est mon affaire. On ne sait jamais ce qui peut arriver en route, et il est préférable d'être paré contre toute éventualité. D'ailleurs, je ne délivre de passeports français que dans des cas tout à fait exceptionnels et ceux qui partent généralement ne reçoivent aucun papier officiel.

Old Death saisit cette occasion pour demander :

— Il y a longtemps que le dernier groupe est parti ?

— Hier seulement. C'était un transport d'une trentaine de recrues que j'ai accompagnées moi-même à Hoppkins Farm. Deux voyageurs s'étaient joints à eux.

— Tiens, vous vous occupez donc aussi du transport des particuliers ? demanda Old Death étonné.

— Non, mais c'était un cas exceptionnel L'un d'eux est une ancienne connaissance à moi et je n'ai pas pu lui refuser ce service. Avec vos excellentes montures, vous n'aurez pas de peine à les rejoindre avant leur arrivée au Rio-Grande.

— Croyez-vous qu'ils nous accepteront dans leur compagnie ?

Et comme Cortesio s'empressait de répondre affirmativement, il poursuivit :

— Et ces deux messieurs n'y verront pas non plus d'inconvénient ?

— Ils n'ont pas voix au chapitre, ils doivent s'estimer heureux d'avoir pour escorte tout un régiment. Mais, comme vous ne tarderez pas à vous rencontrer, je vous préviens à l'avance que vous aurez affaire à des gentlemen. L'un d'eux est un Mexicain du nom de Gavilano, en compagnie de qui j'ai passé de bons moments dans la capitale. Sa sœur cadette tourne la tête à tous les hommes de la ville.

— Alors, lui aussi doit être un bel homme ?

— Pas précisément. Ils ne se ressemblent guère. Sa sœur s'appelle Felisa Perilo, c'est une cantatrice et une danseuse connue de la bonne société. Elle avait disparu à un moment et c'est son frère qui vient seulement de m'apprendre qu'elle vit près de Chihuahua. Il ne savait pas au juste ce qu'elle devenait et il y allait pour la voir.

— Puis-je savoir quelle est la profession de ce monsieur ?

— C'est un poète.

Old Death eut une grimace dédaigneuse et Cortesio s'empressa d'ajouter :

— Le señor Gavilano est un amateur et non pas un professionnel. Il est assez riche pour ne pas se faire payer ses poèmes.

— Dans ce cas, son sort est à envier.

— En effet, il suscite beaucoup de jalousie, et c'est pour déjouer les intrigues des envieux qu'il a dû quitter Mexico. Il y retourne maintenant avec un Yankee qui désire connaître la capitale et les milieux artistiques là-bas et se propose d'y faire construire un théâtre.

— Il ne nous reste qu'à leur souhaiter bonne chance. Ainsi le señor Gavilano savait que vous vous trouviez à La Grange ?

— Pas du tout Nous nous sommes rencontrés par hasard au port. Je l'ai reconnu aussitôt et l'ai invité chez moi. Il apparut que lui et son compagnon se rendaient à Austin pour franchir là-bas la

frontière. Alors je leur offris la possibilité de le faire plus rapidement et plus sûrement. Au Texas, on rencontre aujourd'hui toutes sortes de gens suspects. Ce ne sont pas les agressions qui manquent, les coupables disparaissent aussi mystérieusement qu'ils ont apparu et la police est à peu près impuissante contre eux.

— Ne s'agit-il pas par hasard du Ku-Klux-Klan ? demanda Old Death.

— C'est ce que beaucoup se sont demandé et certains indices semblent prouver qu'on a, en effet, affaire à cette bande secrète. Pas plus tard qu'avant-hier, on a trouvé à Halletsville deux cadavres auxquels on avait attaché un papier portant cette inscription : « Yankee-hounds ». A Shelby, toute une famille a été battue à mort parce que le père avait servi autrefois sous le général Grant. Aujourd'hui, j'ai appris que près de Lyons une cagoule noire ornée d'un lézard blanc avait été trouvée. Or les membres du Ku-Klux-Klan s'enveloppent de capes noires et se couvrent la tête d'une cagoule. Chacun porte un signe spécial pour être reconnu, car ils ne se connaissent même pas entre eux sous leurs noms.

— Ainsi tout porte à croire que cette association secrète a jeté son dévolu sur cette région. Prenez garde, señor Cortesio.

— Vous avez tout à fait raison. Désormais je fermerai soigneusement portes et fenêtres et tiendrai mes armes à ma portée.

— Vous ferez bien de prendre cette précaution. Ces coquins ne méritent pas d'être épargnés puisqu'eux-mêmes n'épargnent rien. Celui qui ne se défend pas et se rend, croyant bénéficier de leur clémence, se trompe lourdement. Pour ma part, je n'emploierai avec eux d'autre langage que celui de la poudre. D'ailleurs, dans ce cabaret, nous avons rencontré une bande qui ne nous inspire pas non plus confiance. Vous ferez bien de cacher tout ce qui pourrait trahir votre sympathie pour Juarez. Maintenant, je crois que nous sommes prêts. Nous viendrons chercher les chevaux demain matin.

— Je suis très heureux d'avoir fait votre connaissance, señor. J'ai la conviction que vous n'aurez pas à regretter votre adhésion au parti de Juarez et que vous avancerez rapidement en grade.

Nous prîmes congé de Cortesio, qui nous serra cordialement la main. Dès que nous nous trouvâmes dehors, je ne pus m'empêcher de donner une bourrade à Old Death et de dire :

— Qu'est-ce qui vous a pris de raconter tous ces bobards à Cortesio ? Vous avez sorti des mensonges gros comme vous.

— Vous n'avez donc pas compris ? Je ne voulais pas être renvoyé et c'est pour cela que j'ai un peu fait l'article.

— Mais vous avez été jusqu'à vouloir accepter de l'argent. C'aurait été de l'escroquerie.

— Pourquoi refuser ce qu'on vous offre de bon cœur ?

— Parce que nous n'avons pas l'intention de le mériter.

— Vous croyez ? Pour le moment, nous n'avons pas, il est vrai, cette intention, mais rien ne prouve qu'un jour ou l'autre nous n'offrirons pas nos services à Juarez. Nous pourrions d'ailleurs y être forcés bon gré mal gré. Toutefois vous avez raison, il vaut mieux ne pas avoir accepté d'argent. Ainsi nous avons reçu nos passeports et nos lettres de recommandation. Mais le plus intéressant de tout, c'est que nous savons où se trouve Gibson. Grâce à ces papiers, le chef du détachement n'hésitera pas à nous livrer nos oiseaux.

Nous n'eûmes pas besoin de frapper à la porte de Lange. Il nous attendait déjà et nous introduisit dans la pièce, dont les trois fenêtres étaient soigneusement dissimulées par des rideaux.

— Ne vous étonnez pas de cette profusion de rideaux, messieurs. Je viens de les poser, et nous ferons bien de parler à voix basse. Ceux du Ku-Klux-Klan n'ont pas besoin de savoir que vous êtes ici ?

— Avez-vous revu la bande du cabaret ?

— Oui, du moins vos compagnons de route. Pendant que vous vous trouviez chez le señor Cortesio, je m'impatientais et je suis sorti pour vous attendre dehors. J'ai entendu alors quelqu'un se glisser par ici, venant du côté du cabaret. Je suis rentré et j'ai laissé la porte légèrement entrebâillée afin de voir ce qui se passait dehors. Bientôt trois hommes se sont approchés et se sont arrêtés pas loin de ma porte. Malgré l'obscurité, je pus voir qu'ils portaient sur un pantalon long et ample une sorte de cape dont le capuchon dissimulait leur visage. Tout ce vêtement était en tissu très foncé sur lequel se détachaient des figures blanches.

— Tiens, on dirait des membres du Ku-Klux-Klan.

— Parfaitement. Tandis que deux d'entre eux restaient devant la porte, le troisième s'est glissé sous la fenêtre et a essayé de voir à travers les volets. Il est revenu vers ses compagnons et leur a annoncé qu'un jeune homme, sans doute le jeune Lange, était seul dans la pièce et que le repas était servi. L'un d'eux a fait alors remarquer que nous allions sans doute souper et nous coucher. Il a proposé de contourner la maison pour trouver le moyen le plus facile de s'introduire. Puis ils ont disparu tous les trois. Nous nous sommes hâtés de mettre des rideaux épais devant les fenêtres pour plus de sécurité... mais il ne faut pas que ces fripons me fassent oublier que vous êtes mes invités, prenez place et restaurez-vous. Excusez la frugalité du repas, c'est à la fortune du pot. Nous pourrons parler plus tranquillement du danger en mangeant.

— Nous ne voudrions pas vous entraîner dans ce danger, remarqua Old Death. Mais où est donc votre fils ?

— Quand nous vous avons vus venir, il est allé chercher des amis pour nous tenir compagnie. Vous connaissez déjà deux d'entre eux, ils étaient assis à la même table que nous au cabaret.

— J'espère qu'ils tâcheront de passer inaperçus des trois bandits, car il vaut mieux que ceux-ci pensent que vous êtes seul avec votre fils à la maison.

— N'ayez crainte, ces gens-là savent ce qu'ils font. D'ailleurs, j'ai donné des instructions à mon Will.

Le repas se composait de jambon, de pain et de bière. A peine avions-nous commencé à manger qu'un aboiement se fit entendre dans le voisinage.

— Les voilà, dit Lange en se levant.

Il alla ouvrir la porte et revint en compagnie de son fils et de cinq hommes armés de revolvers et de couteaux. En silence, chacun prit sa place après avoir jeté un regard vers la fenêtre pour s'assurer qu'elle était bien voilée. C'étaient des hommes sur lesquels on pouvait compter, qui ne prononçaient pas de paroles superflues, mais qui semblaient prêts à agir. Il se trouvait parmi eux un vieillard à barbe blanche qui, depuis son arrivée, n'avait pas détaché son regard de Old Death. Enfin il lui adressa la parole.

— Excusez-moi, monsieur, Will m'a dit qui je rencontrerais ici et j'en ai été d'autant plus heureux que je vous connais déjà.

— C'est possible, répondit le vieux chasseur. Je connais pas mal de monde.

— Et vous ne vous souvenez pas de moi ?

Old Death examina son interlocuteur.

— Il me semble bien vous avoir déjà rencontré quelque part, mais je ne puis me rappeler dans quelle circonstance.

— C'était en Californie, il y a une vingtaine d'années. Nous nous trouvions dans une boîte du quartier chinois. On jouait et on fumait de l'opium. J'avais tout perdu, un millier de dollars environ. Il ne me restait plus qu'une seule pièce. Je ne voulais plus l'engager dans le jeu, préférant me payer, plutôt une pipe d'opium, puis m'envoyer une balle dans la tête. J'étais un joueur passionné et je me trouvais au bord du précipice. Alors...

— Ah ! oui, je me rappelle maintenant, interrompit Old Death, ce n'est pas la peine de continuer.

— Mais si, mais si, vous m'avez sauvé. Vous m'avez regagné la moitié de mon argent, vous m'avez pris à part et vous m'avez fait promettre de ne plus jamais jouer et de renoncer à ces fumeries d'opium. J'ai juré et j'ai tenu parole, bien qu'il m'en coûtât beaucoup. Je vous dois la vie. Depuis, j'ai amassé une petite fortune et, si vous vouliez me faire plaisir, vous me permettriez de vous rendre ma dette.

— Pas si bête ! s'écria Old Death en riant. Je suis trop fier d'avoir fait une fois dans ma vie une bonne action pour vendre aujourd'hui cette fierté contre votre argent. D'ailleurs, je n'ai fait que vous mettre en garde contre deux fléaux que je ne connaissais que trop bien et c'est à votre volonté que vous devez votre triomphe. N'en parlons plus.

Cette histoire évoqua en moi un souvenir. A La Nouvelle-Orléans, Old Death m'avait dit qu'il n'avait pas suivi le bon chemin que sa mère lui avait tracé. Maintenant, il avouait lui-même qu'il connaissait bien ces deux fléaux : le jeu et l'opium. Les avait-il connus seulement en observateur ?

C’était fort douteux. Je supposai que lui-même avait été un joueur passionné et, en ce qui concerne l’opium, la silhouette de son corps desséché et squelettique pouvait être le résultat de l’usage excessif de ce stupéfiant. Je regardai mon compagnon avec des yeux nouveaux. A l’estime qu’il m’inspirait s’ajouta une grande part de pitié. Quelle lutte farouche il avait dû livrer à ces deux vices ! Qu’étaient-ce que toutes ses aventures, tous les dangers qu’il avait courus auprès des combats intérieurs qu’il avait dû soutenir ? La bataille qu’il avait livrée à ses passions irrésistibles était comme la bataille désespérée que les Indiens livraient aux Visages Pâles. Ces combats se terminaient d’abord par des défaites ; mais, même terrassé, il se relevait pour résister à l’ennemi. Old Death : ce nom sonnait maintenant tout autrement à mes oreilles.

Ses dernières paroles : « N’en parlons plus ! » étaient prononcées sur un ton si péremptoire que le vieillard renonça à continuer sur ce sujet.

— Ça sera comme vous voudrez, *Sir*. Il nous faut maintenant affronter un ennemi tout aussi tenace que le jeu ou l’opium, mais, par bonheur, plus facile à vaincre. Tout le monde doit se dresser aujourd’hui contre le Ku-Klux-Klan. C’est une hydre à cent têtes qu’il faut combattre impitoyablement. Ce soir, nous leur préparons un accueil qui leur ôtera l’envie de recommencer avant longtemps. J’espère que vous êtes tous d’accord avec moi.

Les hommes acquiescèrent en silence.

— Eh bien ! continua-t-il — car on lui laissait la parole en raison de son âge — il ne suffit pas que nous les empêchions de réaliser leurs sinistres projets, mais il faut les pousser dans leur propre piège. Quelqu’un a peut-être une idée, nous l’écouterons volontiers.

Tous les yeux se tournèrent vers Old Death. Cet homme de l’Ouest émérite savait mieux que quiconque comment se défendre contre de tels ennemis. A la vue de tant de paires d’yeux posées sur lui d’un air interrogateur, Il fit une de ces grimaces qui lui étaient familières et dit :

Puisque tout le monde se tait, je vais prendre la parole. Il ne faut pas oublier que les gredins ne viendront ici que quand ils croiront Mr. Lange endormi. Comment se ferme votre porte de derrière ? Elle a des verrous ?

— Non, elle n’a qu’une simple serrure.

Alors, ils l’ouvriront avec une pince-monseigneur. En tout cas, ils s’introduiront certainement ici et il faut être préparé à les recevoir.

— Mais naturellement avec des coups de feu.

— C’est à voir. Les coups de feu trahiraient l’endroit où vous vous trouvez. Non, réflexion faite, il est préférable de ne pas tirer. Le mieux serait de pouvoir les faire prisonniers sans courir le danger d’une lutte où des coups de feu seraient tirés de part et d’autre.

— Et vous croyez cela possible ?

— Tout à fait facile, même. Nous nous cacherons dans la maison et nous ne les empêcherons pas d’entrer. Dès qu’ils auront pénétré dans votre chambre, nous nous empresserons de les y enfermer à clé. Quelques-uns d’entre nous monteront la garde devant la porte et les autres devant la fenêtre. Ainsi, ils ne pourront pas sortir et seront réduits à se rendre.

Le vieillard hochait la tête d’un air dubitatif. Il aurait préféré qu’on fusillât simplement les agresseurs. Old Death, voyant son mécontentement, exposa ses arguments :

— Votre plan qui consiste à les tuer tout de suite est sans doute très pratique, mais j’ai l’impression qu’il serait irréalisable. Ces bandits seront certainement beaucoup plus prudents. Ils commenceront par envoyer un ou deux des leurs en reconnaissance et non pas à s’offrir tous immédiatement comme cibles. Nous pourrions tout au plus tuer leur avant-garde et les autres prendraient la poudre d’escampette. Non, ce qu’il faut, c’est les prendre tous. J’ai pour cela encore une autre raison. Même si votre plan réussissait, il me répugne de tuer des hommes pris à l’improviste sous une grêle de balles, sans leur laisser le temps de penser à se repentir de leurs péchés. Nous sommes des hommes, messieurs, et des chrétiens, nous sommes contraints de nous défendre contre ces malfaiteurs et de les mettre hors d’état de nuire, mais nous devons nous efforcer d’éviter les effusions de sang inutiles. Si vous tenez absolument à abattre ces hommes comme une troupe de fauves, vous êtes libres de le faire. Quant à moi et à mon ami, nous serons obligés de vous laisser. Nous irons passer la nuit ailleurs, afin de ne pas charger nos consciences de meurtres inutiles.

Je n’aurais pu mieux exprimer ma pensée. Ces paroles produisirent l’effet désiré. Les hommes se dévisagèrent, puis le vieillard prit la parole :

— Ce que vous dites est tout à fait judicieux. Je pensais d’abord qu’en les accueillant ainsi nous nous en débarrasserions pour de bon à La Grange, mais je reconnais maintenant que ce serait une trop lourde responsabilité pour nos consciences. C’est pourquoi je me range à votre avis. Je voudrais cependant avoir la certitude que votre plan réussira.

— Le plan le plus génial peut échouer. Cependant, il me semble plus raisonnable de laisser les hommes entrer et de les enfermer. En les tuant, vous attireriez sur vous la vengeance du Ku-Klux-Klan tout entier et, au lieu de mettre La Grange à l’abri de cette bande, vous l’exposeriez au danger de la voir submergée par ces criminels. Je vous demande donc de suivre mes indications. Pour assurer le succès du plan, je sortirai inspecter les environs de la maison. Peut-être trouverai-je un renseignement utile.

— Il vaut mieux que vous renonciez à cette reconnaissance, dit Lange, les hommes peuvent vous apercevoir.

— M’apercevoir ? ricana Old Death. Ça m’étonnerait beaucoup. Old Death n’est pas assez bête pour se laisser voir quand il fait une reconnaissance. Si vous avez un morceau de craie, Mr. Lange, faites-moi le plan de votre maison et de votre cour pour me guider dans ma promenade. Conduisez-moi ensuite à votre porte de derrière et attendez mon retour. Je ne frapperai pas, mais je gratterai avec mes ongles à la porte. Ainsi, vous saurez que, si quelqu’un frappe, ce n’est pas moi et que vous ne devez pas le laisser entrer.

Lange prit un morceau de craie et traça le plan de la maison sur la table. Old Death l’examina attentivement et eut un sourire de contentement. Il se dirigeait déjà vers la porte lorsqu’il se retourna et me demanda :

— Avez-vous déjà essayé de ramper près d’un homme, *Sir* ?

— Non, répondis-je, fidèle à ma convention avec Winnetou.

— Alors voilà justement l’occasion de vous essayer. Si vous en avez envie, venez avec moi.

— Que dites-vous ? s’écria Lange. Ce serait trop de risque puisque votre ami avoue lui-même n’avoir aucune expérience. La moindre erreur pourrait vous perdre.

— Allons donc, je ne connais ce jeune homme que depuis peu, mais je sais qu’il a l’étoffe d’un excellent éclaireur. S’il s’en donne la peine, il ne fera aucune faute. Évidemment, s’il s’agissait de glisser auprès d’un chef indien, j’hésiterais à l’emmener ; mais je vous garantis qu’aucun brave chasseur de prairie ne s’engage dans le Ku-Klux-Klan. Leur sentinelle n’a pas assez d’habileté pour nous surprendre. Et même à supposer que cela arrive, Old Death est là pour réparer la faute. Allons-y, jeune homme ! Laissez votre sombrero comme je l’ai fait moi-même. Ramenez vos cheveux sur le front, remontez votre col pour dissimuler votre visage et suivez-moi. Imitez exactement chacun de mes gestes. Je défie quiconque de nous apercevoir.

Personne ne protesta plus et nous nous dirigeâmes vers la porte. Lange l’ouvrit doucement et la referma derrière nous. Une fois dehors, Old Death s’allongea sur le sol et j’en fis autant. Il semblait vouloir percer l’obscurité de son regard et j’entendis qu’il respirait du nez.

— J’ai l’impression qu’il n’y a personne à proximité, chuchota-t-il en désignant l’écurie à l’autre bout de la cour. Il vaut mieux nous en assurer, mais, pour cela, il faut être prudent. Avez-vous appris, quand vous étiez enfant, à imiter le grillon en faisant crisser un brin d’herbe entre vos deux pouces ?

Je hochai la tête affirmativement.

— Vous voyez cette herbe devant la maison. Prenez-en un brin et tenez-vous tranquille jusqu’à mon retour. Si quelque chose arrive, vous n’aurez qu’à faire le grillon, je serai immédiatement près de vous.

Il s’aplatit contre le sol et disparut dans les ténèbres. Dix minutes s’écoulèrent avant que je le visse revenir. A vrai dire, je ne le vis pas du tout, seul mon odorat m’avertit de son approche.

— Je ne me suis pas trompé, murmura-t-il. Il n’y a personne dans la cour ni dans ce coin-là. Mais l’autre coin, où donne la fenêtre de la chambre à coucher, doit être occupé. Couchez-vous et glissez, sans essayer d’imiter les serpents, mais comme un lézard, sur les doigts et les orteils. Ne

posez pas la plante des pieds sur le sol, mais seulement la pointe. Explorez le sol avec vos mains et surtout n'oubliez pas de bien fermer votre veste pour ne pas vous accrocher. Allons-y.

Nous rampâmes jusqu'au coin. Là Old Death s'arrêta et je l'imitai. Après un instant, il tourna la tête de mon côté et chuchota d'une voix imperceptible :

— Ils sont deux, attention.

Il rampa encore un peu et je le suivis. Il ne rasait pas le mur, mais avançait vers la clôture où une vigne vierge et d'autres plantes grimpantes formaient une haie autour du jardin. C'est le long de cette haie que nous rampâmes parallèlement à la maison, environ à dix pas de celle-ci. Bientôt, dans cet espace, j'aperçus une masse sombre qui avait la forme d'une tente. C'était, ainsi que je devais m'en rendre compte peu après, un tas de rames de haricots et de houblon. Près de ce tas, quelqu'un parlait à voix basse. Old Death me saisit par le col et m'attira vers lui ; quand ma tête fut tout près de la sienne, il me glissa à l'oreille :

— Les voilà assis. Il faut absolument que nous entendions ce qu'ils disent. A vrai dire, je devrais y aller tout seul, parce que vous êtes un *greenhorn* capable de tout gâter, mais quatre oreilles entendent toujours mieux que deux. Tachez de vous glisser le plus près d'eux possible pour les entendre. Vous croyez-vous capable de le faire ?

— Oui, répondis-je.

— Eh bien ! nous risquerons le coup. Vous vous glisserez vers eux de ce côté-là et moi de l'autre. Lorsque vous serez tout près, vous vous aplatirez le visage contre le sol pour qu'ils ne voient pas vos yeux briller. Si par hasard ils vous entendent respirer, il faudra les mettre hors d'état de nuire.

— Les tuer ? demandai-je.

— Non. Il faudrait leur donner un coup de couteau et vous n'êtes pas encore assez adroit dans le maniement de cette arme ; il ne peut être question de se servir du revolver. Au cas où l'un de nous serait découvert, vous vous jetterez sur l'un tandis que je ferai l'affaire de l'autre. Serrez-lui le cou de vos deux mains, de sorte qu'il ne puisse émettre un son. C'est ainsi que vous le terrasserez. Je vous ferai signe s'il faut avoir recours à cette manœuvre. Surtout, pas de bruit. Je sais que vous êtes un garçon solide, mais êtes-vous sûr de pouvoir triompher d'un si grand gaillard ?

— Je le crois.

— Eh bien ! en avant.

Il contourna le tas de rames, tandis que je continuais à ramper du côté opposé. Les deux bandits étaient assis l'un près de l'autre, le visage tourné vers la maison. Je réussis à m'approcher d'eux sans le moindre bruit, si bien que ma tête n'était plus qu'à un mètre de l'un d'eux.

— Quant au commandant, on le laissera tranquille, disait celui qui se trouvait le plus près de moi. Il est vrai qu'il nous a joué un sale tour, mais il n'a fait que son devoir.

— Comme vous voudrez, capitaine. L'Indien nous a glissé entre les mains, mais les deux autres, les espions, ne nous échapperont pas. Si seulement on savait où ils se trouvent.

— Ne vous en faites pas, Locksmith, on ne tardera pas à le savoir. C'est pour cela que « l'Escargot » est resté au cabaret. Il n'en bougera pas avant de savoir où ils sont partis. C'est une fine mouche. C'est grâce à lui que nous savons que ce Lange a reçu de l'argent du Mexicain qui a acheté sa maison. Ainsi ce ne sera pas seulement une partie de plaisir, mais une bonne affaire. Son fils a combattu contre nous et il le paiera cher. Il sera pendu. Le vieux ne s'en tirera pas non plus à bon compte ; on le rouera si bien de coups qu'on lui décollera la peau du dos. Ensuite, nous le flanquerons dehors et nous mettrons le feu à la baraque.

— Ça ne sera pas une perte pour le vieux puisqu'elle ne lui appartient plus, objecta l'autre.

— Mais cela en sera une pour ce sale Mexicain, à qui ça apprendra à envoyer des soldats à Juarez. On lui laissera même un petit mot pour le renseigner. Mais à propos, Locksmith, es-tu sûr que tes clefs iront ?

— Voyons, capitaine ! Je connais ma partie. Aucune porte ne résistera à ma pince.

— C'est bon. Pourvu qu'ils n'attendent pas des heures pour se coucher. Je vais aller écouter un peu sous les volets pour voir ce que fabriquent ces oiseaux de nuit.

Le capitaine se leva et se dirigea vers la fenêtre de la chambre à coucher. Son titre de capitaine, ainsi que la façon dont l'autre lui adressait la parole, laissaient supposer que c'était le chef de la bande. Le nom de l'autre, Locksmith, veut dire « serrurier ». Cela pouvait être son véritable nom,

mais plus probablement il s’agissait bien d’un serrurier puisqu’il disait que les clefs étaient sa partie. A un moment, il avait fait un mouvement et un cliquetis métallique s’était fait entendre. Il avait un trousseau de clefs sur lui.

Mes réflexions furent interrompues par un léger tiraillement de mon pantalon. Je reculai un peu. C’était Old Death qui m'avait rejoint. J’approchai mon visage du sien et il me demanda si j’avais tout entendu et compris. Je fis un signe de tête affirmatif.

— Ainsi nous savons à quoi nous en tenir. Nous allons jouer à ces vauriens un tour qu’ils n’oublieront pas de si tôt. Si seulement je pouvais me fier à vous !

— Essayez. Que voulez-vous que je fasse ?

— Empoigner par le cou un de ces individus.

Et il me fit un cours concis sur la façon de tenir un homme à sa merci en lui serrant simplement le cou entre les dix doigts.

— Et, maintenant, tâchez de faire honneur à votre profession. En avant ! Mais surtout attendez mon signal.

Il s’écarta et je retournai à mon poste en m’approchant encore davantage du capitaine et en ramenant mes genoux sous mon corps pour pouvoir me relever instantanément.

Les deux bandits avaient repris leur conversation. Ils exprimaient leur impatience d’avoir à attendre si longtemps leurs acolytes. Puis ils parlèrent de Old Death et de moi ; ils espéraient que « l’Escargot » ne manquerait pas de nous dénicher. Soudain, je perçus un chuchotement de Old Death :

— Ça y est. Allez-y !

D’un bond je me dressai derrière le capitaine et lui passai les deux mains autour du cou. J’appuyai fortement mes phalanges sur sa pomme d’Adam et, en m’aidant d’un genou, je penchai son corps de côté, de sorte que son visage finit par toucher le sol et que je pus m’agenouiller complètement sur son dos. Il n’avait émis aucun son, seuls ses membres étaient secoués convulsivement. Entre temps, Old Death avait terrassé son compagnon.

— Lâchez-le un peu, me dit-il, sans cela vous l’étranglez. Pour un début, ce n’est pas mal du tout. Vous avez l’étoffe, sinon d’un grand chasseur de l’Ouest, du moins d’un bandit d’envergure. Chargez votre bonhomme sur vos épaules et allez-y.

Il en fit autant pour sa victime et nous retournâmes à la porte de derrière où Old Death, comme convenu, se mit à gratter. Lange nous ouvrit.

— Qu’apportez-vous là ? demanda-t-il à voix basse en apercevant, dans l’obscurité, la masse noire de nos fardeaux.

— Vous verrez bien, répondit Old Death allègrement ; entrons et fermez la porte.

A la vue de nos prisonniers, les hommes ne se tinrent pas d’étonnement.

— Nom d’un chien, s’écria l’un d’eux, mais ce sont deux bandits du Ku-Klux-Klan ! Ils sont morts ?

— J’espère que non, dit Old Death ; voyez-vous, j’ai bien fait d’emmener ce jeune homme ; il s’est fort bien comporté et a même triomphé du chef de la bande.

— C’est le chef ? Merveilleux ! Et où sont les autres ? Pourquoi avez-vous amené ces deux-là ?

— Vous n’avez pas encore deviné ? Mon jeune compagnon et moi, nous allons endosser les vêtements de ces deux coquins et, ainsi déguisés, nous conduirons ici le reste de la bande.

— Mais vous avez le diable au corps ! Vous risquez votre vie. Et s’ils découvrent la supercherie ?

— Ne vous en faites pas, dit le vieux à barbe blanche d’un air convaincu. Old Death est un fameux renard et le jeune homme n’a pas l’air bête non plus.

Old Death leur raconta le résultat de notre reconnaissance et exposa son plan. Moi, déguisé en Locksmith, j’irais derrière l’écurie pour conduire la bande. Quant à lui, il prendrait les vêtements du capitaine, dont la longueur correspondait à sa taille, et jouerait le rôle de chef. Naturellement, on ne parlerait qu’à voix basse, et nous ne risquions pas de nous voir trahis par nos voix.

— Eh bien ! puisque vous avez le courage de tenter cette entreprise, faites-le, dit Lange. Ce n’est pas notre peau que vous risquez, mais la vôtre. Mais que ferons-nous en attendant ?

— D’abord, vous sortirez sans bruit et vous rapporterez des bûches et des rames. Il faudra barricader les portes pour qu’ils ne puissent pas sortir quand ils seront à l’intérieur. Ensuite, éteignez toutes les lumières et cachez-vous bien dans la maison. C’est tout ce que vous aurez à faire pour le moment. Nous verrons ensuite.

Pendant que nos hôtes allaient dans la cour pour chercher des gros morceaux de bois, nous dévêtîmes nos prisonniers. Sur leurs costumes noirs étaient cousus des insignes blancs. Celui du capitaine représentait un poignard et celui de Locksmith un trousseau de clefs. Le surnom du capitaine devait donc être le « Poignard ». L’homme qui nous attendait au cabaret portait sans doute sur sa cape l’image d’un escargot. Dès qu’on eut retiré son pantalon au capitaine, celui-ci se ranima. Il fit mine de se lever et porta sa main à l’endroit où il avait l’habitude de tenir son revolver, mais d’un geste Old Death le terrassa et lui appliqua la pointe de son couteau sur la poitrine.

— Tiens-toi tranquille, mon gaillard. Un seul cri, un seul mouvement, et cette lame se plonge dans ta chair.

Le bandit était un homme âgé d’une trentaine d’années, à la barbe d’une coupe militaire. Son teint hâlé trahissait une origine méridionale. Des deux mains il saisit sa tête endolorie et demanda :

— Où suis-je ? Qui êtes-vous ?

— Vous êtes chez Mr. Lange que vous vous proposiez d’attaquer. Ce jeune homme et moi, nous sommes les deux individus que l' « Escargot » recherche en ce moment. Tu vois que tu ne pouvais pas mieux tomber ?

L’homme se mordit les lèvres et jeta autour de lui un regard épouvanté. Sur ces entrefaites, Lange et son fils entrèrent. Ils apportaient de gros morceaux de bois et une scie.

— Pour ce qui est des cordes, nous avons de quoi ficeler vingt hommes, dit le père.

— Donnez-nous-en toujours pour ces deux-là.

— Non, je ne me laisserai pas ligoter, cria le capitaine en essayant de se relever, mais le couteau de Old Death fit son effet.

— Ose seulement résister, cria-t-il. Tu ne sais pas encore de quel bois je me chauffe ! On m’appelle Old Death et tu apprendras ce que cela veut dire. Tu t’imagines peut-être que j’ai des trésors de tendresse pour les négriers et le Ku-Klux-Klan ?

— Old Death !... Old Death !... balbutia le capitaine au comble de la stupéfaction.

— Oui, mon garçon, c’est moi-même. C’est pourquoi il vaut mieux ne pas te faire d’illusions. Je sais que tu avais l’intention de pendre le jeune Lange, de battre son père jusqu’à la mort et, pour finir; d’incendier la maison. Si tu comptes sur notre pitié, tu te trompes, à moins que tu ne te montres tout à fait docile.

— Old Death... Old Death..., répétait l’homme devenu pâle comme un cadavre. Je suis perdu.

— Pas encore, nous ne sommes pas des assassins invétérés comme vous autres. Nous vous laisserons la vie sauve si vous vous rendez sans résistance, mais si vous rouspétez, vos cadavres iront prendre un bain demain matin dans le fleuve. Tout à l’heure, je vais amener ici tes hommes que j’aurai fait prisonniers comme toi-même. Ordonne-leur de se rendre, sinon nous vous abattrons tous comme des lapins.

Le bandit fut ligoté et bâillonné. Son compagnon était également revenu à lui, mais il avait pris le parti de ne pas desserrer les dents. On fit pour lui comme pour le capitaine. Puis on étendit les deux hommes sur les lits de Lange et de son fils, auxquels on les attacha fortement, et on les borda avec sollicitude en relevant les couvertures jusqu’à leur menton.

— Parfait, dit Old Death en riant Maintenant, la comédie peut commencer. Ces fripons feront une drôle de tête quand ils reconnaîtront dans les dormeurs leurs propres acolytes. Ce sera une surprise agréable. Mais dites-moi, Mr. Lange, verriez-vous un moyen de parler à ces hommes et de les observer sans qu’ils nous voient une fois qu’ils seront ici ?

— Hum, dit l’interpellé en désignant le plafond. Ce plafond est fait de simples lattes de bois. Nous pouvons en faire sauter une.

— Eh bien ! sortons tous et n’oubliez pas vos armes. Montez là-haut avant qu’il ne soit trop tard. Mais, d’abord, préparons quelques bons bâtons.

Nous sciâmes des pieux pour les adapter au but auquel nous les destinions, puis Old Death et moi nous endossâmes notre déguisement. Nous sortîmes et la porte fut fermée à clef derrière nous.

Old Death se rendit dans le coin de la cour où se trouvait le tas de rames, tandis que je me postais devant l'écurie au fond de la cour pour attendre mes sympathiques invités. A l'endroit convenu, je vis une silhouette se dresser dans l'obscurité.

— C'est vous, Locksmith ?

— Venez et doucement.

— Je vais prévenir le lieutenant, attendez.

Il s'éloigna. Ils avaient donc un lieutenant. Le Ku-Klux-Klan semblait organisé d'une façon toute militaire. Au bout d'une minute, un autre individu s'approcha. Il me dit à voix basse :

— Ç'a été long. Est-ce qu'ils dorment enfin, ces chiens maudits ?

— Oui, tout va pour le mieux.

— Allons-y, alors ! Il est déjà minuit passé et nous aurons encore à rendre visite à Cortesio. Conduis-nous.

Une bande nombreuse surgit de l'obscurité. Tous me suivirent. Je les conduisis jusqu'à la porte de derrière et fis semblant de chercher avant de trouver la bonne clef. Lorsque j'eus ouvert, je restai dehors avec Old Death, qui venait de me rejoindre, afin de laisser passer les autres. Enfin nous pénétrâmes en dernier avec le lieutenant. Celui-ci tira de sous sa cape une lanterne sourde. Ils étaient quinze, chacun portant un insigne différent sur ses vêtements. On voyait des demi-lunes et des croix, des serpents, des étoiles, des crapauds, des roues, des cœurs, des oiseaux, des tenailles et les animaux les plus divers. C'était le lieutenant qui commandait. Il éclairait la route, tandis que les autres attendaient les ordres.

— Une sentinelle à la porte.

— Inutile, dit Old Death ; Locksmith fermera à clef, personne ne pourra entrer.

Je tournai la clef dans la serrure pour ne pas éveiller les soupçons du lieutenant, mais laissai la clef sur la porte.

— Il faut entrer tous, dit Old Death. Ces deux types sont costauds.

— Vous êtes drôle aujourd'hui, capitaine.

— C'est qu'aujourd'hui les circonstances ne sont pas les mêmes. Allons !

Il me poussa vers la porte de la chambre à coucher, que j'ouvris en ayant soin de faire semblant de chercher parmi les clefs. Puis il les fit entrer un à un.

— Ils dorment, ne faites pas de bruit. Le lieutenant en avant.

Sans laisser à celui-ci le temps de répondre, il le poussa en avant et les autres lui emboîtèrent le pas sur la pointe des pieds. Lorsque le dernier fut passé, Old Death tira la porte et tourna la clef dans la serrure.

— Maintenant, vite, les morceaux de bois.

En quelques minutes, nous barricadâmes la porte si bien qu'un éléphant n'aurait pu la forcer. J'allai chercher les hommes qui se trouvaient au-dessus. A ce moment la bande s'aperçut qu'elle était enfermée. Chacun sortit sa lanterne et ils constatèrent que les dormeurs n'étaient pas ceux qu'ils s'attendaient à trouver. Ils se mirent à hurler, à proférer des menaces et à frapper du poing contre la porte.

— Ouvrez, ouvrez, sinon nous démolissons la maison, criaient-ils.

Comme leurs appels restaient vains, ils essayèrent de défoncer la porte, mais celle-ci ne céda pas. Alors ils tentèrent d'ouvrir la fenêtre, mais nous avions eu soin de barricader les volets de la même façon que la porte.

— Rien à faire, cria une voix furieuse. On a mis quelque chose derrière les volets.

Puis nous entendîmes de dehors une voix sévère :

— N'insistez pas, vous êtes prisonniers. Celui qui essaiera d'ouvrir les volets recevra une balle.

— Oui, ajouta Old Death de l'intérieur, la porte est également barricadée. Demandez plutôt à votre capitaine ce qu'il vous reste à faire.

Et, en baissant la voix, il se tourna vers nous :

— Suivez-moi. Prenez la lanterne et votre fusil.

Nous montâmes au grenier qui s'étendait au-dessus de la chambre à coucher. Nous trouvâmes sans peine l'endroit où une latte avait été déclouée. Après avoir déposé notre lanterne et nos

cagoules, nous soulevâmes la mince lamelle de bois et pûmes embrasser du regard la chambre à coucha' éclairée par les nombreuses lanternes.

Les hommes étaient groupés les uns contre les autres ; les deux prisonniers avaient été libérés de leurs liens et de leurs bâillons et le capitaine tâchait de ramener ses hommes à la raison.

— Quoi, s'écria le lieutenant, vous voulez qu'on se rende ? Vous croyez donc que nos adversaires sont très nombreux ?

— Assez nombreux pour vous fusiller tous en cinq secondes, s'écria Old Death.

Tous les yeux se levèrent vers le plafond. Au même instant une détonation se fit entendre dehors. Old Death comprit immédiatement la situation et en tira parti.

— Vous entendez l'accueil que reçoivent vos compagnons chez Cortesio ? Toute la ville est contre vous. On était au courant de votre arrivée et on a fait le nécessaire pour bien vous recevoir. Nous n'avons pas besoin du Ku-Klux-Klan ici. Dans l'autre pièce, nous sommes douze, dehors six et ici encore six. Je suis Old Death, vous entendez ? Je vous donne dix minutes pour réfléchir. Si vous déposez vos armes, nous vous épargnons. Sinon, vous serez fusillés. C'est tout ce que j'ai à vous dire. Réfléchissez bien.

Il fit retomber la planche et, se tournant vers moi :

— Et maintenant, allons vite porter secours à Cortesio.

A nouveau, un coup de feu venait de retentir. Nous nous glissâmes vers la maison voisine et aperçûmes quelques silhouettes encapuchonnées. Plusieurs autres venaient d'apparaître de derrière la maison de Cortesio. Nous nous jetâmes sur les bandits qui, pris au dépourvu, se défendaient mal. Ils s'enfuirent, sauf ceux qui n'étaient pas en état de le faire. Ceux-là furent désarmés et Old Death frappa à la porte de Cortesio.

— Qui est là ? demanda une voix de l'intérieur.

— Moi, Old Death. Nous vous avons délivré de vos agresseurs. Ouvrez.

La porte s'entrebâilla précautionneusement. Le Mexicain reconnut Old Death malgré son équipement.

— Quelle chance que vous m'ayez prévenu, dit-il, sans cela j'aurais été en mauvaise posture. J'ai défendu la porte d'entrée, pendant que mon commis surveillait la maison, de sorte qu'ils n'ont pu entrer. Puis je vous ai vus arriver à mon secours.

— Oui, nous vous avons tiré d'un mauvais pas. Maintenant, venez-nous en aide à votre tour. Vos agresseurs ne reviendront plus et nous en avons quinze enfermés chez Lange. Envoyez votre nègre alarmer la population. Il faut mettre toute La Grange sur pied pour donner une bonne leçon à ces scélérats. Avant tout, envoyez chercher le shérif.

Des hommes réveillés par les coups de fusil vinrent demander ce qui se passait. Lorsque nous leur eûmes exposé la situation, ils nous offrirent leurs services. Ceux-là mêmes, parmi les habitants de La Grange, qui avaient des sympathies pour les sécessionnistes n'avaient aucun égard pour le Ku-Klux-Klan, dont les méfaits remplissaient d'horreur tout le monde sans distinction politique. Nous saisîmes les quatre blessés par le col et les entraînâmes dans la maison de Lange. Ce dernier nous informa que la bande se tenait tranquille. Bientôt des gens affluèrent en foule, de sorte que la maison fut bientôt trop petite pour les contenir tous. Le va-et-vient et le brouhaha avaient certainement permis aux prisonniers de juger de la gravité de leur situation. Old Death m'entraîna à sa suite dans le grenier. Une fois le plancher à nouveau soulevé, un spectacle significatif s'offrit à mes yeux. Nos captifs étaient étendus, les uns sur les autres sur le sol, la tête basse, dans l'attitude du découragement le plus complet.

— Eh bien ! dit Old Death, les dix minutes sont passées. Quelle est votre décision ?

Pour toute réponse, nous n'entendîmes qu'un juron grossier.

— Répondez ou je tire, cria le vieux, menaçant. C'est mon dernier mot.

Pas de réponse. Old Death se pencha vers moi et me glissa à l'oreille :

— Il faut bien tirer pour leur faire peur. Visez la main du lieutenant, moi je viserai celle du capitaine.

Les deux coups de feu partirent en même temps. Les balles vinrent exactement toucher l'endroit visé. Les deux officiers poussèrent un cri, toute la bande leur fit écho et, bientôt, un chœur désespéré résonna dans la chambre.

Dehors, on avait entendu nos coups de feu. Pensant que nous étions en lutte avec la bande, les autres se mirent à tirer dans la fenêtre. Les balles traversèrent les volets et sifflèrent dans l'air. Les bandits se couchèrent par terre en poussant des cris de porcs égorgés. Le capitaine enveloppa sa main blessée dans un morceau de drap et cria dans notre direction :

— Arrêtez, nous nous rendons.

— C'est bon, répondit Old Death. Jetez vos armes sur le lit, et je vous laisserai sortir. Celui qui s'avisera d'emporter une arme aura tout de suite une balle dans la peau. Vous entendez bien qu'il y a des centaines d'hommes dehors. La capitulation est votre seul salut.

La bande du Ku-Klux-Klan dut s'avouer vaincue. Elle ne pouvait même pas songer à la fuite. Aussi les couteaux et les revolvers s'entassèrent-ils sur le lit séance tenante.

— Très bien, dit Old Death ; et maintenant, je vous répète que le moindre geste pour saisir une arme serait votre arrêt de mort. Attendez un instant.

Il m'envoya dire à Lange d'ouvrir pour laisser sortir les bandits. Mais cette mission n'était pas très facile à exécuter. La maison était pleine de gens qui ne me connaissaient pas. Comme je portais toujours la cape du Ku-Klux-Klan, la foule me prit pour un membre de la bande. On ne voulut pas écouter mes explications. Des coups de poing s'abattirent sur moi dont je devais garder le souvenir pendant plusieurs jours. On se proposait de me sortir devant la maison et de me lyncher sur-le-champ.

Le plus acharné était un grand gaillard osseux qui s'obstinait à m'envoyer des coups de poing dans les flancs en hurlant :

— Sortez-le vite, les arbres ont des branches, de belles branches, des branches solides qui ne se briseront pas quand un voyou de cet acabit s'y balancera.

Et il me poussait de toutes ses forces vers la porte de derrière.

— Mais, voyons, protestai-je, je ne suis pas du Ku-Klux-Klan, demandez à Mr. Lange.

— De belles branches, de superbes branches, répétait-il sans m'écouter et m'administrant de nouveaux coups dans les côtes.

— J'exige d'être conduit devant Mr. Lange, je me suis déguisé pour...

— Des branches magnifiques, et nous avons aussi de la superbe corde de chanvre à La Grange.

Ce disant, il m'envoya un coup de poing si vigoureux que je perdis patience. Cet homme était capable d'exciter à tel point la foule qu'elle m'aurait lynché.

— Assez, criai-je, vous êtes un rustre. Je veux voir Mr. Lange.

Ces paroles eurent le don de l'exaspérer davantage et je sentis ses coups redoubler. C'en était trop. A mon tour, je lui lançai de toutes mes forces un coup de poing sous le nez, de sorte qu'il se serait sans doute écroulé si la foule n'avait pas été si dense. Je profitai du tumulte qui s'ensuivit pour me frayer à coups de poing un chemin en répondant tant bien que mal aux attaques dont je faisais l'objet. Le bonhomme osseux se ressaisit et courut à ma suite, les poings brandis. Heureusement, Mr. Lange apparut.

— Pour l'amour de Dieu, que se passe-t-il ? Pourquoi criez-vous ainsi, *Sir* ? Vous êtes tout ensanglanté.

— A l'arbre, le scélérat ! criait l'homme au comble de la rage. Il m'a écrasé le nez et m'a fait sauter des dents, deux dents, trois dents, peut-être même quatre, de belles dents ! les seules qui me restaient devant. Pendez-le vite.

— Celui-ci ? demanda Lange en me désignant. Mais voyons, *Sir*, il n'est pas du Ku-Klux-Klan, c'est un ami, et c'est à lui que nous devons d'avoir mis en échec ces bandits. Sans lui, le señor Cortesio et moi ne serions plus en vie et notre maison serait en train de brûler.

L'homme écarquilla les yeux, entrouvrit sa bouche saignante aussi largement que possible et, en me montrant du doigt, demanda :

— Celui-là ? C'est incroyable !

La rage fit place dans l'assistance à une hilarité bruyante. Les hommes sortirent leur mouchoir pour s'éponger le front et essuyer le sang qui coulait de leur nez et de leur bouche. Quant à moi, je frottai les parties endolories de mon corps qui portaient sans doute les marques des poings osseux de mon adversaire.

Par mesure de précaution, on avait amassé tout ce qu'on avait trouvé en fait de cordes dans un coin de la maison.

— Eh bien ! maintenant, on va sortir les prisonniers, un à un, dis-je. Nous les ligoterons au fur et à mesure. Old Death doit déjà s'impatienter du retard. Le shérif devrait déjà être là, le nègre de Cortesio est allé l'avertir.

— Le shérif ? s'écria Lange étonné, mais le voilà ! Vous ne saviez donc pas qui est votre adversaire de tout à l'heure ?

Le grand diable osseux prit un visage aussi digne que possible vu les circonstances.

— Oui, s'écria-t-il, je suis le shérif de l'honorable county Fayeta. Cette nuit même, on fera justice à ces bandits. Faites-moi place, messieurs. Prenez les cordes et ouvrez la porte.

Aucun des membres de la bande ne voulut sortir le premier. J'invitai le capitaine, puis le lieutenant à avancer. Tous deux avaient pansé tant bien que mal leurs mains blessées. On les leur lia derrière le dos. En quelques minutes, tous furent ligotés et on leur joignit les autres, pris devant la maison de Cortesio.

Lorsque enfin nous fûmes sûrs de nos prisonniers, une question se posa : qu'allions-nous en faire ? A La Grange, il n'y avait pas de prison assez vaste pour contenir dix-neuf hommes.

— Conduisez-les dans la grande salle de l'auberge, ordonna le shérif. Nous allons constituer aussitôt un tribunal et nous rendrons le jugement. Comme c'est un cas exceptionnel, la justice aussi suivra une procédure exceptionnelle.

Cinq minutes plus tard, le tribunal se trouvait réuni dans la grande salle de l'auberge. Le shérif en assurait la présidence. Il était composé d'un procureur, d'un défenseur, d'un huissier et d'un jury.

Comme témoins on désigna les deux Lange et leurs cinq amis, Old Death et moi-même. Comme pièce à conviction, on avait apporté les armes chargées des accusés. Le shérif ouvrit la séance et déclara qu'on dispenserait les témoins de la prestation de serment, étant donné que le « niveau moral très bas des accusés ne méritait pas de fatiguer des gentlemen aussi honorables ». D'ailleurs, en dehors des membres du Ku-Klux-Klan, toute l'assistance était composée uniquement de personnes « ayant un sens de la justice très développé ».

Des applaudissements sonores accueillirent ces paroles et le président remercia l'assistance en s'inclinant.

La parole fut donnée ensuite à Old Death, qui exposa les faits au nom des témoins. Ensuite, le procureur se leva. et déclara que les accusés faisaient partie d'une société secrète ayant pour but de perturber l'ordre public, de saper l'autorité de l'État et ne reculant devant aucun crime pour la réalisation de son néfaste programme. Un tel forfait ne pouvait être puni que par la mort ou par la détention à vie. En conséquence, il se voyait obligé de réclamer un châtiment impitoyable pour les membres du Ku-Klux-Klan. Quelques-uns parmi ces criminels, désignés par l'honorable tribunal, seraient pendus par le cou et les autres roués de coups et enfermés en prison jusqu'à la fin de leurs jours, afin d'être mis hors d'état de nuire à la sécurité de l'État et des honorables citoyens.

Cette allocution fut accueillie également avec beaucoup d'enthousiasme et le procureur remercia l'assistance avec dignité. Vint alors le tour de la défense. L'avocat des accusés fit remarquer que le président s'était rendu coupable d'une négligence en omettant de demander aux accusés leurs noms, ce qui était tout à fait inadmissible. Pouvait-on, en effet, pendre ou enfermer à perpétuité des gens dont on ignorait l'identité ? C'était impossible, ne fût-ce que pour la rédaction du verdict et pour les autres écritures. En outre, il admit que ses clients avaient nourri des projets coupables, mais il fit remarquer que ceux-ci avaient été entravés dès le début et qu'on ne saurait les juger comme des crimes accomplis. Enfin, il fit appel à l'indulgence du tribunal en s'élevant contre l'application de la peine capitale et de la réclusion à vie.

Le président se leva à nouveau pour expliquer son omission en ce qui concernait l'identité des accusés. Il ne les avait pas interrogés parce qu'il était persuadé d'avance qu'ils ne diraient pas la vérité. Pour ce qui était du verdict, il revêtirait la forme d'un jugement collectif et serait ainsi conçu : « Dix-neuf membres du Ku-Klux-Klan pendus pour expier les crimes dont ils s'étaient rendus coupables. » Là-dessus, les jurés se retirèrent. Au bout de deux minutes à peine, ils revinrent pour communiquer au président leur décision.

Ils avaient reconnu les accusés coupables. Le shérif discuta quelques minutes avec le jury et on décida de fouiller les accusés. L'argent trouvé sur eux fut compté. Le shérif eut un sourire de satisfaction et se leva pour rendre le verdict.

— Messieurs, dit-il, les accusés sont reconnus coupables. Cependant, il est exact que leurs crimes n'ont pu être perpétrés. C'est pourquoi nous répondons au désir de la défense qui a fait appel à notre humanité en renonçant à requérir tout châtiment direct.

Les accusés poussèrent un soupir de soulagement. Quelques cris de mécontentement se firent entendre dans l'assistance. Le shérif poursuivit :

— Je viens de dire que la tentative de crime constitue un crime en elle-même. Si nous laissons les membres du Ku-Klux-Klan impunis, nous ne pouvons cependant pas négliger de les rendre inoffensifs. Aussi avons-nous décidé de les chasser de l'État d'une manière honteuse qui leur enlèvera toute envie d'y revenir. Nous commencerons par leur raser les cheveux et la barbe. J'espère que parmi ces messieurs il s'en trouvera qui se feront un plaisir de se charger de cette besogne.

Un rire général secoua l'assistance.

— Ensuite, nous embarquerons les accusés sur le vapeur qui est arrivé à onze heures d'Austin et partira dès l'aube pour Matagorda. Ils ne seront pas libérés de leurs liens et ne recevront aucune nourriture jusqu'à Matagorda, où on leur donnera du pain et de l'eau. Les frais de leur passage seront couverts par leur propre argent qui représente la somme coquette de trois mille dollars. En outre, tous leurs biens seront confisqués et vendus aux enchères. Le jury a décidé d'employer le produit de cette vente à l'achat de bière et d'eau-de-vie, afin de terminer cette séance par des réjouissances qui se prolongeront jusqu'à l'aube. Ensuite, on conduira les membres du Ku-Klux-Klan en musique jusqu'au vapeur. Ils assisteront d'ailleurs à la fête, car ils ne bougeront pas d'ici. En attendant, nous les raserons et nous préparerons tout en vue de la fête.

Les bravos s'étaient mués en hurlements. Bientôt la bande fut rasée, ses armes vendues en un clin d'œil et la salle de l'auberge assiégée par des gens désireux d'assister à la fête. Un orchestre composé d'une clarinette, d'un violon et d'une trompette, fut vite constitué. Il se trouva même un basson. Cet étrange orchestre s'installa dans un coin de la salle et se mit à accorder ses instruments, ce qui me donna un avant-goût du concert. Je voulus me retirer, d'autant plus que les dames commençaient à arriver, mais Old Death m'expliqua que nous méritions bien un peu de plaisir après tant de tracas. Le shérif se joignit à lui et m'assura même énergiquement que mon absence serait ressentie comme une offense pour les citoyens de La Grange. J'avais même l'obligation morale de conduire la première danse. Il désigna à Old Death son épouse comme cavalière et à moi sa fille, toutes deux excellentes danseuses.

Que pouvais-je faire ? Il nous avait déjà présentés à ces dames. Il me fallait bien me rendre.

La maman était âgée d'une cinquantaine d'années et son sujet de conversation préféré était le Code Napoléon. La fille, qui devait avoir dépassé la trentaine, avait apporté tout un cahier de poèmes dont elle tenait à nous régaler malgré le bruit. Ces dames refusaient de boire de la bière ; par contre, l'eau-de-vie trouva grâce à leurs yeux.

L'honorable magistrat me donna une tape amicale et me chuchota à l'oreille :

— On ouvre la danse. Allez-y.

Je me levai, m'inclinai devant la fille, murmurai quelque chose sur l'honneur et le plaisir que j'avais... sur quoi elle répondit en me tendant son cahier de poèmes. Old Death s'y prit avec plus d'adresse que moi. Sans façon, il interpella la maman :

— Allons-y, Missis. A droite ou à gauche, comme vous voudrez, je saute comme un chevreau.

Je ne m'étendrai pas sur nos exploits de danseurs et nos nombreuses libations. Toujours est-il qu'à l'aube on aurait pu compter les dégâts que cette fête causa à l'aubergiste. Le lendemain matin, Old Death était tout courbaturé et se déclara dans l'impossibilité de continuer le voyage. C'était la regrettable conséquence de ses prouesses de danseur. Il avait, en effet, des bleus énormes sur le corps et je dus me rendre à l'évidence.

— En effet, dis-je, il faut que vous vous reposiez au moins une journée. Dommage pour Gibson, qui nous échappera entre-temps.

— Ne vous en faites pas, répondit le vieux. Quand on met sur la piste un limier de mon espèce, le gibier n'échappe pas. Fiez-vous à moi.

— C’est ce que je fais. Mais vous accordez ainsi à Gibson et à William Ohlert une avance considérable.

— Nous les rattraperons bien, j’en fais mon affaire. Un jour plus tôt ou plus tard, ça n’a pas d’importance. Ne vous découragez pas. Ce vénérable shérif nous a joué un mauvais tour sans s’en douter. Mais je m’appelle Old Death, que diable !

Ces paroles auraient consolé le plus désespéré, et, comme je savais qu’on pouvait faire entière confiance à Old Death, je fis tout mon possible pour ne rien laisser paraître de mes soucis.

VERS LA FRONTIÈRE MEXICAINE

Une semaine plus tard, cinq cavaliers, quatre blancs et un nègre, s'approchaient de la frontière mexicaine du Texas. Les blancs avançaient deux par deux, suivis du nègre. Les deux premiers portaient des vêtements identiques, avec cette différence que le costume du plus jeune était neuf, alors que celui du vieux, un homme extrêmement maigre, semblait usé par le temps. Leurs excellentes montures avançaient d'un pas allègre en faisant entendre de temps en temps un hennissement qui prouvait qu'elles supportaient à merveille les fatigues de la route. Les deux autres cavaliers étaient sans doute un père et son fils. Ceux-là aussi étaient habillés de la même façon, mais leurs vêtements, au lieu d'être en cuir comme ceux de leurs compagnons, étaient en laine. Ils étaient coiffés de chapeaux de feutre à larges bords et armés de fusils, de couteaux et de revolvers. Quant au nègre, son costume était en calicot foncé et sa tête ornée d'un chapeau haut de forme flambant neuf. Il tenait à la main un rifle à double canon et on voyait dans sa ceinture des couteaux mexicains.

Il est inutile de vous présenter les quatre cavaliers blancs : c'étaient Old Death, Mr. Lange, son fils et moi. Le nègre était le serviteur de Cortesio, de La Grange.

Old Death avait mis trois journées entières à se remettre de ses fatigues. Je crois qu'il était un peu honteux des circonstances qui lui avaient valu cette défaillance. Être blessé dans un combat est un honneur, mais se laisser piétiner dans un bal est très vexant pour un chasseur de l'Ouest et le vieux n'arrivait pas à s'en consoler.

Le jour de notre départ, Cortesio vint nous demander si nous consentirions à emmener son serviteur nègre. Comme nous ne dissimulions pas notre étonnement de nous voir offrir ce noir compagnon de voyage, il nous expliqua ses raisons. Il venait de recevoir une dépêche de Washington et il lui fallait transmettre un message très urgent à Chihuahua. Il nous aurait volontiers confié cette mission, mais il lui fallait la réponse par retour. Ainsi il se voyait obligé d'envoyer un courrier et c'était le nègre Sam qui lui semblait le plus indiqué. Malgré sa peau noire, cet homme offrait plus de garantie que n'importe qui. Il était depuis de longues années à son service et lui témoignait un dévouement sans borne. Il avait déjà accompli à plusieurs reprises ce voyage périlleux à travers la frontière mexicaine et avait fait preuve devant le danger d'une bravoure à toute épreuve. Cortesio nous assura que Sam ne nous encombrerait pas, mais qu'au contraire il nous servirait avec son dévouement habituel. Nous consentîmes donc, et nous n'avions pas eu à le regretter jusque-là. Sam était un excellent cavalier. Il était adroit, serviable, respectueux, et il semblait m'avoir pris en affection, car il me prodiguait les attentions les plus touchantes.

Old Death jugea totalement superflu de rechercher la trace de Gibson de ville en ville. Cortesio nous avait signalé étape par étape l'itinéraire de son détachement et mon vieux compagnon jugea préférable de nous diriger directement sur le Rio Nueces et de là vers le passage de l'Aigle. Selon toute probabilité, nous rencontrerions le détachement entre le fleuve et le passage. Naturellement, il fallait nous presser.

En six jours, nous avions parcouru deux cents milles anglais, traite que sans Old Death nous n'aurions jamais pu demander à nos chevaux. Mais ce vieux chasseur de l'Ouest savait s'y prendre avec les bêtes mieux que quiconque.

Le terrain sur lequel nous nous trouvions s'adaptait très bien à une course rapide à cheval. C'était une prairie couverte d'herbe basse, piste idéale pour nos chevaux. L'air était pur et l'horizon nous apparaissait avec une netteté parfaite.

— Regardez un peu là-bas, me dit Old Death en désignant l'horizon; qu'est-ce, d'après vous ?

Nous vîmes un point noir qui semblait s'approcher de nous avec une grande lenteur.

— Hum, dit Lange en se faisant un abat-jour de sa main, ce n'est peut-être qu'un animal.

— Vous croyez ? ricana Old Death. Un animal qui broute de l'herbe ? Merveilleux ! Vos yeux ne semblent pas être très habitués à scruter les grands espaces. Ce point est distant de deux milles anglais. Étant donné sa grosseur par rapport à l'éloignement, il ne peut s'agir d'un animal, ou ii faudrait alors que ce soit un buffle cinq fois plus grand qu'un éléphant adulte. Or il n'y a pas

de buffle dans cette région, du moins en cette saison. D'ailleurs, votre œil inexpert ne peut reconnaître le mouvement d'un objet à une telle distance. Un buffle ou un cheval occupé à paître marche lentement, tandis que ce point avance au galop.

— C'est incroyable, dit Lange.

— Eh bien ! puisque les blancs n'y comprennent rien, demandons un peu l'avis du noir. Sam, que penses-tu de ce point noir ?

Le nègre, qui s'était tu jusque-là par déférence, s'entendant poser directement la question, répondit :

— Cavaliers. Quatre, cinq ou six.

— C'est aussi mon impression. Des Indiens, peut-être ?

— Oh non, Sirrah ! Indiens pas venir tout droit à blancs. Indiens se cacher pour voir avant. Cavaliers venir droit à nous, ils être blancs.

— C'est fort juste, mon brave Sam. Je constate avec satisfaction que ton esprit est plus clair que ta peau.

— Oh ! Sirrah ! murmura le nègre en découvrant ses dents dans un large sourire.

L'éloge de Old Death était pour lui un honneur insigne.

— Ce sont probablement des soldats du Fort Inge en reconnaissance. Si mes suppositions sont justes, cette rencontre n'est pas de nature à nous réjouir.

— Pourquoi ?

— Nous allons apprendre une nouvelle désagréable, mon ami. Le Fort Inge est situé assez loin d'ici, au nord-ouest. Si son commandant envoie des patrouilles à de telles distances, c'est que la situation laisse à désirer. D'ailleurs, nous verrons bien tout à l'heure.

Nous poursuivions notre route sans ralentir. Le point noir grossissait maintenant à vue d'œil. Il se décomposa bientôt en six points distincts, qui se révélèrent ensuite être des cavaliers. Cinq minutes plus tard, nous reconnûmes des uniformes militaires. La distance qui nous séparait se réduisait rapidement, de sorte que nous ne tardâmes pas à entendre le cri lancé à notre adresse. Ils nous priaient de stopper. Le groupe se composait d'un sergent de dragons et de cinq hommes.

Après quelques salutations, le sergent nous demanda si nous n'avions pas rencontré d'indiens ou du moins si nous n'avions pas remarqué une piste chemin faisant. Old Death répondit négativement. Le sergent croyait-il que des Indiens se trouvaient dans les parages ?

— C'est fort probable et il y a même tout lieu de croire qu'ils ont déterré le tomahawk de guerre.

— Sapristi, ça va mal ; de quelles tribus s'agit-il ?

— Des Comanches et des Apaches.

— Les deux tribus les plus redoutables. Et nous nous trouvons justement à la limite de leurs réserves. Entre l'arbre et l'écorce il ne faut jamais mettre le doigt. Mais qu'ont donc les Peaux-Rouges à se jeter les uns sur les autres ?

— C'est encore ce maudit président Juarez qui en est la cause. Vous avez certainement entendu dire qu'il a été obligé de battre en retraite jusqu'à El Paso. Tout le monde se ligue contre lui, les Indiens même, dont il est pourtant le frère de race, le renient.

— Les Apaches aussi ?

— Pas précisément ; ils ne se sont déclarés ni pour ni contre Juarez. Ils ont suivi le conseil de Winnetou, leur chef, un jeune homme déjà très célèbre, et n'ont pas pris parti. Mais les agents de Bazaine ont parfaitement réussi à exciter les Comanches contre le président. Ceux-ci ont franchi en foule, mais secrètement, à la mode indienne, la frontière mexicaine pour porter le coup de grâce aux partisans de Juarez.

— Hum, je comprends, vous voulez dire pour piller, assassiner, incendier et faire des prisonniers. Le Mexique n'intéresse pas les Comanches, et ils n'ont pas à intervenir, puisque leurs habitations et leurs réserves sont en deçà du Rio-Grande. Enfin ! je ne veux pas approfondir les raisons de l'intérêt subit des Comanches pour le Mexique...

— Ce n'est pas non plus mon affaire. Toujours est-il qu'il y a eu une rencontre hostile entre les Apaches et les Comanches, qui sont des ennemis héréditaires. Les Comanches ont attaqué un

campement d'Apaches, tué tous ceux qui refusaient de se rendre et emmené les autres avec les tentes et les chevaux.

— Et ensuite ?

— Quoi, ensuite ? Les prisonniers mâles, conformément à la coutume indienne, ont été attachés au poteau de torture.

— Les Apaches ont sans doute immédiatement juré de venger leurs frères ?

— Pas le moins du monde. Ils ont délégué un guerrier pour entamer des pourparlers avec le chef des Comanches. Ces pourparlers ont eu lieu chez nous.

— Au Fort Inge ? Pourquoi ?

— Parce que c'est un territoire neutre.

— Je comprends. Ainsi les chefs des Comanches sont arrivés chez vous.

— Oui, cinq chefs escortés de vingt guerriers.

— Et les Apaches, combien étaient-ils ?

— Trois.

— Leur escorte était-elle nombreuse ?

— Ils étaient venus sans escorte.

— Hum ! Et quelle fut l'issue de cette rencontre ?

— Le différend s'est aggravé encore davantage. En fin de compte, les Comanches ont attaqué les Apaches, deux de ces derniers ont été tués et le troisième réussit, quoique blessé, à sauter sur son cheval et à se sauver. Les Comanches se mirent à sa poursuite, mais ils ne purent le rattraper.

— Et tout cela s'est passé en territoire neutre, sous la protection d'un commandant de troupes de l'Union ? Faut-il s'étonner que les Apaches aient déterré le tomahawk de guerre ? Le guerrier rescapé leur aura apporté la nouvelle et ils auront tout de suite décidé de tirer vengeance. Et comme l'assassinat de leurs délégués a eu lieu dans un fort sous l'œil des blancs, ils tourneront sans doute leurs armes contre les Visages Pâles. Reste à savoir quelle sera l'attitude que les Comanches adopteront à notre égard.

— Une attitude tout à fait amicale. Les chefs nous ont assuré avant de quitter le fort qu'ils n'en voulaient qu'aux Apaches ; ils considèrent les Visages Pâles comme leurs amis.

— Quand a donc eu lieu cette sanglante rencontre ?

— Lundi dernier.

— Aujourd'hui nous sommes vendredi, cela fait donc quatre jours. II y a une chose que je ne comprends pas : le commandant aurait dû les faire prisonniers et communiquer l'incident à Washington.

— Ce jour-là, il était allé à la chasse et n'est rentré que tard le soir.

— Oui, pour ne pas être témoin de la traîtrise des Comanches. Je connais ça. Quand les Apaches auront appris que les Comanches ont pu quitter le fort sans être inquiétés, gare au blanc qui tombera entre leurs mains : ils ne l'épargneront pas.

— Ne vous énervez pas, *Sir*. Il a mieux valu pour les Apaches que les Comanches soient partis, car, dans le cas contraire, ils auraient perdu encore un de leurs chefs.

Old Death eut un geste de surprise.

— Encore un chef ? Ah ! je vois ça ! Il y a quatre jours de cela. Il avait un excellent cheval et il allait plus vite que nous. C'était certainement lui.

— A qui songez-vous ? demanda le sergent étonné.

— A Winnetou.

— Oui, c'était lui. A peine les Comanches avaient-ils disparu à l'ouest que nous aperçûmes à l'est, venant du Rio Frio, un cavalier. Il vint jusqu'au fort pour s'approvisionner en poudre, en plomb et en cartouches. Il ne portait pas les insignes de sa tribu et nous ne l'avons pas reconnu de prime abord. Pendant sa visite chez nous, il apprit ce qui s'était passé.

— Mais c'est très, très intéressant, s'écria Old Death ; je regrette de n'avoir pu assister à cette scène. Qu'a-t-il dit alors à l'officier ?

— Cette simple phrase : « Les blancs devront expier d'avoir toléré ou de ne pas avoir puni une telle action. » Puis il sortit et sauta sur son cheval. L'officier le suivit pour admirer sa superbe monture noire et alors le Peau-Rouge lui dit : « Je veux me montrer plus loyal que vous. Je vous

avertis qu'à partir d'aujourd'hui la guerre est déclarée entre les Apaches et les Visages Pâles. Mais tout cela est arrivé par votre faute et le sang qui sera versé retombera sur votre conscience. »

— Oh ! oui, c'est bien lui, c'est comme si je l'entendais parler, dit Old Death. Que répondit alors l'officier ?

— Il lui demanda qui il était et l'Indien se nomma fièrement : c'était Winnetou, le chef des Apaches. Aussitôt l'officier ordonna précipitamment à ses hommes de fermer les portes et de faire l'Indien prisonnier. Il en avait le droit, car la guerre était déclarée et Winnetou n'était pas entré chez nous en qualité de parlementaire. Mais l'Indien éclata de rire, bouscula tout le monde et, au lieu de se diriger vers la porte, sauta, comme le premier Apache, par-dessus la palissade. Aussitôt on lança tout un détachement à ses trousses, mais Winnetou resta insaisissable.

— Évidemment. Cela ne m'étonne pas, c'est le diable en personne. Gare au fort et à ses soldats si les Comanches ne sont pas vainqueurs ! Les Apaches ne feront grâce à aucun d'entre vous. Vous n'avez pas eu d'autre visite depuis ?

— Si, une seule. Un cavalier qui se rendait à Sabinal est passé chez nous. II s'appelait Clinton, j'en suis tout à fait sûr, car c'est moi qui montais la garde quand il est arrivé.

— Clinton ! Hum !

Et il donna le signalement exact de Gibson qui, selon toute apparence, avait déjà réadopté le nom de Clinton. Le sergent reconnut facilement son visiteur et la photographie qui lui fut montrée confirma l'identité du personnage.

— Eh bien ! vous vous êtes laissé rouler, déclara Old Death. Cet homme ne se dirigeait aucunement sur Sabinal. Il est allé chez vous pour se rendre compte de la situation. Bref, vous auriez pu épargner beaucoup de vies humaines si vous ne vous étiez pas montrés aussi négligents dans l'accomplissement de votre service. *Good bye, boys* !

Il dirigea son cheval de côté et s'éloigna du groupe. Nous marchions maintenant en silence vers le nord. Old Death, la tête penchée sur sa poitrine, donnait libre cours à ses pensées. A l'ouest, le soleil commençait déjà à décliner à l'horizon.

Après une longue traite, nous arrivâmes à un fleuve au lit très large, mais dont les eaux étaient peu profondes. Cependant l'endroit où nous nous trouvions ne se prêtait pas à un passage à gué, ce qui nous obligea à longer la rive. Nous découvrîmes enfin un endroit où l'eau glissait sur un lit de cailloux. Nous y conduisîmes nos montures. Old Death avançait en tête, mais dès que son cheval s'apprêta à mouiller ses sabots, il le retint, descendit et se pencha pour examiner attentivement l'eau.

— Bien, dit-il, je m'en doutais. Nous nous trouvons sur une piste que nous n'avons pu remarquer sur la rive à cause du gravier qui ne conserve aucune empreinte. Regardez donc un peu le lit du fleuve !

Nous mîmes à notre tour pied à terre et aperçûmes des creux de la grosseur d'un poing qui conduisaient jusqu'au fleuve.

— Les deux cavaliers qui sont passés ici n'ont même pas laissé leurs chevaux boire, dit Old Death. Comme ceux-ci étaient sans doute altérés et comme tout homme de l'Ouest se soucie avant tout de son cheval, j'en déduis que les bêtes se sont abreuvées une fois sur l'autre rive. Ces deux hommes avaient donc hâte de traverser le cours d'eau.-Nous allons savoir pourquoi.

Pendant l'examen des empreintes, nos chevaux buvaient goulûment. Nous remontâmes en selle et traversâmes le fleuve sans nous mouiller. A peine étions-nous parvenus à l'autre rive que Old Death, à la vue perçante duquel rien n'échappait, nous dit :

— Et voilà la raison de cette hâte ! Regardez un peu ce tilleul dont l'écorce est arrachée aussi haut qu'un homme peut l'atteindre. Voici ma supposition : deux cavaliers montant des chevaux indiens et dont l'un au moins était blessé ont traversé le fleuve en toute hâte, avant même de laisser boire leurs montures, lis voyaient, en effet, sur l'autre rive un tilleul dont ils voulaient employer l'écorce en guise de pansement. Après avoir pansé la blessure, ils sont repartis en vitesse. Quels pouvaient bien être ces cavaliers, messieurs ? Creusez un peu vos méninges, ajouta le vieux en me fixant.

— Je vais essayer, risquai-je, mais il ne faut pas vous moquer de moi si je me trompe.

— Quelle idée ! Je vous considère comme mon élève et, par conséquent, je ne peux encore attendre de vous un jugement d'homme expérimenté.

— Eh bien ! puisque les chevaux étaient indiens, je suppose que leurs cavaliers étaient des Peaux-Rouges, et j'y vois un rapport avec les événements du Fort Inge. L'Apache qui s'était sauvé était blessé. Winnetou est parti du fort peu après et, comme il n'a pas fait de halte et qu'il possédait une excellente monture, il a facilement rattrapé le premier, handicapé par sa blessure.

— Pas mal, dit Old Death d'un air approbateur. Voyez-vous encore quelque chose à déduire de ces faits ?

— Oui. Les deux Apaches ont dû s'attacher avant tout à rejoindre leurs frères de tribu afin de les mettre au courant de l'outrage qu'ils avaient subi au fort et de les avertir de l'attaque imminente des Comanches. D'où leur grande hâte.

— C'est cela même. Votre raisonnement est impeccable et je crois comme vous que ces deux cavaliers n'étaient autres que Winnetou et l'Apache rescapé du fort. Et, maintenant, cherchons un endroit pour camper, car demain matin il nous faut partir dès l'aube.

Ses yeux experts ne tardèrent pas à découvrir un endroit propice, une petite clairière entourée de buissons et tapissée d'herbe tendre où nos chevaux pourraient s'en donner à cœur joie. Nous les dessellâmes et les attachâmes au bout de nos lassos. Ensuite nous préparâmes un modeste repas avec le reste de nos provisions.

Quand nous nous fûmes restaurés, Old Death nous dit :

— A vrai dire, je ne redoute aucunement les Comanches. Ils me connaissent, je ne leur ai jamais fait de mal, je leur ai rendu souvent visite et ils m'ont toujours réservé un accueil très cordial.

L'un de leurs chefs les plus vénérés, Oyo-Koltsa, c'est-à-dire le « Castor-Blanc », est même mon ami personnel, car je lui ai rendu un jour un service qu'il m'a juré de ne jamais oublier. Néanmoins, il faut être prêt à toute éventualité et nous comporter comme si nous nous trouvions en territoire ennemi. C'est pourquoi nous ne dormirons pas tous en même temps ; l'un de nous restera toujours en sentinelle. Nous nous relaierons toutes les heures. On tirera au sort avec ces brins d'herbe de différentes longueurs pour décider de l'ordre de la garde. Cela nous fera à chacun cinq heures de sommeil, ce qui est tout à fait suffisant.

C'est à moi qu'échut la dernière garde. La nuit était tombée et l'obscurité était maintenant complète. Tant que nous ne dormions pas, nous n'avions pas besoin de sentinelles, et personne parmi nous n'était encore disposé à dormir. Nous allumâmes donc des cigares et passâmes le temps à bavarder. Soudain Old Death s'arrêta de parler et jeta un regard circulaire. L'un de nos chevaux avait henni et d'une manière si étrange, avec une telle angoisse, que cela nous parut suspect.

— Hum ! grommela Old Death, il se passe quelque chose dans les environs. Ne vous retournez pas, messieurs ! Dans les buissons, les ténèbres sont complètes et quand on fait un effort pour voir dans l'obscurité, les yeux, sans qu'on s'en doute, prennent un éclat qui peut être un avertissement. Laissez-moi faire. Je vais enfoncer profondément mon chapeau pour que mes yeux ne me trahissent pas. Écoutez et ne bougez pas.

Le cheval — c'était le mien — souffla bruyamment et se mit à piaffer comme s'il voulait se délivrer du lasso. Nous observions un silence attentif, mais Old Death chuchota :

— Qu'avez-vous à vous taire tout d'un coup ? Si quelqu'un se trouve dans les environs, il n'a pas manqué de vous entendre parler et ce silence lui prouvera que le hennissement du cheval a éveillé des soupçons parmi nous. Parlez donc, racontez quelque chose, n'importe quoi.

Mais le nègre semblait préoccupé.

— Sam savoir où être l'homme. Sam voir deux yeux.

— Bien, maintenant ne le regarde plus, car il verrait les riens. Où est-il ?

— Là où Sam attacher cheval, à côté de prunier sauvage. Tout bas par terre, les deux points briller.

— C'est parfait, je me glisserai derrière lui et le saisirai à la gorge. Il n'y a pas à craindre qu'ils soient plusieurs, car nos chevaux se seraient comportés autrement. Continuez à parler ! C'est préférable pour deux raisons, d'abord l'homme ne se doutera pas que nous sommes avertis de sa présence, ensuite, le bruit de votre conversation l'empêchera de m'entendre approcher.

Lange me posa à haute voix une question à laquelle je répondis sur un ton également élevé. Un échange de paroles s’ensuivit, auquel je m’efforçai de mêler une pointe d’humour afin de provoquer les rires. C’était, en effet, le moyen le plus sûr pour convaincre notre espion de notre insouciance et permettre à Old Death de l’approcher sans l’alarmer. Pendant dix minutes, nous nous entretînmes bruyamment jusqu’au moment où la voix de Old Death se fit entendre.

— Eh ! là-bas, ce n’est plus la peine de rugir comme des lions, je vous l’apporte à l’instant.

La voix venait de l’endroit où le nègre avait attaché mon cheval. Bientôt nous entendîmes les pas lourds d’un homme chargé d’un fardeau.

— Ç’a marché tout seul, dit Old Death en déposant sa charge. Vous avez fait un tel pétard que cet Indien n’aurait même pas remarqué un tremblement de terre.

— Un Indien ? Alors ils doivent être plusieurs dans les parages.

— C’est possible, mais peu probable. Maintenant il nous faut de la lumière pour faire la connaissance de notre bonhomme. J’ai remarqué par ici des arbustes morts et des feuilles sèches ; je vais en chercher. Ayez l’œil sur l’homme.

Lorsqu’il eut apporté des branchages, nous les coupâmes avec l’aide de nos couteaux, et, comme nous avions des allumettes, bientôt un feu flamba à la lumière duquel nous pûmes examiner attentivement le prisonnier.

L’homme portait un pantalon indien avec des franges de cuir, une veste de chasse et de simples mocassins sans ornement. Ses cheveux étaient coupés ras, seule la touffe réservée au scalpe avait été conservée. Son visage était peinturluré de traits horizontaux noirs sur un fond jaune. Old Death s’était emparé de ses armes et de tout ce qui pendait à sa ceinture de cuir, c’est-à-dire un couteau, un arc et un carquois attachés par une courroie. L’homme restait immobile, les yeux fermés, raide comme un mort.

— Un simple guerrier, dit Old Death. Il ne porte même pas le signe attestant qu’il a tué un ennemi. A sa ceinture, pas un seul scalpe, et à son pantalon pas de frange de cheveux humains. Qui plus est, il ne porte pas de sachet à remèdes. Ainsi donc, ou bien il n’a pas de nom ou bien il l’a perdu et son sachet à remèdes lui a été confisqué. Il a été envoyé en reconnaissance, car c’est une occasion pour lui de se distinguer, de triompher d’un ennemi et de mériter un nouveau nom. Regardez : le voilà qui remue. Il reprend connaissance. Chut !

Le prisonnier détendit ses membres et respira profondément. Lorsqu’il sentit que ses mains étaient liées, un frisson de frayeur parcourut son corps ; il ouvrit les yeux, essaya de faire un bond, mais retomba, impuissant. Il porta sur nous ses yeux ardents. Lorsque son regard tomba sur Old Death, il murmura :

— Koscha-Pehve !

C’était un mot comanche qui veut dire Old Death, « Vieille Mort ».

— Oui, c’est moi-même, dit le vieux. Le guerrier rouge me connaît-il ?

— Les fils des Comanches connaissent l’homme qui porte ce nom, car il est venu souvent dans leurs tentes.

— Ainsi, tu es Comanche ? Je l’aurais d’ailleurs deviné aux couleurs de guerre que tu portes sur ton visage.

— Le fils des Comanches a perdu son nom et n’en portera plus jamais d’autre. Il était parti pour en gagner un, mais il est tombé entre les mains des Visages Pâles et il s’est couvert de honte. Il implore les guerriers blancs de le tuer. Ils ne l’entendront pas pousser un gémissement lorsque son corps rôtira, attaché au poteau de torture.

— Nous ne pouvons pas exaucer ton désir, car nous sommes tes amis. Je t’ai fait prisonnier parce que, dans l’obscurité, je n’ai pu voir que tu étais fils des Comanches nos amis. Tu resteras en vie, et tu accompliras de grandes prouesses qui te permettront de porter un nom qui fera trembler tes ennemis. Tu es libre et, par surcroît, nous ne dirons jamais aux tiens que tu étais tombé entre nos mains. Nous ferons comme si nous nous étions tout simplement rencontrés. Je suis l’allié de ta tribu et tu n’as commis aucune faute en venant à moi, après m’avoir reconnu.

— Les paroles de mon illustre frère blanc me remplissent d’une joie sans borne. J’ai confiance en lui et je puis me lever, car c’est sans honte qu’il me sera donné de revoir les guerriers

comanches. Mais aussi longtemps que mes yeux pourront regarder le soleil, je garderai dans mon cœur une grande reconnaissance pour les Visages Pâles.

Il se souleva et respira à pleins poumons. Son visage figé par la peinture restait inexpressif, mais de toute évidence il était soulagé.

Old Death continua son discours captieux :

— Notre ami rouge voit que nous lui voulons du bien. Nous espérons qu'il nous considère comme des amis et qu'il répondra exactement à mes questions.

— Koscha-Pehve peut tout demander. Je répondrai la vérité.

— Mon frère indien est-il parti seul pour tuer un ennemi ou une bête féroce et retourner ensuite au wigwam avec un nouveau nom, ou est-il paru en compagnie de plusieurs guerriers ?

— Des guerriers aussi nombreux que les gouttes de ce fleuve.

— Mon frère rouge veut-il dire par là que tous les guerriers comanches ont quitté leurs tentes ?

— Ils sont parus pour rapporter les scalpes de leurs ennemis.

— Quels ennemis ?

— Ces chiens d'Apaches. Ils ont répandu une telle puanteur qu'elle a pénétrée jusque sous les tentes des Comanches. C'est pourquoi les Comanches ont sauté sur leurs chevaux pour détruire les coyotes puants.

— Et qui est à votre tête ?

— Awat-Vila[7], le jeune chef.

— Je ne le connais pas et je n'ai jamais entendu ce nom.

— Il n'a pris ce nom que depuis quelques mois, parce qu'il a tué dans les montagnes un ours gris et a rapporté sa peau et ses griffes. C'est le fils de Oyo-Koltsa que les Visages Pâles appellent le « Castor-Blanc ».

— Celui-ci, je le connais bien, c'est mon ami.

— Je le sais, car je t'ai vu chez lui quand tu étais son hôte. Son fils le « Grand-Ours » te recevra en ami.

— L'endroit où campent les guerriers est-il éloigné d'ici ?

— Pour s'y rendre à cheval, la moitié du temps que les Visages Pâles appellent une heure suffira à mon frère blanc.

Au bout de cinq minutes à peine, nous nous mimes en route. L'Indien nous conduisit d'abord sous les arbres dans une vaste clairière, puis il se dirigea en amont du fleuve.

Après un quart d'heure de marche, nous vîmes des formes vagues dans la nuit. C'étaient les silhouettes des sentinelles du camp. Le guide s'avança et échangea quelques mots avec elles, puis disparut. Il ne tarda pas à reparaître pour nous indiquer le chemin. L'obscurité était toujours épaisse.

Le ciel était couvert et sans étoiles. Je tournai la tète à droite et à gauche sans rien distinguer. Il nous fallut nous arrêter à nouveau. Le guide nous dit :

— Mes frères blancs attendront un peu ici. Les fils des Comanches n'allument pas de feu pendant la guerre, mais, maintenant qu'ils savent qu'aucun ennemi ne se trouve dans les environs, ils allumeront un feu de camp.

Il disparut à nouveau. Après quelques minutes nous vîmes luire des petits points gros comme des têtes d'épingles.

— C'est l'instrument dont on se sert pour allumer le feu de prairie ; il se compose de deux morceaux de bois, un large et l'autre plus mince et rond. Le premier est pourvu d'un petit creux rempli d'amadou sec. C'est le meilleur allume-feu qui existe. La baguette est placée dans le creux en contact avec l'amadou et avec les deux paumes de la main on lui imprime un mouvement de rotation. Grâce au frottement qui s'ensuit, l'amadou s'échauffe et l'allume-feu fonctionne. Regardez !

Une petite flamme jaillit qui s'étala bientôt en une large flamme nourrie par les feuillages secs. Mais elle s'atténua d'ailleurs aussitôt, car l'Indien ne peut supporter un feu trop vif et connaît l'art de le régler.

---

[7] Le Grand-Ours.

A la clarté de ce feu, je pus me rendre compte de l'endroit où nous nous trouvions. Nous étions arrêtés sous des arbres, entourés d'indiens qui tenaient leurs armes à la main. Seuls quelques-uns d'entre eux avaient des armes à feu, les autres étaient munis de lances, d'arcs et de carquois. Mais tous portaient des tomahawks, cette arme indienne redoutable entre toutes. Lorsque le feu fut réglé, nous reçûmes l'ordre de descendre de nos chevaux. On emmena nos montures. Nous étions à la merci des Peaux-Rouges, dans une région qui nous était inconnue. Il est vrai qu'on ne nous demanda pas de déposer nos armes, mais lutter à cinq contre une centaine de guerriers aurait été une tentative véritablement désespérée !

On nous dit d'avancer vers le feu près duquel un seul guerrier se tenait assis. On ne pouvait voir s'il était jeune ou vieux, car son visage était copieusement peinturluré des mêmes couleurs et de la même manière que celui de l'espion. Ses cheveux étaient tressés en forme de casque très haut, orné de plumes d'aigle blanches. A sa ceinture pendaient deux scalpes et à son cou un sachet à remèdes et un calumet de paix. Sur ses genoux était posé un vieux fusil qui devait dater d'une vingtaine ou d'une trentaine d'années. Il nous dévisagea à tour de rôle très attentivement. Pour le noir, il n'eut même pas un regard, car les Peaux-Rouges méprisent profondément les nègres.

— Il le prend de haut, dit Old Death en français pour ne pas être compris du Peau-Rouge. Nous lui montrerons que, nous aussi, nous sommes des chefs. Asseyez-vous et laissez-moi faire.

Il s'installa en face du chef et nous l'imitâmes. Seul Sam resta debout, car il savait qu'il lui aurait coûté la vie d'oser s'asseoir près du feu, aux côtés d'un chef indien.

— Uff ! s'écria le Comanche indigné. Vous êtes bien audacieux de prendre place ainsi près de moi.

— J'en ai bien le droit en ma qualité de chef.

— Quel chef es-tu donc ?

— Je suis le chef des Éclaireurs, dit fièrement Old Death.

— Qu'importe que tu sois chef, dit l'Indien furieux, en tout cas tu es bien imprudent. Tu ne sais donc pas que les Comanches ont déterré le tomahawk de guerre .et qu'ils ne tolèrent pas la présence d'hommes blancs dans leur voisinage ?

— Vraiment ? Alors tu ignores la promesse de tes délégués au Fort Inge ? Ils ont assuré au commandant qu'ils ne feront la guerre qu'aux Apaches et qu'ils entendaient considérer les Visages Pâles comme des amis.

— Libre à eux de promettre ce qu'ils veulent, moi je n'étais pas là et je n'en sais rien.

Il avait parlé d'un ton agressif tandis que Old Death s'était adressé à lui avec douceur. Celui-ci alors changea brusquement d'attitude.

— Quelles sont ces paroles ? Qui es-tu, en somme, pour parler ainsi à Koscha-Pehve ? Pourquoi ne t'es-tu pas nommé ? As-tu seulement un nom ? Sinon, quel est le nom de ton père ?

La stupéfaction du chef devant cette insolence ne connut plus de bornes. Il toisa son interlocuteur et après un long silence dit :

— Gare à toi, je te ferai torturer jusqu'à la mort.

— Je sais que tu n'en feras rien.

— Je suis Awat-Vila, le chef des Comanches et le fils de Oyo-Koltsa, le grand chef.

— Tant mieux, c'est pour moi une sorte de recommandation, j'ai fumé avec le « Castor-Blanc » le calumet de paix, nous nous sommes juré l'un à l'autre que ses amis seraient les miens et mes amis les siens. Mais le fils ne semble pas digne du père ni prêt à tenir les engagements de celui-ci.

Ceci dit, Old Death fit mine de se lever pour partir.

— Vous n'aurez pas vos chevaux, vous êtes pris.

— Et toi avec nous. Songe que, si ma balle te frappe, le « Castor-Blanc » ne se couvrira pas la tête, n'entonnera pas de chant funèbre, mais dira simplement : « Je n'ai jamais eu de fils ; celui que Old Death vient d'abattre était un gamin imprudent qui ne respectait pas mes amis et n'écoutait que la voix de sa folie. » Il est vrai que nous sommes cinq contre cent, mais tu vois bien que je ne connais pas la peur. Et, si je te parle ainsi, c'est uniquement parce que tu es le fils de mon frère rouge, à qui je souhaite de pouvoir être fier de ses enfants. Maintenant, décide : un mot, un geste déplacé de ta part et je tire. Tu seras tué le premier.

Le chef resta immobile une minute encore sans qu'on pût deviner ce qui se passait en lui à cause de la couche de peinture qui recouvrait son visage. Soudain il détacha son calumet de son cordon et dit :

— Le « Grand-Ours » veut fumer avec les Visages Pâles le calumet de la paix.

— Voilà des paroles raisonnables. Celui qui se propose de braver les guerriers apaches ne doit pas s'aliéner les blancs.

Le « Grand Ours » sortit un petit sac de sa ceinture, bourra sa pipe de kinnik-kinnik, c'est-à-dire d'une espèce de tabac mélangé à des feuilles de chanvre sauvage. Il l'alluma, se leva, prononça un petit discours dont j'ai oublié les termes, mais où les mots « paix », « amitié », « frères blancs » revenaient très souvent. Puis il tira six bouffées, lança la fumée vers le ciel, vers la terre et dans les quatre directions du vent, enfin tendit la pipe à Old Death. Celui-ci fit à son tour une brève allocution, tira les quatre bouffées réglementaires et me remit le calumet en annonçant qu'il avait parlé en notre nom à tous et qu'il ne nous restait qu'à tirer les six bouffées. Ensuite, le calumet passa à Lange et à son fils. Sam seul ne prit pas part à la cérémonie, car un Indien n'aurait jamais repris un calumet qu'un noir aurait tenu dans sa bouche. Mais naturellement le nègre était compris dans notre pacte de paix.

La cérémonie terminée, les Comanches qui étaient restés debout autour de nous s'assirent en formant un large cercle.

Je demandai qu'on conduisît Sam auprès de nos chevaux afin qu'il me rapportât des cigares. Naturellement, je n'en distribuai pas aux guerriers comanches, seul le chef en reçut un. Le « Grand Ours » semblait déjà en connaître l'emploi. Son visage s'épanouit à la vue du tabac et, en tirant la première bouffée, il poussa un grognement de satisfaction, à la manière du sympathique animal qui se nourrit de glands lorsqu'il se frotte contre un coin de son étable. Le chef nous questionna ensuite d'un ton beaucoup plus cordial sur le but de notre voyage. Old Death n'estima pas devoir lui révéler la vérité et se contenta de dire que nous voulions rattraper des blancs qui avaient pris le chemin du Mexique.

— Dans ce cas, mes frères blancs peuvent faire route avec nous ! Nous aussi nous partirons d'ici dès que nous aurons découvert la piste d'un Apache.

— De quelle direction venait l'Apache que vous recherchez ?

— Il se trouvait à l'endroit où les guerriers comanches se sont entretenus avec ces vautours d'Apaches. Les blancs appellent cet endroit le Fort Inge. L'homme aurait dû être tué, mais il s'est échappé avec plusieurs balles dans la peau. II doit se trouver maintenant quelque part dans les environs. Mes frères blancs n'ont-ils pas aperçu une piste ?

Il était évident qu'il faisait allusion à l'Apache que Winnetou avait conduit au-delà du fleuve pour le panser, mais le chef comanche ne savait rien de la présence de ce dernier.

— Non, dit Old Death, et il ne mentait pas, car ce que nous avions découvert n'était pas une piste, mais seulement quelques empreintes sur le lit du fleuve.

Naturellement, nous ne pouvions songer à trahir Winnetou. Toutefois, se rappelant l'arbre privé d'écorce qui pouvait attirer l'attention des Comanches, il ajouta :

— Nous venons de traverser le fleuve, et, si les Comanches cherchent une piste, ils pourront facilement tomber sur la nôtre, mais ils la reconnaîtront grâce à un arbre dont j'ai retiré un peu d'écorce pour panser une vieille plaie qui s'était rouverte. C'est un excellent moyen que nos frères rouges n'ignorent sans doute pas.

— Les guerriers comanches connaissent ce remède et ils en usent souvent quand ils se trouvent à proximité d'un bois. Mon frère blanc ne m'a appris rien de nouveau.

— Il ne me reste donc qu'à souhaiter aux guerriers comanches de ne pas en être réduits à avoir souvent recours à ce remède. Je vous souhaite la victoire et la gloire, car je suis votre ami. Je regrette profondément de ne pouvoir rester plus longtemps en votre compagnie. Vous, vous devrez demeurer ici pour rechercher la piste. Quant à nous, il nous faut nous hâter pour rejoindre les hommes blancs.

— Mes frères rencontreront sans doute le « Castor-Blanc » qui sera heureux de les voir. Je vous ferai accompagner par un guerrier qui vous conduira auprès de lui.

— Où se trouve donc ton père, le célèbre chef des Comanches ?

— Pour vous renseigner, je serai obligé de me servir des mots usités chez les Visages Pâles. Quand mes frères partiront d'ici et se dirigeront vers le couchant, ils arriveront à un affluent du Nueces qu'on appelle Turkrey-Creek, le bras du Truthahn. Ils devront ensuite traverser le Chico-Creek, d'où s'étend un grand désert jusqu'à l'Elm-Creek. C'est dans ce désert que se trouvent les guerriers du « Castor-Blanc » afin de ne laisser passer personne par le passage de l'Aigle et le Rio-del-Norte.

— Diable ! s'écria Old Death.

Mais il se reprit aussitôt :

— C'est exactement le chemin que nous nous proposons de suivre. Mon frère rouge m'a causé une immense joie en m'apprenant cette nouvelle ; je serai heureux de revoir le « Castor-Blanc ». Mais je crois qu'il est temps de dormir pour pouvoir partir demain matin à la première heure.

— J'indiquerai moi-même à mes frères l'endroit où ils pourront se reposer.

Il se leva et nous conduisit sous un arbre au feuillage dense qui devait nous servir d'abri pour la nuit. Puis il donna l'ordre d'apporter nos selles et des couvertures. Malgré l'obscurité, nous pûmes voir que les guerriers comanches s'installaient en cercle autour de nous.

— Il n'y a pas lieu de s'inquiéter, remarqua Old Death ; ils le font uniquement pour nous entourer de leur protection et non point pour nous empêcher de fuir. Quand on a fumé le calumet de paix avec un Peau-Rouge, on peut lui faire entière confiance. Mais il faudrait tout de même tâcher de leur fausser compagnie. J'ai déjà fait tout mon possible pour détourner leur attention de la piste de Winnetou, mais je crains fort que celui-ci ne trouve des difficultés pour traverser le Rio-Grande. Seul, il se débrouillerait peut-être, mais, comme il est accompagné d'un blessé, sa situation est plus délicate. Étant donné que pour les pourparlers on ne désigne que des .personnes expérimentées, je suppose que son compagnon est un guerrier âgé. Si nous y ajoutons la fièvre des blessés presque inévitable dans une course aussi effrénée, on imagine toutes les difficultés que les deux cavaliers auront à surmonter. Mais, pour l'instant, dormons. Il nous souhaita bonne nuit. Pour ma part du moins, son vœu était impossible à réaliser, car le sort de Winnetou me causait de vives inquiétudes. Je n'avais pas encore pu fermer l'œil que déjà le ciel commençait à s'éclairer à l'ouest.

Au matin, on nous présenta l'homme qui devait nous accompagner, et il fallut toute la diplomatie de Old Death pour faire renoncer le chef comanche à nous gratifier de cette escorte. Le vieux lui expliqua que les Visages Pâles considéraient l'offre d'un guide comme une insulte. C'était bon pour des gamins sans expérience ou pour des hommes incapables ; quant à nous, nous n'aurions aucune peine à retrouver l'armée du « Castor-Blanc ». Nous remplîmes nos outres, prîmes quelques bottes d'herbe pour nos chevaux et, après de brefs adieux, nous quittâmes le camp. Il était quatre heures à ma montre.

Nous avancions lentement pour entraîner peu à peu nos chevaux. Le terrain était toujours herbeux, mais l'herbe se faisait de plus en plus rare et enfin elle disparut complètement II n'y avait plus que du sable. Dès que nous eûmes perdu de vue les arbres qui bordaient le fleuve, nous eûmes l'impression de nous trouver en plein Sahara : une plaine infinie, sans le moindre accident de terrain, couverte de sable, et, au-dessus de nous, le soleil qui, malgré l'heure matinale, dardait déjà ses rayons ardents.

— Vers midi, dit Old Death, nous obliquerons légèrement vers le sud pour aller voir un vieil ami à moi. Peut-être nous apprendra-t-il où en sont les choses sur le Rio-Grande. Nous passerons la nuit chez lui.

— Êtes-vous sûr qu'il nous accueillera volontiers ?

— Absolument sûr. Sans cela je n'aurais pas parlé de lui comme d'un ami. C'est un ranchero, un fermier, un véritable Mexicain, de pure origine espagnole. Un de ses ancêtres était de l'ordre des chevaliers et il s'intitule lui-même caballero, c'est-à-dire chevalier. C'est pourquoi il a baptisé son ranch du nom orgueilleux d'« Estancia del Caballero » ; en vous adressant à lui, nommez-le le señor Atanasio.

Après ces instructions il se tut et nous continuâmes notre route en silence. Il n'était pas question de faire prendre le galop à nos montures qui s'enlisaient jusqu'aux genoux dans le sable.

Mais la densité de celui-ci diminua rapidement et, bientôt, nous aperçûmes une maigre végétation. Enfin, nous nous trouvâmes dans la prairie où des vaqueros à cheval surveillaient leurs bœufs et leurs moutons. Nos bêtes s’animèrent et d’elles-mêmes accélérèrent leur course. Des arbres se dressaient maintenant devant nous et nous aperçûmes une tache blanche au milieu de la verdure.

— Voici l'« Estancia del Caballero », annonça Old Death. C’est une construction unique dans son genre, une véritable forteresse, ce qui n’est pas une précaution superflue dans cette région.

Nous nous approchâmes du bâtiment, dont nous pûmes distinguer tous les détails. Un mur de la hauteur d’un homme l’entourait, pourvu d’une large porte d’où partait un pont, baissé sur un fossé maintenant à sec. Toute la construction affectait une forme cubique, le rez-de-chaussée était invisible, dissimulé complètement derrière le mur ; l’étage supérieur était construit un peu en recul, ce qui ménageait tout autour de la maison une galerie couverte de rideaux faits de toile de tente. Sur ce premier étage s’en dressait un autre de forme analogue. La superficie de celui-ci était plus réduite, car elle ménageait également une place pour une autre galerie toujours recouverte de toile de tente. Les murs et la toile étaient blancs, ce qui donnait de loin à cette maison l’aspect d’une tache étincelante. Ce n’est qu’en nous approchant que nous pûmes remarquer à chaque étage des rangées d’étroites meurtrières qui pouvaient également faire office de fenêtres.

— Un beau château ! ricana Old Death. Vous verrez que son installation non plus n’est pas banale. C’est dommage que le chef indien ne puisse pas la voir, lui qui s’imagine pouvoir prendre d’assaut cette maison.

Nous traversâmes le pont et nous nous trouvâmes devant la porte où était ménagé un judas. Une cloche grosse comme une tête d’homme y pendait. Old Death sonna. La résonance nous assourdit et se prolongea longtemps. Bientôt dans l’ouverture apparurent un nez indien et deux lèvres charnues.

— Qui est là ? demandèrent les lèvres en espagnol.

— Des amis du maître de la maison, répondit le vieux. Le señor Atanasio est-il chez lui ?

Le nez et la bouche s’abaissèrent et firent place à deux yeux noirs, puis nous pûmes entendre :

— Quelle surprise, c’est le señor Death ! Je vais vous faire entrer immédiatement.

Nous entendîmes, en effet, les verrous grincer et nous entrâmes, toujours à cheval. L’homme qui nous avait ouvert était un gros Indien tout vêtu de toile blanche, un de ces « Indios fidèles » qui, à l’opposé des « Indios bravos » sauvages, se sont accommodés de la civilisation. Il referma la porte derrière nous, s’inclina profondément, traversa la cour d’un pas digne et tira un fil de fer qui pendait le long du mur.

— Nous avons tout le temps de faire le tour de la maison, dit Old Death. Venez avec moi, nous allons examiner cette construction.

Ce n’est qu’alors que nous pûmes voir le rez-de-chaussée. Là aussi nous remarquâmes une rangée de meurtrières percées dans les quatre murs. Le bâtiment se dressait au milieu d’une cour entourée de murailles, assez vaste et couverte d’herbe. En dehors des meurtrières, la maison ne possédait pas une seule fenêtre ; elle n’avait pas non plus de porte. Nous contournâmes la maison et nous nous retrouvâmes à notre point de départ sans avoir vu la moindre trace de moyen d’accès à l’intérieur. L’Indien était toujours là à attendre.

— Mais comment entre-t-on à l’intérieur ? demanda Lange.

— Vous allez voir, se contenta de répondre Old Death.

Enfin, sur la galerie au-dessus du rez-de-chaussée, un homme apparut qui se pencha pour, voir ce qui se passait. En apercevant l’Indien, il disparut et bientôt une sorte d’échelle nous fut lancée dont nous nous servîmes pour monter. Celui qui se serait attendu à trouver une porte là au moins se serait trompé. Du deuxième étage, un autre domestique, blanc également, nous descendit une nouvelle échelle qui nous permit d’accéder cette fois au sommet de la maison. Le toit était fait de plaques de zinc recouvertes de sable. Au milieu se trouvait une ouverture carrée qui donnait dans un escalier intérieur.

— C’est, depuis des siècles, le style des pueblos indiens, expliqua Old Death. L’entrée dans la cour est déjà difficile: Mais, si un ennemi y parvient malgré tout, il se trouve devant un mur dépourvu de toute entrée. Ici, en pareil cas, le señor Atanasio aurait posté derrière les meurtrières

ses vingt vaqueros et domestiques armés, et ce serait suffisant pour exterminer une armée de cent Indiens. Cette construction a déjà supporté plus d'un siège avec succès.

Du toit, la vue s'étendait sur les environs. Je remarquai que derrière la maison, à une distance peu éloignée, coulait l'Elm-Creek. Ses eaux étaient claires et pures et j'éprouvai subitement l'envie de m'y baigner.

Un domestique nous fit descendre l'escalier intérieur, au bas duquel le capitano de caballeria nous attendait.

— Ne vous étonnez pas si mon vieil ami le señor Atanasio me reçoit un peu cérémonieusement, dit Old Death en descendant. Les Espagnols sont férus d'étiquette et leurs descendants mexicains conservent cette tradition. Tâchez de ne pas sourire quand vous le verrez apparaître en grande tenue. Il affectionne toujours le vieil uniforme de cavalerie mexicaine depuis longtemps passé au rang des antiquités. Par ailleurs, c'est un excellent garçon.

Nous arrivâmes dans une salle fraîche dont le mobilier précieux avait beaucoup perdu de son ancien éclat. Une lumière diffuse tombait des étroites ouvertures. Au centre, se tenait un grand homme maigre dont la chevelure et la moustache étaient d'une blancheur de neige. Il portait un pantalon ample orné de galons d'or, des bottes de cavalier très hautes et pourvues d'éperons luisants. Sa veste était bleue avec une sorte de jabot doré. Les épaulettes d'or n'étaient pas celles d'un capitaine de cavalerie, mais d'un général. A son côté pendait, dans un fourreau d'acier, un sabre dont le pommeau était également doré. A la main gauche il tenait un tricorne dont les pointes étaient décorées de cocardes dorées et dont le panache de plumes multicolores était retenu par une agrafe. Bref, un vrai personnage de carnaval ! Mais en s'approchant de lui on était frappé par son visage usé et sérieux et par son regard bienveillant. A notre arrivée, il joignit bruyamment les talons, bomba le torse et dit :

— Messieurs, je vous souhaite la bienvenue.

Intimidés par cette attitude solennelle, nous nous inclinâmes en silence. Old Death lui répondit en anglais :

— Nous vous remercions, señor Capitano de Caballeria. Comme nous passions par ici, j'ai voulu donner à mes amis l'occasion inestimable de faire la connaissance du plus brave défenseur de l'indépendance du Mexique. Permettez-moi de vous les présenter.

Un sourire de satisfaction s'épanouit sur le visage de notre hôte. Il eut un geste approbateur et dit :

— Mais comment donc, señor Death ! Je suis heureux de faire la connaissance des señores qui vous accompagnent.

Old Death nous nomma et le caballero nous serra à tous la main sans excepter le nègre, puis il nous pria de nous asseoir. Old Death s'informa de la santé de la señora et de la señorita, sur quoi le señor Atanasio ouvrit une porte et deux dames firent leur entrée dans la salle. La señora était une matrone encore belle et très avenante, la señorita était une jeune fille délicieuse, la petite-fille de la première, ainsi que nous devions l'apprendre. Toutes deux étaient vêtues de noir, comme s'il se fût agi d'une visite à la Cour royale. Old Death s'avança vers les dames et leur serra la main. Les deux Lange s'inclinèrent de leur mieux. Je fis un pas vers la Señora, pris sa main dans le bout de mes doigts et la portai à mes lèvres. Cette politesse trouva sans doute grâce aux yeux de la dame, car elle me tendit ses joues, afin que je puisse y déposer le « beso de cortesia », le baiser de civilité, ce qui était une grande distinction pour moi. La señorita imita le geste de sa grand-mère, puis tout le monde prit place. Naturellement, on parla du but de notre voyage. Nous racontâmes ce qu'il nous parut bon de révéler sans omettre notre rencontre avec les Comanches. Les maîtres de la maison nous écoutaient attentivement et je pus même surprendre les coups d'œil qu'ils échangeaient entre eux. Lorsque nous eûmes terminé, le señor Atanasio nous pria de lui donner le signalement des deux hommes que nous poursuivions. Je sortis les deux photographies et les lui montrai. A peine la señora eut-elle jeté un regard sur les photos qu'elle s'écria :

— Ce sont les mêmes. Il n'y a pas de doute. N'est-il pas vrai, cher Atanasio ?

— Oui, affirma le caballero. Ces deux hommes ont passé la nuit dernière chez moi. D'ailleurs, nous ne tarderons pas à avoir de leurs nouvelles, car j'ai envoyé à leur suite quelques vaqueros qui vont sans doute être bientôt de retour et nous diront la direction qu'ils ont prise.

— Pourquoi avez-vous envoyé vos hommes à leur suite ?

— Parce que ces individus m'ont très mal remercié de mon hospitalité. Au dernier moment, ils ont éloigné sous un prétexte quelconque le vaquero chargé de la garde des chevaux, ont volé six bêtes, après quoi ils se sont enfuis.

— C'est abominable. Ils n'étaient donc pas seuls ?

— Non. Il y avait avec eux tout un groupe de recrues qui se dirigeaient vers le Mexique.

— Dans ce cas, je ne crois pas que vos hommes puissent, avoir raison d'eux. Ils ne seront pas suffisamment forts pour triompher de ces fripouilles.

— Oh ! mes vaqueros savent manier leurs armes, et j'ai choisi les plus énergiques d'entre eux.

— Gibson et Ohlert vous ont-ils parlé de leurs projets ?

— Ils ne nous en ont pas soufflé mot. Le premier semblait très en train et le second plutôt taciturne. Je ne me suis pas méfié d'eux. Comme ils m'en avaient prié, je leur ai fait visiter toute la maison et ils ont même pu voir l'Indien blessé que je garde cependant en secret.

— Un Indien blessé ? De quoi s'agit-il donc et comment est-il venu ici ?

Le caballero eut un sourire embarrassé, puis il se décida à parler.

— Oui, cela vous intéressera, señores, j'ai sous mon toit le délégué apache dont vous m'avez parlé et dont Winnetou a pansé les blessures sur le Rio-Lena. C'est le vieux chef Inda-Nischo.

— Inda-Nischo, l'« Homme Bon », qui mérite pleinement son nom ! C'est le plus vieux, le plus sage et le plus pacifique des chefs apaches ; il faut que je le voie.

— Je vous conduirai auprès de lui. Il est arrivé ici dans un état lamentable. Il faut que vous sachiez que le célèbre Winnetou me connaît et qu'il vient me rendre visite chaque fois qu'il se trouve dans les environs, car il sait qu'il peut avoir confiance en moi. C'est lui qui m'a amené le vieux chef. Celui-ci était blessé d'une balle au bras et d'une autre à la cuisse. La fièvre des blessés ne l'avait par épargné et, comme Winnetou se savait menacé par l'armée des Comanches il a amené le malade à l'« Estancia del Caballero ». Comment il a pu parvenir jusqu'ici en dépit de tous les obstacles, voilà ce qui est une énigme pour moi. Winnetou seul est capable d'un tel exploit. Mais, d'ici, ils ne purent continuer leur route, car Inda-Nischo ne se tenait plus sur sa selle, épuisé qu'il était par la fièvre. Il a perdu énormément de sang et il est âgé de plus de soixante-dix ans.

Lorsque nous nous fûmes levés et que nous nous retrouvâmes à nouveau dans l'escalier, je fis part au maître de la maison de mon désir de prendre un bain dans le fleuve.

— Dans ce cas, ce n'est pas la peine de remonter l'escalier je vous ferai conduire directement par la cour.

— Je croyais qu'il n'y avait pas de porte ici.

— Mais si, seulement elles sont secrètes. Je les ai fait installer au cas où j'aurais besoin de fuir si les Peaux-Rouges arrivaient à pénétrer à l'intérieur de la maison. Vous allez voir ça tout de suite.

Il écarta une petite armoire placée contre le mur et j'aperçus une ouverture donnant sur la cour. Elle était dissimulée au dehors par un buisson planté précisément à cette fin. Il me conduisit dehors et, désignant sur le mur extérieur un buisson analogue, poursuivit : Par là, vous pourrez sortir dehors sans qu'aucun étranger vous aperçoive. Ce sera la route la plus courte pour vous rendre au fleuve. Mais attendez un peu, je vais vous faire donner un costume plus confortable.

A ce moment, la cloche résonna à la porte d'entrée. Il alla l'ouvrir et je le suivis. Cinq cavaliers, tous des garçons bien découplés, apparurent. Je compris que c'étaient les hommes qu'il avait lancés aux trousses des voleurs de chevaux.

— Eh bien ! demanda-t-il, vous n'avez pas les bêtes ?

— Non, répondit l'un d'eux. Nous allions les atteindre quand, soudain, nous découvrîmes la piste de nombreux chevaux se superposant à celle des fuyards. Ainsi, ils avaient rencontré les Comanches. Nous avançâmes un peu et ne tardâmes pas à apercevoir leur groupe. Ils devaient être cinq cents au moins et nous ne pouvions affronter une telle armée.

— C'est juste. Il aurait été fort imprudent de risquer votre vie pour quelques bêtes. Les Comanches ont-ils traité les Blancs en amis ?

— Pour nous en rendre compte, il aurait fallu nous en approcher davantage.

— Dans quelle direction allaient-ils ?

— Vers le Rio-Grande.

— Ils s'éloignaient donc d'ici. Nous n'avons rien à craindre. C'est bien, vous pouvez retourner à vos troupeaux.

Les cinq gars s'éloignèrent. Mais le bon caballero se trompait gravement. Il y avait beaucoup à craindre, car, ainsi que nous devions l'apprendre, Gibson avait dit aux Comanches qu'un chef apache blessé se trouvait dans la maison du caballero. Aussitôt un groupe de guerriers s'était détaché du reste de la troupe, se dirigeant au galop vers la maison, dans l'intention de s'emparer de l'Apache et de punir le señor Atanasio de sa sympathie pour la tribu ennemie.

Cependant, celui-ci montait tranquillement l'escalier et bientôt un péon vint me dire de le suivre. Il me conduisit par la porte jusqu'au fleuve, puis me tendit le costume blanc qu'il avait apporté sur son bras.

— C'est pour vous, señor, me dit-il. Quand vous sortirez du bain, revêtez ce costume, je vais emporter tout de suite celui que vous portez en ce moment. Après votre bain, vous n'aurez qu'à tirer la cloche à la porte, on vous ouvrit immédiatement.

Il s'éloigna avec mes vêtements, tandis que je plongeais dans l'eau. Après cette journée caniculaire et notre course fatigante, ce fut pour moi un véritable délice que de m'ébattre dans ce cours d'eau frais. Je fis durer le plaisir une demi-heure environ, puis je sortis et endossai le costume blanc. Soudain, mon regard s'arrêta sur la rive opposée. A l'endroit où le fleuve formait une boucle, l'aperçus une longue file de guerriers avançant à la mode indienne. Je courus vite à la porte et sonnai. Le péon qui m'attendait m'ouvrit.

— Allons vite trouver le caballero, m'écriai-je, les Indiens marchent sur l'hacienda.

— Combien sont-ils ?

— Plus de cinquante.

L'homme, que mes paroles avaient effrayé sérieusement, se calma en entendant ce nombre.

— Pas plus ? Eh bien ! nous n'avons pas à les craindre. Nous pouvons tenir tête à plus de cinquante Peaux-Rouges. Et nous sommes prêts à les recevoir. Je ne peux pas monter chez le caballero, car je dois avertir les vaqueros. Prenez vos affaires, fermez la porte au verrou derrière moi, puis allez porter la nouvelle au señor Atanasio. Et surtout n'oubliez pas de retirer l'échelle une fois monté.

Je me conformai à ses indications, verrouillai la porte et retirai les deux échelles. Une fois sur le toit, j'aperçus le señor Atanasio et Old Death au sommet de l'escalier intérieur. Le maître de la maison prit très bien la nouvelle, surtout quand il apprit le nombre des guerriers.

— Ils semblent nourrir des intentions belliqueuses, dit Old Death, je vous conseille de prendre des mesures de défense sans tarder.

— C'est déjà chose faite. Chacun de mes hommes sait parfaitement ce qu'il doit faire en pareil cas. Voyez-vous là-bas mon péon courir vers les chevaux. Il en enfourchera tout de suite un pour aller avertir les vaqueros et, dans dix minutes au plus tard, ceux-ci auront rassemblé leurs troupeaux. Deux d'entre eux resteront auprès des bêtes ; les autres se prépareront à recevoir les Peaux-Rouges. Leurs lassos sont des armes redoutables, car les vaqueros savent les manier beaucoup mieux que les Indiens. Leurs fusils portent plus loin que les flèches et les vieilles armes à feu des sauvages ; ils n'ont rien à craindre de cinquante Indiens. Quant à nous, nous sommes tout à fait en sécurité dans l'estancia. Personne ne franchira ce mur. D'ailleurs, je compte sur vous: Le nègre compris, vous êtes cinq hommes bien armés. Avec moi et mes huit péons, cela fait quatorze hommes. Aucun Indien n'arrivera à forcer cette porte. D'ailleurs, ils n'ont pas de raisons de m'en vouloir.

Mais Old Death hocha la tête d'un air de doute :

— M'est avis que ces Comanches viennent ici chercher l'Apache blessé.

— Comment sauraient-ils qu'il se trouve ici ?

— Gibson, l'homme que nous poursuivons, a vu chez vous le chef apache et il a dû mettre les Comanches au courant pour gagner leur faveur. Si je me trompe, je consens à ne plus être appelé Old Death. Qu'en pensez-vous ?

— C’est possible, dit le señor Atanasio, mais dans ce cas les Comanches exigeront que je leur livre le blessé.

— Certainement. Et vous pensez leur donner satisfaction ?

— Jamais de la vie : Winnetou est mon ami. Il m’a confié l’ « Homme-Bon » et je ne peux trahir sa confiance. Les Comanches n’auront jamais le blessé. Nous nous défendrons.

Old Death tendit la main au señor Atanasio et dit :

— Vous êtes un homme d’honneur et vous pouvez compter sur notre aide. Le chef des Comanches est mon ami. Peut-être réussirai-je à éviter une bataille ? Avez-vous montré à Gibson les portes secrètes du mur ?

— Non, señor.

— C’est parfait. Tant que les Peaux-Rouges ne connaîtront pas cette entrée, nous aurons le dessus. Descendons maintenant chercher nos armes.

Pendant mon absence, on avait désigné à mes compagnons les chambres qu’on nous destinait et nos bagages y avaient été déposés. La mienne était située sur la façade de la maison et était éclairée par deux meurtrières. J’y retrouvai mon fusil. J’allais justement le détacher du mur quand mon regard tomba par hasard dehors et j’aperçus les Indiens surgir de sous les arbres, tout près de la maison. Ils avançaient au galop, non pas en criant selon leur habitude, mais en observant un silence de mauvais augure. C’étaient des Comanches, je pus les reconnaître aux couleurs qui couvraient leur visage. Ils étaient armés de lances, d’arcs et de carquois. Seul le chef portait un fusil. Certains d’entre eux avaient des objets de forme allongée attachés derrière leurs chevaux. Je crus reconnaître des pieux de tente, mais je ne tardai pas à constater mon erreur. Naturellement, je quittai aussitôt la chambre pour aller prévenir les autres. Dans le corridor, je me trouvai face à face avec Old Death.

— Attention ! cria-t-il. Ils essaieront d’escalader le mur. Ils apportent de jeunes arbres pour s’en servir comme d’échelles. Vite sur le toit !

Mais cela ne pouvait se faire aussi vite qu’il l’aurait désiré. Les péons se trouvaient à l’étage inférieur, où était l’office. D’ailleurs nous deux, nous fûmes également empêchés de monter rapidement, car les deux dames apparurent dans le couloir en poussant des cris d’angoisse. Deux minutes s’écoulèrent avant que nous pussions atteindre l’escalier, ce qui était une perte considérable de temps vu les circonstances. Les conséquences de ce retard ne se firent pas attendre, car, une fois sur le toit, nous aperçûmes un Indien qui arrivait déjà au bord de l’étage supérieur. Il était suivi de plusieurs autres. Nous avions nos armes, mais ne pouvions empêcher les Indiens de monter, à moins de les abattre. Avec l’aide des arbustes qu’ils avaient apportés, ils avaient escaladé le mur extérieur et grimpaient maintenant vers le toit avec une rapidité incroyable.

— Braquez vos armes sur eux ! cria Old Death. Ne les laissez pas monter ! II nous faut à tout prix gagner du temps.

Je comptai vingt-cinq Peaux-Rouges, dont aucun n’avait émis jusque-là le moindre cri. Nous étions cernés. Mais Ils n’osaient pas se jeter sur nous et restaient accrochés sur le bord du toit, leurs armes à la main. Ils avaient laissé leurs lances en bas pour ne pas être gênés dans leur ascension. Le caballero fit quelques pas vers eux et leur demanda, dans un mélange d’espagnol, d’anglais et d’indien, jargon courant dans cette région :

— Que désirent les hommes rouges ? Pourquoi pénètrent-ils dans ma maison sans demander auparavant mon autorisation ?

Le chef, qui avait maintenant son fusil à la main, fit à son tour quelques pas en avant et répondit :

— Les guerriers comanches sont venus ici, car le Visage Pâle est leur ennemi. Le soleil de ce jour est le dernier que ses yeux verront.

— Je ne suis pas l’ennemi des Comanches, j’aime tous les hommes rouges sans distinction de tribu.

— Le Visage Pâle ment honteusement. Dans cette maison se trouve un chef apache et ces chiens sont les ennemis des Comanches. Celui qui accueille un Apache est notre ennemi et doit mourir.

— Caramba ! Vous prétendez peut-être me défendre de recevoir chez moi qui bon me semble. De quel droit ? Qui commande ici ? Vous ou moi ?

— Les guerriers comanches ont pénétré dans cette maison, donc ils en sont les maîtres. Livre-nous sur-le-champ l'Apache, à moins que tu ne cherches à nier sa présence ici en mentant effrontément.

— Je n'en ai aucunement l'intention. Seul celui qui a peur peut mentir. Et moi je n'ai pas peur des Comanches et je vous...

— Halte ! s'écria Old Death en l'interrompant.

Puis il ajouta en baissant le ton :

— Ne faites pas de bêtises, señor !

— Ensuite, il se tourna vers le Peau-Rouge :

— Les paroles de mon frère nous causent un grand étonnement. Pourquoi les Comanches se figurent-ils qu'un Apache se trouve dans cette maison ?

— Nous le savons, répondit laconiquement l'interpellé.

— Dans ce cas, vous êtes mieux renseignés que nous.

— Tu veux dire que nous faisons erreur. Tu mens !

— Et toi, tu viens de prononcer là une parole que tu paieras de ta vie si tu oses la répéter. Je ne permets pas qu'on me traite de menteur. Tu vois bien que nos armes sont pointées sur toi. Un geste de moi et tous tes hommes tomberaient raides morts.

— Mais les autres nous vengeront cruellement. Dehors, il y a encore beaucoup de guerriers comanches, plus de dix, plus de dix fois cinq. Ils viendront raser cette maison et la feront disparaître de la surface de la terre.

— Ils ne pourront pas franchir le mur, car cette fois nous sommes avertis. Nous les saluerons avec des balles que nous enverrons d'ici, de sorte qu'aucun d'eux n'y échappera. D'ailleurs, mon nom est Kocha-Pehve et j'ai fumé le calumet de paix avec Oyo-Koltsa. De plus, pas plus tard qu'hier j'ai parlé à son fils Awat-Vila et j'ai passé la nuit dans le cercle de ses guerriers. Je suis l'ami des Comanches, mais, s'ils nous traitent de menteur, je leur répondrai avec des balles.

Un murmure parcourut les rangs des Peaux-Rouges. Leur chef se tourna vers ses hommes et leur dit quelque chose à voix basse. A la façon dont ils regardaient Old Death, on pouvait comprendre que son nom avait produit une profonde impression sur eux. Après de courts conciliabules, le chef se tourna à nouveau vers Old Death :

— Les guerriers comanches savent que la « Vieille-Mort » est un ami du « Castor-Blanc », mais ses paroles ne sont pas celles d'un ami. Pourquoi nous cache-t-il la présence de l'Apache ?

— Je ne vous cache rien, mais je déclare catégoriquement qu'aucun Apache ne se trouve sous ce toit.

— Pourtant, nous venons d'apprendre qu'Inda-Nischo est ici. C'est un Visage Pâle, qui s'est placé sous la protection des Comanches, qui nous l'a appris.

— Quel est le nom de ce Visage Pâle ?

— Ce nom n'est pas fait pour la bouche des Comanches. C'est quelque chose comme Ta-hi-ha-ho.

— Ne serait-ce pas Cavilano ?

— C'est cela même.

— Dans ce cas, les Comanches ont commis une grave erreur. Je connais cet homme, c'est un fripon dont la langue ne connaît que les mensonges. Les guerriers comanches regretteront de l'avoir pris sous leur protection.

— Mon frère se trompe. Le Visage Pâle nous a dit la vérité. Nous savons que Winnetou a amené ici l'« Homme-Bon » et qu'il a traversé ensuite l'Avat-Hono[8]. Mais nous le poursuivons et nous ne tarderons pas à l'attacher au poteau de torture. Nous savons aussi que l'« Homme-Bon » est blessé au bras et à la jambe. Nous savons même l'endroit exact où il se trouve.

— Tu persistes dans ton erreur. Quand Old Death vous dit que vous avez été trompés, vous pouvez le croire. Si toutefois vous voulez forcer l'entrée de la maison, libre à vous de l'essayer. Ne voyez-vous pas qu'un seul d'entre nous suffirait pour vous en empêcher ? Posté en bas de

[8] Le Grand-Fleuve, le Rio-Grande.

l’escalier, il peut abattre quiconque oserait s’y aventurer. Vous nous avez attaqués comme des ennemis. Nous vous engageons à descendre, à sonner à la porte et à demander la permission d’entrer, ainsi qu’il convient entre amis.

— La « Vieille-Mort » nous donne un conseil très avantageux pour lui, mais pas pour nous. S’il n’a rien sur la conscience, il n’a qu’à nous laisser entrer dans la maison.

— Devrais-je affronter un millier de Comanches que je ne le permettrais pas. N’essaie pas d’envoyer un messager pour avertir les autres guerriers comanches, car nos balles ne les épargneraient pas. Je suis un ami des Comanches, je le répète, mais, puisqu’ils sont venus ici en ennemis, c’est en ennemis qu’ils seront traités.

Pendant toute cette scène, nos armes restaient braquées sur les Indiens. Bien qu’ils eussent réussi à grimper sur le toit, nous avions un grand avantage sur eux. Leur chef s’en rendait parfaitement compte et il tint à nouveau conseil avec ses guerriers. Mais notre situation n’était pas non plus enviable. D’un air pensif, Old Death se grattait l’oreille.

— Cette histoire n’est pas gaie, dit-il enfin. La sagesse nous interdit de témoigner de l’hostilité aux Comanches. Si les autres s’amenaient, nous passerions un mauvais quart d’heure. Si au moins on pouvait cacher l’Apache afin que les autres ne le trouvent pas. Mais je connais bien cette maison et je sais qu’elle ne contient pas de cachette sûre.

— Mettons-le dehors, suggérai-je.

— Dehors ? ricana le vieux. Et de quelle façon, s’il vous plaît ?

— Avez-vous donc oublié les portes secrètes ? Elles sont ménagées dans le mur de derrière alors que les Comanches sont massés par-devant et ne pourront par conséquent pas remarquer nos allées et venues. A mon sens, il faudrait que l’Apache aille se cacher dans le fourré près du fleuve jusqu’au départ des Comanches.

— Cette idée n’est pas mauvaise, admit Old Death. J’avais complètement oublié ces portes. Mais qu’arrivera-t-il si les Comanches ont posté des sentinelles tout autour du fort ?

— Je ne crois pas qu’ils aient pu le faire. Ils ne sont pas très nombreux et quelques-uns d’entre eux sont déjà chargés de la surveillance des chevaux devant la maison. Voici encore une autre idée : ne pourrions-nous pas faire entrer les dames dans la chambre qu’occupait le malade. Quand les Comanches verront que c’est l’appartement des femmes, ils ne penseront jamais que l’Indien a pu y être hospitalisé.

— C’est très juste, remarqua le señor Atanasio. On n’aura qu’à transporter quelques hamacs pour transformer cette pièce en appartement féminin. Les dames n’auront qu’à se coucher. Quant à une cachette pour l’Apache, je pense à l’endroit du fleuve où vous vous êtes baigné. Vous y trouverez des pétunias en fleurs sous lesquels nous avons un canot. Aucun Comanche n’irait l’y dénicher. Vous irez l’accompagner avec Petro. On ne laissera les Indiens entrer dans la maison qu’à votre retour.

Je descendis l’escalier avec le péon qui répondait au nom de Pétro. Les deux dames attendaient avec anxiété des nouvelles sur la tournure des événements. Lorsque nous les eûmes mises au courant de la situation, elles nous aidèrent activement à réaliser notre plan et apportèrent elles-mêmes les couvertures et les hamacs.

On enveloppa l’Apache avec une des couvertures. Lorsqu’il apprit que les Comanches étaient arrivés pour s’emparer de lui, il me dit d’une voix éteinte :

— Inda-Nischo a déjà vu beaucoup d’hivers et ses jours sont comptés. Pourquoi les Visages Pâles se laisseraient-ils tuer à cause de lui ? Qu’ils le livrent aux Comanches, mais qu’ils le tuent auparavant. C’est une faveur qu’il demande à ses hôtes.

Je lui répondis en secouant énergiquement la tête. Puis nous le sortîmes de sa chambre. Nous glissâmes inaperçus par la porte dissimulée sous un buisson et nous dirigeâmes vers le fleuve. Nous dûmes traverser un espace découvert et j’inspectai les environs avant de m’y engager. A ma grande déception, j’aperçus un Comanche assis sur le sol, près d’une lance et d’un arc. Il était sans doute chargé de la surveillance de ce côté du mur, ce qui compliquait considérablement notre tâche.

— Il nous faut rebrousser chemin, dit le péon. Nous pourrions tuer ce Comanche, mais cela nous attirerait la vengeance des autres.

— Non, il ne peut être question de le tuer, mais il faudrait essayer de l'éloigner d'ici.

Je quittai les deux hommes pour ne pas les trahir, me glissai vers le buisson près du mur, puis en sortis, en faisant semblant d'arriver d'une autre direction. Le Comanche ne m'aperçut pas tout de suite, mais, le moment d'après, il bondit à ma vue. Je tournai la tête de côté pour qu'il ne pût me reconnaître ensuite. Il me cria de m'arrêter et, comme je ne m'exécutais pas, il saisit son arc, prit une flèche dans son carquois et tendit l'arc. En quelques bonds rapides, j'atteignis un fourré de la rive avant qu'il ait eu le temps de viser. Je me jetai à l'eau et me mis à nager sur le dos vers la rive opposée. L'Indien me suivit et me mit en joue du bord du fleuve. Il fit partir sa flèche et je plongeai aussitôt dans l'eau. Le projectile ne m'avait pas atteint. En surnageant à nouveau, j'aperçus le Peau-Rouge toujours au même endroit dans une attitude d'attente. Il remarqua que je n'étais pas blessé, mais il n'avait pas avec lui d'autres flèches et son carquois était resté à son poste. Il jeta donc son arc et sauta à l'eau. Je n'attendais que cela. Afin de l'attirer vers moi, je faisais semblant d'être mauvais nageur. La distance qui nous séparait se réduisait à vue d'œil. Soudain, je me laissai descendre au fond de l'eau et me mis à nager en aval. Lorsque je remontai à la surface, je constatai que je me trouvais tout près du bord. Maintenant, j'avais l'avance qu'il me fallait ; je me précipitai sur la rive et sautai dans les buissons. J'avisai un chêne qui se prêtait très bien à l'exécution de mon projet. Je le dépassai d'abord, puis je décrivis un arc, revins sur mes pas pour me cacher derrière le tronc épais. J'attendais l'arrivée du Peau-Rouge qui suivait mes traces parfaitement visibles. Il arriva, en effet, tout ruisselant d'eau et en éternuant fortement. En suivant ma piste, il dépassa l'arbre et je sautai derrière lui. Il soufflait si fort qu'il n'avait pas entendu le bruit de mes pas. Je courus à longues enjambées, puis d'un bond fonçai sur lui, de sorte qu'il s'abattit de tout son poids sur le sol. Je le tenais à la gorge. Deux coups de poing sur le crâne et il ne remua plus. A quelques pas de là se trouvait un platane cassé dont le tronc était penché au-dessus du fleuve. C'était une excellente occasion d'atteindre l'eau sans laisser de trace. Je sautai sur le tronc et, une fois au-dessus du fleuve, je plongeai dans l'eau.

Je ne tardai pas à apercevoir le fourré de pétunias dont Atanasio m'avait parlé. Je nageai dans cette direction, détachai le canot et me mis à ramer vers l'endroit où je comptais retrouver l'Apache. Là, j'attachai l'embarcation et sautai sur la rive. Il fallait faire vite avant que le Comanche ne reprit connaissance. Nous portâmes l'Apache dans le canot et lui installâmes avec la couverture une couche aussi confortable que possible. Le péon se retira dans la maison, et je dirigeai le canot vers les buissons de pétunias, l'y attachai, rejoignis la rive à la nage et enlevai mon costume pour en faire sortir l'eau tant bien que mal. Puis je l'endossai à nouveau, les yeux fixés sur l'autre rive pour voir si le Comanche était revenu à lui et s'il avait surpris notre manège. Mais je n'aperçus rien. Je regagnai donc l'estancia par la porte secrète. Tout cela m'avait pris un quart d'heure environ. Je reçus des mains de la señora un costume sec et j'aurais pu rire au nez du Comanche qui se serait avisé d'affirmer que je venais de me livrer à de petits exercices de natation.

Les dames s'étendirent sur les hamacs apportés dans la chambre du malade tandis que nous remontions sur le toit, non sans avoir pris la précaution d'emporter nos armes. Les camps adverses étaient toujours en conversation. Old Death continuait à affirmer que l'inspection de l'habitation était une insulte pour le propriétaire. Lorsque je lui eus annoncé que l'Apache était en sécurité, il eut l'air de se laisser peu à peu convaincre et finit par déclarer que cinq Comanches étaient autorisés à vérifier par eux-mêmes qu'aucun Apache ne se trouvait dans la maison.

— Pourquoi cinq seulement ? demanda le chef. Old Death peut nous faire confiance, nous ne toucherons à rien et ne volerons pas la moindre chose.

— Eh bien ! nous vous prouverons notre bonne foi. Entrez tous dans la maison, afin que chacun de vous puisse se persuader que j'ai dit la vérité. Mais j'exige que vous déposiez auparavant vos armes. C'est une sorte de gage au cas où vous commettriez une indélicatesse à l'intérieur de l'habitation.

Les Peaux-Rouges se cabrèrent en entendant cette condition, mais finirent par se rendre. Ils se débarrassèrent de leurs armes, de leurs carquois et de leurs couteaux. Dehors, les vaqueros armés attendaient le signal de leur maître, sans lequel ils ne devaient rien entreprendre.

On décida que ce serait le maître de la maison et Old Death qui ouvriraient les pièces aux Comanches. Deux d'entre nous restèrent sur le toit ; les dix autres se partagèrent en deux groupes,

dont chacun se posta dans un couloir, les armes à la main, au cas où les Peaux-Rouges outrepasseraient la permission qu'on leur avait accordée. Je me trouvais dans un des couloirs devant la chambre qui avait été occupée par l'Apache. Les Comanches se dirigèrent tout droit vers cette porte. On voyait à l'expression des Indiens qu'ils s'attendaient à y trouver l'« Homme-Bon ». Mais, au lieu de celui-ci, ils aperçurent deux dames en train de lire dans des hamacs.

— Uff ! s'écria le chef visiblement déçu, il n'y a que des squaws.

— Oui, ricana Old Death, et vous prétendiez que c'était un chef des Apaches qui se trouvait ici, mais vous voyez maintenant que le Visage Pâle a menti. Allez chercher votre homme !

Le chef jeta un regard circulaire sur la pièce.

— Un guerrier ne franchit pas le seuil du wigwam des femmes, déclara-t-il. Aucun Apache ne se trouve ici.

— Cherchez ailleurs, si vous voulez.

L'inspection des Peaux-Rouges ne dura pas moins d'une heure. Comme ils ne trouvèrent aucune trace de l'Apache, ils retournèrent à nouveau à la première pièce. Les dames durent quitter les lieux, qui furent consciencieusement visités. Les Peaux-Rouges allèrent jusqu'à soulever les couvertures et les matelas étendus à même le parquet. Ils examinèrent même ce dernier pour s'assurer qu'il ne comportait pas de trappe. Enfin, ils se persuadèrent que leur ennemi ne se trouvait pas dans l'estancia.

— Je vous l'avais bien dit, conclut Old Death, mais vous vous refusiez à ajouter foi à mes paroles. Vous avez plus de confiance dans un menteur qu'en un ami des Comanches. La prochaine fois que je verrai le « Castor-Blanc », je me plaindrai à lui de votre conduite.

— Notre frère blanc veut-il voir notre chef ? Dans ce cas, il peut venir avec nous.

— Ce n'est pas possible, mon cheval est fatigué et je ne puis partir que demain matin, mais les guerriers comanches quitteront cette région aujourd'hui même.

— Non, nous restons ici. Le soleil se couche et nous ne voyageons jamais la nuit. Nous partirons dès l'aube et notre frère blanc pourra faire route avec nous.

— D'accord, mais je ne serai pas seul à vous accompagner, j'ai plusieurs amis avec moi.

— Vos amis seront les bienvenus sous la tente du « Castor-Blanc ». Nos frères blancs nous permettront-ils de passer la nuit dans le voisinage de cette maison ?

— Je n'y vois pas d'inconvénient, répondit le Mexicain. Je viens de vous dire que je suis l'ami de tous les hommes rouges qui viennent chez moi avec des intentions pacifiques. Afin de vous le prouver, je vous offrirai un bœuf pour votre repas. Vous pourrez allumer un feu et le faire rôtir.

Cette promesse impressionna très favorablement les Comanches. Ils étaient maintenant persuadés de nous avoir soupçonnés à tort et ils s'efforçaient par une attitude pacifique de se faire pardonner leurs menaces. Ils s'attachaient à montrer l'estime que leur inspirait Old Death.

On descendit les échelles et on ouvrit la porte d'entrée. Quelques péons armés restèrent sur le toit pour monter la garde, car, bien que les Comanches parussent revenus à de bons sentiments, il importait d'être prudent. Nous descendîmes avec les guerriers rouges et l'ordre fut donné aux vaqueros de tuer un bœuf. Tous les chevaux des Comanches étaient groupés dans la partie antérieure du mur d'enceinte ; trois hommes les gardaient, un quatrième était posté de l'autre côté. Les quatre hommes furent relevés de leurs postes. L'un d'eux était celui que j'avais attiré sur la rive opposée du fleuve ; son vêtement sommaire était encore tout ruisselant d'eau. Il était revenu tout de suite à son poste et n'avait pas encore eu le temps de faire son rapport à son chef. Ce n'est qu'alors qu'il s'approcha de lui et lui raconta son aventure de façon à ne pas être entendu par les blancs. Il en était déjà à la fin de son récit lorsque son regard tomba sur moi. Sous son épaisse couche de peinture, son visage était à peu près inexpressif ; cependant, je crus y percevoir de la colère. Il me montra au chef et baragouina quelques mots en indien dont je ne pus saisir le sens. Le chef me jeta un regard scrutateur, vint vers moi et dit :

— Le jeune Visage Pâle a nagé tout à l'heure dans le fleuve. Il a terrassé mon guerrier par derrière.

Old Death, qui venait de se joindre à nous juste à point pour prendre ma défense demanda au chef de préciser ses accusations. Celui-ci conta ce qu'il savait. Le vieux se mit à rire d'un air insouciant :

— Les guerriers rouges semblent ne pas distinguer aisément les figures des hommes blancs. Il est même douteux que ce soit un Visage Pâle que le fils des Comanches ait aperçu.

— C'était bien un blanc, s'écria le guerrier d'un air convaincu, et ce n'était pas un autre que celui-là. J'ai très bien vu son visage quand il a nagé sur le dos. D'ailleurs, il portait le même costume blanc.

— Vraiment ? Il nageait tout habillé ? Regarde ton costume : il est trempé, le sien devrait donc l'être également. Touche-le et tu te rendras compte qu'il est parfaitement sec.

— Il a dû retirer son costume mouillé et en revêtir un autre sec.

— Comment serait-il rentré ? Vos guerriers ne montaient-ils pas la garde à la porte ? Ils l'auraient certainement aperçu.

Il finit par convaincre les Comanches et le gardien dupé lui-même qu'ils faisaient erreur. Lorsque enfin le Mexicain leur fit remarquer qu'il y avait des voleurs de chevaux dans les environs et que l'homme en question devait en être un, les Comanches se rassurèrent complètement. La seule énigme à éclaircir était l'absence de toute piste laissée par l'étranger. Afin de la résoudre, le chef alla inspecter l'endroit avec son gardien. Par bonheur, la nuit était déjà tombée, de sorte que cette expédition n'eut aucun résultat.

La journée se termina tranquillement et la nuit s'écoula sans incident. Je fus de bonne heure tiré du sommeil par Old Death. Les Comanches déjeunaient avec le reste du rôti de la veille. Ensuite, ils allèrent abreuver leurs chevaux au fleuve. Heureusement, l'endroit où ils s'arrêtèrent était éloigné de celui où l'Apache se trouvait caché. Le Mexicain et les deux dames ne trahissaient en rien l'inquiétude que leur causait le sort de leur hôte blessé. Lorsque le maître de la maison vit les chevaux que les vaqueros avancèrent, il hocha la tête d'un air désapprobateur et se tourna vers Old Death.

— Ce ne sont pas des montures pour vous, señor. Vous êtes un vieil ami à moi et, puisque je vois que vous êtes très attaché à votre jeune compagnon, je tiens à vous offrir à tous les deux des chevaux dignes de vous.

Nous acceptâmes avec joie l'offre du Mexicain. Sur son ordre, les vaqueros nous amenèrent deux chevaux à demi sauvages. Nous prîmes congé de notre hôte et des deux dames et partîmes avec les Comanches. Après environ deux heures de trajet, nous parvînmes à l'endroit où nos compagnons indiens s'étaient séparés du gros de la troupe. Au sud se trouvait le passage de l'Aigle sur le Rio-Grande et le Fort Dunkan, que les Rouges tenaient à éviter. Peu à peu, l'herbe commençait à reparaître : nous avions maintenant le désert de Nueces derrière nous. La piste que nous suivions formait une ligne droite qu'aucune autre ne venait croiser. Les Comanches n'avaient pas fait de rencontre. La végétation était de plus en plus riche et nous ne tardâmes pas à apercevoir à l'horizon un bois. Cela nous annonçait la proximité du Rio-Grande-del-Norte.

— Uff ! s'écria le chef des Comanches. Il n'y a pas de Visages Pâles aux environs et personne ne nous empêchera de traverser le fleuve. Ces chiens d'Apaches auront bientôt de nos nouvelles et nous les entendrons hurler de peur à la vue de nos guerriers.

Nous continuâmes notre course à l'ombre des platanes, des ormes, des frênes et des gommiers et nous nous trouvâmes bientôt au bord du fleuve. Le « Castor-Blanc » était un guide excellent. La longue piste qu'il nous avait laissée menait tout droit à l'endroit du fleuve où l'on pouvait passer à gué. Le Rio-Grande était à cet endroit très large, mais peu profond. Des bandes de sable émergeaient de l'eau, mais c'était du sable mouvant et il était dangereux de s'y fier. La plaine qui s'étendait au-delà du fleuve portait des traces très nettes menant vers l'ouest et légèrement orientées vers le sud, mais il ne fallait pas espérer rejoindre les Comanches le jour même. Le sable rejeté vigoureusement en arrière par les sabots des chevaux nous indiquait que la caravane avançait avec une grande vitesse. Vers midi, nous croisâmes une chaîne de montagnes assez basses et de forme bizarre, puis la plaine reprit. La nuit commençait à tomber lorsque nous constatâmes avec stupéfaction que la piste changeait brusquement de direction. Un quart d'heure auparavant, nous avions dépassé la route menant de San-Fernando à Baya. Maintenant, les traces prenaient la

direction sud-ouest. Pourquoi ? Il y avait certainement à cela une raison quelconque. Old Death n'eut pas de peine à le deviner. Par les empreintes des sabots, on pouvait déduire que les Comanches avaient fait halte à cet endroit. Une piste de deux cavaliers venant du nord rejoignait ici celle des Comanches. Le vieux descendit de son cheval, examina les empreintes et déclara :

— Deux hommes, des Peaux-Rouges, ont rencontré ici les Comanches. Ils leur ont apporté une nouvelle qui a incité le « Castor-Blanc » à modifier sa direction. Il ne nous reste qu'à en faire autant.

On choisit un endroit pour camper, les Rouges désignèrent des sentinelles auxquelles ils confièrent la surveillance des animaux. L'inspection effectuée dès le lendemain révéla que nous nous trouvions tout près d'un cours d'eau. Nous imitâmes leur exemple et continuâmes à suivre leur piste. Vers midi, la piste tournait à nouveau vers l'ouest et nous vîmes dans cette direction des montagnes nues surgir à l'horizon. Old Death prit un air pensif. Nous lui en demandâmes la raison.

— Cette histoire ne me plaît pas du tout. Je ne comprends pas pourquoi le « Castor-Blanc » s'aventure dans cette région. Savez-vous seulement où nous sommes ?

— Oui, nous nous approchons du désert de Mapimi.

— Et connaissez-vous ce désert ?

— Non.

— Sachez alors que le Mapimi est un véritable guêpier d'où, en tout temps, des peuplades sauvages sont parties pour piller les pays voisins. Ne croyez pas cependant que, puisque c'est un carrefour des peuples, il s'agisse d'un pays fertile. On a remarqué que ce sont les régions désertiques qui ont toujours servi de point de départ aux migrations des peuples. Il est à peu près impossible de venir à bout des tribus qui nichent dans les gorges et dans les vallées de ce plateau. Je sais que plusieurs hordes d'Apaches y ont élu domicile. Si les Comanches se proposent de les attaquer, je les plains de tout mon cœur. Ils vont tout droit tomber dans un piège, car ils seront encerclés par les Apaches.

— Dans ce cas, nous aussi nous sommes en mauvaise posture.

— Oui mais notre sort ne m'inspire pas grande inquiétude. Nous n'avons pas fait de tort aux Apaches et il n'y a pas de raison qu'ils nous traitent en ennemis.

— N'est-il pas de notre devoir d'avertir les Comanches ?

— Ce serait inutile. Vous aurez beau répéter dix fois à un sot qu'il est sot, il ne vous croira pas. J'ai fait part au chef tout à l'heure de mes craintes. Mais il s'est moqué de moi en disant que son devoir était de suivre la piste du « Castor-Blanc » et que, si cela ne nous plaisait pas, nous n'avions qu'à tourner nos pas ailleurs.

— Quel insolent !

— Oui. Les Comanches ne sont pas précisément des hommes du monde. Je serais bien étonné si nous n'avions pas des difficultés d'ici peu. Nous venons de traverser la frontière, mais pourrons-nous la repasser ? Tout cela est écrit dans un livre que je n'ai pas encore lu...

A TRAVERS LE MAPIMI

Depuis la maison du Mexicain, nous avancions à une cadence accélérée. Les vivres des Indiens, qui consistaient en viande séchée, étaient épuisés. Quant à nous, il ne nous restait plus grand-chose des provisions dont le caballero nous avait pourvus au départ. Le terrain montait continuellement. Nous atteignîmes enfin les montagnes entrevues à midi. C'étaient des masses rocheuses sans trace de végétation. Nous les abordâmes en nous dirigeant toujours vers le sud. Entre les flancs escarpés des montagnes, la chaleur était encore plus intense que dans la plaine. Les chevaux ralentissaient maintenant leur marche. Le gros de la troupe des Comanches avait avancé également par ici à une vitesse moins grande, ainsi que nous pouvions nous en rendre compte par les empreintes. Des vautours planaient au-dessus de nos têtes, comme guettant le moment où nous tomberions d'épuisement. Enfin, une tache verte apparut devant nous ; c'était un mont boisé dont la vue redonna aussitôt des forces à nos chevaux. Le visage de Old Death s'éclaira.

Là où il y a de la végétation, il y a sans doute de l'eau et du gibier même dans cette région désolée. Nous allons forcer nos chevaux; plus intense sera maintenant leur effort, plus proche sera le moment où ils pourront se reposer.

La piste tournait à nouveau vers l'Est. Elle nous mena dans une gorge étroite au sortir de laquelle une vallée traversée par un cours d'eau apparut à nos yeux. Après avoir abreuvé nos chevaux et pris un bref repos, nous continuâmes notre route. Entre-temps, la nuit était tombée et il nous fallait chercher un endroit pour camper. Le chef des Comanches insista pour poursuivre la course jusqu'au bois prochain et force nous fut de nous conformer à son désir. Les chevaux butaient contre les rocs qui encombraient la route. La nuit était presque complète. Soudain, nous entendîmes des appels dans les environs. Le chef indien répondit d'un ton joyeux, car l'appel avait été lancé en langage comanche. Nous stoppâmes. Old Death et le chef s'avancèrent seuls et revinrent bientôt.

— Les Comanches campent par ici, annoncèrent-ils. Leur piste ne semblait pas l'indiquer, mais ils n'ont pas osé s'aventurer davantage sans explorer d'abord la région. C'est pourquoi ils ont préféré faire halte. Ils ont envoyé en reconnaissance, à midi, des éclaireurs qui ne sont pas encore revenus. Allons-y. Le camp n'est pas loin.

Nous nous remîmes en route et, bientôt, une dizaine de feux bas à la mode indienne brillèrent dans l'obscurité. Nous nous trouvions dans une vallée encaissée et, autant que je pouvais m'en rendre compte dans l'obscurité qui y régnait, des montagnes aux pentes très raides l'entouraient, ce que les Indiens considéraient comme une garantie de sécurité.

Un long moment s'écoula avant qu'un Comanche vînt nous chercher pour nous conduire auprès du chef qui s'était installé près du feu central. Il était en compagnie de deux hommes qui semblaient des guerriers distingués. Ses cheveux blancs et longs étaient relevés en casque et ornés de trois plumes d'aigle. Il était chaussé de mocassins et vêtu d'un pantalon de drap, d'un gilet et d'une veste de tissu plus clair. Près de lui était posé son fusil, à sa ceinture était passé un pistolet. Il était en train de prendre son repas. L'odeur du rôti de cheval flottait dans l'air. Tout près de l'endroit où il se trouvait assis, une source bruissait. Il tenait à la main un couteau et un morceau de viande qu'il posa en nous apercevant.

Nous n'étions pas encore descendus de nos chevaux que déjà un cercle de guerriers s'était formé autour de nous, parmi lesquels je reconnus plusieurs blancs. On s'occupa de nos chevaux et, comme Old Death ne semblait pas y voir d'inconvénient, je ne m'opposai pas à ce qu'on les emmenât. Le chef se leva et ses deux compagnons l'imitèrent. Il s'avança vers Old Death, lui tendit la main à la manière des blancs et lui dit d'un ton amical :

— Mon frère Old Death cause une grande surprise aux guerriers comanches. Comment aurions-nous pu prévoir cette rencontré ? Il est le bienvenu parmi nous, car il acceptera sans doute de combattre à nos côtés contre ces chiens d'Apaches ?

Tout cela était dit dans le jargon courant dans ces régions, mélange de plusieurs langues, ce qui nous permit de deviner le sens de ces paroles. Old Death lui répondit dans le même idiome :

— Le sage Manitou conduit ses enfants blancs et rouges sur les chemins étranges. Heureux celui qui rencontre sur chacun de ses chemins un ami sur la parole duquel il peut compter. Le « Castor-Blanc » consentira-t-il à fumer le calumet de paix avec mes compagnons ?

— Tes amis sont mes amis et celui que tu aimes m'est aussi cher. Qu'ils s'installent à mes côtés afin de fumer le calumet de paix avec le chef des Comanches au nom de la paix.

Old Death s'assit et nous en fîmes autant. Seul le nègre s'écarta du groupe pour aller un peu plus loin s'étendre sur l'herbe. Les Peaux-Rouges se tenaient en cercle, immobiles comme des statues.

Il me fut impossible de distinguer les traits des blancs à la lumière falote des feux. Oyo-Koltsa détacha son calumet de son cordon, le bourra de tabac tiré de la bourse accrochée à sa ceinture, et l'illumina. Puis recommença la cérémonie à laquelle nous nous étions déjà livrés avec son fils.

Le chef pria ensuite Old Death de lui raconter quel hasard l'amenait dans ces parages. Le vieux se rendit à son désir, mais d'une façon qui ne pouvait inspirer de la méfiance aux Comanches, ni envers nous ni envers le señor Atanasio. Le « Castor-Blanc » prit un air pensif et, après un long silence :

— J'ajoute foi aux paroles de mon frère, dit-il Même si je voulais douter, je ne trouve rien dans son récit qui puisse me paraître suspect. Toutefois, il me faut aussi croire cet autre Visage Pâle, car il n'a aucune raison de tromper les guerriers comanches, d'autant plus qu'un mensonge lui coûterait la vie. Il est avec nous et, s'il nous avait menti, il aurait, depuis longtemps, pris la précaution de nous quitter. Il ne me reste donc plus qu'à conclure que l'un de vous a dû se tromper.

Ce chef indien faisait preuve d'une grande sagacité et il importait de se tenir sur ses gardes. Old Death n'y manqua pas.

— Il faut, en effet, supposer que l'un de nous s'est trompé. Mais il ne fait pas de doute que c'est l'autre Visage Pâle. Old Death se trompe rarement, mon frère rouge doit le savoir. Par contre, lui-même est victime d'une supercherie.

— Comment ? demanda le « Castor-Blanc ». Qui donc a osé m'induire en erreur ?

— Les Visages Pâles qui font route avec tes guerriers.

— Prouve-le. Celui qui, après avoir fumé avec moi le calumet de paix, me trompe doit mourir.

— Ainsi donc tu es allé jusqu'à fumer avec eux le calumet de paix ? Si j'avais été là, je t'en aurais empêché. Je te donnerai la preuve que tu réclames. Dis-moi d'abord si c'est au président Juarez que tu as voué fidélité.

Le chef eut un geste dédaigneux.

— Juarez est un Peau-Rouge dévoyé qui habite dans une maison et vit à la manière des blancs. Les guerriers comanches ont mis leur courage au service de Maximilien qui, en échange, leur a offert des armes, des chevaux et des couvertures et qui leur livrera les Apaches. Les Visages Pâles eux aussi sont des amis de Maximilien.

— Voilà qui n'est pas vrai. Ils t'ont menti honteusement. Ils se rendent au Mexique pour s'engager dans l'armée de Juarez. Mes compagnons peuvent en témoigner. Les blancs que tu as acceptés en ta compagnie sont des recrues pour l'armée ennemie. C'est avec des ennemis que tu as fumé le calumet de paix.

Une flamme de colère brilla dans les yeux du chef. Il voulut parler, mais Old Death l'interrompit :

— Laisse-moi continuer. Je te répète que ces Visages Pâles sont partisans de Juarez. Ils sont passés dans la maison du señor Atanasio, qui est un ami de Maximilien et qui avait chez lui un chef des troupes de ce dernier. Les Visages Pâles l'auraient tué s'ils l'avaient reconnu. C'est pourquoi le señor Atanasio a couvert son visage d'une couleur sombre pour lui donner l'aspect d'un Indien. Lorsque les Visages Pâles lui demandèrent qui il était, il répondit qu'il était l'« Homme-Bon », le chef des Apaches.

L'Indien fronça les sourcils. Il croyait son interlocuteur, mais se montrait circonspect.

— Pourquoi s'est-il fait passer précisément pour l'« Homme Bon » ?

— D’abord, il savait que les Apaches sont des alliés de Juarez et il voulait faire figure d’ami des Visages Pâles ; ensuite, il est vieux et porte des cheveux blancs, et personne n’ignore que l’ « Homme-Bon » est également blanc. Il a donc pensé tout naturellement à lui.

— Uff ! Je comprends maintenant Ce señor doit être un homme rusé pour avoir imaginé ce subterfuge.

— Mais il y a une chose que je ne comprends pas, reprit Old Death après un court silence. Pourquoi mon frère rouge a-t-il pris la direction du sud ? Pourquoi s’est-il engagé en plein désert ?

— Les Comanches se proposaient d’abord d’aller vers le nord, mais ils ont appris que Winnetou a pris le chemin du Rio-Conchos à la tête d’une grande armée et que, par conséquent, les villages apaches d’ici ne sont pas défendus. Cela nous permettra de prendre un butin précieux.

— Winnetou est allé au Rio-Conchos ? Hum ! Es-tu sûr que cette nouvelle n’est pas fausse ? De qui la tiens-tu ? Sans doute de ces deux Indiens qui sont venus vers toi du nord ?

— Oui. Vous avez remarqué leur piste ?

— Naturellement. Qui était-ce ?

— Deux hommes de la tribu des Topias, le père et le fils.

— Sont-ils toujours avec vous ? Puis-je leur parler ?

— Mon frère blanc est libre de faire tout ce que bon lui semble.

— Je n’ai qu’un seul désir : permets-moi de faire une petite tournée d’inspection dans le campement. Je voudrais me convaincre que toutes les mesures de sécurité ont été prises.

— Tu peux le faire, bien que ce soit superflu. Le « Castor-Blanc » a placé des sentinelles partout et envoyé des hommes en reconnaissance. Tout est donc en ordre.

Cependant Old Death me prit par le bras et m’entraîna vers le feu autour duquel les blancs étaient réunis. A notre vue, leur officier se leva et nous interpella en anglais d’un ton peu affable.

— Qu’est-ce que cela veut dire, messieurs ?

Le vieux sourit et, imperturbable :

— Les Comanches vous le diront tout à l’heure, c’est pourquoi je me dispense maintenant de vous répondre. Mais, par ailleurs, il y a parmi vous des voleurs de chevaux. Je vous prie de le prendre d’un peu moins haut quand vous parlez à Old Death. Sachez qu’un signe de moi suffirait pour dresser les Comanches contre vous.

Il se détourna d’un air hautain pour me laisser l’occasion de leur parler. J’avais déjà reconnu Gibson et William Ohlert dans le groupe. Le jeune poète avait Pair souffrant et désorienté. Je me tournai vers son ravisseur.

— A la bonne heure, monsieur Gibson, nous nous retrouvons donc finalement. J’espère que ce n’est pas pour nous séparer tout de suite.

Il me rit au nez, en feignant l’étonnement.

— A qui parlez-vous, *Sir* ?

— Mais à vous, naturellement.

— Je ne vois pas en quoi c’est naturel. Vous devez me prendre pour un autre. Vous cherchez un nommé Gibson, si je comprends bien, et je ne m’appelle pas ainsi.

— Un homme qui possède autant de noms de rechange que vous peut bien en renier un. N’est-ce pas Clinton que vous vous faisiez appeler à La Nouvelle-Orléans ? Et ensuite, à La Grange, señor Cavilano ? Si je vous ai suivi de New York jusqu’ici, ce n’est pas pour me laisser démonter par vos mensonges. Maintenant, ce sera à votre tour de me suivre là où je voudrai

— Tiens ! Et si je refuse ?

— Allons donc, Gibson, ne faites pas d’histoire, dit Old Death en se mêlant à la conversation.

— Monsieur, je vois que vous avez envie de recevoir un coup de couteau dans les côtes, dit Gibson en se rebiffant. Vous croyez peut-être que vous me faites peur parce que vous vous appelez Old Death ?

— Non, mon garçon, je ne tiens pas à te faire peur, mais j’entends que tu obéisses. Un mot de plus et je t’envoie une balle de revolver. Ces messieurs nous sauront gré de les avoir délivrés d’un coquin de ton espèce.

Il se dirigea dignement vers les deux Topias et je le suivis. Arrivé près des deux Indiens, il posa sur eux un regard scrutateur et se mit à interroger le plus âgé.

— Mes frères rouges sont venus du plateau de Topia ; les guerriers de là-bas sont-ils amis des Comanches ?

— Oui, répondit l'homme, nous avons déterré le tomahawk de guerre contre les Apaches et sommes partis vers le nord pour découvrir l'endroit où ils campaient.

— Et qu'avez-vous trouvé ?

— Nous avons vu Winnetou, le grand chef des Apaches. Il est parti avec tous ses guerriers pour combattre au-delà du Rio-Conchos. Nous sommes donc revenus afin de dire aux nôtres qu'il était temps d'attaquer les villages apaches. Chemin faisant, nous avons rencontré des Comanches et les avons conduits ici pour qu'ils nous aident à exterminer notre ennemi.

— Les Comanches vous en sauront sans doute gré. Mais depuis quand les guerriers topias ont-ils perdu leur loyauté ?

Il était évident que le vieux soupçonnait les deux Indiens, car son ton, quoique amical, avait la nuance spéciale qu'il prenait chaque fois qu'il avait une idée derrière la tête. Ses questions causaient un embarras évident aux Topias. Le plus jeune lui lançait des regards hostiles. Le père s'efforçait de garder son sang-froid, mais on voyait qu'il ne trouvait pas facilement ses réponses.

— Je ne vois pas ce que notre frère blanc trouve à redire à notre loyauté, dit-il. A-t-il des reproches à nous faire ?

— Je n'ai pas l'intention de vous affliger, mais à votre place, je me serais montré plus circonspect. Tes yeux ont vu la neige de plus d'un hiver, aussi dois-tu deviner ce à quoi je fais allusion.

— Pourtant je ne devine pas et je te prie de t'expliquer clairement, répondit l'autre d'un air provocant.

Old Death fit quelques pas, se pencha vers son interlocuteur et sa voix se fit sévère :

— Les guerriers comanches ont-ils fumé avec vous le calumet de paix et l'odeur de sa fumée a-t-elle pénétré vos narines ?

— Bien sûr.

— Dans ce cas, vous êtes obligés d'épouser leurs intérêts.

— Veux-tu insinuer que ce n'est pas ce que nous avons fait ?

Les deux hommes se regardaient droit dans les yeux. On eût dit qu'ils voulaient lire dans les pensées l'un de l'autre. Enfin Old Death répondit :

— Je vois que tu as enfin compris ce que je voulais dire. Si j'avais parlé, vous étiez perdus.

— Uff ! s'écria le Peau-Rouge en saisissant son couteau.

Son fils tira en même temps son tomahawk de sa ceinture. Old Death répondit à ces gestes menaçants par un simple hochement de tête.

— Je suis persuadé, dit-il, que vous ne resterez pas longtemps avec les Comanches. Quand vous aurez rejoint ceux qui vous ont envoyés ici, dites-leur que nous sommes vos amis. Old Death aime tous les hommes rouges et ne leur demande pas à quelle tribu ils appartiennent

La main de l'Indien crispée sur son couteau s'agita comme s'il se préparait à attaquer son adversaire.

— Enfin, pour qui nous prends-tu ? cria-t-il.

Le vieux saisit le bras de l'Indien, l'entraîna à l'écart du groupe et lui dit à l'oreille, de telle sorte que je puisse l'entendre :

— Vous êtes des Apaches.

L'Indien eut un mouvement de recul. Il dégagea son bras de l'étreinte du vieux et fit mine de lancer son couteau.

— Chien, tu mens !

Old Death ne broncha pas. Il n'esquissa pas le moindre geste pour parer le coup, et se contenta de murmurer :

— Tu veux donc tuer l'ami de Winnetou ?

Est-ce ces paroles ou le regard fier de mon vieil ami qui produisirent cet effet ? Toujours est-il que l'Indien laissa retomber son bras. Il approcha sa bouche de l'oreille de Old Death :

— Chut !

Puis il se détourna d'un air indifférent.

Nous étions sur le point de quitter le groupe pour aller rejoindre les Comanches lorsqu'une agitation qui venait de s'emparer des guerriers nous incita à rester où nous étions. Apparemment, le conseil qu'ils avaient tenu était terminé. Le chef avait donné un ordre à ses hommes qui quittèrent aussitôt le feu pour venir encercler celui près duquel nous nous trouvions. Les blancs étaient cernés. Le « Castor-Blanc » s'avança d'un air digne au milieu du cercle et leva le bras pour faire signe qu'il voulait parler. Un silence profond tomba tout autour. Les blancs ne se doutaient pas de la gravité du moment. Ils s'étaient levés. Seuls les deux Topias restaient assis d'un air impassible, comme si tout cela ne les concernait pas. William Ohlert n'avait pas non plus quitté sa place et il fixait le crayon qu'il tournait entre ses doigts.

Enfin le chef commença son discours d'un ton grave et en scandant bien ses paroles :

— Les Visages Pâles sont venus vers les Comanches en affirmant qu'ils étaient leurs amis. C'est pourquoi ils ont été accueillis et invités à fumer avec eux le calumet de paix. Mais voici que maintenant les Comanches apprennent qu'ils ont été trompés par les Visages Pâles. Le « Castor-Blanc » a bien pesé tout ce qui plaide en leur faveur et tout ce qui parle contre eux et il a tenu conseil avec les plus sages de ses guerriers. Tous sont d'accord pour reconnaître que les Visages Pâles ont abusé de notre amitié et qu'ils ne méritent plus notre protection. A partir de ce moment, notre alliance est rompue et l'hostilité prend la place de l'amitié.

Il s'arrêta de parler un moment. L'officier blanc saisit l'occasion pour lui demander :

— Qui donc est venu nous calomnier ici ? Ce sont sans doute ces quatre hommes accompagnés d'un nègre qui attirent sur nous un danger que nous n'avons pas mérité. Nous t'avons assuré et t'assurons encore que nous sommes les amis des Comanches.

— Qui t'a donné la permission de prendre la parole ? demanda le chef d'un air hautain. Quand le « Castor-Blanc » parle, vous n'avez qu'à attendre qu'il ait terminé. Les quatre Visages Pâles sont de braves et honnêtes guerriers ; nous connaissions Old Death bien des hivers avant d'avoir vu ton visage. Je viens maintenant vers vous pour vous annoncer notre décision. Écoutez-la sans m'interrompre, car...

— N'avons-nous pas fumé ensemble le calumet de paix ? interrompit à nouveau l'officier. Si vous nous traitez en ennemis, alors...

— Tais-toi, chien maudit ! tonna le chef. Des mots injurieux se pressent dans ta bouche. Tu sembles oublier que vous êtes entourés de cinq cents guerriers prêts à punir votre insolence. Vous avez obtenu notre alliance et fumé avec nous le calumet de paix uniquement par imposture: Mais les guerriers comanches connaissent la volonté du Grand Esprit. Ils respectent ses lois ; ils savent que vous vous trouvez encore sous la protection du calumet et que nous avons le devoir de vous traiter en amis tant que vous ne rejetez pas cette protection. Rouge est le tuyau du calumet, rouge est la couleur de la lumière du jour et de la flamme qui allume le calumet ; tant qu'elle n'est pas éteints règne la paix, mais, dès que le nouveau jour commencera, notre alliance sera dissoute. Maintenant, vous êtes encore nos hôtes, mais demain vous serez devenus nos ennemis. Vous pouvez rester ici et dormir, personne ne vous fera de mal. Mais dès l'aube vous quitterez ces lieux ! Je vous accorde une avance, cinq minutes comme disent les blancs. Ensuite nous vous poursuivrons. Vous pourrez emporter tout ce qui vous appartient, mais, quand nous vous aurons tués, nous nous emparerons de vos biens. Les deux d'entre vous que Old Death veut avoir resteront ici et ne devront pas partir avec les autres. Ils seront les prisonniers de Old Death, qui en fera ce qu'il voudra. Telle est ma volonté. Le « Castor-Blanc », le chef des Comanches, a parlé.

Il s'éloigna.

— Comment ? s'écria Gibson. Je suis maintenant le prisonnier de ce vieux ? Je...

— Taisez-vous ! cria l'officier. Tel est l'ordre du chef et on ne peut rien y changer. Je connais bien les Peaux-Rouges. D'ailleurs, je suis convaincu que le piège se refermera sur ceux qui nous l'ont tendu. Le matin est encore loin et bien des choses peuvent se passer d'ici là. Peut-être l'heure de la vengeance est-elle plus proche que l'on ne croit.

Ils se rassirent, tandis que les Comanches éteignaient leur feu et formaient un quadruple cercle autour des blancs. Old Death me fit sortir de ce cercle. Il avait l'intention d'aller faire une petite reconnaissance.

Lorsque nous fûmes seuls, je ne pus m'empêcher de lui demander :

— N’est-il pas de notre devoir d’avertir les Comanches de leur situation périlleuse ?

— Vous abordez là un point très délicat. Les Comanches sont des traîtres et des partisans de Maximilien. Ils se proposent d’attaquer les Apaches sans défense qui ne leur ont rien fait. Une pareille conduite mérite un châtiment selon la loi de Dieu comme selon celle des hommes. D’autre part, nous avons fumé avec eux le calumet de paix et nous ne pouvons agir en traîtres.

— Vous avez tout à fait raison, mais toute ma sympathie va vers Winnetou.

— La mienne également. Je lui veux du bien, à lui et aux Apaches. D’autre part, nous ne pouvons trahir les Comanches. Que faut-il faire ? Évidemment, si nous avions Gibson et Ohlert, le plus sage serait de nous en aller et de laisser les deux ennemis à leur sort.

— Oui, c’est ce qu’on pourra faire demain matin.

— Ce n’est pas certain. Il est possible que demain nous nous trouvions dans le territoire de chasse éternelle en compagnie de quelques Apaches et de quelques Comanches où nous pourrons chasser le castor, voire le buffle.

— Croyez-vous le danger si imminent ?

— Oui, et j’ai pour cela deux raisons. D’abord, les villages des Apaches ne sont pas éloignés d’ici et Winnetou ne laissera pas les Comanches approcher trop près. Ensuite, cet officier mexicain a une façon de parler qui me laisse à penser. Mais allons inspecter les lieux. Nous tâcherons de faire de notre mieux malgré l’obscurité et peut-être découvrirons-nous quelque chose qui nous éclairera sur la situation. Suivez-moi lentement et sans bruit. Si je ne m’abuse, ce n’est pas la première fois que je me trouve dans cette vallée. J’espère m’y orienter facilement.

Nous nous trouvions dans une sorte de cuvette qu’on pouvait parcourir de long en large en cinq minutes. Elle avait une entrée par laquelle nous étions arrivés et une sortie tout aussi étroite. C’est par là que les éclaireurs étaient partis. Le campement des Comanches étaient installé juste au centre de la cuvette. Après en avoir fait le tour, nous retournâmes au camp.

— Ça va mal, grommela le vieux, je ne vois pas comment pouvoir sortir d’ici.

— Ne pourrions-nous pas amener le « Castor-Blanc » à quitter ce campement pour se transporter ailleurs ?

— J’essaierai de lui en parler. Mais, si je ne réussis pas à le convaincre, il nous faudra garder la neutralité en cas d’attaque. Nous sommes amis des Comanches, mais il faut éviter de tuer un Apache. Voilà justement le chef, venez avec moi.

Le « Castor-Blanc » était reconnaissable de loin aux plumes d'aigle qui surmontaient sa coiffure. Lorsque nous fûmes près de lui, il demanda :

— Mon frère blanc est-il persuadé maintenant que nous sommes en sécurité ?

— Non, répondit Old Death.

— Que reproche-t-il donc à cet endroit ?

— Il lui reproche d’être un piège idéal.

— Mon frère se trompe. Cet emplacement n’a rien d’un piège, il ressemble à ces constructions que les Visages Pâles appellent des forts. Aucun ennemi ne peut pénétrer ici. Les fils des Comanches sont arrivés dans ces lieux en plein jour, ils ont tout exploré, ils ont même essayé de grimper sur les rochers, mais ils n'y ont pas réussi.

— C’est possible, mais je sais que Winnetou grimpe comme un chamois dans les montagnes.

— Winnetou n’est pas là. Les deux Topias me l’ont affirmé.

— Peut-être se trompent-ils ou tiennent-ils la nouvelle de quelqu’un qui n’est pas très bien renseigné.

— Ils me l’ont affirmé et je les crois, parce que ce sont des ennemis de Winnetou.

— Mais, s’il est vrai que Winnetou a été au Fort-Inge, il n’a pas eu le temps de venir ici, de rassembler ses guerriers et de traverser avec eux le Rio-Conchos. Que mon frère songe que le temps était court et l’espace immense.

Le chef hocha la tête d’un air pensif. Il semblait donner raison à Old Death, car il finit par dire :

— En effet, le temps était court pour parcourir cet espace ; nous interrogerons donc les Topias encore une fois.

Il alla vers le feu de camp et nous le suivîmes. Les blancs nous lançaient des regards hostiles. Les deux Lange et le nègre se tenaient non loin d'eux. William Ohlert était en train d'écrire quelque chose sur une feuille de papier, indifférent à tout ce qui se passait autour de lui. Les deux Topias ne levèrent la tête que lorsque le chef leur adressa la parole.

— Mes frères sont-ils absolument certains que...

Il s'arrêta de parler. Du haut des rochers, un strident cri d'oiseau venait de retentir, auquel répondit un cri de chouette. Le chef prêta l'oreille et Old Death en fit autant. Soudain Gibson ramassa une branche comme pour jouer et la jeta sur le feu, ce qui produisit une courte flambée. Il allait répéter son geste sous l'œil approbateur des blancs, quand Old Death fit un bond vers lui et lui arracha la branche de la main en s'écriant d'un air menaçant :

— Laissez ça, *Sir*, ce n'est pas le moment. Quand une chouette hulule, on ne lui répond pas par des signaux convenus.

— Quels signaux ? Vous êtes fou !

— Oui, je suis si fou que je logerai immédiatement une balle dans la tête de celui qui jettera encore une branche sur le feu. N'allez pas vous imaginer que Old Death soit votre dupe.

— Allons-nous tolérer cette insolence, señores ?

Gibson posait cette question aux autres blancs.

Old Death avait un revolver à chaque main. J'imitai son exemple. En un clin d'œil, les deux Lange et Sam se trouvèrent à nos côtés, également les armes à la main. Nous étions prêts à faire feu sur celui qui aurait tiré son arme. Par surcroît, le chef des Comanches donna l'ordre à ses guerriers de tendre leurs arcs.

Au bout d'une minute, les blancs étaient devenus la cible d'une douzaine d'hommes armés jusqu'aux dents.

— Eh bien ! avouez maintenant que vous êtes à notre merci, dit Old Death. Vous bénéficiez encore de la protection du calumet et vous conservez vos armes, mais, dès qu'on verra une main chercher son couteau, l'alliance sera rompue.

A nouveau, un hululement de chouette retentit très haut, comme venant du ciel. Gibson sembla vouloir ébaucher un geste, mais il n'osa pas l'achever. Le chef des Indiens continua son interrogatoire interrompu et se tourna à nouveau vers les Topias :

— Mes frères sont-ils sûrs que Winnetou se trouve en ce moment au-delà du Rio-Conchos ?

— Absolument sûrs, répondit le plus vieux.

— Qu'ils réfléchissent bien avant de donner une réponse trop à la légère.

— Les Topias sont sûrs de ce qu'ils avancent. Ils étaient cachés dans le buisson quand Winnetou est passé avec son armée.

Ils donnèrent des réponses précises à toutes les questions du chef Enfin, le « Castor-Blanc » déclara :

Votre explication satisfait entièrement le chef des Comanches. Mes frères blancs peuvent me suivre.

Cette invitation s'adressait à Old Death et à moi, mais le vieux fit signe aux deux Lange et à Sam de se joindre à nous.

Pourquoi mon frère appelle-t-il ses autres compagnons ? demanda le chef.

Je crains d'avoir besoin d'eux bientôt. Nous préférons être ensemble devant le danger.

Aucun danger ne nous menace. Tu es dans l'erreur. Le hululement ne t'a pas paru suspect ? Il provenait d'une bouche humaine.

— Le « Castor-Blanc » connaît la voix de tous les oiseaux et de tous les animaux, il sait distinguer les cris émis par les animaux de ceux poussés par les hommes. C'était une vraie chouette qui a hululé.

Au même moment, le hululement se fit à nouveau entendre ; cette fois, il semblait plus proche.

— C'est toujours le même oiseau, observa le Comanche parfaitement calme. Tes craintes sont superflues.

— Non ! te dis-je, les Apaches sont ici, au milieu de la vallée. N'entends-tu rien ?

De la sortie de la vallée, un cri perçant, à glacer le sang dans les veines, retentit. Aussitôt, de tous côtés, le cri de guerre des Apaches déchira le silence. Celui qui a entendu une fois ce concert ne peut jamais l'oublier. Les blancs autour du feu sautèrent sur leurs pieds.

— Ces chiens maudits sont ici, cria l'officier en nous désignant. Allez-y !

— Oui, allez-y, reprit Gibson, abattez-les sans pitié.

Nous nous trouvions dans l'obscurité, ce qui les empêchait de nous mettre en joue. Aussi préférèrent-ils ne pas tirer, mais se précipiter sur nous, l'arme à la main. C'était une manœuvre visiblement convenue d'avance, car elle ne pouvait avoir été improvisée. Nous étions éloignés d'eux d'une trentaine de pas. Cette distance suffit pour donner à Old Death le temps de dire :

— Eh bien ! n'avais-je pas raison ? Épaulez vite, nous les recevrons comme il convient.

Six fusils se braquèrent sur nos assaillants, car le chef des Comanches avait fait comme nous. Les balles partirent. Je n'eus pas le temps de compter ceux qui s'écroulèrent. Les Comanches aussi avaient bondi et avaient déclenché une grêle de flèches. Tout ce que je vis, c'est que Gibson, malgré l'ordre qu'il avait lancé, n'avait pas pris part à l'attaque : il se tenait près du feu et secouait le bras du jeune Ohlert. Ce spectacle passa devant mes yeux l'espace d'une seconde. Je ne pus rien voir de plus, car les cris de guerre étaient déjà tout proches et, l'instant d'après, les Apaches foncèrent sur les Comanches.

Comme la lumière du feu n'éclairait qu'imparfaitement la vallée, les Apaches ne pouvaient se rendre compte du nombre de leurs ennemis. Ces derniers se tenaient toujours en cercle, mais une brèche avait été ouverte par la ruée des Apaches. Des balles crépitaient, des lances s'agitaient, des flèches volaient, des couteaux étincelaient. Tout cela au milieu du vacarme diabolique du choc de deux armées. Un des Apaches avait rompu le premier les rangs des Comanches, un revolver à la main gauche, un tomahawk levé à la main droite. Alors que, les unes après les autres, les balles de son revolver abattaient les Comanches, le tomahawk, avec la rapidité d'un éclair, fendait les têtes. Aucun ornement ne couronnait sa tête et son visage n'était pas peint. Ce visage, nous pouvions le distinguer très nettement. Mais, même sans cela, nous aurions reconnu l'homme à sa manière de combattre et à son revolver. Le « Castor-Blanc » l'avait déjà reconnu lui aussi.

— C'est Winnetou ! cria-t-il. Enfin, je le tiens ! Je me charge de lui.

D'un bond, il se jeta dans la mêlée. Les rangs se refermèrent si étroitement derrière lui que nous le perdîmes aussitôt de vue.

— Que faire ? demandai-je à Old Death. Les Apaches sont en minorité et, s'ils ne se retirent pas à temps, ils sont perdus. Il faut les avertir. Je vais trouver Winnetou.

Je fis un pas en avant, mais le vieux me saisit par le bras et me retint énergiquement.

— Allons, pas de bêtises. N'oubliez pas que nous avons fumé le calumet de paix avec les Comanches. D'ailleurs, Winnetou n'a pas besoin de vos conseils. Il sait très bien ce qu'il a à faire.

Mais, au même moment, j'entendis la voix de mon ami rouge.

— Nous sommes trahis ! criait-il. En arrière, vivement !

Pendant ce combat bref, mais acharné, le feu était complètement tombé, mais il éclairait encore suffisamment la vallée pour nous permettre de suivre la retraite des Apaches. Les Comanches voulurent les poursuivre, mais ils en furent empêchés par les balles que les Apaches tiraient derrière eux. Le « Castor-Blanc » donna l'ordre d'attiser le feu, puis vint vers nous :

Ils nous ont échappé, cette fois, mais demain, à la première heure, nous les atteindrons et les exterminerons jusqu'au dernier.

— Crois-tu y réussir réellement ?

Bien sûr. Et si mon frère ne pense pas comme moi, il est dans l'erreur.

— N'as-tu pas dit tout à l'heure quand je t'avertissais que je me trompais ? Je disais que cette vallée était un piège; qui sait si tu pourras en sortir ?

— Attendons le jour, nous viendrons vite à bout des ennemis qui sont encore en vie. Maintenant l'obscurité les protège.

— Où sont donc les dix guerriers comanches qui étaient postés à l'entrée de la vallée ? Y sont-ils toujours ?

— Non. Le combat les a attirés jusqu'ici.

— Dans ce cas, je les renverrai aussitôt à leur poste pour qu'au moins une issue soit sauvegardée.

— Mon frère blanc a tort de se faire des soucis. Les Apaches sont partis de l'autre côté, ils ne peuvent parvenir à l'entrée.

— Cependant je t'engage à ne pas négliger cette précaution. Ces dix hommes ne te servent à rien ici et là-bas leur présence peut s'avérer utile.

Le chef des Comanches suivit ce conseil, plus par respect pour Old Death que par conviction quant à la nécessité de cette mesure. Les événements devaient pourtant ne pas tarder à donner raison A mon ami. Dès que les dix hommes eurent occupé leurs postes, deux coups de feu retentirent à l'entrée de la vallée, auxquels répondit un tumulte sauvage. Quelques minutes plus tard, deux sentinelles revinrent pour annoncer qu'elles avaient été reçues par des coups de feu et des flèches et qu'elles étaient les seules à avoir échappé à la mort.

— Eh bien ! me suis-je trompé ? demanda Old Death. Le piège est fermé par devant et par derrière et nous voici emprisonnés.

Le « Castor-Blanc » évita de répondre. Il se contenta de gémir d'un air embarrassé :

— Uff ! uff ! Qu'allons-nous faire ?

— Ne gaspille pas les forces de tes hommes. Poste une trentaine de gardes à chacune des issues ; quant aux autres, laisse-les se reposer afin qu'au matin ils soient prêts à combattre avec une nouvelle énergie. C'est le plus sage que tu puisses faire.

Cette fois, le chef se rendit au raisonnement de mon compagnon. Nous comptâmes les morts et les blessés. Je ne trouvai nulle part trace de Gibson ni de William Ohlert. Ils s'étaient enfuis derrière les Apaches en même temps que les autres blancs.

— Maintenant, nous allons tenir un conseil de guerre, dit le chef rouge. Les guerriers comanches n'ont pas l'intention d'attendre que ces chiens d'Apaches viennent les cerner ici en masse. Nous nous glisserons cette nuit même hors de la vallée.

Et il prit place avec ses hommes de confiance autour du feu. Old Death fut invité à participer au conseil. Quant à moi, je restai, avec les deux Lange et le nègre, un peu à l'écart du feu, de sorte qu'il me fut impossible d'entendre les conciliabules. Toutefois, de la gesticulation de Old Death je pus déduire qu'il n'était pas d'accord avec les Indiens. Il semblait défendre énergiquement sa thèse, mais sans succès. Enfin, il sauta sur ses pieds d'un air furieux et je l'entendis crier :

— Puisque vous y tenez, allez au-devant de votre perte. Je vous ai prévenus à plusieurs reprises, mais vous n'avez pas voulu m'écouter. Chaque fois, les événements m'ont donné raison, et il en sera encore ainsi. Vous ferez ce que vous voudrez. Mais, quant à moi et à mes compagnons, nous resterons ici.

— Serais-tu trop lâche pour combattre avec nous ? demanda un des guerriers.

Old Death ébaucha un geste violent, sans doute pour riposter à l'insulte, mais il se ravisa et, en maîtrisant sa colère :

— Mon frère devrait prouver son propre courage avant de douter du mien. Je m'appelle Old Death et ça suffit. Il s'approcha de nous et s'assit tandis que les Peaux-Rouges parlementaient encore quelques instants. Enfin, ils semblèrent avoir pris une décision et quittèrent leur place. A ce moment, une voix sonore se fit entendre au-delà du feu de camp où étaient groupés les Comanches :

— Que le « Castor-Blanc » tourne son regard par ici, mon fusil s'impatiente.

Tous les yeux se portèrent du côté d'où venaient ces paroles. Winnetou était là, tout droit, l'arme en joue. Les deux canons de son fusil se déchargèrent coup sur coup. Le « Castor-Blanc » s'écroula en même temps qu'un de ses guerriers.

— Ainsi périssent tous les menteurs et tous les traîtres ! clama Winnetou.

Puis il disparut.

Tout cela s'était passé si vite que les Comanches n'avaient pas eu le temps de réagir. Ce n'est qu'une fois remis de leur stupéfaction qu'ils se ruèrent dans la direction prise par le jeune Apache. Nous fûmes les seuls à ne pas bouger de nos places. Old Death approcha des deux chefs. Ils étaient morts.

Quelle audace ! s'écria Lange. Ce Winnetou est le diable en personne.

A peine avait-il prononcé ces mots qu'un tapage infernal remplit l'obscurité.

— Tenez, poursuivit Old Death, il ne s'est pas contenté de punir les deux traîtres, mais il a attiré les Comanches pour les livrer à ses guerriers. Les poteaux de torture des Apaches ne chômeront pas.

La détonation sourde du revolver se fit entendre trois, cinq, huit fois de suite.

Le vieux chasseur de l'Ouest était familiarisé avec des scènes de ce genre. Il avait l'air d'un spectateur qui assiste à une pièce tout il connaît le dénouement. Les Comanches qui n'avaient pu mettre la main sur Winnetou revinrent chargés de blessés.

— A leur place, j'éteindrais les feux et je me tiendrais tranquille au lieu de faire ce tapage de tous tes diables, dit Old Death. C'est leur propre chant funèbre qu'ils sont en train de faire entendre.

— Au fait, quelle était la décision du conseil de guerre ? demanda Lange.

— De se diriger aussitôt vers l'ouest.

— Quelle imprudence ! C'est aller au-devant des Apaches et se jeter délibérément dans la gueule du loup.

— Ils croient les Apaches en minorité et, d'autre part, ils savent que le fils du « Castor-Blanc » va d'un moment à l'autre leur apporter du renfort en doublant leurs forces. Maintenant ils ne longeront qu'à venger la mort de leur chef. Ils n'attendaient que le lever du jour pour reprendre le chemin par lequel nous sommes venus. D'ailleurs, leurs projets nous importent peu. Mais écoutez donc, qu'est-ce que cela peut bien être ?

Les Comanches continuaient à pousser des hurlements, de sorte qu'on ne pouvait guère distinguer le bruit qui avait attiré l'attention de Old Death.

— Quels imbeciles ! s'écria Old Death.Winnetou est capable de mettre à profit leur vacarme. J'ai l'impression qu'il est en train d'abattre des arbres pour boucher l'entrée de la gorge, car il m'a semblé entendre le craquement d'un arbre. Je parie qu'aucun des Comanches n'échappera à son juste courroux.

Enfin les cris et les gémissements des guerriers se calmèrent et le nouveau chef donna des ordres.

— Je crois qu'ils veulent partir tout de suite, dit Old Death. N'oublions pas nos chevaux. Monsieur Lange, ne voudriez-vous pas aller les chercher avec votre fils et Sam ? Nous resterions ici, car le nouveau chef voudra certainement nous parler.

Il avait deviné juste. Le successeur du « Castor-Blanc » s'avança vers nous à pas lents et nous dit :

— Les Visages Pâles restent tranquillement ici, alors que les Comanches montent leurs chevaux. Comment dois-je comprendre cette attitude ? J'espère qu'ils nous accompagneront et se mettront même à notre tête.

Old Death se dressa sur ses pieds, alla vers le Comanche et d'un air moqueur :

— Mon frère est très rusé, il veut que les Visages Pâles marchent les premiers pour frayer le passage aux guerriers rouges. Nous sommes les amis des Comanches, mais nous ne sommes pas tenus d'écouter les ordres de leur chef. Nous nous sommes rencontrés par hasard, et nous ne nous sommes jamais engagés à participer à leurs campagnes guerrières. Si nous secourons volontiers nos amis dans une bataille qui nous paraît juste et sensée, nous ne pouvons les suivre dans une expédition qui nous semble vouée à l'échec.

— Ainsi, les chefs blancs ne veulent pas nous suivre ? Je les croyais pourtant courageux.

— Nous le sommes, en effet, mais nous sommes aussi prudents. Après tout, nous sommes les hôtes des Comanches. Quelle est cette nouvelle mode de placer ses hôtes en première ligne et de les exposer ainsi à une mort certaine ? Je sais que mon frère est un guerrier valeureux et je suis persuadé qu'il prendra lui-même la tête de son armée, place qui lui revient naturellement.

Un embarras évident envahit le chef. Il voyait qu'il n'était pas facile de nous duper et son embarras se muait peu à peu en colère. Sou ton se fit plus rogue.

— Et que feront les Visages Pâles une fois les Comanches partis ? Ils se joindront peut-être aux Apaches ?

— Comment serait-ce possible puisque nos frères se proposent d'exterminer leurs ennemis ? Il ne restera plus personne à qui nous joindre.

— Il en viendra certainement d’autres. En tout cas, nous ne tolérerons pas que les Visages Pâles restent ici. Il faut qu’ils nous suivent.

— Je viens de déclarer cependant que nous avons l'intention de rester.

— Si les blancs refusent de nous accompagner, nous serons obligés de les considérer comme nos ennemis.

— Et si les guerriers rouges nous considèrent comme des ennemis, nous serons obligés d’en faire autant pour eux.

— Vous n’aurez pas vos chevaux.

— Nous les aurons, car nous les avons déjà envoyé chercher.

Nos compagnons arrivaient justement avec nos montures. Le chef fronça les sourcils d’un air sombre.

— Ainsi nos amis blancs ont déjà pris leurs précautions ? Je vois décidément qu’ils nous sont hostiles et je vais les faire arrêter par mes guerriers.

Le vieux éclata de rire.

— Le chef des Comanches se trompe et nous juge mal. J’ai déclaré tout à l’heure au « Castor-Blanc » qu’il était préférable de rester ici. Je n’ai donc fait aucun mystère de mes intentions et nous ne saurions être, à cause de cela, accusés d’hostilité. Vous n’avez aucune raison de nous arrêter.

— Cependant je serai contraint de le faire si les blancs n’acceptent pas immédiatement de se placer à la tête de notre armée.

Le regard de Old Death scrutait les alentours. J’aperçus sur son visage la grimace caractéristique qu’il faisait chaque fois qu’il avait l’intention de jouer un bon tour à quelqu’un. Nous nous trouvions tous les trois près du feu. A quelques pas de là, les Lange s’étaient arrêtés avec les chevaux. Aucun Comanche ne se trouvait à proximité ; ils étaient tous occupés aux préparatifs de départ. Soudain Old Death nous dit en français, pour ne pas être compris du Comanche :

— Quand je l’aurai assommé, sautez en vitesse sur vos selles. Nous irons droit à l’entrée de la gorge, puisque les Comanches sont tassés de l’autre côté.

— Mon frère a tort de parler dans une langue étrangère. Je voudrais savoir ce qu’il a dit à ses compagnons.

— Le chef des Comanches ne tardera pas à l’apprendre. A plusieurs reprises vous avez négligé mes conseils et vous le payez cher maintenant. Vous allez au-devant d’une mort certaine et vous voulez nous forcer à partager le même sort. D paraît que vous ne connaissez pas Old Death. Je te répète que je n’ai pas peur de toi ni de tes Comanches. Tu prétends nous faire prisonniers. Ne vois-tu donc pas que tu es à notre merci ? Regarde cette arme, un déclic, et c’en est fait de toi.

Il braqua son revolver sur l’Indien. Celui-ci fit mine de saisir son couteau, mais l'arme de Old Death était déjà appuyée contre sa poitrine.

— Pas un geste ! tonna le vieux.

Le guerrier laissa retomber son bras.

— Vois-tu, moi, je ne plaisante pas. Tu viens me trouver en ennemi, j'ai donc le droit de te menacer si tu ne m'obéis pas.

Les traits de l’Indien se contractèrent sous la couche de peinture. Il chercha du regard autour de lui.

— Ce n’est pas la peine d’attendre du secours de tes hommes ; Ils ne m’empêcheraient pas de t’abattre ; armés comme nous le sommes, nous les aurons fusillés avant qu’ils puissent tendre leurs arcs. Tu tiens donc à les exposer à la mort ? Tu es libre de le faire, mais sache que nous n’avons pas d’ordre à recevoir de toi.

L’Indien réfléchit une longue minute, puis :

— Retire ton arme, dit-il, et nous resterons amis.

— Voilà des paroles raisonnables. Mais, avant de détourner de ta poitrine le canon du revolver, je veux avoir la certitude que ton amitié est sincère.

— Si tu ne crois pas mes paroles, je ne vois pas quelle autre garantie je pourrais te donner.

— Mais moi je le vois très bien ; tu me donneras ton calumet de paix...

— Uff ! s’écria l’Indien suffoqué ; je ne me sépare jamais de mon calumet.

— Le calumet seul ne me suffit pas. Je veux encore ton sachet à remèdes.

— Uff ! uff ! uff ! c'est impossible !

— Je ne te demande pas de me les donner pour toujours, je te les rendrai quand nous prendrons congé l'un de l'autre amicalement.

— Pour rien au monde aucun guerrier ne se sépare de son sachet à remèdes.

— Et pourtant je te prie instamment de le faire. Je connais vos usages. Si j'ai entre les mains ton calumet et ton sachet de remèdes, le moindre acte d'hostilité à notre égard te transporterait dans le territoire de chasse éternelle.

— Je ne te les donnerai pas.

— Ainsi nous sommes fixés. Je vais t'envoyer une balle dans le corps et je prendrai ton scalpe, de sorte qu'après ta mort tu deviendras mon chien et mon esclave. Je vais lever la main à trois reprises. La troisième fois, je tirerai si tu n'as pas changé d'avis.

II leva la main gauche une fois, deux fois, sa main droite étreignant toujours le revolver appliqué contre la poitrine de l'indien. Il ébauchait déjà le troisième geste quand le Peau-Rouge s'écria ;

— Attends ! Mais mon frère jure de me les rendre ?

— Je te le jure.

— Alors je vais te les donner.

Il levait déjà la main comme pour détacher son sachet à remèdes et son calumet, tous deux suspendus à son cou, quand Old Death l'en empêcha :

— Halte ! cria-t-il. A bas les mains ou je tire! Je n'ai pas confiance en toi avant d'être en possession de ces objets sacrés. Mon compagnon les détachera de ton collier et me les donnera.

Le Comanche laissa à nouveau retomber son bras. J'exécutai l'ordre de Old Death qui tenait toujours son revolver contre la poitrine de l'Indien.

Voilà, dit-il alors, nous sommes à nouveau amis et mon frère peut faire ce que bon lui semble. Nous resterons ici pour attendre le résultat de la bataille.

La colère du chef était à son comble. Il chercha machinalement son couteau, mais n'osa pas s'en saisir. Toutefois, il ne put s'empêcher de laisser libre cours à son dépit.

— Les Visages Pâles sont surs maintenant que rien de mauvais ne pourra leur arriver, mais, dès que j'aurai repris mon calumet et mon sachet à remèdes, je ne connaîtrai pas de répit avant de les voir au poteau de torture.

Il se retourna et s'éloigna précipitamment.

— Nous sommes maintenant en complète sécurité. Toutefois, il ne faut pas négliger les mesures de prudence. Au lieu de rester ici près du feu, nous allons nous retirer au fond de la gorge, où nous attendrons tranquillement les événements. Venez, messieurs, et n'oublions pas nos chevaux.

Nous prîmes nos chevaux par la bride et allâmes les attacher dans un coin du vallon, après quoi nous nous couchâmes sous les arbres. Un profond silence régnait tout autour de nous.

— Attendons un peu, dit le vieux. La danse ne va pas tarder à commencer. Les Comanches vont tout à coup faire un vacarme de tous les diables, mais ils n'en auront pas pour longtemps. Tenez, ça commence.

En effet, un bruit assourdissant éclata, comme si un troupeau de fauves s'était soudain abattu sur les lieux.

— Écoutez ! Entendez-vous les Apaches ? Je parie que non. Ils sont trop rusés et ils font leur travail en silence.

Le cri de guerre des Comanches se répercuta avec une puissance extraordinaire contre les murs de roc qui encerclaient le vallon. Puis deux coups de feu se firent entendre, que l'écho répéta longtemps.

— C'est le fusil de Winnetou, dit Old Death. Les Comanches ne pourront pas tenir longtemps.

Pendant deux minutes environ, nous entendîmes le cri des Comanches et les détonations répétées du fusil de Winnetou. Enfin un « iwiwiwiwiwiwiwiwiwi ! » perçant parvint à nos oreilles.

— Les Apaches triomphent des Comanches ! s'écria Sam au comble de la joie.

Il ne se trompait pas. A peine ce cri de triomphe avait-il retenti qu'un silence profond tombait de nouveau et, en même temps, nous aperçûmes quelques cavaliers galoper vers le feu. Ils furent bientôt suivis de nombreux autres. C'étaient les Comanches qui n'avaient pas réussi à briser le barrage.

Au bout d'une demi-heure, quelques guerriers se dirigèrent du côté où nous nous tenions en groupe.

— C'est nous qu'ils cherchent, dit Old Death. Ils ont compris leur sottise et, malgré leur orgueil ils viennent nous demander conseil.

Ils s'approchèrent, en effet, de nous et leur chef s'adressa à Old Death :

— Les guerriers comanches vont tenir un grand conseil et ils prient les Visages Pâles d'y participer afin de donner leur avis.

— C'est tout à fait inutile, répondit Old Death, car vous n'attachez point de prix à mes conseils. Désormais, je préfère garder mes réflexions pour moi-même.

— Mon frère blanc peut être sûr que son expérience nous est précieuse.

— A la bonne heure ! Cette petite rencontre avec les Apaches vous a fait comprendre que Old Death est plus intelligent que cinq cents Comanches réunis. Mais je n'ai aucune intention d'entrer en discussion avec vous. Je dirai ce que je pense de la situation et vous ferez ce que bon vous semblera.

— Eh bien ! je t'écoute.

— Les Apaches n'occupent pas seulement les deux issues du vallon, mais ils sont même à l'intérieur. Il vous sera absolument impossible de vous en débarrasser.

— Pourtant, nous sommes bien plus nombreux qu'eux.

— Combien de guerriers avez-vous perdus dans cette bataille ?

— Le Grand Esprit a appelé à lui un grand nombre d'entre nous, plus de dix fois dix. Beaucoup de chevaux ont également péri.

— Vous ferez bien de ne plus rien entreprendre cette nuit, car vous risquez de ne pas obtenir un meilleur résultat. D'autre part, demain matin, le reste de l'armée de Winnetou arrivera et il y aura sur les lieux plus d'Apaches que de Comanches. Ce serait votre fin.

— Est-ce vraiment la pensée de notre frère ? Nous sommes prêts à suivre son conseil, s'il daigne nous en donner un.

— Tu comprends maintenant que j'avais raison en disant que cette vallée était un piège. Je ne vois que deux façons de vous en tirer, mais je ne puis en garantir le succès. La première consisterait à grimper à l'assaut des roches, mais, pour ce faire, il faut attendre le matin, et, quand vous serez arrivés en haut, les Apaches pourront vous voir et vous attaquer. Ils auront le dessus, car vous serez privés de vos chevaux, il ne reste donc que le deuxième moyen : entamer des négociations avec les Apaches.

— Ça, jamais ! s'écria le chef. Les Apaches veulent notre mort.

— A vrai dire, vous leur avez fourni des raisons de vengeance. Vous pillez leurs villages et vous assassinez leurs émissaires. Tu dois admettre toi-même que vous avez attiré leur colère.

Ce raisonnement était si logique que le chef ne trouva rien à répondre.

— Uff ! s'écria-t-il enfin. C'est ainsi que tu me parles, à moi, chef des Comanches ?

— Tu pourrais être le Grand Esprit en personne que je ne t'en dirais pas moins la même chose. C'est une honte d'avoir provoqué les Apaches qui étaient en paix avec votre tribu. Pourquoi avez-vous entrepris maintenant cette campagne contre eux ? N'est-ce pas pour piller, assassiner ? Réponds !

Après un bref silence, l'Indien dit d'une voix maussade :

— C'est tout ce que notre frère trouve à nous dire ? Il ne sait que défendre les Apaches et nous accuser. Il est donc l'ami de nos adversaires ?

— Je suis l'ami de tous les hommes rouges qui ne me témoignent pas d'hostilité. Les Apaches ne m'ont fait aucun tort, pourquoi serais-je leur ennemi ? Par contre, vous, vous vous êtes montrés hostiles à notre égard. Vous avez voulu nous faire prisonniers. Réfléchis un peu et dis-moi qui de vous deux mérite davantage notre amitié ? C'est tout ce que j'avais à vous dire.

— C’est bien, répondit le Comanche, mais sache que, malgré la protection du calumet, nous te considérons d’ores et déjà comme notre ennemi. D’ailleurs, il faudra que tu me rendes mon calumet et mon sachet à remèdes avant que nous quittions ces lieux. Et, à partir de ce moment-là, gare à toi.

— Si j’ai bien compris, tu menaces Old Death ? C’est bien. Nous n’avons plus rien à nous dire et tu peux t’en aller.

— Uff ! s’écria le chef d’une voix sauvage.

Puis il tourna les talons et d’un pas posé se dirigea vers le feu.

— Ces Peaux-Rouges n’ont pas le moindre grain de bon sens dans le crâne, grogna Old Death. Leur seule planche de salut serait d’entamer des négociations, mais ils préfèrent se fier à leur avantage numérique. Étant donné la situation, Winnetou à lui tout seul vaut cent guerriers. Cela peut vous paraître exagéré, à vous qui êtes novice dans l’Ouest et qui ne savez pas encore ce qu’un homme habile peut réaliser dans des circonstances favorables. Si vous connaissiez seulement les exploits que ce jeune Apache a accomplis avec son ami blanc Old Shatterhand ! Ne vous en ai-je jamais parlé ?

C’était la première fois qu’il me nommait.

— Non, répondis-je. Qui est ce Old Shatterhand ?

— C’est un jeune homme comme vous, mais d’une autre trempe ! D’un coup de poing il abat n’importe quel adversaire et viendrait à bout du diable en personne.

Au même instant, un bruit se fit entendre derrière nous et une voix murmura :

— Uff ! Old Death ici ? Quelle surprise !

Le vieux tourna la tête et tira son couteau :

— Qui est là ? Qui ose nous écouter ?

— Mon vieux frère blanc peut remettre son couteau à sa ceinture ; j’espère qu’il ne voudrait pas blesser Winnetou.

— Winnetou ? Sapristi ! En effet, seul Winnetou est capable de se glisser près de Old Death sans éveiller son attention.

L’Apache se trouvait déjà à deux pas de nous, sans montrer qu’il me connaissait. Le chef des Apaches ne se doutait aucunement que Old Death était ici, sans quoi il serait venu beaucoup plus tôt pour lui parler.

— Mais ne vois-tu pas que tu t’exposes à un danger mortel ? tu as dû passer devant les sentinelles et il te faudra t’en retourner par le même chemin.

— Mais non, les Visages Pâles sont des amis et je peux me confier à eux. Ce vallon se trouve dans le domaine des Apaches et Winnetou en a fait un piège pour les ennemis qui voudraient nous attaquer. Ces montagnes de roc ne sont pas aussi inaccessibles qu’elles le semblent à première vue. Les Apaches ont pratiqué un étroit sentier qui en fait le tour. Avec l'aide d’un lasso, on peut facilement descendre dans la gorge et remonter sur le plateau. Les Comanches ont été attirés dans ce piège par mes messagers. Les Apaches leur montreront comment ils savent punir la trahison. C’est une leçon qu’ils leur donneront une fois pour toutes. Mais nos amis blancs doivent nous rejoindre avant l’heure du châtiment.

— Tu veux que nous te suivions immédiatement ?

— Oui. Dans trois heures, six cents guerriers apaches arriveront ici. Nombre d’entre eux seront armés de fusils. Leurs balles siffleront sur le vallon et votre vie serait en danger.

— Mais comment imagines-tu que nous pourrons fuir ?

— Est-ce bien Old Death qui me pose cette question ?

— Hum... Oui. Nous allons monter à cheval et j’irai jusqu’au feu pour rendre au chef ses reliques. Ensuite nous passerons en trombe devant les sentinelles, les renversant s’il le faut. Mais comment franchirons-nous les barricades ?

— Rien de plus facile. Vous attendrez dix minutes après mon départ avant de vous mettre en route. Je me trouverai à la sortie du vallon pour vous recevoir.

Ceci dit, il s’éloigna.

— Eh bien ! qu’en dites-vous ? demanda Old Death.

— C’est un homme extraordinaire, fit Lange.

— Je pense bien. Si c'était un blanc, un soldat, ce serait un chef d'armée célèbre. Gare aux blancs qui oseraient exciter sa colère! Mais Winnetou aime la paix et il sait que, malgré tous ses efforts, la race des Peaux-Rouges est condamnée à s'éteindre. Il cache au fond de son cœur la douleur que lui cause cette conviction... Allons, nous n'avons qu'à attendre dix minutes.

Le silence continuait à régner dans la vallée. Les Comanches n'avaient pas fini de tenir conseil. Au bout de dix minutes, Old Death se leva et monta à cheval.

— Faites comme moi, nous dit-il.

Lentement, nous nous dirigeâmes vers le bivouac. Le cercle des Comanches s'ouvrit et nous pûmes pénétrer à l'intérieur. Si leurs visages n'avaient pas été couverts de peinture, nous aurions sans doute pu y lire une expression d'étonnement.

— Que viens-tu faire ici ? demanda le chef en se redressant. Pourquoi êtes-vous à cheval ? Notre conseil n'est pas encore terminé. Descendez de vos selles. Vous êtes nos ennemis et nous ne pouvons tolérer de vous voir devant nous à cheval. Viens-tu m'apporter mon calumet ?

— Ce serait trop imprudent de ma part. N'as-tu pas dit tout à l'heure que, dès que je t'aurais restitué ton bien, tu n'aurais plus d'égards pour nous ?

— C'est exact. Je l'ai dit et je tiendrai parole. La colère des Comanches vous écrasera.

— Je crains si peu ta colère que je renonce sur-le-champ à notre pacte. Voici ton bien ! Et maintenant, faites ce que vous voulez.

Il arracha les deux objets qu'il portait à son cou et les lança à la figure du chef. En même temps, il éperonna son cheval qui bondit en faisant une brèche dans les rangs des Comanches. Sam, qui se trouvait derrière lui, en fit autant et renversa le chef avec son cheval. Nous le suivîmes rapidement en jetant à terre une quinzaine de Comanches sur notre passage. Les sentinelles qui essayaient de nous barrer la route connurent le même sort. Nous nous élançâmes vers la sortie, accompagnés par les cris de rage de nos anciens alliés.

— Uff ! fit une voix près de nous. Arrêtez ! Winnetou est là.

Nous fîmes stopper nos chevaux. Nous nous trouvions en face d'un groupe d'Apaches. Ils prirent nos chevaux par la bride et nous sautâmes à terre. Winnetou nous conduisit à un endroit d'où nous pûmes sortir avec nos chevaux en évitant les barricades.

Nous ne tardâmes pas à apercevoir un feu bas près duquel deux Peaux-Rouges s'affairaient autour d'une broche improvisée. Ils s'éloignèrent respectueusement à notre vue. Les autres Apaches, après avoir attaché nos montures, se retirèrent également. A quelque distance de là, se trouvait tout un troupeau de chevaux surveillé par des gardiens. L'ordre qui régnait dans les rangs des Apaches était tout militaire.

Winnetou me lança un regard interrogateur dont je compris facilement le sens. Il voulait savoir si je tenais toujours à conserver l'anonymat. Je lui tendis mes deux mains devant le feu et lui dis :

— Mon frère Winnetou voit que je n'ai pas besoin d'aller jusqu'au Rio-Pecos pour le rencontrer. Mon cœur se réjouit de le revoir si tôt.

Nous nous enlaçâmes. Old Death assistait stupéfait à cette scène, sans y rien comprendre.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? Vous vous connaissez donc ?

— Oui, c'est mon frère blanc Old Shatterhand, répondit l'Apache.

— Old-Shat-ter-hand ! s'écria le vieux, que son ébahissement rendait comique.

Et, comme je confirmais en souriant les paroles de Winnetou, il poursuivit, cette fois nettement furieux :

— Vous m'avez honteusement trompé ! Vous vous êtes payé la tête de Old Death, Old Shatterhand ! Et ça s'est laissé insulter comme le premier *greenhorn* venu !

Nous le laissâmes à ses émotions, car Winnetou avait beaucoup de choses à me dire.

— Mon frère sait déjà que je me suis rendu au Fort-Inge. Là j'ai appris...

— Je sais aussi le reste, l'interrompis-je. Quand nous aurons un peu plus de temps, je te raconterai comment nous avons été mis au courant. Pour le moment, il faut que je sache au plus vite où se trouvent les dix Visages Pâles qui accompagnaient les Comanches et qui sont passés dans votre camp en même temps que vos deux espions qui se disaient des Topias.

— Ils sont partis.

— Partis ? Où donc ?

— A Chihuahua, rejoindre Juarez.

— C'est désastreux ! Les deux hommes que je poursuis se trouvaient parmi eux.

— Uff ! uff ! Si seulement je m'en étais douté ! Mais les Visages Pâles m'ont déclaré qu'ils n'avaient pas un moment à perdre. J'ai commis une grave erreur sans le vouloir. Mais je ferai tout pour la réparer. Je peux t'assurer que Gibson ne tardera pas à tomber entre tes mains. La mission qui m'avait conduit à Matagorda est déjà remplie. Dès que j'aurai châtié les Comanches, je serai libre et je continuerai la route avec vous. Je vous ferai donner les meilleures montures et, sauf imprévu, demain à midi nous aurons rattrapé les blancs.

Soudain un Apache accourut, venant du vallon, et annonça :

— Les chiens comanches ont éteint leur feu et quitté leur bivouac. Ils se préparent à l'attaque.

— Ils essuieront un nouvel échec, dit Winnetou. Si mes frères blancs veulent m'accompagner, je leur indiquerai un endroit d'où ils pourront tout entendre.

Naturellement, nous nous levâmes aussitôt et Winnetou nous conduisit par le même passage que nous avions suivi pour venir jusqu'à la barricade. Il tendit à Old Death un lasso qui tombait le long d'un rocher.

— Hissez-vous à la hauteur de deux hommes. Là vous trouverez des buissons qui dissimulent le sentier dont je vous parlais tout à l'heure. Je ne puis vous accompagner, car il me faut rejoindre mes guerriers.

Nous grimpâmes tous les cinq, non sans quelques difficultés, et bientôt nous nous trouvâmes devant les buissons qui cachaient le sentier. Étant donné la profonde obscurité, nous étions guidés davantage par notre toucher que par notre vue. Enfin Old Death s'arrêta. Penchés au-dessus des rochers, nous attendions les événements. D'où nous étions, la vallée nous paraissait déserte et plongée dans un silence de mort.

Soudain une voix sonore s'écria :

— Nosa-Ho !

Ce mot veut dire : « En avant ! » L'instant d'après, deux coups de feu retentirent, provenant sans aucun doute du fameux fusil de Winnetou. Puis des coups de revolver crépitèrent. Un vacarme épouvantable monta jusqu'à nos oreilles. Le vallon retentit de clameurs indiennes. Les tomahawks volaient dans l'air. Le combat avait commencé.

Il ne dura pas longtemps. Au milieu des hennissements et des soufflements des chevaux, les cris de rage des Comanches étaient dominés par le : « Iwiwiwi » des Apaches. Nous pûmes entendre comment les premiers organisaient leur retraite en lançant des imprécations. Leurs pas et le galop de leurs chevaux nous indiquaient qu'ils se repliaient sur le centre du vallon.

— Je vous l'ai bien dit, observa Old Death, ces Apaches sont des guerriers qui n'ont pas leurs pareils. Ils comprennent qu'il serait inutile de suivre leurs adversaires en déroute. Ils savent fort bien que les Comanches ne leur échapperont pas et qu'il ne servirait à rien de se risquer dans la gorge.

Enfin les Comanches semblèrent avoir compris la valeur des conseils de Old Death. Ils se mirent à observer un silence complet, et comme leurs feux étaient éteints, leurs adversaires ne pouvaient rien deviner de leurs mouvements. Nous attendîmes encore quelques instants. Soudain la voix de Winnetou se fit entendre tout près de nous.

— Mes frères blancs peuvent descendre. Le combat est terminé et il y a des chances qu'il ne recommence pas de si tôt.

Nous nous laissâmes glisser à l'aide du lasso et revînmes près du feu. Winnetou semblait écouter attentivement, la tête penchée à droite. Tout à coup il sauta sur ses pieds.

— Tu entends quelque chose ? demandai-je.

Il indiqua de la main un point invisible dans la nuit noire et dit :

— Winnetou a entendu un cheval avancer sur un chemin rocailleux. C'est un de mes guerriers qui arrive.

Son oreille prodigieuse ne l'avait pas trompé. C'était, en effet, un cavalier apache qui, arrivé près de nous, descendit de son cheval. Le chef ne l'accueillit pas très chaleureusement. Il le

réprimanda pour le bruit qu’il avait fait entendre avec son cheval. L.'homme écouta ces reproches sans broncher. C’était un Indien libre, mais qui reconnaissait l’autorité de son chef.

— Ils arrivent, annonça-t-il.

— Combien de chevaux ?

— Ils sont tous au complet, il ne manque pas un seul guerrier. Quand Winnetou lance un appel, aucun Apache ne reste avec les femmes.

— Sont-ils encore loin ?

— Ils seront ici dès l’aube.

— C’est bien. Attache ton cheval avec les autres et repose-toi. L’homme obéit. Immédiatement, Winnetou se rassit et nous lui racontâmes nos aventures dans la forteresse du caballero et les événements de La Grange. Naturellement, il ne pouvait être question de dormir. Le chef écouta notre récit en l’interrompant de temps à autre par de brèves observations. C’est ainsi que s’écoula la nuit. Bientôt l’aurore éclaira le ciel à l’Est. Winnetou, nous indiquant lu direction de l’Ouest, dit :

— Mes frères blancs rendront justice à l’exactitude de mes guerriers. Les voici.

Je scrutai l’espace dans la direction indiquée. Un épais brouillard entourait les montagnes de son voile opaque. De cet océan de brume surgit d’abord un seul cavalier, puis toute une file dont on ne voyait pas la fin.

Un quart d’heure plus tard, le chef des nouveaux arrivants se présentait devant Winnetou. Ce dernier fit un signe et, avec la vitesse d’un éclair, les guerriers sautèrent à bas de leurs chevaux. Ceux qui n’avaient pas d’armes s’occupèrent des bêtes, les autres s’engagèrent dans le passage. Je pus voir comment, un à un, ils grimpaient à l’aide du lasso au sommet de la montagne. Tout cela se passa avec une telle rapidité silencieuse qu’on eût pu penser qu’il s’agissait d’un exercice longuement préparé. Winnetou suivait tranquillement du regard la manœuvre de ses hommes, et, lorsque le dernier d’entre eux eut disparu, le jeune Apache se tourna vers nous.

— Je crois que les Comanches prendront le parti de m’envoyer un parlementaire. S’ils ne peuvent s’y résoudre, je n’aurai aucune pitié d’eux, mais, avant de commencer quoi que ce soit, je leur enverrai un guerrier pour les avertir.

— Je suis heureux de t’entendre parler ainsi, dit Old Death ; je ne pourrais quitter ces lieux la conscience tranquille si on exterminait ces hommes sans leur donner une chance de salut. Je suis un peu responsable de leur échec. As-tu déjà désigné l’homme que tu enverras pour traiter avec les Comanches ?

— J’ai beaucoup de guerriers qui pourraient le faire, mais je serais heureux que ce soit mon frère qui s’en charge.

— Très volontiers. Je m’avancerai un peu et j’appellerai le chef. Quelles conditions dois-je leur poser ?

— Qu’ils nous donnent pour chaque mort cinq chevaux et dix pour chaque homme mis à la torture.

— Le prix n’est pas exagéré, mais, depuis que les mustangs se font de plus en plus rares, le cheval est devenu une bête précieuse.

— Qu’ils nous rendent en outre tout ce qu’ils nous ont volé. Nous exigeons qu’ils nous restituent tous les enfants qu’ils nous ont pris. Enfin, qu’ils fixent un endroit où les chefs des Apaches et des Comanches puissent se rencontrer pour discuter des conditions de la paix qui devra être conclue au moins pour trente étés et trente hivers

— S’ils sont raisonnables, ils se rendront à ces conditions.

— C’est ici même, dans ce vallon, qu’ils doivent nous ramener notre bien. Avant que ces conditions ne soient remplies, tous les Comanches qui se trouvent ici seront nos prisonniers.

— J’estime que tes exigences sont tout à fait justes et j’accepte volontiers de leur faire connaître ta volonté.

Il jeta son arme, et s’empara d’une branche verte, attribut des ambassadeurs. Puis il disparut avec le chef dans le passage. La rencontre avec les Comanches n’était pas sans comporter quelque danger pour lui. Mais mon vieux compagnon ne connaissait pas la peur.

Bientôt Winnetou revint vers nous et nous conduisit aux chevaux nouvellement arrivés. Certains d'entre eux étaient des bêtes splendides destinées à des courses extraordinaires, d'autres des montures courantes, amenées pour servir de réserves.

— J'ai promis à mes frères de leur offrir de bons chevaux, dit-il. Choisissez-les tout de suite. Mon frère blanc acceptera, j'espère, une de mes propres montures.

Il choisit cinq chevaux, les plus beaux du troupeau. Je fus émerveillé lorsqu'il m'amena le mien ; les deux Lange et Sam furent aussi béats d'admiration devant ceux qu'on leur présenta. Le noir riait en découvrant ses dents et en poussant des cris de joie.

— Ohoh ! disait-il, le beau cheval pour Sam. Il être noir et beau comme Sam. Bien assortis cheval et Sam. Ohoh !

Au bout de trois quarts d'heure, Old Death revint. Son visage était grave. J'étais persuadé que les Comanches aux abois n'avaient pas commis la folie de rejeter l'offre de Winnetou. Cependant l'air morne de mon vieil ami témoignait du contraire.

— Je devine ce que mon frère va m'apprendre, dit Winnetou. Les Comanches refusent de se rendre.

— Hélas !

— Le Grand Esprit ne veut pas que les coupables échappent au châtiment. Mais quelles sont les raisons qu'ils donnent de leur refus ?

— Ils espèrent encore être vainqueurs.

— Leur as-tu dit que cinq cents Apaches venaient d'arriver ?

— Oui, mais ils ne m'ont pas cru. Ils m'ont ri au nez.

— Dans ce cas, ils se condamnent eux-mêmes à mort. Leur renfort arrivera beaucoup trop tard.

— Il est triste de penser que, dans quelques secondes, tant d'hommes auront quitté ce monde.

— Mon frère a raison. Winnetou ne connaît pas la peur, mais il éprouve un frisson étrange quand il pense qu'il lui faudra semer la destruction. Je vais tenter un dernier moyen. Peut-être qu'enfin le Grand Esprit daignera les éclairer. J'irai les trouver moi-même pour leur parler. Mes frères accepteront-ils de m'accompagner jusqu'à la barricade ?

Nous le suivîmes le long du passage. Il saisit le lasso et, en un clin d'œil, avec l'adresse d'un fauve, il se hissa jusqu'au sentier. A peine avait-il disparu que des flèches volèrent au-dessus de sa tête sans cependant l'atteindre. Un coup de feu provenant du fusil du « Castor-Blanc » résonna. C'était le nouveau chef des Comanches qui tirait dans la direction de l'intrépide guerrier. Mais celui-ci continua sa route comme s'il n'eût pas entendu la balle qui venait de s'écraser contre le roc, tout près de lui. Enfin il s'arrêta et prononça quelques phrases d'une voix sonore et pénétrante. Au milieu de son discours, il leva la main et aussitôt tous les Apaches qui étaient accroupis sur le sol se redressèrent pour se montrer aux Comanches. Ces derniers se virent alors cernés de tous côtés. Winnetou comptait ainsi les amener à se rendre. Il continua à parler une minute encore, puis, soudain, il s'aplatit sur le sol et disparut, juste pour éviter la balle qui fendait l'air dans sa direction.

— C'est la réponse du chef des Comanches, dit Old Death. Winnetou a aperçu son geste et s'est jeté à temps par terre. Mais regardez donc !

Avec la même rapidité, Winnetou mettait maintenant en joue le chef des Comanches. La balle siffla et le vacarme éclata dans le camp des Comanches.

A nouveau, Winnetou leva la main en tenant sa paume horizontalement. Tous les Apaches épaulèrent leurs armes. Quatre cents détonations partirent en même temps.

— Venez, messieurs, dit Old Death. Nous n'allons pas assister à cette scène. C'est beaucoup trop indien pour mes vieux yeux, bien que les Comanches aient parfaitement mérité leur sort. Winnetou a tout fait pour éviter ce carnage.

Nous retournâmes à nos chevaux et le vieux commença à examiner sa nouvelle monture. Nous pûmes entendre encore une salve, puis le cri de triomphe des Apaches. Winnetou vint nous retrouver au bout de quelques instants. Son visage était grave quand il nous dit :

— Un grand deuil régnera sous les tentes des Comanches, car aucun de leurs guerriers ne rentrera. Le Grand Esprit a voulu que nos morts soient vengés. Mais mon regard ne peut plus se

poser sur cette vallée de la mort. Je laisse à mes guerriers le soin de liquider ce combat. Quant à moi, je pars sur-le-champ avec mes frères blancs.

Nous nous mimes, en effet, en route une demi-heure plus tard, pourvus de vivres et de tout ce qu'il nous fallait pour le chemin.

Winnetou se fit accompagner de dix autres Apaches. Quant à moi, j'étais heureux de quitter enfin cet endroit désolé.

Vers midi, un bruit de galopade nous parvint. Nous découvrîmes la piste de dix cavaliers, qui formait avec la nôtre un angle aigu. Winnetou affirmait que c'était celle de nos fugitifs. Il croyait reconnaître les empreintes des chevaux des blancs et la trace des pieds nus des Apaches qu'il leur avait donnés comme guides. Old Death partageait son avis. Cela nous montrait que, malheureusement, Gibson avait une avance de six heures sur nous. Sa troupe avait marché pendant toute la nuit, sans doute en prévision d'une poursuite.

Vers le soir, Old Death, qui avançait en tête, s'arrêta pour nous permettre de le rejoindre, car nous étions légèrement en arrière. Une nouvelle piste apparaissait, venant de la direction du sud, laissée par une trentaine, peut-être même par une quarantaine de cavaliers. Ils avaient marché à la file indienne, ce qui rendait difficile l'appréciation exacte de leur nombre. Cela nous permettait par contre de déduire qu'il s'agissait d'indiens. Selon toute probabilité, ils avaient rencontré les Blancs, car les pistes semblaient avoir été laissées dans lé même temps.

— De quels Peaux-Rouges peut-il s'agir ? marmonnait Old Death pensif. Ce ne sont pas des Apaches. En tout cas, cette rencontre ne me dit rien qui vaille.

— Mon frère a raison, admit Winnetou. Ce ne peut être des Apaches et, en dehors d'eux, il ne se trouve dans la vallée de la Mapimi que des hordes ennemies. Nous ferons bien de nous tenir sur nos gardes.

Nous poursuivîmes notre route et, bientôt, arrivâmes à l'endroit où les Peaux-Rouges avaient rencontré la troupe des blancs. Les deux caravanes avaient fait halte pour négocier. Le résultat des pourparlers avait dû être favorable aux Blancs, car ils semblaient s'être placés sous la protection des Peaux-Rouges. Par contre, les deux guides Apaches qui nous avaient été présentés comme des Topias s'étaient séparés de la troupe. Leurs traces l'indiquaient nettement.

Un peu plus tard, nous atteignîmes une chaîne de collines couvertes d'herbe et de broussailles. Un petit ruisseau, chose exceptionnelle pour la région, courait à leur pied. Les fugitifs s'y étaient arrêtés pour abreuver leurs chevaux. Les rives étaient nues, ce qui permettait de longer le lit du cours d'eau sans difficulté. Il coulait vers Je nord-ouest. Old Death s'arrêta et, en se faisant un abat-jour de ses mains, scruta les alentours. Nous lui demandâmes ce qu'il cherchait.

— Je vois à quelque distance d'ici deux points qui me semblent être des loups. Mais qu'ont donc ces animaux à rester là ? Il faut qu'une proie quelconque les retienne, sinon ils s'enfuiraient en vitesse, car aucun animal n'est aussi lâche que le loup de prairie.

— Je prie mes frères de faire silence un instant, j'entends quelque chose, dit Winnetou.

Nous observâmes un calme absolu et, en effet, un faible cri nous parvint de l'endroit où les deux points étaient visibles.

— C'est un homme ! s'écria Old Death. Allons-y sans perdre de temps !

Il sauta sur sa selle et nous l'imitâmes. A notre approche, les deux animaux se levèrent et s'enfuirent. Sur le cours d'eau, nous aperçûmes émerger une tête humaine. Tout le visage était couvert de mouches qui s'introduisaient dans les oreilles, dans les yeux et dans le nez.

— Au secours ! gémissait l'homme. Je n'en peux plus...

— Qu'avez-vous ? demanda Old Death en espagnol, car c'est dans cette langue que l'étranger avait imploré notre aide. Pourquoi restez-vous dans l'eau ? Ce n'est pourtant pas profond.

— On m'a enterré !

— On vous a enterré ? Mais qui donc ?

— Des Indiens et des blancs.

Le lit du cours d'eau était fait de sable meuble et facile à creuser. On y avait enfoncé une lance à laquelle était attaché le cou de l'homme, de sorte qu'il ne pouvait même pas remuer la tête. Sa bouche se trouvait à quelques centimètres au-dessus du ruisseau sans qu'il pût avaler une

gorgée d'eau. En outre, son visage avait été frotté avec un morceau de viande fraîche afin d'attirer les insectes et d'augmenter ainsi ses tortures. Il ne pouvait changer de position, car il avait les mains liées derrière le dos et les pieds également attachés. Le trou qu'on avait creusé pour y placer son corps était profond d'environ deux mètres. Lorsque nous l'eûmes sorti de l'eau et délivré de ses liens, il perdit connaissance. Il était nu et son dos était couvert de traces de coups encore sanglantes.

Le pauvre homme reprit bientôt ses esprits et nous l'étendîmes sur le sol à l'endroit où nous avions décidé de camper. Nous lui donnâmes à manger. Puis je lui fis enfiler ma chemise de réserve. Ce n'est qu'alors qu'il fut en état de raconter son aventure.

— Je suis un gambusino[9] employé dans une bonanza[10] à un jour d'ici dans les montagnes. J'avais un camarade, un Yankee du nom de Harton qui...

— Harton ? demanda Old Death. Quel est son prénom ?

— Fred.

— Savez-vous où il est né et quel âge il a ?

— Il est né à New York et il doit avoir une soixantaine d'années.

— A-t-il jamais parlé de sa famille ?

— Sa femme est morte. Il a un fils qui est établi artisan à Frisco. Vous le connaissez ?

Old Death avait posé ces questions d'une voix impatiente. Ses yeux brillaient et ses joues creuses étaient en flammes. Il fit un effort pour se maîtriser et dit d'un ton qu'il voulait rendre calme :

— Oui, je l'ai rencontré une fois. Il était très à son aise à cette époque Ne vous en a-t-il jamais parlé ?

— Si, il m'a dit qu'il était fils d'une famille fortunée et qu'il avait choisi la carrière de commerçant. Ses affaires prospéraient, mais il avait un frère, un dévoyé qui s'accrochait à lui comme une sangsue et lui soutirait tout son argent.

— Vous a-t-il dit, par hasard, le nom de ce frère ?

— Il s'appelait Henry, je crois.

— C'est bien. J'espère voir encore votre ami Harton.

— Ce sera difficile. Les bandits qui m'ont enterré l'ont enlevé.

Old Death s'agita et fut sur le point de bondir sur ses pieds, mais, une fois de plus, il domina son agitation.

— Comment cela est-il arrivé ?

— J'allais justement vous le dire. Ainsi donc, Harton était commerçant et il a perdu sa fortune par la faute de son frère. Pourtant, je crois qu'il garde toujours de l'affection pour ce garnement. Ruiné, il tenta la chance dans les mines d'or, mais la chance ne lui sourit pas. Il devint vaquero, essaya toutes sortes de métiers, mais sans succès. Dernièrement, il s'engagea comme gambusino. Ce n'était pas un métier pour lui. Peut-être espérait-il retrouver la trace de son frère, qui était autrefois gambusino et qui avait eu de la chance, lui. C'est ainsi que j'ai fait la connaissance de Harton. Je l'ai tout de suite pris en affection, car les hommes comme lui sont rares parmi les gambusinos.

— Comment s'appelle votre patron ?

— Davis.

— Sapristi ! Dites donc, señor, parlez-vous anglais ?

— Aussi bien qu'espagnol.

— En ce cas, ayez l'obligeance de parler en anglais, car ces messieurs ne connaissent guère l'espagnol et votre récit les intéressera au plus haut degré.

— Pourquoi ? demanda le gambusino.

— Vous le verrez bien. Écoutez bien, master Lange, cet homme est employé dans la maison d'un nommé Davis, à Chihuahua.

— Comment ? Chez Davis ? s'écria Lange. Mais c'est aussi le patron de mon gendre !

— Doucement, monsieur, il peut y avoir plusieurs Davis.

---

[9] Chercheur d'or et en général ouvrier des mines d'or.

[10] Mine d'or ou d'argent.

— Je vous demande bien pardon, interrompit le gambusino. Si ce monsieur pense au Davis qui exploite des mines d'or et d'argent, ce ne peut être que le même.

— Mais oui, c'est bien lui. Vous le connaissez donc ?

— Bien sûr, puisque c'est mon patron.

— Et mon gendre aussi ?

— Comment s'appelle-t-il ?

— Charpentier.

— Alors, je le connais bien : c'est un des directeurs ; il a une très belle situation. Le patron ne tardera pas à le prendre comme associé. C'est vous qui êtes son beau-père ?

— Moi-même. Sa femme, Agnès, est ma fille.

— Nous l'appelons la señora Inès. J'avais entendu dire que sa famille était du Missouri. Vous allez peut-être justement lui rendre visite ?

Lange acquiesça de la tête.

— Dans ce cas, vous n'avez pas besoin d'aller à Chihuahua, mais à la bonanza dont je vous ai parlé tout à l'heure. Elle appartient à votre gendre. Récemment, en excursionnant dans la montagne, il a découvert un filon d'or comme il n'y en a pas beaucoup dans la région. Davis a mis une équipe à sa disposition pour commencer tout de suite l'exploitation. A l'heure actuelle, le travail bat son plein et, si les prévisions sont justes, M. Charpentier pourra apporter un beau capital dans l'affaire de Davis.

— Que dites-vous là ? Tu entends, Will ?

Son fils, auquel s'adressait la question, ne répondit pas. Des larmes de joie l'étranglaient.

Naturellement, la bonne nouvelle nous causa à tous un vif plaisir. Cependant, le visage de Old Death était déformé par des grimaces que je ne lui connaissais pas encore et dont je ne devinais pas le sens, bien que je fusse déjà familiarisé avec ses jeux de physionomie.

Lorsque l'émotion générale se fut un peu calmée, le gambusino continua son récit :

— J'étais désigné avec Harton pour m'occuper de l'installation de la bonanza. Nous partîmes pour explorer le désert de Mapimi. Trois jours durant, nous parcourûmes la région sans trouver aucune autre trace d'or. Ce matin, nous fîmes halte pour nous reposer au bord de l'eau. Nous avions marché toute la nuit et notre fatigue était grande. Nous nous sommes endormis sans nous en apercevoir. Lorsque nous nous réveillâmes, nous étions entourés d'une troupe de Peaux-Rouges et de quelques blancs. Les Peaux-Rouges appartenaient à la tribu des Tchimarras.

— Les Tchimarras sont les plus redoutables des coquins. Mais pourquoi vous ont-ils malmenés de la sorte ? Vous les aviez offensés ?

— Pas le moins du monde, mais señor Davis nous avait bien équipés pour le voyage : nous avions d'excellents chevaux, des armes, des munitions, des vivres et des outils, bref, tout ce dont on peut avoir besoin pour un séjour un peu prolongé dans cette région désertique.

— Cela suffit pour une bande de pillards.

— Ils nous ont entourés, demandé qui nous étions et ce que nous venions chercher ici. Lorsqu'ils ont appris quelle affaire nous amenait dans le Mapimi, ils ont déclaré que nous nous trouvions dans leur domaine et que tout ce qui s'y trouvait était leur bien. Ils ont exigé que nous leur remettions nos provisions.

— Et vous vous êtes rendus aussitôt ?

— Non, nous avons essayé de résister, mais ils étaient plus forts que nous, ils nous ont réduits à l'impuissance. Les blancs n'ont rien fait pour nous venir en aide. Ils se sont contentés de nous interroger. Comme je refusai de leur répondre, ils me fustigèrent avec un lasso. Mais Harton était plus malin de moi. Il leur raconta tout, sans excepter l'histoire de la nouvelle bonanza. Alors, ils se calmèrent. Ils nous ont demandé de leur décrire exactement les lieux. Je fis signe à mon compagnon de ne pas leur donner d'indications. C'est pour cela qu'ils m'ont ligoté et enterré. Quant à Harton, ils l'ont si bien battu qu'il a fini par tout dire et, comme ils le soupçonnaient de les avoir mal renseignés, ils l'ont emmené avec eux, en le menaçant des supplices les plus affreux si, avant demain soir, il ne les avait pas amenés à la bonanza.

Le visage de Old Death était complètement décomposé, sa voix rauque.

— Et vous croyez qu'ils se sont dirigés vers la bonanza ?

— Cela ne fait pas de doute. Ils veulent la piller, car ils savent qu’ils y trouveront une foule d’objets de prix, sans parler des vivres et des monceaux d’argent.

— Tonnerre de Dieu ! Ils se partageront sans doute le butin. Les blancs prendront le métal et les Rouges le reste. Est-ce loin d’ici ?

— A une journée de course à cheval. Ils y seront demain soir, à moins que Harton ne suive mes conseils.

— Quels conseils ?

— Je lui ai dit de faire un détour. Je pensais, en effet, que quelqu’un passerait par ici d’ici là et me délivrerait, et je voulais gagner du temps.

Le vieux parut réfléchir un instant, le regard fixé droit devant lui.

— Je voudrais partir sans perdre un instant, dit-il enfin. Si nous nous mettons en route dès maintenant, nous pourrons suivre la piste de ces vauriens, mais seulement jusqu’à la tombée de la nuit. Ne pourriez-vous pas me décrire exactement le chemin, afin que je puisse le suivre même pendant la nuit ?

L’homme ne parut pas très affirmatif et déconseilla une course de nuit. Old Death décida donc d’attendre jusqu’au lendemain matin.

— Essayons de dormir un peu pour reprendre des forces, les chevaux auront eux aussi besoin de fournir un grand effort dans la journée de demain.

Pour ma part, je ne pus m’endormir, bien que je n’eusse pas non plus fermé l’œil la nuit précédente. La pensée que quelques heures seulement me séparaient du moment où j’allais enfin mettre la main sur Gibson me tenait en haleine. Old Death, d’ailleurs, ne dormait pas non plus. Il se tournait et se retournait, en proie à une grande nervosité, ce qui n’était pas dans ses habitudes. Je l’entendais gémir et marmonner sans pourtant distinguer une seule de ses paroles.

Trois heures s’écoulèrent ainsi. Soudain, je vis mon vieil ami se lever. Il écouta notre respiration, sans doute pour s’assurer que nous dormions. Puis il commença à longer le cours d’eau. J’attendis. Un quart d’heure se passa, un autre, un troisième, mais le vieux ne revenait toujours pas. Je me levai alors à mon tour et pris le même chemin. Il s’était déjà considérablement éloigné de notre campement. Enfin, je l’aperçus. Il se tenait sur la rive et fixait la lune d’un air absent.

— C’est vous ? s’écria-t-il en entendant mes pas. Pourquoi ne dormez-vous pas ?

— Parce que je suis obsédé par la pensée de Gibson et d’Ohlert.

— Je vous crois volontiers. Demain, nous les tiendrons, ou bien je ne mérite pas mon nom de Old Death. Je n’ai pas le temps de les poursuivre plus longtemps, car il me faudra rester à la bonanza.

— Je ne vous comprends pas. On dirait que vous cachez un secret.

— En effet.

— Dans ce cas, je ne veux pas insister et je ne vous dérangerai pas plus longtemps. J’avais entendu vos gémissements et j’avais pensé que peut-être je pourrais partager vos souffrances. Bonne nuit, *Sir*.

Je m’éloignai sans qu’il protestât ; mais, quelques instant après, j’entendis sa voix m’appeler :

— Ne partez pas. Vous avez raison en pensant que je souffre. Mon cœur est lourd de chagrin. J’ai appris à vous connaître et je sais que vous êtes un bon garçon, un cœur d’or, et que vous ne me jugerez pas trop sévèrement. Je préfère donc m’ouvrir à vous. Je n’aurai d’ailleurs qu’une seule chose à vous dire. Le reste, vous le devinerez.

Il me prit par le bras et nous marchâmes côte à côte au bord de l’eau.

— Oui, il faut que je vous le dise, et précisément à vous, car, malgré votre jeune âge, vous m’inspirez une grande confiance et j’ai le pressentiment que quelque chose de grave arrivera demain qui empêchera le vieux Old Death de se confesser... Avez-vous entendu ce que le gambusino nous a raconté au sujet du commerçant du nom de Harton ? ajouta-t-il après un bref silence. Que pensez-vous de son frère ?

A ce moment, je devinai tout. Aussi répondis-je sur un ton indulgent :

— Ce jeune homme n’était guère raisonnable.

— *Pshaw* ! Ce n'est pas le mot. Certes, il n'était pas raisonnable, mais il a commis plus de tort que s'il avait été réellement méchant Non, je n'ai jamais été méchant au fond, car sachez que ce Henry Harton qui a acculé son frère à la ruine n'était autre que moi-même. Ma mère, sur son lit de mort, me montra le chemin de la vertu, mais je ne l'ai pas suivi. Je voulais être riche, je voulais posséder des millions, je me lançai dans des spéculations hasardeuses où j'ai englouti ma part d'héritage et couvert mon nom de déshonneur. Je tentai alors ma chance comme chercheur d'or et gagnai rapidement une fortune, mais pour la reperdre aussitôt. La vie déréglée que je menai ruina ma santé. Par surcroît, je pris l'habitude de l'opium. Autrefois, j'ai été un jeune homme vigoureux, presque un géant. Mais je devins vite un squelette. Les hommes ne voulaient plus me voir, les chiens aboyaient sur mon passage. Alors je rencontrai mon frère qui était à la tête d'une affaire à Frisco ; il eut pitié de moi et me prit sous son toit. Ah ! pourquoi l'a-t-il fait ? Il aurait mieux valu me laisser crever dans un coin. Il se serait épargné de grands malheurs...

Il se tut un instant. Je voyais qu'il respirait difficilement, en proie à ces souvenirs douloureux, et il m'inspirait une profonde compassion.

— Mon frère me croyait déjà revenu à la raison et il me confia un poste important dans son entreprise. Mais le démon du jeu s'empara de moi avec plus de force que jamais. Je puisai dans la caisse dans l'espoir de forcer la chance, je fis des faux, tout cela pour satisfaire la passion dont j'étais l'esclave. Cependant je perdis, je perdis sans cesse, et il arriva un moment où la situation devint intenable. Je pris la fuite. Mon frère paya mes dettes et fut réduit à la misère. Après la mort de sa femme, qui n'avait pu survivre à tous ces malheurs, il quitta la ville avec son fils.

— Quelques années plus tard, de passage à Frisco, j'appris cette lamentable histoire et cela m'incita à changer ma vie. J'avais travaillé comme gambusino et, après avoir amassé une petite fortune, j'étais décidé à indemniser mon frère. Je me mis à sa recherche, mais ne trouvai nulle part sa trace. Les pérégrinations auxquelles je me livrais éveillèrent en moi le goût de la vie libre de l'Ouest. Je renonçai au jeu, mais pas à l'opium. Je continuai à mélanger ce poison à mon tabac et, jusqu'à ce jour, je goûte encore à ce plaisir, bien qu'en petites doses. Voilà toute la vérité. Maintenant, crachez-moi à la figure et foulez-moi aux pieds. C'est tout ce que je mérite.

Il lâcha mon bras, s'assit sur l'herbe, appuya ses coudes sur ses genoux et se cacha le visage entre ses mains. Il resta ainsi longtemps sans prononcer une parole. Je ne saurais décrire les sentiments qui m'agitaient. Enfin, il remua et me fixant dans les yeux :

— Vous êtes encore là ? Je ne vous fais donc pas horreur ?

— Horreur ? Pourquoi ? Je compatis à vos peines de tout mon cœur. Vous avez beaucoup péché, mais aussi beaucoup souffert et votre repentir est sincère.

— Beaucoup souffert ? Oui, vous avez raison. J'ai souffert énormément. Mais ce n'est pas de cela que je veux parler. J'ai une grande prière à vous adresser.

— Demandez-moi tout ce que vous voudrez.

— Alors, écoutez-moi bien. Vous avez dû remarquer que, même quand je n'ai pas de cheval, je traîne toujours avec moi ma selle. Elle contient ce que je destine à mon frère, à lui seul. Me suivez-vous bien ?

— Oui, et je devine votre pensée. Ce que vous me demandez n'est pas grand-chose.

— C'est possible, mais la mission que je vous confie prouve que j'ai en vous une confiance illimitée. Et maintenant, allez-vous-en, *Sir*, laissez-moi seul. Je sens que j'aurai encore à faire cette nuit le bilan de mes péchés. Demain, il sera peut-être trop tard. Je vous en conjure : partez maintenant et dormez ! Vous, vous avez la conscience en paix, vous pouvez dormir. Bonne nuit, mon ami.

Je retournai à pas lents au campement et me recouchai. Je ne trouvai cependant le sommeil qu'au bout de quelques heures, presque à l'aube. Old Death n'était pas encore revenu. Lorsque je me réveillai, je le vis monter sur son cheval comme s'il avait hâte de voir se réaliser ses funèbres pressentiments. Le gambusino nous déclara qu'en dehors de quelques douleurs dans la région dorsale il se sentait bien et un Apache le prit en croupe.

Nous traversâmes le cañon en suivant toujours la piste des Tchimarras. A un endroit, le gambusino nous dit de nous arrêter et déclara d'un air satisfait :

— Ici, il nous faut quitter la piste. Harton a suivi mon conseil et a fait un détour. Nous allons tourner à droite pour arriver directement.

Nous nous dirigeâmes vers le nord-ouest où, à l'horizon, nous aperçûmes des masses bleuâtres. Le gambusino nous expliqua que c'étaient des montagnes. Peu après midi, nous fîmes halte et repartîmes presque aussitôt en redoublant de vitesse. Les montagnes approchaient à vue d'œil et il n'était que temps, car le soleil commençait déjà à décliner. Soudain, à proximité, nous aperçûmes une piste que la nôtre allait couper transversalement.

Le gambusino sauta à terre pour l'examiner. Winnetou imita son exemple. Il longea la piste pendant quelques instants, puis déclara :

— Dix Visages Pâles et quatre fois autant de Peaux-Rouges sont passés par ici ; depuis, cette partie du temps que vous appelez une heure s'est écoulée.

— Eh bien ! qu'en dites-vous, señor gambusino ? demanda Old Death.

— S'il en est réellement ainsi, nous pourrons encore les rattraper, car, avant l'attaque, ils ne manqueront pas d'explorer les lieux.

Nous ne suivîmes pas la trace des Tchimarras, car Harton avait pris la précaution de conduire ses ravisseurs non pas directement à l'entrée de la bonanza, mais de l'autre côté de la vallée. Nous autres, nous étions pressés d'arriver sur les lieux. Malheureusement, la nuit tomba avec une rapidité extraordinaire. Dans la plaine, notre marche était encore possible, mais, une fois dans la forêt, à l'ombre des arbres, le chemin n'était pas frayé ; et il nous fallut nous fier entièrement au sens d'orientation du gambusino et à la vue de nos chevaux. Les branches nous barraient constamment la route et nous fouettaient le visage, en nous menaçant à chaque instant de nous désarçonner. Nous sautâmes donc à terre et continuâmes la route à pied, menant nos chevaux derrière nous et marchant, le revolver à la main, car, à chaque instant, nous pouvions nous heurter aux ennemis. Enfin, nous entendîmes le bruissement de l'eau.

— Nous sommes arrivés, murmura le gambusino. Attention ! Le cours d'eau est à droite. Passez un à un et tenez-vous de la main gauche aux rochers.

— Bien ! dit Old Death. Mais n'allons-nous pas rencontrer de sentinelles ?

— Pas encore. Personne ne dort ici.

— C'est du joli, pas de sentinelle devant une bonanza ! Où se trouve le chemin ? On ne distingue rien dans cette obscurité !

Après quelque temps, nous aperçûmes une lueur vacillante, provenant sans doute d'une lampe, qui filtrait entre les fentes de la toile. Des voix résonnaient. Old Death, le gambusino et moi, nous nous trouvions en avant.

— Attendez les autres, dit Old Death, en se tournant vers le gambusino. Ils resteront devant la tente, tandis que nous entrerons pour avertir le patron. Nous avons à lui annoncer une bonne nouvelle qui va le remplir de joie.

Du dehors, on pouvait très bien distinguer à quel endroit de la tente se trouvait le rideau d'entrée.

Old Death était déjà sur le seuil et je me trouvais derrière lui.

— Les voilà ! cria une voix de l'intérieur. Ne les laissez pas entrer.

En même temps que ces paroles étaient prononcées, un coup de feu partit. Je vis mon vieil ami se cramponner des deux mains aux rideaux, et l'instant d'après, j'aperçus plusieurs armes braquées sur l'entrée. Old Death s'effondra en gémissant :

— Les pressentiments... Mon frère... Pardon... La selle...

— Monsieur Charpentier, pour l'amour de Dieu, ne tirez pas ! criai-je. Nous sommes des amis. Votre beau-père et votre beau-frère sont parmi nous, nous venons vous avertir d'un danger.

— Grands dieux ! s'écria une voix de l'intérieur. Est-ce possible ?

— Mais oui, ne tirez pas ! Laissez-moi entrer, moi seul !

— Entrez donc, mais personne d'autre !

Je pénétrai à l'intérieur. Je me trouvai en face d'une vingtaine d'hommes tous munis de fusils. Trois lampes attachées au plafond éclairaient la tente. Un homme jeune s'avança. Près de lui se tenait un homme d'un certain âge à l'air abattu.

— Était-il avec eux, Harton ? demanda le premier.

— Non, señor.

— Vous faites erreur ! m'écriai-je. Nous venons en amis, mais les ennemis ne tarderont pas à arriver. Ce señor, si j'entends bien, se nomme Harton. N'est-ce pas le même que les Tchimarras ont enlevé ?

— Oui, mais il leur a échappé et il vient d'arriver.

— Et qui de vous a tiré ce coup de feu ? demandai-je, haletant.

— Moi, répondit un des hommes.

— Dieu soit loué ! m'écriai-je en poussant un soupir de soulagement. J'avais eu un instant la pensée atroce que c'était peut-être le frère qui avait tué son frère !

Mais j'ajoutai :

— Vous avez donné la mort à un homme innocent !

A ce moment, les deux Lange, suivis du gambusino, pénétrèrent à leur tour dans la tente. Ce fut une explosion de joie familiale. Une femme sortit d'un compartiment de la tente, tenant dans ses bras un bébé. Elle se jeta dans les bras de son père et de son frère.

Je dus les rappeler au silence. Old Death était mort, atteint en plein cœur. Le nègre Sam apporta son corps et l'étendit au milieu de la tente.

Je ne pouvais compter que sur moi-même. Je demandai à Harton comment il avait réussi à s'enfuir des mains des bandits. Au milieu du brouhaha, il me conta son aventure.

— J'ai conduit les Peaux-Rouges par un chemin détourné. Nous fîmes halte dans la forêt derrière la vallée. Le chef partit en reconnaissance et, dès que la nuit fut tombée, ils se remirent en route, laissant leurs chevaux à la garde de quelques sentinelles. Je restai avec ces dernières, pieds et poings liés. Je réussis à libérer d'abord mes mains, puis à couper les autres liens. Je quittai le camp en rampant et rencontrai un groupe d'ouvriers, que je mis au courant de la situation. Nous décidâmes de tirer dès que des pas étrangers se feraient entendre.

— Il aurait mieux valu rester où vous étiez, ne pus-je m'empêcher de dire. Mais, maintenant, les ennemis peuvent arriver d'un moment à l'autre. Il faut organiser la défense.

Je m'adressai à Charpentier, celui-là même qui m'avait reçu sous la tente. Je le mis rapidement au courant de la situation et, en quelques minutes, les préparatifs étaient terminés. Nos chevaux furent conduits au fond de la vallée. Les Apaches se postèrent derrière la tente avec les ouvriers de Charpentier. On posa sur le bord de l'eau un bidon de pétrole et une bouteille d'essence. Un homme posté auprès était chargé de verser l'essence dans le pétrole et de mettre le feu au bidon. Ensuite, il devait lancer le bidon dans l'eau. Le pétrole en flammes serait charrié par le courant et éclairerait toute la vallée.

Plus de cinquante hommes étaient maintenant prêts à recevoir les ennemis, dont le nombre était à peu près égal, mais qui étaient sans doute moins bien armés. Quelques ouvriers choisis parmi les plus habiles étaient postés à l'entrée de la vallée pour annoncer l'approche de l'ennemi.

Nous attendîmes ainsi environ une dizaine de minutes. Un des hommes vint alors nous annoncer que deux blancs demandaient à voir le propriétaire. On les fit entrer. J'eus le soin de me cacher, en compagnie des deux Lange et de Winnetou, dans le compartiment fermé de la tente.

Les deux nouveaux venus n'étaient autres que Gibson et William Ohlert. On les invita aimablement à s'asseoir, ce qu'ils firent volontiers. Gibson se présenta, sous le nom de Gavilano, comme un géographe en exploration dans les montagnes en compagnie d'un confrère. Il était campé non loin de là quand un gambusino du nom de Harton était venu le trouver. C'est ainsi qu'il avait appris que des blancs étaient installés dans les environs. Comme son confrère se trouvait souffrant, il venait demander l'hospitalité pour la nuit à M. Charpentier.

Il en était là de son récit lorsque je sortis de ma cachette. Gibson me fixa d'un air atterré.

— Et les Tchimarras qui vous suivent sont-ils aussi souffrants, monsieur Gibson ? demandai-je. William Ohlert restera, en effet, ici et, bien mieux, il n'en partira qu'avec moi. D'ailleurs, vous aussi, je vous emmène.

Ohlert avait assisté à cette scène avec sa passivité coutumière. Mais Gibson se ressaisit vite.

— Fripon ! cria-t-il. Tu poursuis les honnêtes gens jusqu'ici ! Je te...

— Tais-toi, ignoble crapule ! Tu es mon prisonnier !

— Pas encore ! ricana-t-il, en proie à la rage. D'abord, prends ceci...

Il saisit son fusil, mais, d’un geste rapide, je détournai son bras. La crosse alla heurter la tête de William Ohlert, qui s’affaissa sous le coup. Au même instant, quelques ouvriers pénétrèrent dans la tente. Ils braquèrent leurs armes sur Gibson, que je tenais en respect.

— Ne tirez pas ! criai-je. Je veux l’emmener vivant

Mais il était trop tard. Un coup partit et l’homme tomba raide mort, atteint d’une balle à la tête.

— Ne m’en veuillez pas, monsieur, c’est l’usage du pays, dit l’homme qui avait tiré.

Sans doute la détonation d’un coup de feu était le signal convenu entre Gibson et ses complices, car aussitôt un cri de guerre indien déchira le silence de la vallée.

Charpentier sortit dehors et les autres le suivirent. J’entendis sa voix lancer des ordres. Des coups de feu crépitèrent, des hommes poussaient des cris et des jurons. J’étais resté seul dans la tente avec Ohlert. Je m’agenouillai auprès du jeune homme : il vivait. Cela me calma. Maintenant, je pouvais prendre part au combat.

Dehors, je pus me rendre compte que mon concours était à peu près inutile. La vallée était illuminée par le pétrole en flammes. Les ennemis avaient reçu un accueil auquel ils ne s’attendaient pas. La plupart d’entre eux jonchaient déjà le sol. Les autres fuyaient en débandade, poursuivis par les vainqueurs.

Je me dirigeai vers Charpentier, qui tirait toujours après les fugitifs, et lui proposai d’envoyer un groupe d’hommes sous la direction de Harton pour s’emparer des chevaux des Peaux-Rouges. Là, ils pourraient aussi faire prisonniers ceux qui avaient réussi à se sauver. Mon conseil fut agréé.

La troupe réussit facilement à remplir sa mission. Les hommes restèrent sur place ; seul Harton revint. Il ignorait encore l’identité du mort, la seule victime de notre camp au cours de cette soirée agitée. Je l’entraînai dans la vallée, où plusieurs feux avaient été allumés entre-temps. Je le conduisis à un endroit plus sombre et, quand nous fûmes assis, je lui appris la fin tragique de son frère. Il pleura comme un enfant et sa douleur était poignante. Il avait toujours aimé son frère, à qui il avait depuis longtemps pardonné. S’il s’était fait gambusino, c’était uniquement dans l’espoir de le retrouver un jour. Je dus lui raconter tout, depuis ma première rencontre avec l’homme de l’Ouest jusqu’au moment où la balle destinée à un autre l’avait frappé. Il tenait à connaître chaque parole de son frère et, en revenant vers la tente où il allait revoir le mort, il me pria d’être pour lui un ami, comme je l’avais été pour son frère.

Le lendemain matin, nous défîmes le panneau matelassé de la selle et trouvâmes un portefeuille à l’intérieur. Il n’était pas épais, mais son contenu était précieux. Le mort léguait à son frère un chèque d’une somme très élevée, ainsi que la description détaillée d’un endroit dans la Sonora où Old Death avait découvert une mine d’or très riche. En l’espace d’une minute, Harton était devenu possesseur d’une immense fortune.

Il était difficile de deviner quels avaient été au juste les projets de Gibson au sujet de William Ohlert. Sa sœur elle-même, Felisa Perillo, qu’il allait selon toute probabilité rejoindre, n’aurait pu nous renseigner. Ohlert vivait, mais nous eûmes beaucoup de peine à le tirer du coma où l’avait plongé le coup de crosse. Cela m’obligea à prolonger mon séjour à la bonanza, chose qui ne m’était pas trop désagréable. C’était, en effet, une occasion pour moi de me reposer des fatigues de cette expédition et d’étudier de plus près la vie des chercheurs d’or. Ensuite, je me proposais de me rendre avec Ohlert à Chihuahua pour remettre le jeune homme entre les mains d’un bon médecin.

On enterra Old Death et nous élevâmes sur sa tombe une croix en argent brut. Son frère quitta l’entreprise de Charpentier pour prendre un peu de repos à Chihuahua.

Charpentier et sa femme étaient tout à leur joie de se trouver Enfin réunis avec les deux Lange. C’était une famille fort sympathique et j’étais ravi de leur bonheur. En prenant congé de nous, Fred Harton me demanda de l’accompagner dans la Sonora et d’y rester avec lui quelque temps. Je ne pus me décider à cause d’Ohlert, mais j’espérais le revoir à Chihuahua. Winnetou resta avec moi et renvoya les dix Apaches, que Charpentier avait comblés de cadeaux. Le nègre Sam partit avec Harton pour remplir sa mission.

Deux mois plus tard, je me trouvai à Chihuahua chez un Frère de l’ordre du Bon-Pasteur. C’est à ses soins que je confiai Ohlert, qui ne tarda pas à recouvrer sa santé. En même temps que sa guérison physique, sa guérison mentale s’opérait. On aurait dit que le coup de crosse avait chassé

de son esprit ses obsessions morbides. Son humeur se transforma. Il devint gai et manifestait le désir de revoir son père. Je ne lui avais pas dit que j'attendais l'arrivée de celui-ci. En effet, j'avais envoyé un rapport et, en réponse, M. Ohlert m'annonça qu'il viendrait lui-même chercher son fils. Je lui avais demandé par la même occasion de présenter ma démission à Mr. Josy Taylor car je désirais vivement rejoindre Harton dans la Sonora.

Le frère de Old Death, qui s'était arrêté à Chihuahua, venait nous voir tous les jours chez le Frère du Bon-Pasteur. Il me témoignait une amitié touchante et la guérison de mon protégé le remplissait de joie.

Quant au jeune Ohlert, son rétablissement tenait du miracle. Il avait renoncé à ses aspirations poétiques et ses souvenirs se précisaient. Cependant, la période allant de sa fuite en compagnie de Gibson à son accident sous la tente laissait un vide dans sa mémoire.

Un jour, nous étions tous réunis chez le Frère du Bon-Pasteur, Ohlert, Harton et moi. Nous racontions nos aventures et formions des projets d'avenir. Soudain, le domestique frappa à la porte et, l'instant d'après, il introduisit un homme à la vue duquel William Ohlert poussa un cri de joie. Il ne se doutait pas combien de soucis et de chagrins il avait causés à son père. Il se jeta dans ses bras en pleurant, tandis que nous nous retirions discrètement.

Par la suite, j'eus tout le loisir de conter en détail à Mr. Ohlert notre odyssée. Le père et le fils m'écoutaient en silence. Mr. Ohlert m'avait apporté une lettre de mon patron me rendant ma liberté. Je pus donc promettre à Fred Harton de le suivre dans la Sonora. Évidemment, nous aurions été bien plus heureux pour ce voyage d'avoir un troisième compagnon : mon vieil et brave ami Old Death.

OLD FIREHAND

Le récit de mes aventures avec Harton pourrait faire l'objet de tout un volume, mais, comme je me propose surtout de parler de Winnetou qui ne se trouvait pas avec nous, je me contenterai d'en dire quelques mots. Au prix de grands efforts, de privations et de luttes, nous découvrîmes enfin la bonanza signalée par Old Death. Peu désireux d'exploiter la part qui me revenait dans cette entreprise, je la vendis, et la somme que je réalisai ainsi compensa largement la perte que j'avais subie lors du naufrage. Je me rendis ensuite au Rio-Pecos pour visiter le pueblo des Apaches. On m'y fit un accueil des plus cordiaux, mais je n'y trouvai pas Winnetou. Il était parti en tournée dans les villages apaches.

Comme il m'aurait fallu attendre son retour au moins six mois, je préférai me rendre à Saint-Louis. Chemin faisant, je liai connaissance avec un Anglais du nom d'Emery Bothwell, homme d'une grande érudition et d'une énergie peu commune, que je devais par la suite retrouver au Sahara. Arrivé à Saint-Louis, je fus surpris et confus de constater que le nom de Old Shatterhand était dans toutes les bouches. En voyant mon étonnement, Mr. Henry me dit sur le ton bourru qui lui était familier :

— Ne faites pas l'innocent. En un mois, il vous arrive plus d'aventures qu'à d'autres en vingt ans, vous échappez par miracle aux dangers les plus redoutables, vous faites vos premières armes de *greenhorn* en compagnie de l'homme le plus célèbre de l'Ouest et vous écarquillez les yeux d'étonnement quand on parle de vous. Je peux vous assurer qu'en si peu de temps vous avez acquis plus de célébrité que le fameux Old Firehand qui a le double de votre âge. Votre triomphe me cause une grande joie, car, en somme, c'est moi qui vous ai mis sur ce chemin. Mais regardez ce que j'ai là.

Il ouvrit son armoire à armes et en sortit le premier fusil Henry. Il m'expliqua son fonctionnement et me conduisit à son tir, afin que je puisse juger par moi-même de sa valeur. Je ne dissimulai pas mon enthousiasme, mais je lui répétai l'objection, déjà formulée autrefois, à savoir que la diffusion d'une arme aussi terrible pouvait avoir des conséquences néfastes pour le monde animal comme pour le genre humain de l'Ouest.

— Je sais bien, je sais bien, grommela-t-il, vous me l'avez déjà dit. Aussi n'ai-je l'intention de mettre au point que quelques pièces. La première que voici, je vous en fais cadeau. Gardez mon tueur d'ours, qui est devenu fameux entre vos mains, et prenez aussi ce fusil. J'ai l'impression qu'il vous rendra des services dans vos nouvelles pérégrinations au-delà du Mississipi.

— Je n'en doute pas, mais, dans ce cas, il est inutile que je l'emporte tout de suite.

— Pourquoi ?

— Parce que ce n'est pas dans l'Ouest que je me rends.

— Et où donc ?

— D'abord, je vais rentrer dans mon pays et ensuite j'irai en Afrique.

— En Af... ! s'écria-t-il, et il en resta bouche bée. Êtes-vous devenu fou ?

— Pas le moins du monde. J'ai simplement promis à Mr. Bothwell de le retrouver en Algérie où il a de la famille. De là, nous nous proposons de faire une petite excursion dans le Sahara.

— Pour vous jeter en pâture aux lions et aux hippopotames.

— Allons donc ! Les hippopotames ne sont pas carnivores et ils ne vivent pas dans le désert.

— Et les lions ?

— On n'en trouve guère dans le vrai Sahara. Les bêtes de proie ont besoin d'eau.

— Je pense bien qu'elles ne boivent pas de sirop ! Mais il y a encore autre chose. Savez-vous que dans ce pays-là on parle arabe ?

— Bien sûr. Mais le professeur qui m'a enseigné l'arabe passait, dans mon pays, pour une des grandes sommités en cette matière.

— Que le diable vous emporte ! Il n'y a pas moyen de découvrir votre point faible. Attendez pourtant : vous rendez-vous compte de l'argent qu'il faut pour faire un tel voyage ?

— J'en ai suffisamment.

— Comment cela ?

— La bonanza que nous avons découverte m'a rapporté une somme assez coquette qui, ajoutée à la gratification de Mr. Ohlert et à mes honoraires chez Josy Taylor, constitue un petit capital.

— Eh bien ! allez, partez au Sahara ! s'écria-t-il d'un air furibond. Je ne comprends pas ce qui peut vous attirer dans ce pays. Vous n'y trouverez que du sable et un désert sans fin. Ne vaut-il pas mieux rester ici ? Qui sait si nous pourrons jamais nous revoir ?

Il arpentait le magasin d'un pas nerveux en gesticulant furieusement. Mais sa bonne humeur naturelle ne tarda pas à prendre le dessus. Il s'arrêta devant moi et me demanda :

— Aurez-vous besoin du tueur d'ours même dans le désert ?

— Sûrement.

— Et du fusil ?

— A plus forte raison.

— Eh bien l emportez-les tous les deux et ne revenez plus me voir, car je vous mettrais à la porte. Espèce de mulet du désert !

Il me planta les deux armes dans les mains, ouvrit la porte, me poussa littéralement dehors et tira le verrou derrière moi. Mais, une fois dans la rue, je vis sa tête s'encadrer dans la fenêtre.

— Passez donc me voir ce soir ! me cria-t-il.

— Entendu.

— Je vous préparerai votre plat favori. Et maintenant, fichez-moi le camp.

Lorsque, quelques jours plus tard, je me présentai chez lui pour lui faire mes adieux, il me fit promettre sur l'honneur que je serais de retour dans six mois, à moins d'empêchements imprévisibles. Je tins parole, et, au bout d'une demi-année, je me retrouvai de nouveau à Saint-Louis.

Il fut très heureux d'apprendre que les deux armes dont il m'avait muni avaient joué un grand rôle dans ma lutte contre les caravanes de pillards. Entre temps, Winnetou était passé à Saint-Louis et le vieux lui avait annoncé la date de mon retour. Le jeune Apache l'avait prié de me diriger vers le Rio-Suanca où il chasserait alors avec ses guerriers.

Je me mis aussitôt en route et il me fallut trois semaines entières pour gagner le fleuve. Là, je n'eus pas de peine à découvrir le campement des Apaches. Winnetou admira beaucoup mon fusil Henry, mais refusa de l'essayer, car il le considérait comme un objet sacré. Il me fit la surprise d'un superbe cheval qu'il avait élevé exprès pour me l'offrir. L'étalon devait à sa course rapide le nom de Swallow[11]. Il avait été dressé selon les meilleures méthodes indiennes et ne tarda pas à s'habituer à moi.

Winnetou se proposait, une fois la chasse terminée, de passer chez les Navajos en guerre avec les Nigoras, afin d'exercer une influence pacifique auprès des deux tribus adverses ; je pensai l'accompagner, mais ce projet ne put se réaliser. En effet, quelques jours avant la date du départ, nous rencontrâmes un convoi d'or venant de Californie. La caravane ne fut pas peu effrayée de se voir cernée par les Peaux-Rouges, mais, en entendant les noms de Winnetou et de Old Shatterhand, les hommes se calmèrent. Je pus me rendre compte du véritable prestige dont jouissaient ces deux noms quand les voyageurs me prièrent de leur faire escorte jusqu'à Fort Scott, naturellement moyennant une récompense. J'hésitai d'abord, ne voulant pas me séparer de Winnetou, mais celui-ci, fier de voir son ami jouir d'une telle confiance, me pria d'accepter. Du Fort Scott, je devais me rendre dans la prairie de Gravel, située à l'ouest du Missouri, où nous pourrions nous retrouver, car il avait l'intention de rendre visite à son vieil ami Old Firehand qui séjournait depuis quelque temps dans cette région.

J'accompagnai donc le convoi d'or à son lieu de destination, non sans avoir eu à vaincre quelques obstacles en cours de route. Ma mission terminée, je repartis seul. Je franchis le Kansas et m'engageai dans le domaine des Sioux, où j'échappai à plusieurs reprises à la poursuite des Peaux-Rouges grâce à la rapidité de mon coursier. Winnetou m'avait dit que mon voyage me mènerait à travers une région où des gisements de pétrole venaient d'être découverts et dont le propriétaire était un dénommé Forster. Il y avait là une sorte de magasin où je pourrais me munir de tout ce dont j'aurais besoin.

[11] Hirondelle.

Selon mes calculs, je devais me trouver à proximité de cette colonie pétrolière. Je savais qu’elle s’appelait New-Venango et qu’elle était située dans une de ces gorges qu’on trouve si souvent dans la Prairie et qui sont ordinairement traversées par un cours d’eau. Jusque-là, dans cette plaine couverte d’hélianthes aux fleurs jaunes, rien ne décelait la proximité d’une telle dépression. Mon cheval avait besoin de repos. Moi-même, j’étais épuisé par la longue course que j’avais dû fournir, de sorte que j’aspirais ardemment à trouver le poste pour prendre quelque repos et remplacer mes munitions épuisées.

J’étais déjà sur le point de renoncer à trouver la gorge, lorsque Swallow leva la tête et se mit à souffler de cette façon commune aux chevaux de la Prairie lorsqu’ils flairent la présence d’un être humain à proximité. Je l’arrêtai et me mis à scruter l’horizon.

Je n’eus pas longtemps à chercher. Derrière moi j’aperçus deux cavaliers qui venaient sans doute de me remarquer, car ils semblaient tourner leurs montures dans ma direction. Comme la distance qui nous séparait était assez considérable, je saisis ma longue-vue afin de pouvoir mieux examiner les voyageurs. On peut imaginer ma stupéfaction lorsque je constatai que l’un d’eux était un adolescent très jeune, presque un gamin. C’était là une rencontre assez inattendue dans cette région.

— Diable, un enfant ici, en pleine Prairie, et par surcroît équipé comme un trappeur ! m’écriai-je malgré moi en rengainant mon couteau et mon revolver que je venais de tirer.

Je devais moi-même me dresser dans la Prairie comme une apparition assez étrange. Je n’avais rien, tant s’en faut, d’un muscadin ! Mes mocassins avaient depuis longtemps droit à la retraite ; mes leggings étaient tout luisants de graisse de buffle, conséquence de l’habitude générale chez les chasseurs de l’Ouest d’utiliser leurs genoux en guise de nappe et de serviette de table. Cependant, si cette tenue eût évidemment été déplacée dans une loge de l’Opéra, en revanche elle ne pouvait choquer personne dans les Montagnes Rocheuses.

J’en étais là dans l’examen de ma personne lorsque le jeune homme brandit sa cravache en guise de salut et cria d’une voix claire :

— *Hallo, Sir* ! Qu'avez-vous donc à vous examiner ainsi ?

— *Your servant*, jeune homme. J’inspecte mon armure et je constate, hélas ! qu’elle n’est pas assez solide pour résister à vos regards perçants.

— Si j’ai bien compris, il est interdit de vous regarder ?

— Aucunement, mais je réclame le droit de vous examiner à mon tour.

— Je n’y vois pas d’inconvénient. Vous pouvez m’inspecter à votre aise.

— Cette épreuve doit vous être moins agréable qu’à moi, étant donné que votre mise est beaucoup plus digne d’un gentleman.

Et, en faisant faire un tour à mon mustang sur ses jambes de derrière, j’ajoutai :

— Me voilà grandeur naturelle et sur toutes les faces.

— C’est à mon tour maintenant de me présenter, dit le jeune homme. — Et, après avoir fait pivoter son cheval, il reprit :

— Maintenant, les présentations sont faites, dites-moi comment vous me trouvez.

— Pas mal du tout. Surtout pour l’endroit. Et vous, que pensez-vous de moi ?

— Abstraction faite du cavalier, la monture est parfaite, observa le compagnon du jeune homme en se mêlant à notre conversation et en lançant à Swallow des regards admiratifs.

Je ne lis pas attention à ce compliment douteux et me tournai vers le jeune homme qui, pour son âge, témoignait d’une aisance peu commune.

— Vous êtes étranger ? me dit le jeune homme.

— Hélas ! oui. Je viens d’errer toute la journée à la recherche d’un endroit que je n’arrive pas à trouver.

— C’est bien, je vais vous faire visiter le pays.

Il tourna son cheval dans la direction que je suivais moi-même et passa du trot au galop. Swallow suivit aisément cette allure bien qu’il n’eût pas pris de repos depuis l’aube. La brave bête se rendait sans doute compte qu’il s’agissait d’une sorte d’épreuve et fit si bien que le jeune homme dut renoncer à la suivre. Il ne put réprimer un cri d’admiration.

— Vous avez là une monture inestimable ! Ne voulez-vous pas la vendre ?

— Pour rien au monde.

— Elle est dressée à la mode indienne, observa-t-il en lui jetant un coup d'œil de connaisseur. Comment l'avez-vous eue ?

— Je la tiens de Winnetou, un chef apache que j'ai rencontré dernièrement au Rio-Suanca.

Il me dévisagea d'un air étonné.

— De Winnetou ? Mais c'est le chef indien le plus célèbre et le plus redoutable entre la Sonora et la Colombie. Je n'aurais pas pensé que vous ayez d'aussi illustres relations.

— Pourquoi donc ? demandai-je en réprimant un sourire.

— Je vous prenais pour un prospecteur ou quelque chose dans ce genre-là. Ce sont de braves gens, mais généralement ils ne fraient pas avec les Apaches. Votre revolver resplendissant, votre couteau à la ceinture, votre fusil de parade et surtout vos allures cadrent assez mal avec le type du trappeur.

— Puisque vous le voyez vous-même, je vous avoue que je suis un chasseur de circonstances, ce qui n'empêche pas mes armes d'être de première qualité. Je les ai achetées à Saint-Louis et les ai payées le prix fort. Vous devez savoir qu'on en a toujours pour son argent.

— Hum... Pour ma part, je pense qu'on ne peut juger de la qualité de la marchandise qu'à l'usage. Que pensez-vous par exemple de ce pistolet ?

Il tira d'une poche de sa selle un engin antique qui tenait plus d'un rotin que d'une authentique arme à feu.

— En effet, cette pièce-là est vieille comme le monde, lui dis-je, mais, entre les mains de ceux qui savent s'en servir, elle peut faire du beau travail. J'ai souvent vu des Indiens faire des merveilles avec de pareils instruments.

— Eh bien ! dites-moi s'ils sont capables de faire un tel tour ?

Il tourna son cheval de côté, décrivit un cercle autour de moi, leva le bras et, avant que j'aie pu deviner son intention, fit feu dans ma tête et en même temps je vis voler en l'air mon couvre-chef ainsi que le bouquet de fleurs d'hélianthes que j'y avais attaché.

— Quelquefois la tête peut sauter avec le chapeau, dis-je d'un ton froid. Aussi est-il prudent de faire attention.

— Pourquoi ? demanda une voix derrière moi.

C'était le compagnon du jeune homme qui, sur sa monture, avait de la peine à nous suivre.

— La tête d'un rôdeur de savanes n'est pas de trop pour payer un joli coup de feu.

L'homme, un individu maigre, grand et au cou de girafe, avec une physionomie typique du yankee. Par égard pour son compagnon, je ne relevai pas l'insulte, bien que le jeune homme pût attribuer mon silence à une incapacité de répondre du tac au tac. Cet adolescent m'intriguait. Il trahissait une profonde connaissance de l'Ouest, insolite pour son âge. Je ne le quittais pas des yeux, essayant de pénétrer le mystère de sa personne.

Il avançait maintenant à une demi-longueur de cheval devant moi, et les rayons du soleil couchant l'inondaient d'une lumière dorée. Son air tendre d'enfant contrastait avec un je ne sais quoi de viril qui décelait chez lui une maturité précoce et une volonté de fer. Chacun de ses gestes était empreint d'une assurance et d'une fermeté qui interdisaient de traiter cet adolescent comme un enfant, bien qu'il ne dût guère avoir plus de seize ans.

J'évoquai, malgré moi, les récits que j'avais lus autrefois sur la précocité des enfants du Far-West rendus hommes avant l'heure par la rudesse de la vie.

Soudain il tira la bride de son cheval.

— Vous vous rendez sans doute à New-Venango ?

— En effet.

— Et vous venez par la savane ?

— Oui, ainsi que vous pouvez-vous en rendre compte.

— Mais vous n'êtes pas un chasseur de l'Ouest.

— Votre regard est bien aigu pour juger du premier coup d'œil.

— Vous êtes Français.

— Il paraît que je parle l'anglais avec un accent très fort pour que vous reconnaissiez tout de suite en moi un étranger.

— Il n’est pas si fort que ça, mais il permet de deviner votre origine. Si vous préférez, nous pourrons nous entretenir dans votre langue maternelle.

— Serions-nous compatriotes ?

— Mon père est Français, mais ma mère était Indienne, de la tribu des Assiniboins.

Ce n’est qu’alors que je remarquai son teint sombre et les traits accusés de son visage. Ainsi sa mère était morte, seul son père vivait. Ce n’était plus seulement de la curiosité que j’éprouvais en face de cet adolescent.

— Regardez devant vous, dit-il en levant le bras. Voyez-vous cette fumée qui semble s’échapper du sol ?

— Bien sûr. Nous sommes, semble-t-il, tout près de la gorge que je cherche depuis le matin. Connaissez-vous par hasard Emery Forster, le roi du pétrole ?

— Un peu. C’est le père de ma belle-sœur qui habite avec son mari, mon frère, à Omaha. Je viens justement de leur rendre visite. Avez-vous à parler à Mr. Forster ?

— Non, pas à lui personnellement. J’aurais besoin de rendre visite à son magasin pour y faire des achats. Si je vous ai posé cette question, c’est simplement parce que je pense que dans cette région tout le monde doit connaître le célèbre roi du pétrole.

— Bien sûr, et vous ne faites pas exception à la règle.

— Que voulez-vous dire par là ?

— Simplement que l’homme qui avance à vos côtés est le roi du pétrole lui-même. Nos présentations ont été un peu sommaires, mais l’étiquette de la Prairie n’est pas très rigoureuse.

— Pas du tout, dis-je en le fixant d’un regard scrutateur. La savane possède une étiquette extrêmement rigoureuse. Elle possède même sa hiérarchie, et, croyez-moi, ce n’est pas, comme dans les autres coins de l’Amérique, une hiérarchie de fortune, mais bien d’intelligence et de courage. Donnez à un quelconque roi de pétrole votre pistolet antédiluvien et envoyez-le dans la Prairie, il y laissera sa peau malgré tous ses millions. L’étiquette de la Prairie, ce n’est pas un maître de cérémonie qui vous l’apprendra, mais la vie au grand air.

Je perçus un regard d’approbation dans les yeux du jeune homme.

— Évidemment, tout cela n’est pas entièrement faux, dit-il, et la noblesse de la fortune peut fort bien aller de pair avec la noblesse du courage. Je connais en effet des chasseurs dont la richesse ne le cède en rien à celle de n’importe quel homme d’affaires. Connaissez-vous Old Firehand ?

— J’en ai déjà entendu parler.

— Eh bien ! Winnetou et lui connaissent tous les filons des Montagnes Rocheuses. Ils pourraient vous montrer des mines d’une valeur inestimable et insoupçonnées de tous. Je ne crois pas qu’ils veuillent changer avec un roi du pétrole. Mais nous voilà arrivés.

Nous nous trouvions au bord d’une gorge qui abritait un village. Les constructions étaient moins nombreuses que j’avais pensé. La gorge formait un étroit bassin encerclé de roches escarpées et traversé au milieu par un cours d’eau qui s’était creusé une sortie dans le roc. La gorge était pleine d’engins servant à l’extraction du pétrole ; au bord de l’eau se dressait une foreuse en plein travail Devant les bâtiments de l’entreprise se trouvait une habitation d’aspect confortable, malgré son caractère provisoire. Partout où les yeux se posaient, on apercevait des douves, des fonds de tonneaux et des tonneaux fraîchement fabriqués, dont certains étaient vides, d’autres remplis du précieux combustible.

J’allais prendre congé de mes deux compagnons, car je pensais qu’ils se rendraient tous les deux à l’habitation, tandis que, pour ma part, j’avais hâte de visiter le magasin. Mais Forster ne l’entendait pas ainsi :

— Non, jeune homme, nous irons avec vous au magasin, car j’ai une petite affaire à régler avec vous.

Je ne demandais pas mieux que de rester avec le jeune homme et jouir de sa société pendant quelque temps encore, mais je n’avais aucune envie de régler des affaires avec Forster, et je ne savais pas à quoi il faisait allusion. Ma curiosité n’allait pas tarder à être satisfaite ; dès que nous fûmes arrivés devant le bâtiment qui portait sur une plaque de pierre une inscription à la craie :

« *Store and Boarding-house* », et à peine étais-je descendu de ma selle, que l'homme s'empara de la bride de Swallow.

— Je vous achète votre cheval. Combien ?

— Il n'est pas à vendre.

— Je vous en donne deux cents dollars.

Je fis un signe négatif de la tête en souriant.

— Deux cent cinquante.

— Laissons cela, *Sir*.

— Trois cents.

— Mais je vous répète qu'il n'est pas à vendre.

— Je vous donne trois cents dollars et je règle tous vos achats dans le magasin. Je vous laisse mon cheval par-dessus le marché.

— Gardez votre monture. Je n'en donnerais pas un poil de la mienne.

— Pourtant il me faut votre cheval, déclara l'homme d'un ton péremptoire. Il me plait.

— Je le crois volontiers. Mais renoncez-y. Vous n'êtes pas assez riche pour l'acheter.

— Pas assez riche ? s'écria-t-il en me foudroyant du regard. Un va-nu-pieds de votre espèce devrait s'estimer heureux de trouver à gagner assez d'argent pour avoir de quoi se chausser. Vous n'aurez pas tous les jours occasion de vous procurer cette somme par des moyens honnêtes.

Un autre homme de l'Ouest, avant d'en entendre autant, aurait saisi son arme pour toute réponse, mais l'attitude de ce Forster m'amusait plutôt qu'elle ne m'indignait. D'ailleurs la présence de son jeune compagnon m'incitait à me dominer.

— Assez, n'en parlons plus, dis-je de ma voix la plus calme.

Je tendis le bras pour prendre la bride qu'il n'avait pas lâchée, mais l'homme m'envoya en pleine poitrine un coup de poing qui me fit reculer, tandis qu'il sautait en selle.

— Tenez, vous saurez maintenant que lorsque Emery Forster a envie d'un cheval, il sait s'en emparer. Je vous laisse le mien. Je réglerai votre facture au magasin et vous pourrez toucher les trois cents dollars quand vous voudrez. Allons, Harry, partons.

Le jeune homme ne le suivit pas tout de suite. Il resta un moment à me fixer avec insistance. Comme je ne réagissais pas et ne faisais pas mine de vouloir rentrer dans mon bien à la manière des chasseurs, une expression de mépris se peignit sur son visage. Avec un geste dédaigneux, il se détourna de moi et rejoignit son compagnon, le maître et propriétaire de New-Venango. Mais je savais ce que je faisais. Swallow n'était pas perdu et le fait de le laisser quelque temps chez Forster me permettrait peut-être de revoir Harry qui m'inspirait une sympathie de plus en plus vive.

Plusieurs hommes étaient sortis du magasin et avaient assisté à cette scène peu édifiante. L'un d'eux alla attacher le cheval de Forster à un pieu et se dirigea vers moi. A cent lieues, on aurait reconnu dans ce rouquin ivre un Irlandais.

— Vous comptez rester longtemps à New-Venango ? me cria-t-il.

— J'ai d'autant moins envie de faire ici un long séjour que c'est vous le propriétaire de ce fameux établissement.

— En effet, c'est moi le propriétaire, et vous ne vous trompez pas en disant que mon établissement est fameux, car on le connaît à la ronde partout où les gens savent apprécier le bon brandy. Vous pouvez dire que vous avez de la chance, car vous venez à point nommé.

— Que voulez-vous dire par là ?

— Je veux dire que vous pouvez rester chez moi pour de bon. J'ai justement besoin d'un garçon comme vous qui sache avaler les couleuvres. Dans notre affaire l'orgueil est une qualité superflue et vous venez justement de donner la preuve que vous ne faites pas de manières sur ce chapitre. Eh bien ! sommes-nous d'accord ?

La main me démangeait ; j'avais envie de gifler ce drôle. Mais, à vrai dire, son offre était plus comique que révoltante, aussi pris-je le parti de ne pas répondre et entrai dans le magasin pour faire mes achats. Lorsque je demandai le prix de mes emplettes, le patron me dévisagea d'un air étonné.

— Vous n'avez donc pas entendu qu'Emery Forster fait mettre cela sur son compte. Il a l'habitude de tenir parole et je peux dormir sur mes deux oreilles, car je sais que je serai payé.

— Je vous remercie, mais, moi, j'ai l'habitude, quand j'achète quelque chose, de ne pas le payer avec l'argent d'un voleur de chevaux.

Il était sur le point de riposter lorsque je lui mis sous le nez mon poing plein de puces d'or. Aussitôt un profond respect se peignit sur son visage et le marchandage commença. Le bonhomme y mettait cette ruse et cette âpreté qui dépouillent tant de novices dans ces régions. Enfin nous nous mîmes d'accord et je me vis en possession d'un costume de trappeur flambant neuf et d'une provision de vivres et de munitions qui me permettrait de subsister pendant quelque temps. La nuit était tombée. Une obscurité complète enveloppait la vallée. Comme je n'avais pas envie d'élire domicile dans cette auberge peu accueillante, je jetai mon havresac bien garni sur mon épaule et sortis. Il me tardait de voir Forster pour lui dire ce que je pensais de ses procédés.

Je dus longer le cours d'eau et je fus frappé par un détail auquel je n'avais pas pris garde, occupé comme je l'étais par la société de Harry. L'odeur du pétrole qui imprégnait toute la vallée s'accentuait aux abords de l'eau ; le ruisseau devait charrier une grande quantité de combustible liquide.

La masse des constructions formait maintenant une tache sombre et indistincte. Mais, en tournant légèrement, je pus apercevoir l'habitation des maîtres dont la véranda était éclairée. Cette lumière me permit de constater qu'une petite société s'y trouvait réunie. En m'approchant de la clôture qui entourait la cour, je perçus avec satisfaction un faible hennissement.

Je savais, en effet, que Swallow ne se laisserait pas introduire dans une écurie par un étranger. Force avait bien été à Forster de laisser la bête dehors et de se contenter de l'attacher à la véranda d'où il pouvait la surveiller. Je me glissai sans bruit dans la cour jusqu'à mon cheval. Là mon regard tomba sur Harry qui était couché dans un hamac. Sans perdre de vue le groupe réuni sous la véranda, j'attachai mon havresac à la selle de Swallow. La brave bête ne s'était pas laissé dés-harnacher.

— Tu es trop jeune pour me donner des leçons, disait Forster. Tu manques totalement d'expérience. Un exemple : ce va-nu-pieds t'avait inspiré confiance et maintenant tu vois ce qu'il vaut. Je n'aurais jamais pensé que tu pouvais te plaire dans une telle société.

Je vis Harry rougir. Il riposta immédiatement :

— Tu sais bien que c'est dans une telle société que j'ai grandi et que j'ai été élevé dans ce qu'on appelle les bas-fonds. Ce serait manquer de compréhension pour mon père que de juger cette société par les apparences. On y trouve des individus qui valent mieux qu'un chercheur d'or enrichi.

Forster était sur le point de répliquer, mais, au même moment, un fracas épouvantable secoua la terre. Le sol trembla et, en tournant la tête, j'aperçus, dans la partie de la gorge où la foreuse fonctionnait, surgir un torrent de feu inondant la vallée avec une rapidité infernale. En même temps, une odeur pénétrante se répandait dans l'air. L'atmosphère semblait embrasée par un incendie invisible.

— Éteignez les feux ! criai-je. La foreuse a rencontré une nappe de pétrole et vous avez eu l'imprudence de laisser des lumières aux environs. Maintenant le gaz s'est répandu partout et a pris feu. Éteignez partout ! Sinon, dans deux minutes, la vallée sera en flammes.

Je bondis vers les chandeliers pour les éteindre, mais des lampes étaient allumées à l'étage supérieur et je pus voir que le magasin était également éclairé. Le flot de pétrole enflammé avait maintenant atteint le fleuve et la seule chose qu'on pouvait espérer sauver, c'était sa vie.

— Sauve qui peut ! hurlai-je. Vite sur les hauteurs !

Sans me soucier des autres, je saisis Harry dans mes bras et sautai en selle. L'instinct de Swallow me dispensa de faire usage de la bride et des éperons. La brave bête nous conduisit en aval du fleuve.

Il n'était plus question de s'engager dans le sentier par lequel nous avions gagné New-Venango, car il était déjà la proie des flammes. Le salut n'était possible qu'en descendant le lit du fleuve. Mais je n'avais aperçu au jour aucune route qui le longeât ; au contraire, les murs de roc l'y enfermaient si étroitement que c'est à peine si le fleuve trouvait un passage.

— Dites-moi, m'écriai-je à bout de souffle, y a-t-il une issue de ce côté-là ?

— Non, grogna le jeune homme en se débattant, laissez-moi partir. Je n'ai pas besoin de vous.

Naturellement, je négligeai ses paroles et me mis à scruter l'horizon étroit formé par les rocs de la vallée. Soudain je sentis une main fouiller dans ma ceinture et en même temps j'entendis la voix du jeune homme :

— Lâchez-moi, si vous ne voulez pas que je vous enfonce votre propre couteau dans le corps.

Je vis la lame scintiller dans sa main. Le temps n'était pas aux explications. J'emprisonnai son poignet dans ma main droite, tandis que, de mon bras gauche, je resserrai mon étreinte.

Le danger s'aggravait d'une minute à l'autre. Le torrent de feu avait atteint les bâtiments, et les tonneaux remplis de pétrole sautaient avec des détonations formidables, cependant que leur contenu venait encore alimenter les flammes. Maintenant on suffoquait. J'avais l'impression de cuire dans une marmite pleine d'eau bouillante, et la chaleur s'accentuait encore en me donnant la sensation d'être consumé par un feu intérieur. Tous mes sens défaillaient. Pourtant, il n'y allait pas seulement de ma propre vie, mais encore de celle du jeune homme.

— Vas-y, Swallow, en avant, en avant, Swal...

Ma langue se colla à mon palais et je ne pus achever ce mot. Mais les exhortations étaient inutiles, car ma précieuse monture s'était lancée à un galop vertigineux. Les flammes éclairaient suffisamment la vallée pour que je pusse me persuader qu'aucune issue n'existait de ce côté du fleuve. Il ne nous restait qu'à nous jeter à l'eau et à atteindre l'autre rive.

Une légère pression sur les flancs de la bête et le docile mustang fit un bond qui nous plongea au milieu du fleuve. Je sentis mes forces renaitre, mon cœur battre de nouveau, mais Swallow s'était dérobé et je ne sentais plus le cheval sous moi. Qu'importait ! Vite, vite, il fallait atteindre la rive. Déjà les langues de feu semblaient vouloir nous happer. Une minute, une seconde, et nous étions perdus. Harry, qui avait perdu connaissance, pesait maintenant sur mon bras avec la raideur d'un cadavre. Je nageais comme jamais encore je n'avais nagé dans ma vie, ou plutôt j'avançais par bonds effrénés à travers les flots déjà en flammes. Une terreur indicible s'empara de moi... Un hennissement se fit entendre à mes côtés. « Swallow, chère bête, c'est toi... » Enfin la rive. Vite en selle... Je n'arrive pas à sauter, c'est comme si tout était paralysé en moi. Grand Dieu, ayez pitié, je ne peux tout de même pas rester ici... Un dernier effort. Enfin... « Swallow ! Vivement, où tu veux, mais sors-nous de cet enfer ! »

Avec l'agilité d'un félin, la prodigieuse bête franchit les derniers obstacles et nous transporta de la vallée embrasée dans la prairie où elle s'arrêta. Je roulai à terre.

Ma fatigue et ma surexcitation étaient telles que je ne pus même pas m'évanouir. Je me redressai péniblement et, enlaçant le cou de mon cher Swallow qui tremblait de tout son corps, je le couvris de baisers plus ardents que ceux d'un amoureux passionné.

Le ciel était rouge, et l'effroyable élément étendait un brouillard pourpre au-dessus du lieu de la destruction. Mais je n'avais pas le temps de contempler ce spectacle dramatique, car, devant moi, Harry, étreignant toujours convulsivement le couteau, gisait, livide, froid et roide comme un cadavre. Enfin un frisson parcourut son corps, d'abord à peine perceptible, puis de plus en plus accentué.

Je sentis son cœur battre et son haleine s'attiédir. Il ouvrit enfin les yeux et me fixa avec une expression indescriptible. Puis son regard s'anima et un cri s'échappa de sa poitrine.

— Où suis-je ? Qui êtes-vous ? Qu'est-il arrivé ?

— Vous êtes hors de cette fournaise.

Au son de ma voix et à la vue de l'incendie, la mémoire lui revint.

— Fournaise ?... Là-bas, Grand Dieu, mais oui la vallée brûle, et Forster...

Ce nom lui rappela le danger au milieu duquel il avait laissé ses amis. Il leva le bras d'un air menaçant.

— Vous êtes un lâche, cria-t-il, un coyote puant ! Vous auriez pu nous sauver tous, mais vous avez fui comme un chacal quand il entend l'aboiement des chiens. Je vous hais. Il faut que je parte.

Je lui saisis le bras.

— Restez ici, vous n'avez plus rien à faire là-bas. Y aller serait vous exposer inutilement à la mort.

Mais il arracha sa main à mon étreinte et partit en courant. Je sentis un petit objet métallique rester entre mes doigts. C'était une bague que, dans son effort pour se dégager, il avait fait glisser de son doigt.

Je m'élançai à sa poursuite, mais il avait déjà disparu dans l'ombre des rocs abrupts. Je me dis qu'il valait mieux ne pas trop contrarier ce garçon. Il était très jeune, et l'effroyable catastrophe l'avait à tel point bouleversé qu'il était incapable d'un jugement sensé. Je mis la bague dans ma poche et m'assis pour me reposer. J'avais l'intention de passer la nuit là, sachant qu'avant le matin je ne pourrais pas regagner la vallée.

Toute la nuit, je me demandai ce qu'étaient devenus les habitants de la vallée. Je ne pus fermer l'œil et, de temps à autre, j'allais jusqu'au bord des rocs pour examiner où en étaient les choses. L'incendie s'était un peu calmé, pourtant le pétrole jaillissait à une hauteur d'environ trente mètres en formant d'énormes gerbes de flammes qui se dispersaient dans l'air, puis retombaient sur le fleuve.

Lorsque le jour apparut enfin, je constatai que tous les bâtiments avaient été dévorés par le feu. A l'exception d'une petite cabane située suffisamment dans les hauteurs pour ne pas être touchée, toute la vallée était noire de cendres.

Devant la cabane, j'aperçus quelques personnes en grande conversation et me hâtai dans leur direction. Harry était parmi eux. Je vis qu'il me désignait à ses compagnons et attirait leur attention sur moi. L'un des hommes entra dans la maison et en ressortit chargé d'un fusil. Il vint au-devant de moi, attendit que je fusse arrivé au fleuve et me cria :

— Hé ! l'homme ! Que venez-vous encore faire ici ? Tâchez de filer au plus vite si vous ne voulez pas que je vous loge une balle dans les côtes.

— Je suis venu pour vous porter secours, répondis-je.

— Et comment donc ! ricana-t-il. On connaît cette façon de porter secours aux gens.

— D'ailleurs, j'ai à parler à Harry.

— N'y songez pas.

— J'ai quelque chose à lui rendre.

— Assez de plaisanteries. Voyez-vous ce lâche qui se venge en mettant le feu !

Sur le moment, je fus incapable de répondre. On me traitait d'incendiaire. Prenant sans doute mon silence pour la preuve de la confusion, l'homme continua à m'insulter.

— Vous voyez comme il a peur ! Oui, oui, nous savons très bien à quoi nous en tenir. Si vous ne videz pas les lieux sur-le-champ, vous allez recevoir une balle dans la peau.

Il me coucha en joue. Je ne pus m'empêcher de m'écrier :

— Mais vous êtes fou, ma parole ! L'incendie a éclaté parce que le gaz de pétrole a rencontré vos lampes. C'est votre propre négligence qui est la cause de ce malheur.

Pour toute réponse, il tira un coup de feu dans ma direction. L'indignation m'immobilisa. Je ne fis aucun geste pour échapper à la balle, et ce fut fort heureux, car il avait mal visé. La main me démangeait; je brûlais d'envie de riposter par une balle. Mais, naturellement, je n'en fis rien. Je tournai les talons et m'éloignai sans jeter un regard à l'homme. Je rejoignis mon cheval, sautai en selle et partis au galop. Quand, pour vous remercier de votre dévouement, on vous traite de criminel, on n'a qu'à s'éclipser.

Quelques jours plus tard, j'atteignis la Prairie de Gravel où il me fallut attendre toute une semaine l'arrivée de Winnetou. La faim ne me menaçait pas, car le gibier était très abondant. Je ne m'ennuyais pas non plus, car la région fourmillait de troupes de Sioux, de sorte que je devais me tenir constamment sur le qui-vive pour ne pas être découvert. Lorsque enfin Winnetou arriva et que je lui eus annoncé la présence des Peaux-Rouges, il fut d'accord avec moi pour partir.

Je me réjouissais d'avance à la pensée de rencontrer Old Firehand, le fameux chasseur de l'Ouest dont j'avais tant entendu parler. Notre voyage n'était pas sans danger. Je le compris dès le lendemain matin, quand nous découvrîmes la trace d'un Indien, un espion sans doute, et, à la lisière d'une forêt, un fragment de flèche qu'il avait sans doute brisée accidentellement. Un coup d'œil me suffit pour constater qu'il ne s'agissait pas d'une simple flèche de chasse.

— Il est sur le sentier de la guerre, dis-je à mon ami. Mais c'est sans doute un jeune homme inexpérimenté, sans quoi il aurait fait plus attention.

L’examen des empreintes nous prouva que l’Indien avait passé par là peu de temps auparavant, et nous décidâmes de le suivre pour savoir à quoi nous en tenir. Vers le crépuscule, nous descendîmes de nos montures, car, à cheval, nous risquions fort de perdre la trace. Auparavant, je sortis ma longue-vue pour examiner l'horizon.

Quel ne fut pas mon étonnement lorsque, à plusieurs kilomètres de nous, j’aperçus une ligne nette et droite qui allait de l’est à l’ouest. Je passai ma longue-vue à Winnetou.

— Uff ! s’exclama celui-ci. Il me semble que c’est là l’empreinte du Cheval-de-Feu.

Il examina longuement la ligne, puis, tout à coup, abandonnant la longue-vue, il sauta à terre et quitta précipitamment l’endroit un peu élevé où nous nous trouvions. Sans comprendre la raison de son attitude, je l’imitai.

— Près du sentier du Cheval-de-Feu, j’ai aperçu des hommes rouges, dit Winnetou. Ils sont tapis dans l’herbe, mais j’ai bien distingué leurs chevaux.

— Quelle intention peuvent bien avoir ces hommes ? lui demandai-je.

— Ce n’est pas difficile à deviner, dit Winnetou. Ils veulent détruire le sentier du Cheval-de-Feu.

— Tel est aussi mon avis, lui dis-je. Je vais aller les épier.

Il me passa la longue-vue et j’avançai avec précaution. M’étant approché du groupe des Indiens, j’en aperçus une trentaine, soigneusement dissimulés dans l’herbe. Ils étaient armés, les uns de flèches, les autres de fusils. Comme il y avait plus de chevaux que de guerriers, j’en conclus qu’ils se proposaient de faire du butin.

Soudain, j’entendis un faible souffle derrière moi. Je me saisis prestement de mon couteau et me retournai. C’était Winnetou qui n’avait pas eu la patience de rester auprès des chevaux.

— Uff ! s’exclama-t-il, mon frère est bien audacieux de s’avancer ainsi. Ce sont des Ponkas, les plus redoutables parmi les Sioux, et là-bas se tient Parranoh, le « Chef Blanc ».

Je le dévisageai, interloqué.

— Le « Chef Blanc » ?

— Mon ami n’a donc jamais entendu parler de Parranoh, le chef des farouches Atabaskas ? Personne ne connaît son origine, mais c’est un guerrier redoutable que les Peaux-Rouges ont accueilli parmi eux. Quand les vieillards de la tribu eurent tous été appelés par le Grand Manitou, c’est lui qui reçut le calumet de chef. Il réunit un grand nombre de scalpes, mais il fut aveuglé par le Mauvais Esprit et se mit à traiter ses guerriers comme des nègres, si bien qu’il dut finalement prendre la fuite. Aujourd’hui il est dans le conseil des Ponkas, à qui il veut faire accomplir des exploits grandioses.

— Mon frère connaît-il son visage ?

— Winnetou a mesuré avec lui son tomahawk, mais ce Blanc est un fourbe. Il ne sait pas lutter loyalement.

— Oui, je vois ça, c’est un traître. Il veut arrêter le Cheval-de-Feu, assassiner mes frères et s’emparer de leurs biens. Que compte faire mon ami ?

— Il attendra pour voir si Parranoh détruit la voie et il ira à la rencontre de ses frères blancs pour les avertir.

En effet, il n’était pas rare que les brigands rouges eussent recours à ce moyen pour piller. J’aurai encore l’occasion de rapporter des faits du même genre.

L’obscurité s’épaississait et il était de plus en plus difficile de distinguer les silhouettes des ennemis. Il me fallait cependant absolument être fixé sur les faits et gestes des Indiens ; je priai donc Winnetou de retourner près des chevaux et de m’y attendre. Il se rendit à mon désir, mais non sans m’avoir dit d’abord :

— Si mon frère se trouve en danger, qu’il imite le cri du coq de prairie, et je volerai à son secours.

Il s’éloigna, tandis que moi, toujours en rampant sur le sol, les oreilles tendues, j’avançai vers les hommes. Je mis beaucoup de temps à atteindre le terre-plein de la voie, puis je le franchis et poursuivis mon chemin avec une circonspection redoublée, en me dirigeant vers le lieu où j’avais aperçu les Ponkas. Enfin je me trouvai à proximité d’eux et remarquai qu’ils étaient en plein travail. Chose rare dans la prairie, le sol de cette région était parsemé de grosses pierres. C’était

certainement la raison qui avait décidé les Ponkas à choisir cet endroit pour l'exécution de leurs funestes projets. Je pus les entendre accumuler les pierres sur la voie ; c'étaient sans doute des blocs pesants, car les porteurs haletaient péniblement.

Il n'y avait pas un moment à perdre. Je rampai quelque temps en arrière, puis je repris le chemin par lequel j'étais venu. Je ne savais pas à quel point précis de la voie nous nous trouvions et j'ignorais à quel moment le train allait passer. Cependant, je devinai sa direction. Il pouvait arriver d'un moment à l'autre, et, pour l'avertir, il me fallait une certaine avance de temps.

C'est dans un état d'excitation extrême que je rejoignis Winnetou. Nous sautâmes tous deux en selle et nous nous mîmes à longer au galop les rails dans la direction de l'est. Un peu de clarté de lune nous aurait sans doute facilité les choses, mais force nous fut de nous contenter de la faible lueur des étoiles.

Un quart d'heure s'écoula, puis un autre. Nous étions déjà à même de prévenir à temps le convoi, mais nous préférions le faire inaperçus des Indiens. Or les puissants projecteurs des locomotives américaines sont visibles de très loin. Aussi accélérâmes-nous la course de nos chevaux, toujours en avançant de front.

Nous parcourûmes ainsi une longue distance. Enfin, je crus le moment arrivé et je sautai à terre. Winnetou imita mon geste. Une fois nos montures attachées, je ramassai quelques brins d'herbe desséchés dont je fabriquai une sorte de torche. Il était facile de l'allumer avec un peu de poudre et nous pouvions attendre les événements en toute tranquillité.

Après un long moment, j'aperçus au loin une faible lueur qui augmentait à vue d'œil, un bruit m'annonça l'approche du convoi. D'abord à peine perceptible, il se mua bientôt en un fracas de tonnerre.

Le moment d'agir était venu. Le train avançait à une vitesse vertigineuse en répandant devant lui une clarté aveuglante. Je saisis mon revolver et tirai sur la torche d'herbes sèches. En un rien de temps la flamme jaillit. Je brandis alors énergiquement ma torche improvisée en faisant signe au machiniste de s'arrêter. Celui-ci avait dû remarquer le signal dans sa glace. Un sifflet nous répondit. Le train allait passer devant nous. Je fis signe à Winnetou de me suivre, et je me mis à courir après le convoi qui ralentissait son allure.

Enfin il stoppa. Sans prendre garde aux employés qui nous regardaient du haut de leurs postes, je passai devant la locomotive et jetai la couverture que je tenais prête sur les projecteurs, en criant de ma voix la plus forte :

— Éteignez les feux !

Aussitôt toutes les lumières disparurent. Les employés du Pacific Railway sont des gens agiles et pleins de présence d'esprit.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? cria une voix de la locomotive. Pourquoi couvrez-vous nos projecteurs ? Sommes-nous en danger ?

— Il faut rester dans l'obscurité, répondis-je, les Indiens veulent faire dérailler le train.

— Nom d'un chien ! Si ce que vous dites là est vrai, vous êtes les plus braves types qu'on ait jamais vus dans ce maudit pays.

Il descendit du train et me serra la main avec une telle vigueur que je faillis pousser un cri de douleur.

En un clin d'œil, tous les voyageurs étaient à terre à nous entourer pour nous assaillir de questions. En quelques mots, je les mis au courant de la situation, ce qui causa une grande effervescence dans le groupe.

— Très bien, s'écria l'ingénieur du convoi. Évidemment, ce fâcheux incident dérange notre horaire, mais nous aurons au moins l'occasion de donner une leçon à ces malandrins. Nous ne sommes pas très nombreux il est vrai, mais nous sommes tous armés. Savez-vous combien ils sont ?

— J'ai compté trente Ponkas.

— C'est parfait, nous aurons le dessus. Mais que vois-je ? C'est un Peau-Rouge que vous avez avec vous ?

Il porta la main à sa ceinture comme s'il se disposait à attaquer Winnetou qui se tenait discrètement à l'écart.

— Rassurez-vous, monsieur, c’est mon compagnon de chasse qui sera heureux de faire la connaissance des braves cavaliers du Cheval-de-Feu.

— Dans ce cas, c’est différent. Appelez donc votre camarade ! Quel est son nom ?

— Winnetou. C’est le chef des Apaches.

— Winnetou ? s’écria-t-on de toutes parts, tandis qu’un homme sortait du groupe.

C’était un individu d’une taille athlétique autant qu’on pouvait s’en rendre compte dans l’obscurité. Sa tenue n’était pas celle d’un fonctionnaire, ni d’un simple voyageur, mais plutôt celle d’un chasseur de la Prairie. Il alla droit au chef rouge et s’exclama d’un ton joyeux :

— Winnetou aurait-il oublié le visage et la voix de son ami ?

— Uff ! s’écria Winnetou agréablement surpris. Comment Winnetou aurait-il oublié Old Firehand, le plus grand des chasseurs blancs, bien qu’il ne l’ait pas vu depuis plus d’une lune ?

— Old Firehand ? s’exclama-t-on dans l’assistance en faisant respectueusement place au porteur de ce nom valeureux, qui faisait l’objet de tant de légendes et dont la témérité était devenue proverbiale.

Spontanément tout le monde se groupa autour de lui comme autour du chef qu’appelait la situation.

— Ainsi vous êtes l'ami de Winnetou ? me demanda-t-il. Je serai heureux de faire plus ample connaissance avec vous. Permettez-moi de vous serrer la main.

— C’est plus qu’un ami pour moi, c’est mon frère, dit Winnetou, nous avons bu ensemble le sang de la fraternité.

— Vous avez bu ensemble le sang de la fraternité ? s’écria Old Firehand étonné. Dans ce cas, cet homme... ne peut être que...

— Old Shatterhand, dont le poing a raison de tout adversaire, acheva Winnetou.

Le nom de Old Shatterhand circula dans le groupe dont les membres me considéraient avec stupéfaction.

— Ainsi, vous êtes Old Shatterhand ? me dit l’ingénieur satisfait Old Firehand, Old Shatterhand et Winnetou ? Quelle heureuse rencontre ! Ce sont les trois célébrités de l’Ouest, les trois invincibles. Maintenant nous n’avons plus rien à craindre. Il n’y a plus de salut pour ces canailles rouges. Commandez, messieurs, nous serons heureux de vous obéir.

— Cela ne vaut même pas la peine de parler de ces trente fripouilles, déclara Old Firehand. Nous les écraserons en un tournemain.

— Ce sont pourtant des hommes, fis-je remarquer.

— Mais qui tiennent davantage de la brute que de l’être humain, riposta-t-il. Je sais que vous avez la réputation d’épargner la vie de ces coquins au risque d’y laisser la vôtre. Si vous possédiez mon expérience, vous vous seriez débarrassé de vos scrupules. Et, comme il s’agit de Peaux-Rouges conduits par ce scélérat de Parranoh, mon tomahawk ne chômera pas. J’ai un compte à régler avec ce sinistre individu, un compte qui ne peut se solder qu’avec du sang.

— Howgh ! approuva d’un air farouche Winnetou, si pacifique pourtant d’habitude.

Il devait avoir de sérieuses raisons pour se rallier à ces paroles sanguinaires.

— Je suis de votre avis, ajouta l’ingénieur. Ce serait un crime que d’épargner de tels criminels. Quel est votre plan ?

— Le personnel du convoi restera dans les wagons. Vous êtes des fonctionnaires, et nous n’avons pas le droit de vous entraîner dans ce combat. Mais les voyageurs, s’ils en ont envie, pourront prendre part à notre expédition et nous aider à apprendre à ces vauriens qu’il est dangereux de s’attaquer à un train. Nous nous glisserons à la faveur de la nuit jusqu’auprès d’eux et nous les attaquerons à l’improviste. Dès que nous les aurons réduits à l’impuissance, nous vous ferons signe de continuer votre chemin, mais il faudra que vous avanciez très lentement, car nous aurons sans doute de la besogne pour déblayer la voie. Eh bien ! qui vient avec nous ?

Les volontaires ne manquaient pas. Aucun des voyageurs n’entendait rester en arrière.

— Dans ce cas, prenez vos armes et en route. Nous n’avons pas de temps à perdre. Les Peaux-Rouges doivent savoir l’heure du passage du train, et un trop long retard les mettrait en garde.

Nous partîmes, Winnetou et moi en tête. Notre marche s'effectua au milieu d'un profond silence, car le moindre bruit aurait pu nous trahir. Rien ne décelait, dans cette nuit paisible, les événements sanglants qui se préparaient.

Arrivés à proximité des Peaux-Rouges, nous nous étendîmes par terre et nous nous mîmes à ramper à la queue leu leu. La lime, qui était apparue entre temps, éclairait la région d'une lueur pâle, ce qui nous permettait de voir autour de nous à une grande distance. Cette clarté, bien que rendant l'approche plus difficile, nous était d'un grand secours. Dans l'obscurité, on aurait eu beaucoup de peine à repérer l'endroit où se tenaient les Ponkas. Le clair de lune nous facilitait l'orientation.

Bientôt j'aperçus une silhouette se profiler à quelque distance. C'était une sentinelle que les Peaux-Rouges avaient postée là et qui ne pouvait pas nous remarquer si elle se contentait de scruter la direction d'où on attendait le convoi. Bientôt nous pûmes distinguer la masse des hommes étendus immobiles sur le sol. Leurs chevaux étaient attachés derrière eux, ce qui compliquait quelque peu une attaque inopinée, car les hennissements menaçaient de nous trahir. Maintenant les obstacles accumulés sur la voie apparaissaient avec plus de netteté, et je tremblais à la pensée du sort que ces sauvages réservaient aux occupants du train.

Nous continuâmes à ramper et nous ne nous arrêtâmes que tout près des Peaux-Rouges, prêts à faire feu. Ce qui importait avant tout, c'était de se débarrasser de la sentinelle, entreprise que seul Winnetou était capable de mener à bien. Le Ponka avait sa tâche facilitée par le clair de lune et le moindre bruit risquait de l'alerter. Même en réussissant à le surprendre, il fallait un coup de couteau rapide comme l'éclair pour l'empêcher d'avertir ses compagnons. Cependant Winnetou n'hésita pas à se charger de cette mission. Il s'éloigna en rampant et, quelques instants plus tard, nous vîmes la sentinelle s'écrouler et se redresser aussitôt en reprenant sa position normale. Tout cela n'avait été que l'affaire d'une seconde, mais je savais ce qu'il fallait en penser. La sentinelle, qui se tenait maintenant à son poste, n'était plus le Ponka, mais Winnetou.

Le plus difficile était fait et nous n'avions plus qu'à songer à l'attaque. Avant que l'ordre fût lancé, j'entendis derrière moi partir un coup de feu. L'un des voyageurs avait par mégarde appuyé sur la gâchette de son revolver qu'il tenait prêt. Cette détonation prématurée nous obligea à foncer sans plus tarder sur les Peaux-Rouges. En nous apercevant, ceux-ci coururent en poussant des cris perçants vers leurs chevaux pour prendre la fuite et, une fois hors de danger, méditer leur revanche.

— Attention ! cria Old Firehand, visez les chevaux pour empêcher ces canailles de se sauver, et puis allons-y !

Une salve lui répondit et la mêlée commença. Indiens et chevaux formaient une masse enchevêtrée. Le fusil d'Henry m'était d'un secours précieux. Dès que j'apercevais un Ponka sur le point de sauter à cheval, d'une balle, j'abattais ce dernier.

Old Firehand et Winnetou se jetèrent en brandissant leur tomahawk au milieu de la mêlée ; il ne fallait pas compter sur une aide très efficace de la part des voyageurs. Ils tiraient au hasard dans la direction des Indiens, en ratant immanquablement leur but, et reculaient aussitôt dès qu'un Peau-Rouge faisait mine de se diriger vers eux.

Quand j'eus tiré ma dernière balle, je me débarrassai de mon tueur d'ours et de mon fusil, saisis mon tomahawk et me joignis à Old Firehand et à Winnetou. Nous étions à vrai dire les seuls à lutter réellement contre les Ponkas.

Je connaissais trop bien la manière de combattre de Winnetou pour avoir besoin de l'observer. Par contre, le spectacle qu'offrait Old Firehand dans la lutte me rappelait les récits héroïques que j'avais lus avec tant d'émotion étant enfant. Les jambes écartées, il se tenait droit, comme rivé au sol, abattant, d'un coup de poing sur la tête, les Peaux-Rouges que nous dirigions vers lui. Ses longs cheveux flottaient au vent et son visage éclairé par la lune reflétait une assurance et une volonté de vaincre qui le transfiguraient complètement.

J'aperçus Parranoh au milieu d'un groupe d'indiens, et je cherchai à l'atteindre. Celui-ci, en voulant m'éviter, se trouva presque entre les mains de Winnetou. Le jeune Apache se rua sur l'homme en s'écriant :

— Parranoh ! Chien des Atabaskas ! Que la bouche de la terre boive ton sang, et que le bec des vautours déchire ton corps de traître ! Mais ton scalpe ornera la ceinture du chef des Apaches !

Il rejeta loin de lui son tomahawk, saisit son couteau à sa ceinture ornée de nombreux scalpes et empoigna le chef des Ponkas à la gorge. Mais il n'eut pas le temps d'accomplir le geste meurtrier.

Au moment où, contrairement à son habitude, le jeune Apache s'élançait sur son adversaire en poussant un cri de vengeance, Old Firehand, en jetant un regard de ce côté, aperçut le visage du Chef Blanc. Bien que ce ne fût qu'un regard furtif, l'impression produite fut foudroyante. Depuis de longues années il poursuivait cet ennemi auquel il avait voué une haine irréductible et qu'il avait toujours cherché en vain à atteindre.

— Tin Finnetey ! s'écria-t-il, — et il bondit vers Winnetou dont il saisit la main prêt à frapper. Arrête, frère, dit-il, cet homme m'appartient.

Parranoh resta d'abord pétrifié de frayeur en entendant son nom. Mais, à peine eut-il aperçu Old Firehand qu'il s'arracha des mains de Winnetou et se mit à courir comme s'il avait été poursuivi par la peste. Je m'élançai à sa poursuite. Il est vrai que, personnellement, je n'avais pas de compte à régler avec cet homme, mais je savais qu'il était l'ennemi mortel de Winnetou et je voyais d'autre part que Old Firehand brûlait de se venger de lui.

Mes deux compagnons imitèrent mon exemple, mais j'avais une avance sur eux. D'ailleurs nous avions affaire à un coureur extraordinaire. Old Firehand, bien que rompu à la vie de l'Ouest, n'était plus d'âge à remporter une victoire à la course à pied ; quant à Winnetou, il avait depuis longtemps reconnu ma supériorité dans cet art.

Je constatai avec satisfaction que Parranoh n'avait pas songé à ménager ses forces au départ, ce qui m'assurait un avantage sur lui. Winnetou et Old Firehand restaient de plus en plus en arrière et je n'entendais même plus leur souffle. La voix de Winnetou me parvint encore, passablement éloignée, disant :

— Old Firehand devrait s'arrêter. Mon jeune frère blanc rattrapera ce rebut d'Atabaska et le châtiera comme il le mérite. Ses jambes sont rapides comme l'orage et personne ne lui échappe.

Je n'avais pas le temps de me retourner pour voir si le chasseur avait suivi ce conseil. Malgré le clair de lune, il n'aurait pas été prudent de perdre de vue le fugitif, ne fût-ce que pour un instant.

Jusque-là je n'avais pas réduit d'un seul pas la distance qui nous séparait. Maintenant la vitesse de Parranoh ralentissait à vue d'œil et je pouvais entendre son halètement pénible. En fait d'armes, je n'avais sur moi que mes deux revolvers déchargés et mon couteau. Mon tomahawk aurait gêné ma course et je ne l'avais pas emporté.

Soudain il bondit de côté pour me laisser le dépasser dans mon élan et dans l'intention sans doute de m'attaquer par derrière. Mais je m'attendais à cette manœuvre, de sorte que nous sautâmes tous deux au même instant et que je lui enfonçai mon couteau dans le corps.

Le choc produit par la rencontre subite de nos corps fut si violent que nous roulâmes tous deux à terre, mais, alors que je me relevai aussitôt, lui resta immobile. Je ne savais pas si je l'avais mortellement atteint. Aucun de ses membres ne remuait. Je retirai le couteau.

Ce n'était pas le premier ennemi que j'abattais, car j'avais déjà eu des aventures du même genre dans la Prairie ; mais maintenant je voyais devant moi un blanc mortellement touché par mon arme et je ne pus me défendre contre un certain sentiment de malaise.

Avant même d'avoir repris mon sang-froid, j'entendis derrière moi des pas rapides. C'était Winnetou qui, dans sa sollicitude, m'avait suivi pour m'assister au besoin.

— Mon frère est rapide comme la flèche des Apaches et son couteau ne manque jamais son but, dit-il en considérant le cadavre.

— Où est Old Firehand ? demandai-je.

— Il est fort comme un ours à l'époque des neiges, mais la main des années retient son pied. Mon frère ne veut-il pas prendre comme trophée le scalpe de l'Atabaska ?

— Non, je l'offre à mon ami rouge.

En trois coups de couteau la peau du crâne de l'homme fut détachée. Combien farouche devait être la haine de l'Apache contre ce Tin Finnetey pour qu'il mutilât ainsi la tête de son cadavre ! Comme je me détournais pour ne pas assister à cette opération, je crus apercevoir des points noirs glisser dans notre direction.

— Winnetou devrait s'étendre à terre, car il me semble qu'il va avoir à défendre le scalpe du Chef Blanc, dis-je.

Les hommes, avec des précautions infinies, cherchaient à s'approcher de nous. C'étaient sans doute des Ponkas qui nous avaient échappé.

L'Apache se colla contre le sol et commença à ramper de côté. Je suivis son exemple, devinant son intention. Old Firehand aurait déjà dû nous avoir rejoints, mais, ayant perdu de vue Winnetou, il avait pris sans doute une fausse direction. Maintenant nous pouvions distinguer nettement les Peaux-Rouges qui conduisaient leurs chevaux par la bride ; ainsi ils étaient prêts à prendre la fuite à tout instant. Notre propre situation s'en trouvait aggravée et il nous fallait à tout prix nous emparer des bêtes. Aussi décrivîmes-nous un cercle, de façon à avoir les chevaux entre eux et nous.

A cette distance du lieu du combat, ils ne s'attendaient pas à trouver un cadavre. Aussi, à la vue du corps inanimé, se mirent-ils à pousser des « uff » stupéfaits. S'ils avaient deviné qu'un des leurs avait été tué à cet endroit, ils ne se seraient pas engagés de ce côté. Lorsqu'ils eurent reconnu le cadavre, ils firent entendre des cris de rage.

Le moment était propice. En un clin d'œil, nous saisîmes les chevaux par la bride, sautâmes en selle et partîmes au galop. Il ne fallait pas songer à soutenir un combat, et nous devions nous estimer heureux d'échapper ainsi, désarmés, aux Peaux-Rouges dont le nombre était trois fois plus important que le nôtre, en emportant par surcroît le scalpe de leur chef et leurs chevaux.

Le sort de Old Firehand nous inquiétait, car il avait pu, comme nous, rencontrer un groupe de Ponkas. Notre inquiétude s'accrut en ne le retrouvant pas sur le lieu du combat, alors qu'il avait eu largement le temps d'y revenir.

La bataille était terminée ; les Blancs qui nous avaient assistés ou plutôt nous avaient regardés combattre étaient maintenant occupés à rassembler les cadavres des Indiens. Naturellement ceux qui étaient seulement blessés avaient été emportés par leurs frères. Sur la voie, à proximité du barrage de pierres, brûlaient deux feux suffisamment forts pour servir de signal au train.

En effet, le convoi, qui ne tarda pas à arriver, stoppa à quelque distance de là. Les employés descendirent et s'informèrent de l'issue de la rencontre. En apprenant les nouvelles, ils nous félicitèrent chaleureusement, ce qui était pour le moins superflu, et le chef du convoi promit de nous nommer dans son rapport, afin de faire connaître nos exploits.

— Cela ne vaut pas la peine, objectai-je. Nous sommes de simples hommes de l'Ouest et nous n'avons que faire de la gloire. Mais, puisque vous tenez à exprimer votre gratitude, faites connaître les noms de ces autres braves gentlemen. Ils ont brûlé pas mal de poudre et cela mérite une récompense.

— Parlez-vous sérieusement ? demanda le chef de train, décidé.

— Certainement.

— Ils se sont donc comportés courageusement ?

— Plus qu'on n'aurait pu l'espérer.

— J'en suis ravi. Je ne manquerai pas d'en faire mention dans mon rapport. Mais où donc est Old Firehand ? J'espère que rien de mal ne lui est arrivé ?

— Mon frère Old Firehand, dit Winnetou, a perdu la piste de Parranoh et je crains qu'il ne se soit heurté à un groupe d'ennemis. Je vais partir à sa recherche en compagnie de Old Shatterhand.

— Oui, il nous faut partir sans tarder, ajoutai-je, car il est possible qu'il se trouve en danger.

Nous ramassâmes les armes que nous avions abandonnées pour nous lancer à la poursuite de Parranoh et nous nous hâtâmes de prendre la direction où nous espérions trouver Old Firehand.

Nous ne pouvions pas voir loin devant nous, car la lune ne répandait qu'une pâle clarté. Plutôt qu'à notre vue, c'est à notre ouïe qu'il fallait nous fier. Tout d'abord, ce fut impossible à cause du bruit de la locomotive, mais, à mesure que nous nous éloignions, ce bruit s'estompait et un silence complet nous entoura bientôt.

De temps en temps, nous nous arrêtions pour prêter l'oreille, mais en vain. Nous étions déjà sur le point de revenir sur nos pas, dans l'espoir de retrouver cette fois Old Firehand près de la voie, lorsqu'un cri lointain parvint à nos oreilles.

— Ça doit être notre frère Old Firehand, car les Ponkas n’ont pas l’habitude de trahir leur présence par des cris, dit Winnetou.

— Tel est aussi mon avis, répondis-je. Courons vite.

— Oui, dépêchons-nous. Il doit être en danger, car, sans cela, il n’appellerait pas.

Nous nous élançâmes tous les deux, mais, alors que Winnetou se dirigeait vers le nord, moi je pris la direction de l’Est.

— Pourquoi mon frère va-t-il de ce côté-là ? C’est du Nord qu’est venu le cri.

— Non, c’est de l’Est, écoute.

Le cri se répéta.

— Il vient bien de l’Est, je l’entends nettement.

— Non, il vient du Nord ; mon frère Old Shatterhand fait erreur.

— Non, je suis persuadé que je ne me trompe pas. Mais nous n’avons pas le temps de vérifier qui de nous deux a raison. Que Winnetou se dirige donc vers le Nord, tandis que je prendrai le chemin de l’Est. Ainsi l’un de nous trouvera sûrement notre ami.

— Mon frère blanc a raison.

Ce disant, Winnetou s’éloigna en courant. Moi-même je me précipitai avec toute la rapidité dont j’étais capable dans la direction de l’Est. Quelques minutes plus tard, un nouveau cri retentit en venant confirmer ma supposition. Bientôt, j’aperçus un groupe d’hommes engagés dans une lutte.

— J’arrive, Old Firehand, j’arrive, criai-je en allongeant encore le pas.

Maintenant, je pouvais discerner les membres du groupe. Old Firehand, agenouillé à terre, gravement blessé, se défendait contre trois ennemis. Trois corps jonchaient le sol. C’étaient les mêmes six Ponkas dont nous avions ravi les chevaux. Chaque instant pouvait apporter la mort à Old Firehand, et j’étais encore séparé par une cinquantaine de pas de l’endroit du combat. Aussi, sans attendre davantage, épaulai-je mon fusil que j’avais pris soin de recharger. Étant donné la nuit et mon pouls accéléré par la course, je risquais un coup très hasardeux, car je pouvais atteindre celui que je voulais sauver. Mais le moment n’était pas aux hésitations. Trois détonations successives retentirent ; les trois Peaux-Rouges s’écroulèrent et je courus vers Old Firehand.

— Dieu soit loué ! s’écria-t-il, vous êtes arrivé à point nommé, j’étais perdu.

— Vous êtes blessé ? J’espère que ce n’est pas grave ?

— Non, une simple égratignure. Deux coups de tomahawk dans les jambes. Ils m’ont visé pour m’empêcher de fuir et m’immobiliser.

— Mais vous devez perdre beaucoup de sang, permettez-moi de vous examiner.

— Faites donc Vraiment vous êtes un tireur émérite. Dans cette obscurité et après une course aussi longue, vous les avez abattus tous les trois d’une main sûre. Ils sont morts. Voilà bien Old Shatterhand ! Lorsque nous nous sommes mis à la poursuite de Tin Finnetey, je n’ai pu continuer longtemps à garder votre cadence, pourtant, à ce moment, mes jambes n’avaient pas encore reçu de coups de tomahawk. Dans l’obscurité, j’ai perdu vos traces. J’étais justement en train de vous chercher quand ces six bandits rouges surgirent devant moi comme des diables d’une boîte. Je n’avais que mon couteau à la main, ayant jeté mes autres armes pour courir plus facilement. Ils me frappèrent dans les jambes. J’en abattis trois à coups de couteau. Les trois autres allaient me faire mon affaire, quand vous êtes arrivé. Je n’oublierai jamais ce que je dois à Old Shatterhand.

Pendant qu’il parlait, j’examinai ses blessures. Elles devaient être douloureuses, mais, par bonheur, elles n’étaient pas trop profondes. Bientôt Winnetou nous rejoignit et m’aida à les panser. Il dut reconnaître qu’il avait été trahi par son ouïe, pourtant très fine.

Laissant sur place les six cadavres, nous retournâmes vers la voie, très lentement, car Old Firehand était incapable d’avancer sans aide. Nous ne fûmes donc pas étonnés de ne plus retrouver le train ; il lui fallait rattraper le temps perdu. Les chevaux des Indiens étaient restés attachés près des nôtres, ce qui allait nous faciliter le transport de Old Firehand. Ses blessures nous obligèrent à attendre une semaine qu’il fût capable de se tenir à cheval. Heureusement nous nous trouvions dans une région boisée et riche en eau, de sorte que nous pouvions trouver tout ce dont nous avions besoin pour subsister et entretenir nos chevaux.

LA FIN DU « CHEF BLANC »

Quelques jours s'écoulèrent et Old Firehand fut enfin capable d'entreprendre avec nous le voyage jusqu'à sa « forteresse ». La route semblait libre et, une fois arrivés à destination, nous pourrions nous reposer de nos fatigues.

Afin de ne pas attirer l'attention des Peaux-Rouges, nous fîmes taire nos fusils. Cependant le gibier ne nous manquait pas, car nous le prenions à la trappe. Un soir, je me trouvai avec Old Firehand près du feu de camp, tandis que Winnetou, dont c'était le tour de garde, faisait les cent pas aux alentours. Comme il s'était un peu approché de nous, Old Firehand lui dit :

— Mon frère ne voudrait-il pas s'asseoir lui aussi près du feu ? La piste des Rapahos ne conduit pas par ici. Nous sommes en sécurité.

— L'œil de l'Apache est toujours ouvert ; il ne se fie pas plus à la nuit qu'à une femme, répondit Winnetou.

Et il disparut à nouveau dans les ténèbres.

— Il méprise les femmes, dis-je en amorçant ainsi une de ces conversations intimes qui remplissaient nos soirées sous le ciel étoilé et dont le souvenir devait m'accompagner pendant de longues années.

Old Firehand ouvrit un étui suspendu à son cou, en sortit sa pipe, la bourra soigneusement et l'alluma.

— Qu'est-ce qui vous le fait croire ?

— Ses propres paroles.

— Ne vous y fiez pas, observa le chasseur. Il existait une femme pour la possession de laquelle il aurait été capable d'affronter le diable en personne, mais, depuis, le mot de squaw est banni de son vocabulaire.

— Et pourquoi ne l'a-t-il pas conduite sous sa tente ?

— Parce qu'elle en aimait un autre.

— Pourtant les Indiens n'ont pas l'habitude de s'embarrasser pour si peu.

— Certes, mais cet autre était son ami.

— Et il s'appelait ?

— Old Firehand.

Je le dévisageai, interloqué. Je me trouvai en face d'un de ces drames si fréquents dans l'Ouest et auxquels la grandeur d'âme de leurs héros confère une puissance d'autant plus poignante. Naturellement je n'avais pas le droit de continuer à l'interroger. Mais mon visage devait trahir mon désir d'en savoir davantage, car, après une courte pause, Old Firehand continua :

— Ne remuons pas le passé. Vous êtes la première personne, malgré votre jeune âge, à qui j'aurai dévoilé ces choses. Mais, depuis que je vous connais, j'ai appris à vous estimer et je vous porte une profonde affection.

— Merci. Moi aussi, je...

— Je sais, je sais. Vous l'avez prouvé éloquemment en me portant secours lors de cette nuit mémorable. Je saignais alors comme un buffle blessé et j'étais furieux de ne pas avoir pu me venger moi-même de Tin Finnetey. J'aurais donné je ne sais quoi pour enfoncer ma propre arme dans le corps de ce scélérat.

Une profonde amertume se peignit sur son visage d'habitude si serein. Une fois de plus je pensai que la rancune qu'il nourrissait contre Parranoh ou plutôt Finnetey devait avoir de profondes raisons.

J'avoue que ma curiosité allait croissant. La pensée qu'une femme avait su trouver le chemin du cœur de Winnetou m'avait bouleversé. Il avait gardé jalousement son secret même envers moi, son ami et son frère de sang. Cependant je décidai de prendre patience, persuadé qu'un avenir proche me révélerait toute la vérité.

La guérison de Old Firehand avait été plus rapide que nous ne l'avions espéré et nous avions pu nous mettre en route. Il nous fallait traverser le pays des Rapahos et des Pawnees jusqu'au Mackenzie, sur les bords duquel Old Firehand avait installé sa « forteresse », comme il disait.

J’avais l’intention de me joindre là-bas aux chasseurs de fourrures qu’il dirigeait et, ensuite, de prendre le chemin de la côte.

Entre-temps j’espérais avoir plus d’une occasion de pénétrer plus avant dans le passé de Old Firehand. Je préférais donc faire taire ma curiosité ce soir-là. Je restai immobile à ma place, ne me levant que de temps en temps pour attiser le feu. Comme je renouvelais ce geste, la bague que je portais au doigt se trouva soudainement éclairée par la flamme. Le regard perçant de Old Firehand remarqua aussitôt le bijou. Il parut intrigué.

— Qu’est-ce que cette bague ? demanda-t-il.

— C’est un souvenir d’un moment tragique de ma vie.

— Me permettez-vous de la regarder de plus près ?

Je répondis à son désir. A peine eut-il jeté un coup d’œil sur l’anneau qu’une expression d’étonnement apparut sur son visage.

— Comment l’avez-vous eue ?

Il semblait maîtriser avec peine une grande émotion.

— Elle me vient d'un jeune homme de New-Venango.

— New-Venango, c’est donc bien Harry. Vous avez été chez Forster ? Vous connaissez Harry ? Quel est donc ce moment tragique dont vous parlez ?

— Il s’agit d’une aventure où j’aurais été grillé vif sans l’aide de Swallow, répondis-je en tendant la main pour reprendre la bague.

— Non, il faut que je sache en quelles circonstances vous êtes entré en possession de cet objet. J’ai un droit sacré sur cette bague, un droit plus puissant que n’importe quel être humain. Savez-vous que cette bague au doigt d’un homme qui m’inspirerait moins de confiance que vous signifierait son arrêt de mort ? Racontez-moi vite cette aventure.

Son ton prouvait qu’il portait le plus grand intérêt à la personne de Harry et à celle de Forster. Mille questions se pressaient à mon esprit, mais je les refoulai pour faire à Old Firehand le récit de ma mémorable rencontre.

Il était étendu, appuyé sur un coude. Le feu qui éclairait son visage me permettait de suivre le jeu de sa physionomie, tandis que je parlais. Son attention s’intensifiait à mesure que mon récit avançait et elle atteignit à son comble au moment où j’évoquai la scène où j’avais entraîné Harry sur mon cheval. Il se leva alors et s’écria :

— C’était la seule façon de le sauver. Je tremble pour sa vie, parlez, parlez vite.

Moi-même, ému par le souvenir de ces minutes affreuses, je continuai mon récit. Old Firehand s’approchait de plus en plus de moi, ses lèvres s’entrouvrirent et il semblait boire mes paroles. Il saisit mon bras qu’il serrait inconsciemment avec une telle force que je dus me mordre les lèvres pour ne pas gémir. Enfin un cri s’échappa de sa poitrine :

— Grand Dieu ! C’est épouvantable. En vous écoutant j’avais l’impression que mon propre corps était la proie des flammes, pourtant je savais que vous alliez réussir, car, sans cela, il ne vous aurait pas donné cette bague.

— Il ne me l’a pas offerte. Je l’ai gardée bien malgré lui entre mes mains, et il ne s’en est même pas aperçu.

— Dans ce cas, pourquoi ne la lui avez-vous pas rendue ?

— C’est bien ce que je comptais faire, mais il s’était enfui. J’essayais en vain de le rattraper. Je ne devais le revoir que le lendemain matin, en compagnie d’une famille qui avait échappé miraculeusement à la mort grâce à la situation surélevée de sa demeure. Comme ils ne m’ont pas laissé m’expliquer, mais ont tiré sur moi, je suis parti. Ainsi vous connaissez Harry ?

— Un peu, dit Old Firehand avec un sourire mystérieux. Son père est un vieux chasseur de scalpes. Un vieux copain à moi. Il est possible qu’un jour je vous le présente.

— J’en serai ravi.

— Moi aussi. Vous méritez bien d’être remercié par le père de ce jeune homme.

— Je n’ai que faire de remerciements.

— Bien sûr que vous n’en avez que faire. Je vous connais assez pour le savoir. Mais, tenez, reprenez cette bague. Vous comprendrez un jour ce qu’il m’en coûte de vous la rendre. Enfin n’en

parlons plus. Couchez-vous pour vous reposer. Demain nous partirons à cheval et nous tâcherons de franchir l'étape de deux journées en une seule...

Le lendemain, le temps était plutôt frais. Comme nous avions ménagé nos montures les jours précédents, nous pûmes fournir en peu de temps une très belle traite.

Je constatai un changement curieux dans l'attitude de mes amis vis-à-vis de moi. Ils me témoignaient des attentions toutes particulières, et, de temps à autre, j'avais l'impression que Old Firehand m'enveloppait d'un regard plein de tendresse.

Lorsqu'à midi nous fîmes halte et que Old Firehand partit pour inspecter les lieux, Winnetou se coucha près de moi et me dit :

— Mon frère est courageux comme le chat géant des forêts vierges et muet comme les rocs.

Ces curieux préambules m'étonnèrent, mais je ne répondis pas.

— Il a traversé une tempête de feu et ne s'en est pas ouvert à son frère Winnetou.

— La langue des hommes, fis-je, est comme un couteau aiguisé dans son étui. Il vaut mieux ne pas s'en servir pour jouer. D'ailleurs Winnetou s'est-il entièrement ouvert à son frère, lui a-t-il parlé de Old Firehand à qui il a donné une partie de son âme et de la femme dont le souvenir est toujours vivace dans son cœur ?

— Winnetou l'aimait et l'amour n'habite pas sa bouche, mais son âme. Mais pourquoi mon frère ne lui a-t-il pas parlé du jeune homme qu'il a emporté avec lui sur son cheval à travers le fleuve ?

— Parce que je ne voulais pas faire preuve de vantardise. Connais-tu ce jeune homme ?

— Je l'ai porté dans mes bras. C'est moi qui lui ai appris à tirer à l'arc et à monter le mustang. Je lui ai appris la langue des hommes rouges et je lui ai fait cadeau de l'arme dont les balles ont tué Ribanna, fille des Assiniboins.

Je le regardai, stupéfait. Je commençais à comprendre que le père du jeune homme n'était autre que Old Firehand. J'allais même lui poser la question quand ce dernier arriva au même moment.

Après nous être restaurés, nous repartîmes. Vers le crépuscule, nous nous trouvions tout près du plateau au-delà duquel s'étendait la vallée du Mackenzie. Nous pénétrâmes dans une gorge qui débouchait sur le fleuve.

— Halte ! cria soudain une voix derrière un buisson. — Un canon de fusil nous apparut, braqué sur nos poitrines. — Le mot de passe ! ordonna la voix.

— Courage !

— Et puis ?

— Silence ! cria Old Firehand en jetant un regard scrutateur vers le buisson.

A ces mots, le buisson s'ouvrit et un petit homme aux jambes grêles, vêtu d'une veste vénérable à force d'être rapiécée et d'un vaste couvre-chef, s'offrit à notre vue. Je poussai un cri d'étonnement ; la sentinelle n'était autre que mon vieil ami Sam Hawkens.

— Soyez les bienvenus, mes chers ami, et ne m'en veuillez pas de vous avoir fait peur, dit-il en clignant malicieusement de l'œil. Je suis fou de joie de revoir mon cher petit *greenhorn*, dit Old Shatterhand, derrière lequel j'aperçois Winnetou, le chef des Apaches, si je ne m'abuse.

— Et il me serra chaleureusement les mains, m'attira contre sa veste et m'aurait même embrassé de sa bouche enfouie sous les poils, si je n'avais pas coupé court à ces effusions.

— Je suis enchanté, mon cher Sam, vraiment enchanté. Mais comment se fait-il que Old Firehand, qui doit connaître nos relations, ne m'a pas dit que je trouverais ici mon premier maître ?

— Je voulais vous faire une bonne surprise, me dit Old Firehand en souriant. D'ailleurs une autre surprise vous attend à la « forteresse ».

— Pas possible ! Voulez-vous dire que je vais revoir Dick Stone et Will Parker, les amis inséparables de mon vieux Sam ?

— Précisément. Tout le monde va être enchanté de cette rencontre. Mais, dites-moi, mon ami, qu'y a-t-il de nouveau ? demanda-t-il à Sam. Avez-vous eu maille à partir avec les Peaux-Rouges ?

— Pas jusqu'à présent, répondit Sam, bien que Liddy — il désignait son fusil — brûle déjà d'envie d'aller au bal.

— Et les pièges ?

— Excellente récolte, *Sir*, excellente. Vous serez satisfait quand vous verrez le résultat.

Puis il tourna les talons et regagna son poste.

Je compris que nous nous trouvions tout près de la « forteresse » et en cherchai l'entrée partout du regard.

Nous pénétrâmes alors dans une gorge étroite au fond de laquelle coulait un ruisseau. Le fond était si rocailleux qu'aucune empreinte ne pouvait s'y former.

A un certain endroit, après un tournant, Old Firehand et Winnetou, qui me précédaient, disparurent. Je cherchai attentivement et parvins enfin à découvrir avec beaucoup de difficultés que les lianes épaisses qui tapissaient les parois des rocs dissimulaient à un certain endroit une ouverture. Je m'engageai dans un véritable tunnel, dont je suivis les méandres pendant assez longtemps.

Enfin, après dix minutes de marche environ, je débouchai dans une vallée dont la vue me stupéfia. Elle était encaissée entre quatre énormes parois rocheuses abruptes et infranchissables et couverte d'une magnifique végétation. Sur un gazon d'herbe verte paissaient paisiblement des chevaux et des mulets.

— Comment avez-vous découvert cette magnifique retraite ? demandai-je à Old Firehand.

— C'est en poursuivant un ours que j'ai trouvé l'endroit, dit-il en souriant. Depuis j'en ai fait ma forteresse. Je peux vous affirmer qu'aucun Peau-Rouge de la région ne la connaît, et c'est ainsi que j'ai pu sauver ma vie plus de cent fois. Elle est pratiquement imprenable. Maintenant elle me sert de magasin pour les fourrures.

A peine venait-il d'achever sa phrase que j'entendis un sifflement aigu et, aussitôt, nous fûmes entourés par les habitants de ce magnifique repaire. C'étaient tous de solides gaillards de la savane, parmi lesquels je reconnus à ma grande joie Will Parker qui nous salua avec enthousiasme. Son camarade Stone était allé à la chasse avec quelques amis.

Nous descendîmes de nos montures et je décidai d'inspecter les lieux.

En m'affirmant que la forteresse était imprenable, Old Firehand avait dit la vérité. Devant moi se dressaient, à plusieurs mètres de hauteur, les rocs presque abrupts et qui étaient, ainsi que je devais m'en rendre compte par la suite, encore plus à pic de l'autre côté. En plusieurs endroits, des anfractuosités creusées à même le roc étaient dissimulées par des peaux de fauves : c'était sans doute là qu'habitaient les chasseurs ou qu'ils gardaient leurs fourrures.

Pendant ma promenade, j'aperçus sur un rocher une maisonnette en bois. Comme de ce point surélevé on devait avoir une excellente vue sur la vallée, je décidai de m'y rendre.

Arrivé au sommet du rocher, j'aperçus derrière la maison un chasseur à la taille svelte qui scrutait les environs. Lorsqu'il entendit le bruit de mes pas, il fit volte-face. C'était Harry.

— Est-ce possible ? m'écriai-je, joyeux, en courant vers lui.

Mais il me lança un regard froid. Son visage ne trahit pas la moindre joie.

— Si ce n'était pas possible, vous ne me verriez sûrement pas, monsieur, me dit-il d'un ton glacial. Mais dites-moi plutôt qui vous a autorisé à vous approcher de notre demeure ?

Je ne méritais pas un tel accueil. Je haussai donc les épaules et répondis du ton le plus froid :

— *Pshaw* !

Et, lui tournant le dos, je descendis la pente du rocher.

J'avais donc deviné juste. Harry était le fils de Old Firehand. J'avoue que, bien que sa jeunesse excusât son attitude, je n'étais pas peu fâché de cet accueil rien moins qu'amical. Je décidai de continuer mon inspection, et, jusqu'à la tombée de la nuit, j'errai entre les parois de cette immense vallée. Je m'aperçus que les habitants de la forteresse s'étaient rassemblés autour du feu où ils menaient grande conversation. Avant de rejoindre leur groupe, je décidai d'aller voir mon cheval que j'avais laissé dans un buisson près du cours d'eau.

A peine étais-je arrivé que Swallow, dont je tapotais affectueusement le cou, poussa un léger hennissement comme pour m'avertir de l'arrivée de quelqu'un. L'instant d'après, j'aperçus le jeune homme qui se dirigeait vers nous.

— Excusez-moi de vous déranger, dit-il d'une voix mal assurée. J'ai pensé que c'est à Swallow que je dois la vie et je venais le voir.

— Le voilà, dis-je. Je vous laisse, d’ailleurs je m’en allais. Bonne nuit.

Je fis mine de m’éloigner, mais à peine eus-je fait une dizaine de pas que j’entendis un cri derrière moi :

— *Sir* !

Je m’arrêtai. D’un pas hésitant, Harry s’approcha de moi, et, d’une voix embarrassée qui dissimulait mal sa confusion, me dit :

— Je vous ai blessé.

— Non, répondis-je froidement, vous faites erreur. Je ne puis me sentir blessé, car le seul sentiment que vous m’inspirez, c’est de l’indulgence.

Une longue minute s’écoula en silence, interrompue enfin par cette parole inattendue :

— Dans ce cas, excusez mon erreur.

— Très volontiers. Je suis habitué à ces choses-là.

— A l’avenir, je n’abuserai plus de votre indulgence.

— Cependant elle est à votre entière disposition.

J’allai déjà me détourner à nouveau quand je sentis sa main se poser sur mon bras.

— Ne parlons plus de nos rancunes personnelles. Vous avez sauvé mon père au péril de votre vie. Je vous dois une reconnaissance éternelle, quelque rude que vous vous montriez à mon égard. Je viens seulement d’apprendre ce que vous avez fait pour lui.

— Tout homme de l'Ouest aurait agi de la même façon. Cela ne vaut pas la peine d’en parler.

— Vous êtes injuste envers vous-même. Voulez-vous l’être aussi envers moi ?

— Non.

— Dans ce cas, j’ai une prière à vous adresser.

— Je vous écoute.

— Témoignez plutôt de la colère, mais, je vous en prie, ne parlez plus d’indulgence. Voulez-vous ?

— Je veux bien.

— Je vous remercie. Et maintenant venez avec moi jusqu’au feu pour prendre congé des autres. Je vous indiquerai votre chambre à coucher, et il vous faudra prendre du repos sans tarder, car demain matin nous partons de bonne heure.

— Pour quoi faire ?

— J’ai posé quelques trappes au Bee-Fork et je vous demanderai de m’accompagner pour chercher mon butin.

Quelques minutes plus tard, il m’introduisait dans une des ouvertures du rocher qu’il éclaira à l’aide d’une chandelle faite de graisse de cerf.

— Voici votre chambre à coucher, *Sir*. Les trappeurs ont l’habitude de se retirer dans ces abris quand ils craignent d’attraper des rhumatismes à la belle étoile.

— Les craignez-vous aussi pour moi ?

— La prudence n’est jamais superflue, et la vallée est humide, car les montagnes environnantes empêchent le vent d’y pénétrer. Bonne nuit.

Il me tendit la main, puis sortit en hochant amicalement la tête.

Resté seul, je jetai un regard circulaire sur ma cellule. Ce n’était pas un creux naturel du rocher, mais une entaille due à la main des hommes. Le sol rocailleux était couvert de peaux tannées, et les murs en étaient également tapissés. Contre une des parois se trouvait une sorte de lit, confectionné avec des branches de merisier, chargé abondamment de fourrures. Plusieurs objets personnels suspendus aux crochets me montrèrent que c’était sa propre chambre que Harry m’avait cédée.

Seule ma grande fatigue me permit de m’endormir dans cet endroit clos et exigu, car un homme habitué à passer ses nuits dans la prairie infinie a bien de la peine à rester enfermé dans ces prisons que les hommes civilisés appellent habitations.

C’est peut-être à cause de cette chambre à coucher insolite que je m’abandonnai au sommeil plus complètement que d’habitude. Je fus réveillé par une voix qui m’appelait.

— Eh ! le dormeur ! vous n’avez pas fini de chauffer les couvertures ? Étendez-vous un peu, mais verticalement, cette fois ! En voilà assez pour cette nuit.

Je sautai sur mes pieds et vis Sam Hawkens sur le pas de la porte. Alors que la veille il n’avait avec lui que son fusil, ce matin-là il était équipé comme un trappeur, et je compris à sa tenue qu’il allait prendre part à l’expédition.

— Je serai prêt dans une minute, mon cher Sam. Vous venez donc avec nous ?

— Ça en a l’air, si je ne m’abuse. Le jeune monsieur ne peut pas porter lui-même tout l’ « attirail », et ce n’est pas à Old Shatterhand que je vais le demander.

Nous aperçûmes Harry qui nous attendait déjà à l’entrée de la gorge. Sam prit quelques pièges attachés ensemble et les jeta sur son épaule sans même s’assurer que je le suivais.

— Et nos chevaux ? fis-je.

— Le jeune monsieur s’en est déjà occupé.

Sam ne se doutait pas du plaisir que me causaient ses paroles. Si en effet Harry s’était préoccupé de Swallow de si bonne heure, c’est qu’il songeait un peu aussi à son maître. Ou peut-être son père, en lui parlant de moi, l’avait-il amené à changer d’opinion. Je m’étonnais justement de ne pas voir celui-ci, lorsque je l’aperçus en compagnie de Winnetou et d’un chasseur arrivé du côté du cours d’eau.

Winnetou complimenta Harry à la manière indienne.

— Le fils de Ribanna est fort comme les guerriers des bords du Rio-Gila. Son œil apercevra de nombreux castors et sa main ne pourra porter les peaux de tous les animaux qu’il aura tués.

Et, apercevant mon regard qui cherchait Swallow dans la vallée, il ajouta :

— Mon frère peut se rassurer, son ami prendra soin de son cheval.

Nous nous dirigeâmes à gauche, en descendant le fleuve, jusqu’à l’endroit où il se jetait dans le Mackenzie. Des broussailles impénétrables couvraient les bords du fleuve et la vigne sauvage grimpait le long des troncs, créant un tel enchevêtrement qu’il fallait se frayer le chemin à coups de couteau.

Sam avançait avec une habileté et une assurance admirables en se faufilant adroitement sous la végétation qui, à cette saison de l’année, remplit les vallées vierges du Mississipi.

Il glissait courbé en deux en soulevant les branchages.

— Venez, *Sir*, dit Harry qui le suivait. C’est ici que se dédouble notre piste de castors.

En effet, sous le rideau vert de la végétation, j’aperçus une piste parallèle au fleuve qui serpentait sous la broussaille. En, entendant un bruit spécifique qui nous parvenait du fleuve, Sam s’arrêta et posa un doigt sur ses lèvres.

— Nous voilà arrivés, chuchota-t-il. Attention, ils sont alertés !

Après un instant, au milieu d’un silence profond, nous continuâmes à nous glisser sans bruit et arrivâmes ainsi à un coude du fleuve où une colonie de castors avait élu domicile.

Une large digue, où un pied humain prudent aurait pu s’aventurer, avançait dans l’eau, et les habitants quadrupèdes de cet endroit s’affairaient en cherchant à l’élargir et à l’affermir. Sur l’autre rive, j’aperçus un certain nombre de ces animaux laborieux qui s’efforçaient avec leurs dents tranchantes de couper des branches et de les précipiter dans l’eau ; d’autres étaient occupés à transporter ces matériaux qu’ils poussaient devant eux en nageant ; d’autres enfin consolidaient la construction avec de la boue qu’ils apportaient du bord et qu’ils collaient aux branchages à l’aide de leurs pattes et de leurs larges queues qui leur servaient de truelles.

J’observais avec intérêt le mouvement de cette petite colonie active, et mon attention fut surtout frappée par un spécimen d’une grandeur peu ordinaire qui se tenait aux aguets sur la digue, et qui, sans doute, remplissait les fonctions de sentinelle. Soudain, le gros castor pointa ses courtes oreilles, fit un demi-tour sur lui-même et lança le cri d’alarme que nous avions déjà entendu. L’instant d’après, il avait disparu dans l’eau.

Avec la vitesse d’un éclair, les autres imitèrent son exemple. C’était un spectacle amusant que celui de leurs arrière-trains surgissant à la surface et de leurs queues plates retombant sur l’eau en éclaboussant l’air.

Mais ce n’était pas le moment de jouir de cet amusant spectacle. Il ne faisait pas de doute que les castors avaient perçu la présence de leur ennemi le plus farouche : l’homme.

Le dernier castor n’avait pas encore disparu de la surface de l’eau que nous étions tout près, l’arme à la main. Un instant après, deux Indiens apparurent sortant des broussailles et se dirigeant

vers le bord du fleuve. L’un portait sur son épaule plusieurs trappes, l’autre était chargé de quelques peaux, tous deux étaient armés et se comportaient comme s’ils avaient été avertis de la présence d’un ennemi.

— Diable, grommela Sam entre ses dents, ces canailles ont découvert nos trappes et récolté ce que nous avons semé, si je ne m’abuse. Attendez, fripouilles, ma Liddy vous expliquera à qui appartiennent ces peaux.

Il épaula son fusil, prêt à tirer. J’étais convaincu qu’il fallait attaquer les Peaux-Rouges par surprise et j’arrêtai son bras.

Un coup d’œil m’avait suffi pour reconnaître des Ponkas dans les nouveaux venus, et les traits de peinture qui bariolaient leur visage me disaient qu’ils ne se trouvaient pas en expédition de chasse, mais sur le sentier de la guerre. Ils ne devaient donc pas être seuls dans les environs et le moindre coup de feu n’aurait pas manqué de leur attirer un renfort dont nous aurions tout à craindre.

— Ne tirez pas, Sam. Prenez plutôt votre couteau. Ils ont déterré le tomahawk de guerre et ils doivent être nombreux dans les environs.

Le petit homme, toujours prêt à tirer, hésitait à suivre mon conseil.

— Je sais bien. Évidemment, il vaudrait mieux les supprimer en silence, mais mon vieux couteau est trop émoussé pour pouvoir transpercer deux hommes d’un seul coup.

— Qu’à cela ne tienne. Chargez-vous de l’un, je ferai l’affaire je l’autre.

— Hum... Voilà nos quatre meilleures trappes. Chacune d’elles vaut trois dollars, et je ne serais pas mécontent que ces voleurs nous rendent notre bien avec leur propre peau par-dessus le marché.

— Allons-y, Sam, tant qu’il n’est pas trop tard.

Les deux Indiens se tenaient maintenant juste en face de nous, occupés à chercher des empreintes sur le sol En évitant tout bruit, je me débarrassai de mon fusil et avançai en tenant mon couteau entre mes dents. Mais, soudain, j’entendis une voix chuchoter à mon oreille :

— Restez, *Sir*. Laissez-moi faire.

C’était Harry.

— Merci, je m’en charge moi-même.

J’atteignais déjà la lisière du buisson et le moment d’après j’empoignais un des Peaux-Rouges de la main gauche, lui enfonçant de ma main droite mon couteau entre les deux épaules, de sorte qu’il s’écroula sans pousser un cri. Évidemment, je n’étais pas forcé par la nécessité à accomplir cet acte, mais, étant donné qu’il s’agissait de Ponkas, il eût été imprudent d’hésiter, car, s’ils avaient découvert notre forteresse, notre vie aurait été en danger. En retirant mon couteau, je me hâtai pour voir si mon ami n’avait pas besoin de mon secours. Mais l’autre Peau-Rouge gisait déjà sur le sol, et Sam, les jambes écartées, était en train de découper son scalpe.

Voilà, mon garçon ! maintenant tu es libre de poser autant de trappes que le cœur t’en dira, dans les territoires de chasse éternelle, mais tu seras bien forcé de laisser les nôtres tranquilles.

Puis, en essuyant son scalpe saignant sur l’herbe, il ajouta en riant :

— Chacun de nous aura sa peau !

— Non, répondis-je, vous connaissez bien mes idées sur ces procédés et je suis même étonné de voir que vous attachez un tel prix à ces dépouilles.

— Ce n’est pas sans raison, *Sir*. J’ai connu plus d’une aventure et j’ai eu assez souvent maille à partir avec les Peaux-Rouges qui ne m’ont pas épargné. Je vous ai sans doute déjà raconté la douloureuse histoire qui a coûté son plus bel ornement au plus beau garçon de la Prairie !

Il ôta le méchant feutre qui lui servait de couvre-chef ainsi que sa perruque pour me montrer son crâne chauve couleur de sang.

— Qu’en dites-vous, jeune homme ? dit-il en se tournant vers Harry. Personne n’avait jamais rien trouvé à redire à ma tête jusqu’au jour où une dizaine de Pawnees m’ont attaqué et m’ont décollé la peau du crâne. J’ai été bien obligé de m’en acheter une autre. Ça s’appelle une perruque et ça coûte un gros tas de peaux de castors. Heureusement la nouvelle est plus pratique que l’ancienne. En été, quand il fait chaud, je peux l’enlever. Néanmoins je fais payer cette aventure

aux Peaux-Rouges toutes les fois que l'occasion s'en présente et un scalpe me cause toujours un plus vif plaisir que la plus belle fourrure.

Tout en parlant, il avait rajusté sa perruque et son chapeau. Mais nous n'avions pas le temps de nous perdre en discussion, car chaque arbre pouvait dissimuler un arc tendu ou un canon de fusil. Il importait de prévenir ceux qui étaient restés au campement. Aussi me tournai-je vers Hawkens :

— Ne croyez-vous pas qu'il serait plus prudent de dissimuler les cadavres ?

— Vous avez raison. Je parie mes mocassins contre une paire d'escarpins que, dans quelques instants, nous verrons arriver ici tout un régiment de Peaux-Rouges.

Nous nous hâtâmes de faire disparaître les deux corps que, par prudence, nous ne jetâmes pas dans l'eau, mais enterrâmes dans le sol meuble de la berge. Cette besogne une fois terminée, Hawkens me dit :

— Maintenant, allez avec le jeune monsieur à la forteresse et mettez les hommes au courant pendant que je suivrai la piste pour voir un peu de quoi il retourne.

— Ne voudriez-vous pas plutôt rejoindre mon père ? demanda Harry. Vous savez mieux que nous manipuler les trappes. Abandonnez-nous le soin de la reconnaissance, quatre yeux voient toujours mieux que deux.

Ainsi fut décidé, et le jeune homme et moi, nous nous engageâmes dans les broussailles. Je ne pus m'empêcher une fois de plus d'admirer l'extrême habileté de l'adolescent qui savait se frayer un passage, même dans les endroits les plus enchevêtrés, sans le moindre bruit et faisait preuve d'une expérience digne d'un vieux chasseur de l'Ouest.

Certainement, depuis l'âge le plus tendre, il était familiarisé avec la vie des forêts, et ses sens avaient été éduqués, son courage entraîné de bonne heure. Après une heure de marche, nous rencontrâmes une autre colonie de castors dont les habitants, sans doute retirés dans leurs demeures, n'étaient pas visibles.

— C'est ici que nous avions posé les trappes que nous venons de reprendre aux Peaux-Rouges, dit Harry. Mais il nous faudra modifier notre itinéraire, car les traces rentrent sous bois. Nous allons les suivre.

Il était sur le point de s'engager dans cette direction, mais je le retins.

— Harry !

Il me lança un regard interrogateur.

— Ne préféreriez-vous pas retourner à la forteresse et me laisser faire tout seul ?

— Pourquoi donc ?

— Parce que vous ignorez sans doute le danger que vous courez en continuant.

— Je ne l'ignore pas du tout. Mais le danger n'est pas plus grand que tous ceux que j'ai déjà affrontés.

— Pourtant, je préférerais que vous n'alliez pas plus loin.

— Inutile d'insister. Vous pensez peut-être que ces visages peinturlurés me font peur ?

Nous nous remîmes en route. Maintenant, nous nous éloignions du fleuve et avancions silencieusement entre les troncs nus des arbres dont les frondaisons formaient un toit vert au-dessus de nos têtes et sur un tapis de mousse humide qui nous permettait de suivre la piste sans grande peine.

Soudain, Harry, qui marchait en avant, s'arrêta. La piste s'était modifiée, et nous nous trouvions maintenant en présence des traces de quatre hommes qui s'étaient sans doute séparés en deux groupes à cet endroit. L'un d'entre eux venait d'être mis par nous hors de combat. Comme ils étaient complètement équipés, je devinai qu'il s'agissait d'une expédition guerrière importante, et l'idée me vint à l'esprit que cette expédition n'était peut-être pas sans rapport avec l'incident du chemin de fer. En effet les Indiens possèdent au plus haut point l'esprit de vengeance, et ils ne connaissent pas de répit tant qu'ils n'ont pas lavé la honte d'un échec.

— Que faire ? demanda Harry. Ces traces mènent vers notre camp ; or il faut empêcher à tout prix qu'il soit découvert. Continuons-nous la route ensemble ou nous séparons-nous !

— Cette quadruple piste mène en tout cas au campement des Peaux-Rouges qui attendent certainement le retour de leurs éclaireurs. Il importe avant tout d'être fixé sur le nombre des

guerriers et sur leurs intentions. L'entrée de la forteresse est de toute façon gardée par une sentinelle qui fera tout son possible pour en défendre le secret.

— Vous avez raison. En avant !

Nous nous enfonçâmes dans la forêt et nous approchions justement d'un léger affaissement de la plaine lorsqu'une odeur de roussi frappa mes narines. L'instant d'après, un mince filet de fumée nous apparut montant en ligne droite vers le sommet des arbres. Cette fumée ne pouvait provenir que d'un feu indien, car, alors que les Blancs ont l'habitude de jeter de gros morceaux de bois sur les flammes, ce qui produit de forts nuages de fumée, les Peaux-Rouges n'allument que l'extrémité des fagots, de sorte que la fumée ne forme qu'une mince colonne à peine perceptible pour l'odorat.

Je retins Harry et lui fis part de mes observations.

— Attendez derrière ce buisson, je vais jeter un coup d'œil sur le camp.

— Pourquoi ne voulez-vous pas que je vous accompagne ?

— Un homme suffit. Quand on est deux, le danger d'être découvert est double.

Il acquiesça de la tête et revint sur ses pas en évitant de laisser des empreintes, tandis que moi, mettant à profit les buissons, je me glissai vers le ravin.

Au fond de la dépression, j'aperçus une telle foule de Peaux-Rouges que le ravin semblait trop petit pour les contenir ? A l'entrée, immobile et figé comme une statue, se tenait un jeune homme à la chevelure très longue et, çà et là, des sentinelles montaient la garde.

J'essayai de compter les Indiens, ce qui m'obligeait à les regarder les uns après les autres. Soudain une stupéfaction sans borne m'envahit. Qui était donc cet homme assis près du feu ?... Était-ce possible ? Pourtant j'étais sûr de voir le chef Parranoh ou Tin Finnetey comme l'appelait Old Firehand. J'avais trop bien aperçu son visage au clair de lune lors de cette nuit mémorable pour pouvoir le confondre avec un autre. Pourtant je n'en croyais pas mes yeux. Sa tête était ornée de la belle chevelure que cependant Winnetou avait détachée devant moi pour en orner sa ceinture.

A ce moment, la sentinelle la plus proche du pic derrière lequel je me dissimulais remua et je dus me tenir sur mes gardes. Je glissai vers Harry, lui fis signe de me suivre et nous réprimes le chemin par lequel nous étions venus jusqu'à l'endroit où la piste bifurquait. Là, nous nous engageâmes sur la nouvelle piste qui menait, à travers les broussailles, vers la vallée par où nous étions venus la veille.

J'étais sûr maintenant que les Ponkas, après avoir été chercher du renfort, nous avaient suivis pour se venger. Notre halte pendant la convalescence de Old Firehand leur avait permis de rassembler leurs forces. Mais pourquoi auraient-ils besoin d'un si grand nombre de guerriers pour attaquer trois hommes ? Voilà une question à laquelle je ne trouvais pas de réponse à moins de supposer que Parranoh fût au courant de l'existence de cette colonie de chasseurs et qu'il eût juré vengeance contre tous ses occupants.

Les éclaireurs rouges nous avaient frayé le chemin, de sorte que nous avancions rapidement. Soudain j'entendis un bruit métallique qui nous parvenait de derrière un merisier.

Je fis signe de la main à Harry de se cacher, je m'étendis sur le sol, tirai mon couteau et, en faisant un détour, me glissai vers l'endroit suspect. Je ne tardai pas à apercevoir un tas de trappes à castor et, à côté, une paire de jambes en cerceau dont les extrémités étaient chaussées d'énormes mocassins. En me glissant un peu plus en avant, je pus voir une veste de chasse très longue, couronnée en arrière par les bords d'un feutre et par devant par une barbe en broussaille au milieu de laquelle pétillait une paire d'yeux malicieux qui scrutaient le feuillage.

C'était mon ami Sam Hawkens. Mais comment se faisait-il qu'il se trouvât là alors que je le croyais depuis longtemps à la forteresse ? Il était facile de satisfaire ma curiosité en le lui demandant.

Je me mis à ramper silencieusement dans sa direction, me réjouissant à l'avance de la peur que j'allais lui causer en le prenant à l'improviste.

Toujours en silence, j'étendis le bras vers le fusil qui était posé à ses côtés, l'attirai vers moi et ouvris le chien. Le cliquetis ainsi produit fit faire au petit Sam un mouvement si brusque que son chapeau entraînant sa perruque s'accrocha à une branche. Quand il vit son propre fusil braqué sur

lui, un trou béant s'ouvrit sous son nez de perroquet luisant de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, un trou qui, d'étonnement, allait s'agrandissant.

— Si vous ne fermez pas tout de suite votre bouche, Sam Hawkens, lui dis-je, j'y fourrerai toutes les trappes à castor que voici.

— Ça alors ! s'écria le trappeur. Vous m'avez fait peur, si je ne m'abuse ! ajouta-t-il en rajustant sa perruque sous son chapeau. Que le diable vous emporte. J'ai les membres encore tout paralysés ; si vous aviez vraiment été un Peau-Rouge...

— Alors, vous seriez bon pour manger les pissenlits par la racine. Voici Liddy. Et, maintenant, dites-moi ce qui vous a pris de vous coucher ici.

— Me coucher ici ? En voilà une idée ! En tout cas j'espère bien que vous n'allez pas corner cette histoire sur les toits.

— Je serai muet comme la tombe.

— Mais où est donc le jeune monsieur ?

— Il est resté en arrière. Nous avons entendu le ferraillement de vos trappes, et il a bien fallu aller voir qui sonnait ce carillon.

— Je faisais donc tant de tapage ? Ah ! Sam Hawkens, tu n'es qu'un vieil âne ! Tu t'es tapi là pour conquérir des scalpes et tu fais un bruit à ameuter le Canada. Mais, à propos, et vous, que faites-vous par ici ? Vous aussi, vous suivez donc les deux Peaux-Rouges ?

Je lui contai le résultat de notre reconnaissance.

— Hum ! ça nous coûtera beaucoup de poudre, cette aventure ! J'allais rentrer avec mes trappes à la forteresse lorsque j'ai aperçu deux Peaux-Rouges qui épiaient quelque chose, si je ne m'abuse. Je me suis alors caché dans les broussailles et j'ai pu voir que l'un d'eux se dirigeait en amont et l'autre en aval pour bien inspecter la vallée. Je décidai alors d'attendre le retour de ces drôles, afin de leur demander ce qu'ils avaient vu d'intéressant. Si vous voulez suivre mon conseil, vous vous cacherez un peu' plus loin, pour que nous les prenions entre nous deux, mais, avant tout, il ne faut plus laisser attendre le jeune monsieur.

Je retournai près de Harry que je mis au courant en quelques mots. Puis nous allâmes nous poster en face de Sam pour attendre l'arrivée des Peaux-Rouges.

Notre patience fut mise à l'épreuve, et de longues heures s'écoulèrent avant qu'un bruit de pas prudents nous parvînt enfin. C'était un des Peaux-Rouges, un guerrier d'âge avancé, qui n'avait plus de place pour de nouveaux scalpes à sa ceinture et qui en avait garni abondamment son pantalon dont les franges étaient également faites de chevelures d'ennemis.

A peine se trouva-t-il à notre portée qu'il fut mis hors de combat. Le second connut un sort identique et nous pûmes rentrer tous trois à la forteresse.

Nous allâmes d'abord trouver la sentinelle tapie dans une cachette formée par des arbustes et qui avait observé de là les deux Peaux-Rouges. C'était Will Parker.

Sam le foudroya d'un regard.

— Tu as toujours été un *greenhorn*, mon cher Will, et tu le resteras toujours, à moins qu'un Peau-Rouge ne t'apprenne à vivre en s'emparant de ton scalpe. A en juger par ta superbe placidité, tu t'imaginais peut-être que les Indiens venaient ici pour chasser des fourmis ?

— Sam Hawkens, je te conseille de mettre une sourdine à ta langue si tu ne veux pas que je donne maintenant la parole à mon arme. Will Parker, un *greenhorn* ! Cette plaisanterie vaut une pincée de poudre. Mais le grand chasseur de l'Ouest que tu es oublie sans doute qu'on laisse toujours partir tranquillement les éclaireurs, afin de ne pas éveiller les soupçons du gros de l'armée.

Sam haussa les épaules, se dirigea vers l'entrée et disparut non sans avoir donné un dernier avertissement à la sentinelle.

— Ouvre l'œil et le bon ! Pas loin d'ici il y a un ravin qui est un nid de Peaux-Rouges. Ils ne seraient pas mécontents d'avoir ton scalpe, et ça serait vraiment dommage !

Presque invisible sous la masse des trappes qu'il portait, il s'éloigna d'un pas digne, et bientôt nous nous trouvâmes à l'entrée de la gorge. Un coup de sifflet du vieux trappeur suffit pour rassembler les occupants de la forteresse qui écoutèrent avec une attention soutenue le récit de nos aventures.

Old Firehand écouta comme les autres en silence, et, lorsqu'il entendit le nom de Parranoh, un cri de stupéfaction où perçait de la joie lui échappa.

— Puissiez-vous ne pas vous tromper, *Sir*. Car, dans ce cas, je pourrai exaucer mon vœu et tirer vengeance de cet homme, c'est à quoi j'aspire depuis de longues années.

— Seule la chevelure que j'ai vue sur son crâne me fait supposer que je me trompe.

— Oh ! ce détail n'a aucune importance. Sam Hawkens en est un exemple suffisant. D'autre part, il est fort possible que vous ne l'ayez pas atteint mortellement l'autre jour. Ses guerriers l'auront ensuite trouvé et emporté avec eux. Le laps de temps qu'il m'a fallu pour me rétablir a pu suffire également à sa guérison. Je voudrais bien cependant le voir de mes propres yeux... Mais vous êtes sans doute trop fatigué pour m'accompagner ?

— Aucunement. Toutefois, laissez-moi vous faire remarquer que cette expédition n'est pas sans danger. Les Indiens, inquiets de ne pas voir rentrer leurs éclaireurs, iront à leur rencontre et trouveront les cadavres. Nous pourrions être encerclés par eux.

— C'est fort possible, mais je ne puis rester inactif à attendre que nous soyons découverts par eux. Dick Stone !

Ce dernier était parti la veille à la chasse pour alimenter les réserves et venait seulement d'apprendre mon arrivée. Après avoir donné libre cours à sa surprise et à sa joie, il écouta les ordres de Old Firehand.

— Apportez-nous nos armes, nous allons rendre visite aux Peaux-Rouges.

— Très bien, *Sir*. Nous montons à cheval ?

— Non. Nous irons à pied, ce n'est pas loin. Vous autres, cachez bien les peaux ; si les Indiens s'avisent de passer par ici, il ne faut pas qu'ils se servent comme bon leur semble. Harry, tu iras avec Will Parker, et toi, Bill Bulcher, tu veilleras à ce que tout soit en ordre.

— Père, laisse-moi t'accompagner, demanda Harry.

— Non, mon enfant, il faut que tu te reposes.

Le jeune homme insista, mais la décision de Old Firehand était prise. Bientôt, tous trois nous traversâmes le cours d'eau. Une fois dehors, après avoir donné de strictes instructions aux sentinelles, nous nous engageâmes sous un chemin couvert où nous ne pouvions manquer de rencontrer les Indiens qui pouvaient être partis à la rencontre des éclaireurs.

Winnetou avait quitté le campement de bonne heure et n'était pas encore rentré. Nous espérions le rencontrer en route d'autant que je commençais à concevoir des craintes à son sujet. Il pouvait être tombé, sans méfiance, sur un groupe d'ennemis et, malgré toute sa bravoure, avoir succombé dans une lutte inégale.

Je songeais justement avec anxiété aux risques qu'il courait seul dans ces parages lorsque le jeune Apache apparut. Nos mains qui, instinctivement, au froissement des branchages, avaient saisi nos armes retombèrent à sa vue.

— Winnetou accompagnera ses amis blancs jusqu'au camp de Parranoh et des Ponkas, dit-il.

Nous le dévisageâmes, surpris qu'il fût déjà au courant de la présence des Indiens.

— Notre frère rouge a-t-il donc vu les guerriers de ce chef cruel ? demandai-je.

— Winnetou doit toujours veiller sur son frère Old Shatterhand et sur le fils de Ribanna. Il les a suivis et a vu comment leurs couteaux traversaient le cœur des guerriers rouges. Quant à Parranoh, il cache son crâne dépouillé sous le scalpe d'un homme de la tribu des Osages. Ses cheveux sont une imposture et ses pensées ne sont que des mensonges. Winnetou le tuera.

— Non, le chef des Apaches me l'abandonnera, dit Old Firehand.

— Cette fois il ne m'échappera pas, car ma main...

Je n'écoutai pas la suite, car, au même instant, j'avais aperçu deux yeux brilla dans un buisson et d'un bond je m'étais lancé vers l'homme. C'était justement l'objet de notre conversation, Parranoh lui-même. A peine avais-je enserré sa gorge entre mes doigts que les Indiens surgissaient de toutes parts pour porter secours à leur chef.

Mes amis, ayant suivi mon geste, se tournèrent contre les assaillants. Je tenais le chef Blanc sous mon genou, les doigts de ma main gauche enserraient son cou tandis que, de ma main droite, j'écartais le couteau qu'il brandissait sur moi. Il se tortillait comme un ver et faisait des efforts inouïs pour se dégager. Ses yeux injectés de sang semblaient prêts à sortir de leurs orbites.

L'écume apparut à sa bouche et sa tête hideusement chauve s'enflait sous l'effort et prenait un aspect repoussant. J'avais l'impression de me battre avec une bête enragée, et, convulsivement, je serrai mes doigts autour de son cou, de toutes mes forces. La tête retomba enfin, les yeux tournèrent dans leurs orbites, le frisson qui secouait le corps s'affaiblit et les membres se raidirent : il était vaincu. Je jetai un regard autour de moi : le spectacle qui s'offrit à mes yeux ne saurait être rendu en langage humain. Les combattants ne s'étaient pas servis de leurs armes à feu ; tous avaient mis en œuvre leurs couteaux et leurs tomahawks. Il n'y avait plus personne debout ; les hommes se vautraient par terre dans leur propre sang ou dans celui de leurs adversaires.

Winnetou était sur le point d'enfoncer la lame de son couteau dans la poitrine d'un Ponka qu'il tenait couché sous lui ; il n'avait pas besoin de mon aide. Old Firehand écrasait de son poids un autre guerrier, tout en se défendant contre un deuxième assaillant qui venait de le blesser au bras. Je me précipitai vers lui et frappai le Ponka avec son propre tomahawk que je lui avais fait lâcher. Puis je me dirigeai vers Dick Stone. Il était écrasé, entre deux cadavres de Peaux-Rouges, sous un guerrier d'une stature gigantesque qui cherchait à lui assener un coup meurtrier. D'un coup de tomahawk, j'en délivrai mon ami.

Stone se redressa et étendit ses membres engourdis.

— Ma foi, vous êtes arrivé à temps. Trois contre un, c'est tout de même un peu trop. Merci.

Old Firehand lui aussi me tendit la main et allait me parler lorsque son regard tomba sur Parranoh.

— Tin Finnetey, est-ce possible ? Qui donc l'a terrassé ?

— Old Shatterhand, dit Winnetou en me dispensant de répondre. Le Grand Manitou l'a fait fort comme un buffle qui laboure la terre avec ses cornes.

— De ma vie, je n'ai rencontré d'homme aussi fort, dit Old Firehand. Mais comment est-il possible que Parranoh soit venu ici avec ses guerriers ?

— Sans doute a-t-il découvert nos traces et les a-t-il suivies ; le gros de ses guerriers ne tardera sans doute pas à arriver. Mes frères blancs doivent suivre. Winnetou et regagner leur wigwam.

— Vous avez raison, dit Old Firehand dont les bras saignaient abondamment, mais d'abord il nous faut faire disparaître les traces de ce combat. Vous, Dick, allez donc voir un peu si personne n'approche, afin de nous éviter d'être attaqués à l'improviste.

— Parfait, mais d'abord retirez-moi donc ce couteau du corps. Je ne peux pas y arriver moi-même.

L'un de ses trois adversaires lui avait fiché un couteau dans la hanche. Heureusement, ce n'était pas un endroit vital, et, étant donné la résistance extraordinaire de l'organisme de Stone, cet accident n'entraînait qu'une blessure insignifiante.

En quelques minutes on fit le nécessaire, et Dick Stone fut prêt à assumer sa mission d'éclaireur.

— Comment allons-nous faire pour emmener notre prisonnier ? demanda Old Firehand.

— Il faudrait le porter, observai-je.

— Le porter ? protesta Stone. Ça serait trop de fatigue.

Il coupa quelques rameaux aux arbustes voisins, il prit ensuite la couverture de Parranoh, la déchira en bandes et, d'un air satisfait :

— Nous allons confectionner une espèce de traîneau, dit-il, et nous y attacherons cet individu.

Le projet fut accepté et exécuté. Cependant ce moyen de transport laissait une trace très nette que Winnetou se chargea d'effacer autant que possible...

Le lendemain matin, le soleil n'était pas encore levé et un profond silence régnait dans la forteresse quand je me levai et grimpai sur les rocs pour retrouver Harry.

D'après le rapport d'un chasseur, les Ponkas étaient encore plus nombreux que nous ne l'avions supposé. Il fallait donc croire que leur expédition n'avait pas uniquement pour but de venger leur échec sur quelques personnes, mais qu'elle était dirigée contre la colonie entière. Étant donné leur force numérique, notre situation n'était rien moins qu'enviable.

Les préparatifs nécessités par une défensive imminente nous avaient absorbés la veille toute la journée, et nous n'avions pas encore eu le temps de songer au sort de notre prisonnier. Il était ligoté et tenu à vue dans une des cellules creusées dans le roc. La première chose que je fis dès mon réveil fut d'aller m'assurer de la solidité de ses liens.

Les heures qui allaient venir devaient être décisives, et j'étais plongé dans de graves réflexions quand j'entendis des pas derrière moi et quand une voix m'arracha à mes pensées.

— Bonjour, *Sir*. Le sommeil semble fuir vos paupières. C'est aussi mon cas.

— La vigilance est une vertu indispensable dans ce pays plein d'embûches.

— Vous redoutez peut-être les Peaux-Rouges, dit Harry en souriant.

— Je crois que vous ne prenez pas notre situation au sérieux. Pourtant nous ne sommes que treize hommes contre un ennemi dix fois plus puissant ; nous ne pouvons espérer le vaincre dans une lutte ouverte, et notre seul espoir est de tenir secrète notre retraite.

— Notre situation vous apparaît sous des couleurs trop sombres. Treize hommes de notre trempe sont capables de bien des choses, et même si les Peaux-Rouges osent nous attaquer, ils emporteront de la lutte un souvenir cuisant.

— Je crains bien que vous ne vous trompiez. Ils sont furieux depuis l'histoire du train, et leur colère est encore accrue par les événements d'hier et par la capture de leur chef. Il est certain qu'ils sont partis à la recherche de leur avant-garde et qu'ils ont trouvé les cadavres parmi lesquels ils auront cherché en vain celui de Parranoh. Ce n'est pas pour capituler aussi facilement qu'ils ont parcouru une aussi longue distance.

— Tout cela est fort juste, mais ne justifie pas encore vos sombres pronostics. Je connais bien ces hommes ; ils sont lâches de nature et n'osent s'attaquer qu'aux plus faibles.

Il se tut pendant un long moment. Puis, d'une voix changée :

— Si nous avions atteint, hier, le Bee-Fork, je vous aurais montré une tombe qui renferme les deux êtres qui m'étaient les plus chers au monde. Ce sont des victimes des Peaux-Rouges, et, chaque fois que j'évoque leur fin atroce, je me sens avide de scalpes indiens. Plus d'un Peau-Rouge est tombé mort de son cheval, atteint par la balle du pistolet dont le plomb meurtrier frappa un jour le cœur de ma mère.

Il tira son arme de sa ceinture et me la montra.

— Vous êtes un excellent tireur, mais je suis sûr qu'avec cet engin vous ne viseriez pas juste, même à une quinzaine de pas. Il m'a fallu beaucoup d'exercices avant de me rendre maître de ce pistolet. Je sais manier de nombreuses armes, mais, lorsqu'il s'agit de faire couler du sang indien, je ne me sers que de celle-ci. La même arme qui a donné la mort à ma mère restera jusqu'au bout l'instrument de ma vengeance.

— C'est Winnetou qui vous a donné ce pistolet ?

— Oui, il vous en a parlé ?

— C'est tout ce qu'il m'a dit.

— Dans ce cas, je vous dirai le reste, bien que cette histoire ne réclame pas beaucoup de paroles.

Il s'assit près de moi, jeta un regard circulaire sur la vallée et commença :

— Mon père était garde général des forêts sur le vieux continent et vécut heureux avec sa femme et son fils jusqu'au jour où des troubles politiques l'obligèrent à s'exiler. La traversée coûta la vie à sa femme, et, lorsqu'il débarqua sur cette terre étrangère, il saisit le premier travail qui s'offrit à lui et devint chasseur de l'Ouest ayant confié son fils à une famille de la ville.

Quelques années s'écoulèrent, pleines d'aventures et de dangers ; son nom commençait à être connu par les Blancs et redouté des ennemis. Ses pérégrinations de chasseur l'amenèrent un jour parmi les tribus des Assiniboins où il rencontra pour la première fois Winnetou venu des bords du Colorado pour se procurer des ingrédients sacrés pour le calumet de sa tribu. Tous deux étaient les hôtes du chef Tah-Scha-Tunga, dont ils devinrent les amis, et dans le wigwam duquel ils connurent Ribanna, sa fille. Ribanna était belle comme l'aurore et fraîche comme la rose des montagnes. Aucune des filles de la tribu ne savait comme elle tanner les peaux, ni coudre les vestes de chasse, et, quand elle allait porter du bois pour le feu, sa silhouette élancée passait dans la plaine comme celle d'une reine, et la cascade de ses longs cheveux descendait jusqu'au sol. Elle était la favorite

du grand Manitou, l’orgueil de la tribu, et les jeunes guerriers brûlaient de rapporter beaucoup de scalpes, afin de s’en faire gloire auprès d’elle. Mais aucun d’eux ne trouvait grâce à ses yeux, car Ribanna aimait un chasseur blanc. Pourtant cet homme était beaucoup plus âgé qu’elle et, auprès de lui, Winnetou semblait presque un enfant. Dans le cœur de l’homme blanc une profonde affection naissait. Il suivait la trace du pied léger de Ribanna, veillait sur elle et lui parlait comme à une fille de Visage Pâle. Un soir Winnetou lui parla ainsi :

— Mon ami blanc n’est pas comme les enfants de son peuple. Le mensonge habite la bouche de ses frères, mais lui n’a jamais dit que la vérité à son ami Winnetou.

— Mon frère rouge possède le bras fort des guerriers et la sagesse inspire toujours ses paroles au conseil. Il n’est pas avide du sang des innocents et je lui ai voué mon aminé. Qu’il parle.

— Mon frère blanc aime Ribanna, la fille de Tah-Scha-Tunga.

— Oui, elle m’est plus chère que tous les troupeaux de la Prairie et tous les scalpes des hommes rouges.

— Et il sera bon pour elle, ne lui adressera pas de parole dure, lui donnera son cœur et la protégera contre les orages de la vie ?

— Je la porterai dans mes bras et la préserverai de la misère et du danger.

— Winnetou connaît le nom et le langage des étoiles. Il voit sa propre étoile décliner et la nuit envelopper son cœur. Il aurait voulu emmener la rose des Assiniboins dans son wigwam, poser sa tête fatiguée sur sa poitrine quand il reviendrait des pistes de buffles et des villages des ennemis. Mais ses yeux brillent pour mon frère blanc et ses lèvres chuchotent le nom du Visage Pâle. L’Apache quittera ce pays et son pied errera solitaire dans la prairie du Rio-Pecos. Sa main ne caressera jamais les cheveux d’une femme et la voix d’un fils ne sonnera jamais à ses oreilles. Toutefois il reviendra ici de temps en temps, au passage des élans, pour réjouir son cœur du bonheur de Ribanna, fille de Tah-Scha-Tunga.

Il se détourna, disparut dans la nuit et, le lendemain matin, quitta le pays.

Lorsqu’il revint vers le printemps, il revit Ribanna dont les yeux étincelants, plus éloquemment que des paroles, lui chantaient son bonheur. Il me prit dans ses bras, moi nouveau-né de quelques jours, posa un baiser sur ma bouche et me caressa doucement le front.

— Winnetou te protégera comme l’arbre protège les oiseaux réfugiés dans son feuillage et les bêtes de la Prairie qui cherchent un abri sous ses branches quand les nuages inondent la terre. Jamais le souffle ne s’arrêtera dans sa poitrine, ni la vigueur dans ses bras quand il s’agira de défendre le fils de la rose des Assiniboins. Puisse la rosée matinale adoucir ton chemin et les rayons du soleil éclairer ta route pour la joie du frère blanc des Apaches !

Les années passèrent et je grandis. En même temps, un père sentait croître en lui son désir de revoir son premier-né. Un jour il ne put surmonter plus longtemps sa nostalgie et se dirigea vers l’est en m’emmenant avec lui. Un monde nouveau m’apparut dans le milieu de mon frère et je ne voulus plus me séparer de lui. Mon père repartit seul, me laissant dans la famille à qui il avait confié l’éducation de son aîné. Mais je ne tardai pas à regretter l’Ouest et, lors de la visite suivante de mon père, je le priai de me ramener avec lui.

Arrivés dans notre village, nous le trouvâmes dévasté par le feu et désert. Après de longues recherches, nous découvrîmes un wampum que Tah-Scha-Tunga avait laissé pour nous mettre au courant des événements.

Tin Finnetey, un chasseur blanc, était venu à plusieurs reprises dans notre village et avait demandé la rose des Assiniboins pour squaw. Mais les Assiniboins n’étaient pas bien disposés à son égard, car c’était un voleur qui s’était emparé à plusieurs reprises de leurs fourrures. On l’avait éconduit et il était parti en jurant de se venger. Il avait appris de mon père que Ribanna était sa femme, et était parti alors dans la tribu des Pieds-Noirs pour les exhorter à organiser une expédition contre les Assiniboins.

Ils s’étaient laissé persuader et avaient attaqué notre village pendant l’absence des guerriers. Ils avaient brûlé et pillé tous les campements, égorgé les vieillards et les enfants et emmené en esclavage les jeunes femmes et les jeunes filles. Lorsque les guerriers étaient revenus et avaient constaté la dévastation, ils s’étaient élancés à la poursuite des pillards. Comme quelques jours à peine s’étaient écoulés depuis l’attaque, ils espéraient rattraper les ravisseurs.

Je ne m'étendrai pas sur les événements qui suivirent. Nous nous jetâmes à leur suite et, chemin faisant, nous rencontrâmes Winnetou qui venait de franchir les montagnes pour rendre visite à ses amis. Dès que mon père l'eût mis au courant de la situation, le jeune Apache fit faire demi-tour à son cheval, et, de ma vie, je n'oublierai l'expression du visage de ces deux hommes qui, mus par le même sentiment, s'élancèrent à la poursuite des bandits.

Nous les rencontrâmes au Bee-Fork. L'attaque était décidée pour la nuit Quant à moi, j'étais chargé de la surveillance des chevaux. Mais je ne pus me résigner à rester à l'écart et, une fois le combat commencé, je me glissai entre les arbres et m'approchai du lieu du combat. Ce fut une nuit terrible. L'ennemi était beaucoup plus fort que nous, et les cris de guerre ne cessèrent qu'au lever du soleil.

Je vis les corps pêle-mêle, j'entendis les gémissements des moribonds, je priai Dieu, caché dans l'herbe, puis je revins à mon poste. Je n'y trouvai plus les autres sentinelles. Une peur indicible s'empara alors de moi et, quand les cris de triomphe de nos ennemis parvinrent à mes oreilles, je compris que nous étions vaincus.

Je me cachai et ne sortis que le soir pour m'aventurer sur le champ de bataille. Un silence de mort régnait tout autour et le clair de lune baignait les cadavres qui jonchaient le sol. En proie à une émotion sans borne, j'errai parmi les corps et, soudain, mon regard tomba sur ma mère. Elle avait été atteinte à la poitrine, et ses bras serraient convulsivement ma petite sœur dont la tête avait été fendue d'un coup de couteau. Ce spectacle me fit perdre connaissance et je m'évanouis près du cadavre de ma mère.

Je ne sais combien de temps je restai ainsi. Je revins à moi au bruit de pas qui s'approchaient. Je me dressai sur mes pieds et aperçus mon père et Winnetou, les vêtements en lambeaux et le corps couvert de blessures. Ils avaient été ligotés par l'ennemi, mais avaient réussi à se libérer et à prendre la fuite.

Harry respirait péniblement et son regard fixait un point vague dans l'espace.

— Winnetou jura de venger la mort de ma mère et de retrouver Tin Finnetey, son meurtrier.

— C'était donc lui qui l'avait tuée ?

— Oui. Au début du combat, quand il avait semblé que les Pieds-Noirs surpris allaient succomber, il avait tiré sur sa captive. Winnetou le vit, se rua sur lui, lui arracha son arme et l'aurait tué s'il n'avait pas été attaqué lui-même par plusieurs autres ennemis et fait prisonnier. Pour le tourner en dérision, on lui avait laissé le pistolet déchargé entre les mains. Winnetou me l'offrit ensuite et je ne m'en sépare jamais, ni sur la chaussée des grandes villes, ni sur l'herbe de la Prairie.

Soudain un sifflet retentit.

— C'est mon père qui rassemble les hommes. Sans doute va-t-il décider du sort du prisonnier.

Je me levai et saisis la main du jeune homme.

— J'ai une prière à vous adresser, Harry. Laissez aux autres le soin de prendre une décision.

— Vous me demandez une chose impossible. Depuis bien, des années, je ne vis que dans l'attente de cet instant ; mille fois je me suis imaginé cette heure décisive, le but de ma vie, le prix de toutes mes souffrances et de toutes les privations que je me suis imposées. Et, maintenant que je suis sur le point de réaliser mon vœu, vous me demandez d'y renoncer. Non, jamais !

— Votre désir sera réalisé même sans vous. L'homme doit poursuivre des buts plus nobles, et son cœur doit connaître des joies plus pures que celles que peut procurer un désir de vengeance assouvi.

— Vous êtes libre d'avoir votre opinion, mais permettez-moi de garder la mienne.

— Ainsi vous refusez de vous rendre à ma prière ?

— Cela est au-dessus de mes forces. Descendons.

J'étais saisi par la maturité d'esprit dont faisait preuve ce garçon et par la ténacité qu'il mettait à poursuivre son œuvre de vengeance. Je le suivis lentement, repassant notre conversation dans ma mémoire. J'allai d'abord voir mon brave Swallow, à qui avais l'habitude de rendre visite chaque matin. Puis je rejoignis le groupe qui entourait le tronc d'arbre auquel Parranoh avait été attaché. On discutait sur la peine à appliquer au misérable.

— Il faut le supprimer, si je ne m'abuse, tonnait Sam Hawkens, mais j'épargnerai à ma Liddy cette basse besogne.

— Oui, admit Dick Stone, il faut qu'il meure. Je serais heureux de pouvoir le pendre moi-même à une branche d'arbre, car il n'a rien mérité de meilleur. Qu'en pensez-vous ?

— Notre camp ne doit pas être souillé du sang de cette canaille, fit Old Firehand. C'est là-bas, au Bee-Fork, qu'il a assassiné les miens, c'est là qu'il expiera son forfait.

— Simplifiez les choses, dis-je en me mêlant à la conversation. Cette expédition jusqu'au Bee-Fork nous exposerait inutilement au danger. Certes, nous ne craignons pas les Peaux-Rouges, mais il est prudent de les éviter. Cet homme ne mérite pas que nous risquions notre vie pour lui.

— Restez donc ici en sécurité, dit Harry en haussant les épaules. Pour ma part, je tiens à châtier cet homme à l'endroit même de son crime. Je le dois à celles qui reposent là-bas au fond de leur tombe ; la vengeance ne serait pas complète autrement.

Je me détournai sans répondre.

Le prisonnier se tenait droit contre le tronc de l'arbre. En dépit des douleurs que devaient lui causer ses liens fortement serrés, et bien qu'il assistât à ce conseil qui décidait de son sort, aucun trait de son visage, ravagé par l'âge et les passions, ne bougeait.

Après de longs conciliabules auxquels je m'abstins de prendre part, le cercle se disloqua et les chasseurs s'apprêtèrent à partir.

La volonté du jeune homme avait triomphé et j'en conçus quelques inquiétudes. Old Firehand s'approcha de moi et posa sa main sur mon épaule.

— Laissez les événements suivre leur cours normal, *Sir*. N'essayez pas de leur imposer la marque de votre civilisation.

— Je ne me permettrais pas de juger votre façon d'agir. Tout crime réclame un châtiment. Cependant ne m'en veuillez pas si je me désintéresse de son exécution. Vous partez pour le Bee-Fork ?

— Oui, et puisque vous préférez rester je serai heureux de savoir ici au camp quelqu'un à qui je puisse me fier complètement.

— Je veillerai au bon ordre de votre forteresse. Quand comptez-vous être de retour ?

— Je ne puis vous le dire avec certitude. Cela dépendra de bien des choses. Au revoir donc et ayez bien l'œil sur tout.

— Il alla rejoindre le groupe qui devait partir avec lui, en emmenant le prisonnier. On détacha ce dernier de l'arbre, et, lorsque Winnetou, qui était parti pour s'assurer que le passage était libre, revint en annonçant qu'il n'avait découvert rien de suspect, on bâillonna Tin Finnetey et tout le monde se dirigea vers la sortie.

— Mon frère blanc reste ici ? demanda l'Apache avant de suivre les autres.

— Le chef des Apaches connaît mes idées. Mes paroles seraient superflues.

— Mon frère est prudent comme le pied qui entre dans l'eau habitée par les crocodiles. Mais Winnetou doit accompagner le fils de Ribanna qui mourut de la main de l'Atabaska.

Il s'éloigna. Je savais qu'il partageait mes idées et que seule sa sollicitude pour les autres et en particulier pour Harry l'avait incité à les suivre.

Quelques chasseurs restaient au camp, parmi lesquels Dick Stone. Je les réunis pour leur annoncer mon intention d'aller inspecter les broussailles voisines.

— C'est inutile, observa Stone, la sentinelle est à son poste et le chef Apache a fait lui-même une ronde. Restez plutôt ici, vous ne manquerez pas d'occupation.

— Que voulez-vous dire par là ?

— Eh bien ! je veux dire que les Peaux-Rouges ont des yeux et des oreilles et qu'ils s'apercevront bien qu'il y a du butin à faire par ici.

— Vous avez raison, dis-je. C'est pourquoi je tiens absolument à faire une reconnaissance dans les environs. Je vous confie pendant ce temps la garde du camp. Je ne vais pas tarder à revenir.

Je pris mon fusil et partis. La sentinelle postée à l'entrée m'assura que tout était tranquille, mais l'expérience m'avait appris à ne croire que mes propres yeux, et je pénétrai dans le fourré pour voir s'il n'y avait pas trace d'indiens à proximité. Après de minutieuses recherches, je

découvris quelques branches fraîchement cassées et la trace d'un homme qui avait dû ramper dans l'herbe. Il avait essayé de faire disparaître sa piste. J'en conclus que l'ennemi était résolu à libérer Parranoh et je décidai de mettre immédiatement en garde Old Firehand. Après avoir fait part à la sentinelle de ma découverte, je suivis la trace des chasseurs le long du fleuve.

A l'endroit où nous avions tué la veille les deux Ponkas, je découvris la piste d'un grand nombre de Peaux-Rouges. Je continuai mon chemin précautionneusement et je ne tardai pas à apercevoir une autre piste, celle de Old Firehand et de ses compagnons. Je la suivis aussi rapidement que possible.

A un kilomètre de là, la piste s'éloignait du fleuve et conduisait à une clairière. Avant même d'avoir quitté l'ombre des arbres, j'aperçus les chasseurs en conversation autour du prisonnier ligoté.

Mais, en même temps que mes amis, j'aperçus à quelques mètres de moi un groupe d'indiens en train de les guetter. Je réalisai immédiatement la situation : le gros des Rouges était en train de cerner la clairière pour prendre les chasseurs par surprise, les tuer ou les pousser dans le fleuve.

Il n'y avait pas un instant à perdre. Je saisis mon fusil Henry et je fis feu. Des cris de stupeur s'élevèrent parmi les chasseurs en même temps que parmi les Indiens. L'instant d'après, le cri de guerre des Ponkas retentit, une nuée de flèches s'abattit sur la clairière et les Indiens se ruèrent à l'attaque. Une mêlée épouvantable commença.

Je me jetai parmi les combattants juste à temps pour abattre un Ponka qui menaçait Harry. Les chasseurs se défendaient avec âpreté, mais, comme leurs adversaires étaient trois ou quatre fois plus nombreux, l'issue de la bataille ne pouvait guère faire de doute.

Plusieurs Indiens s'étaient précipités pour libérer Parranoh et ils y parvinrent malgré la résistance farouche de Old Firehand et de Winnetou. Après avoir dégourdi ses membres ankylosés, le « Chef-Blanc » se saisit d'un tomahawk et se précipita sur Winnetou en hurlant :

— Viens ici, chien, tu paieras cher mon scalpe.

L'Apache, quoique blessé et attaqué de toutes parts, accepta la bataille. Quant à Old Firehand, entouré d'une dizaine de Peaux-Rouges, il luttait désespérément. Mais je ne pouvais penser à me porter à son secours.

Ayant compris que la bataille continuée dans ces conditions ne pourrait se terminer que par un massacre complet, je pris Harry dans mes bras et criai :

— Au fleuve ! mes amis.

Quelques secondes plus tard, je plongeais déjà dans l'eau.

Malgré les hurlements des Peaux-Rouges, mon appel avait été entendu et tous ceux qui le pouvaient encore me suivirent. Le fleuve était profond sans doute, mais assez étroit, de sorte que quelques brassées suffisaient pour le traverser. Évidemment nous n'étions pas encore en sécurité. Je pensais poursuivre ma route en ligne droite, traverser la langue de terre qui s'étendait devant moi, puis franchir à la nage l'autre bras du fleuve. Mais, au moment même où j'allais faire part de mon projet à Harry, j'aperçus Sam Hawkens, sa veste toute ruisselante d'eau, qui, après avoir jeté un coup d'œil malin sur l'autre rive où se tenaient nos poursuivants, s'élançait en amont dans le fourré qui longeait le fleuve.

Je décidai de le suivre, ayant compris que son projet d'évasion était meilleur que le mien.

— Il faut absolument que je revienne pour aider mon père, dit Harry d'une voix angoissée.

— Non, venez, lui dis-je en l'entraînant à ma suite. Si notre secours avait pu lui être utile, je n'aurais pas manqué de me porter immédiatement à son aide. Mais ou bien, ce que j'espère, il se débrouillera tout seul, ou bien nous ne pourrons en rien lui être utiles.

Du fourré où nous étions cachés, nous pûmes voir, à notre grande joie, que nos poursuivants, après avoir traversé l'eau, s'élançaient tout droit sur la langue de terre, cependant que nous, remontions tranquillement le fleuve. Celui-ci fit bientôt un tournant ; nous en profitâmes pour repasser sur l'autre rive.

Sam Hawkens, qui nous conduisait, fit preuve d'une grande prudence. Tout à coup, il nous fit signe de nous arrêter.

— Voyez-vous des fusils un peu plus bas ? me dit-il.

— Ce sont les Indiens qui les ont posés là avant de se précipiter dans le fleuve, dit Harry.

— Hihihihihi ! Ce sont de vrais imbéciles, si je ne m'abuse. Eh bien ! je vais leur jouer un tel tour qu'ils ne seront pas près de m'oublier.

— Attention, ne faites pas de bêtises, lui dis-je.

— Ah ! non, ce n'est pas une bêtise, c'est au contraire une idée de génie.

Il fit un bond de kangourou et gagna l'endroit où les fusils avaient été déposés. Puis il les entassa sur son bras. Personne ne vint le troubler pendant ce petit travail, car les poursuivants étaient loin de se douter de notre retour sur le champ de bataille. Après avoir ainsi ramassé tous les fusils, le vieux Hawkens jeta un regard de regret sur son butin, puis, pris d'une décision soudaine, il le précipita dans l'eau.

— Et maintenant, mon cher ami, me dit-il d'un ton triomphant, brûlons la politesse à nos amis Ponkas, car l'endroit n'est pas hospitalier, si je ne m'abuse.

Nous décidâmes aussitôt de rentrer le plus rapidement possible dans notre repaire, car les espions indiens pouvaient en avoir découvert l'entrée et dès lors nous avions tout lieu de croire que les autres ne tarderaient pas à venir l'attaquer. Mais, au préalable, je coupai soigneusement les cordes des arcs qui se trouvaient près des fusils pour les rendre inutilisables, au moins momentanément.

Nous fîmes au pas de course une partie du chemin. Tout à coup nous entendîmes des coups de feu venant de la direction de la vallée.

— En avant, mes amis ! nous cria Hawkens.

Et il redoubla de vitesse.

Harry ne répondit pas un mot. Il poursuivait sa course d'un air angoissé. Tout s'était passé comme je le lui avais prédit. Je me gardais de lui faire le moindre reproche, mais je voyais que cette pensée le tourmentait.

Les coups de feu se multiplièrent. Aucun doute : les chasseurs restés au camp luttaient contre les Indiens. Il fallait leur porter secours. Malgré l'épaisseur du fourré, nous parvînmes en peu de temps à proximité de la forteresse. Selon mes calculs, les Indiens avaient dû se cacher à la lisière de la forêt et, de là, partir à l'assaut de la « forteresse ». II fallait donc les attaquer par derrière pour que notre secours fût efficace.

Tout à coup, j'entendis un bruit suspect dans le fourré. Je fis signe à mes compagnons de s'arrêter et nous nous dissimulâmes derrière un buisson. Quelle ne fut pas notre joie en apercevant Old Firehand suivi de Winnetou et de deux autres chasseurs. Je vis la joie illuminer le visage de Harry.

— Avez-vous entendu les coups de feu ? demanda Old Firehand.

— Je pense bien.

— Alors ne perdons pas un moment. Certes, l'entrée de la forteresse est si étroite qu'un seul homme suffit pour la défendre, mais il peut y avoir des surprises.

— Il n'y a pas eu de surprises, si je ne m'abuse, dit Sam. Les Peaux-Rouges ont découvert notre joli nid, et maintenant ils sont postés devant l'entrée et attendent les événements. C'est notre sentinelle, Bill Bulcher, qui leur a sans doute envoyé quelques grains de plomb en souvenir.

— C'est fort possible, en tout cas il faut faire vite. D'ailleurs, comme nous sommes poursuivis, nous aurons bientôt affaire à un nombre d'indiens, deux fois aussi grand.

— Et que deviendront ceux de nos chasseurs qui ont réussi à s'enfuir ?

— Évidemment, il faudra voir si nous pouvons en faire entrer avec nous quelques-uns.

— Mes frères blancs resteront ici et Winnetou ira en reconnaissance pour épier les Ponkas.

Il partit et nous décidâmes d'attendre son retour au même endroit.

Quelques minutes plus tard, nous fumes rejoints par deux de nos chasseurs qui avaient été guidés par le bruit de la fusillade. Sans doute chacun de nous gardait des traces de la bataille, mais nous étions d'excellente humeur, ayant bon espoir d'en sortir sans trop de mal.

Nous étions neuf ; c'était suffisant pour réussir, à condition de suivre un plan intelligent.

Winnetou resta absent assez longtemps. Lorsqu'il revint, nous aperçûmes un scalpe tout frais à sa ceinture. Il venait sans doute de tuer un Indien. Il ne nous était plus possible de demeurer à cet endroit, car les ennemis ne tarderaient pas à être alertés par le cadavre de leur guerrier.

Old Firehand nous conseilla de nous poster sur une assez longue distance et d’attaquer l’ennemi à coups de fusil, par surprise. Nous procédâmes d’abord à la révision de nos armes qui avaient souffert de leur passage dans l’eau, puis nous nous déployâmes sur toute la longueur du fourré. Quelques minutes plus tard, les neuf fusils retentirent. Comme chacun de nous avait visé juste, neuf Indiens s’écroulèrent, et les autres poussèrent des cris de terreur.

Le plan de Old Firehand s’avérait excellent, car, étant donné la longueur de la ligne ainsi occupée par nous, les Ponkas crurent que nous étions très nombreux. Ils s’enfuirent donc en désordre. Cependant, à notre grand regret, ils ne se dirigèrent pas vers la vallée où ils auraient été une excellente cible, mais coupèrent la ligne que nous formions en abandonnant leurs blessés. Il ne nous restait plus qu’à aller au-devant de la sentinelle de la forteresse. En effet, au signal de notre arrivée, Dick Stone et Bill Bulcher accoururent et nous assaillirent de questions.

Nous étions en train de leur expliquer ce qui s’était passé quand, tout à coup, nous entendîmes un fracas épouvantable, pareil à celui d’un troupeau de buffles lancé au galop. Nous nous postâmes rapidement derrière un buisson et nous attendîmes les événements le fusil à la main. Quelle ne fut pas notre stupéfaction, lorsque nous vîmes arriver un troupeau de chevaux sellés et harnachés, conduit par un chasseur rendu à peu près méconnaissable par le sang qui coulait d’une blessure qu’il portait au front. Ses vêtements étaient en lambeaux, et on voyait à son aspect que la traite qu’il venait de fournir avait dû être rude.

Tout à coup Sam Hawkens s’écria :

— Que je sois écorché si ce n’est pas Will Parker. On aura tout vu !

Le cavalier manifesta une visible satisfaction en nous apercevant et s’écria :

— C’est lui-même en chair et en os. Je suis bien aise de vous retrouver ici, car je ne savais vraiment pas où vous vous étiez fourrés après votre retraite si héroïque devant les Indiens. Il est vrai que moi non plus je n’avais aucune envie d’être scalpé et que j’ai pris également la poudre d’escampette.

— Tout cela est très bien, dit Old Firehand, mais où diable avez-vous déniché ces chevaux ?

— J’ai pensé que les Peaux-Rouges chercheraient Will Parker partout sauf dans leur propre campement. Alors j’ai décidé de m’y rendre. Tous les oiseaux rouges étaient envolés sauf deux, qui s’occupaient des chevaux. Nous avons réglé notre affaire avec beaucoup de politesse de part et d’autre. Ils ont mordu très complaisamment la poussière et, pour ma part, j’ai reçu quelques horions dont je conserverai sans doute la trace pendant plusieurs semaines. Enfin, mon travail fini, j’ai pensé que je ferais une amusante surprise à mes amis Ponkas en leur enlevant leurs chevaux. J’ai chassé les haridelles dans la Prairie et j’ai amené avec moi les plus beaux chevaux.

— Décidément, ce n’est pas mal, jeune homme, dit Sam. Pour une fois vous avez réussi à vous tirer d’affaire sans moi.

— Regardez un peu ce cheval bai, quelle bête magnifique ! dit Old Firehand. S’il me fallait choisir entre Swallow et celui-là, je serais bien embarrassé.

— Winnetou parle à l’âme du cheval et entend les battements de son cœur. Il choisirait Swallow, dit l’Apache.

Tout à coup une flèche siffla dans l’air et effleura le bras de Sam Hawkens. Cependant la veste de celui-ci était à tel point épaisse et durcie que la flèche glissa sans faire le moindre mal au chasseur. Au même moment, le cri de guerre des Indiens retentit dans le fourré. Mais, malgré le vacarme épouvantable, aucun guerrier n’apparut. Sam Hawkens ramassa la flèche, l’examina longuement et dit :

— Quel enfantillage ! Ces braves Peaux-Rouges pensent pouvoir blesser Sam avec une telle baguette. Il y a trente ans que je porte cette veste et elle est maintenant plus invulnérable qu’une cuirasse.

Je ne pus entendre la fin de l’hymne qu’il entonnait à la gloire de sa veste, car nous dûmes nous déployer en position de combat pour attendre l’attaque des Peaux-Rouges. En vain d’ailleurs, les Ponkas avaient sans doute décidé d’attendre des renforts avant de s’engager définitivement dans la bataille, et leur cri de guerre n’avait d’autre but que de nous épouvanter.

Cet incident nous incita cependant à regagner l’intérieur de la forteresse, afin d’être à l’abri de toute surprise.

Quelques minutes plus tard, nous nous retrouvions tous autour du feu pour tenir conseil. Les chasseurs de Old Firehand étaient d'excellente humeur. Nous nous étions tirés de cette méchante affaire sans trop de dommages, et notre forteresse semblait pouvoir résister à toute attaque des Ponkas. D'autre part, nous avions suffisamment de vivres et de munitions pour attendre ainsi, s'il le fallait, de longues semaines.

Tous les chasseurs étaient de cet avis, y compris Old Firehand. Seul Winnetou semblait soucieux.

— Le regard de mon frère rouge est sombre, et son front est ridé par le souci. Veut-il me dire ce qui le tourmente ? lui demandai-je en l'entraînant un peu à l'écart.

— Le chef des Apaches voit la mort entrer par la porte et la destruction descendre du haut des rochers. Le feu des fusils illuminera la vallée et le fleuve sera rouge du sang des blessés. La sagesse a quitté l'âme des Visages Pâles qui se montrent pleins de confiance, mais Winnetou sait que Parranoh viendra pour se venger de ses défaites. Le chef des Apaches l'attend le couteau à la main, et il chantera l'hymne de la mort sur le cadavre de son ennemi.

— Mais comment les Ponkas pourraient-ils entrer dans la vallée ?

— Mon frère blanc ne croit pas lui-même ce qu'il dit. Un seul fusil pourra-t-il arrêter toute l'armée des Peaux-Rouges ?

Il avait raison. Sans doute l'accès de la vallée était-il facile à protéger contre quelques dizaines de Ponkas, mais la chose était infiniment plus difficile contre les guerriers de toute une tribu. Sans doute l'entrée n'était-elle accessible qu'à un seul homme à la fois, et le fusil de la sentinelle en aurait-il raison, mais ceux qui suivraient derrière finiraient à leur tour par maîtriser la sentinelle.

J'en parlai à Old Firehand, mais il me répondit :

Peu importe qu'ils pénètrent dans la vallée. Nous les descendrons un à un quand ils déboucheront.

Cela semblait très logique et pourtant ne me rassura guère.

La nuit tomba et nous décidâmes de redoubler de vigilance. Moi-même je n'avais aucune envie de me coucher et passai le temps en rondes dans le campement.

Mon cheval se promenait librement dans la gorge, broutant l'herbe et s'avançant jusqu'aux parois rocheuses. J'allai auprès de lui, et, tout à coup, j'entendis un caillou qui roulait d'en haut.

J'attendis en retenant mon haleine. Swallow donnait des signes d'inquiétude. Je conclus que l'ennemi avait escaladé les rochers et qu'un des Ponkas avait lancé un caillou pour voir si le choc nous alerterait.

J'avais deviné juste, car, quelques minutes plus tard, j'aperçus des silhouettes sombres descendre prudemment le long des rochers extrêmement escarpés. C'était un exploit très périlleux et, pour le risquer, il fallait une connaissance parfaite de l'endroit. Si j'avais eu sous la main mon fusil Henry, j'aurais pu facilement descendre le guide sans lequel les autres n'auraient pas pu avancer d'un pas, mais je ne pouvais que maudire l'imprudence qui m'avait fait errer ainsi avec un simple pistolet impropre à un tir à longue distance.

Sans doute, si j'avais tiré un coup de revolver, j'aurais jeté l'alarme parmi mes camarades, mais le temps qu'ils auraient mis à venir de l'endroit où ils se trouvaient aurait suffi aux Ponkas pour prendre pied dans la gorge. C'est pourquoi je décidai de me dissimuler derrière un rocher, de tirer sur leur guide par surprise dès qu'il arriverait à ma portée et de semer ainsi la panique parmi les autres. De plus, la position excellente dans laquelle je me trouvais me donnait la possibilité de descendre un à un tous les Peaux-Rouges à mesure qu'ils s'approcheraient du sol, d'autant plus qu'ils ne pouvaient avancer que très lentement.

Au même instant, j'entendis le cri de guerre des Ponkas venant du côté de l'entrée de la vallée. Leur tactique était excellente : ils faisaient porter tout notre effort sur l'entrée, cependant que leurs meilleurs guerriers descendaient en silence le long des rochers.

J'en étais là de mes réflexions, lorsque soudain un malheur inattendu m'arriva. Un gros bloc de pierre, qui s'était sans doute détaché sous le pied des Indiens, me tomba sur la tête. Je perdis connaissance. J'eus encore la chance de ne pas être atteint sérieusement, mais les quelques minutes pendant lesquelles je restai évanoui avaient suffi aux Indiens pour, sans le savoir, déjouer mon

plan. Lorsque j’ouvris les yeux, ils ne se trouvaient plus qu’à quelques mètres au-dessus de moi. Bien qu’encore étourdi, je tirai un coup de feu dans leur direction, sautai en selle et m’élançai au galop vers le feu.

— Nous sommes attaqués par derrière ! criai-je à mes amis, gagnons vite les cellules creusées dans le roc !

C’était le seul moyen qui nous restait de résister à un ennemi vingt fois plus nombreux. Malheureusement il était trop tard, car les Peaux-Rouges avaient déjà commencé l’attaque.

J’aurais eu peut-être encore le temps de me mettre à l’abri, mais, voyant que Harry, Parker et Old Firehand allaient être cernés, je me portai à leur secours. Avec mon tomahawk, je réussis à refouler légèrement les assaillants.

Sam était le seul d’entre nous à avoir pu rejoindre sa cellule. De son abri il tirait sans arrêt et sans jamais rater son but. Nous dûmes nous replier vers l’endroit où il se trouvait, et le vieux renard de la savane en profita pour attirer Harry dans son trou. Désormais ils étaient deux à diriger le tir.

Quant à nous autres, nous luttions désespérément contre les Ponkas qui nous apparaissaient en groupes fantomatiques à la faible clarté du feu presque éteint. L’issue de la bataille ne pouvait faire aucun doute, mais nous combattions avec le courage du désespoir. Je brandissais mon tomahawk et causais, sans doute, de terribles ravages dans les rangs des Ponkas, car j’entendis des cris d’admiration partir du repaire de Sam.

— Très bien, mon ami, très bien ! Vous pourrez faire avec Sam Hawkens du beau travail à l’avenir, si cette satanée nuit les Ponkas n’interrompent pas notre florissante carrière. En tout cas, j’ai décidé de vendre ma peau aussi cher que possible.

La bataille faisait rage autour de nous. Malgré les blessures qu’il avait reçues quelques heures auparavant, Will Parker fracassait des têtes indiennes avec la crosse de son fusil.

— Eh ! Sam ! cria-t-il à son ami. Sors un peu de ton nid de vautour si tu veux voir ce que c’est que de se battre. Et c’est toi qui m’as traité de *greenhorn*. Ah ! ah ! le *greenhorn* est en train de te donner quelques leçons de courage.

A quelques pas de moi, adossé à un roc, Old Firehand combattait avec un courage admirable. Il portait déjà de nombreuses blessures qui l’inondaient de sang, mais son couteau et son tomahawk ne connaissaient pas de répit. Il semait la terreur parmi les Ponkas qui reculaient devant ce colosse.

Tout à coup les rangs des Indiens s’ouvrirent et Parranoh apparut. Après avoir reconnu Old Firehand, il s’écria :

— Enfin, je te tiens, pense à Ribanna et meurs !

Il fit mine de foncer sur lui. Au même instant, je le saisis par les épaules et m’apprêtai à lui porter un coup mortel, mais au dernier moment il fit un bond en arrière, et mon tomahawk ne fendit que l’air.

— Toi aussi, hurla-t-il, il faut que je t’aie vivant !

Et avant que j’aie pu rebrandir mon tomahawk, il était hors de ma portée, son pistolet à la main.

Un coup de feu retentit. Old Firehand battit l’air de ses bras, fit un bond énorme en avant et s’écroula sans faire entendre un son. J’eus la sensation d’avoir été moi-même atteint par cette balle. D’un coup je terrassai l’Indien qui venait de s’attaquer à moi et je me précipitais vers Parranoh, lorsque j’aperçus une silhouette sombre se faufiler parmi les combattants dans notre direction.

— Où est donc le rebut des Atabaskas ? Winnetou le chef des Apaches est là pour venger la mort de son frère blanc.

— Toi, chien de Pimo ! Que le diable t’emporte !

Ce fut tout ce que j’entendis. J'étais tellement ému par ce qui venait de se passer que je ne songeais même pas à me défendre. Je sentis un nœud se resserrer autour de mon cou et, l’instant d’après, un coup formidable assené sur ma tête me fit perdre connaissance...

Lorsque je revins à moi, l’obscurité régnait tout autour, et je m’efforçai en vain de me rappeler les circonstances dans lesquelles j’étais parvenu à cet endroit plongé dans les ténèbres. Je sentais à la tête me douleur lancinante, et cela me fit souvenir du coup que j’avais reçu. Les détails des derniers événements se précisèrent alors dans mon esprit. A la douleur qui torturait ma tête

s’ajoutait encore celle occasionnée par les blessures provenant des liens dont on m’avait ligoté les mains et les pieds avec une cruauté raffinée, de sorte qu’ils s’enfonçaient profondément dans ma chair.

Soudain j’entendis tout près de moi un bruit pareil à un toussotement humain.

— Est-ce qu’il y a quelqu’un par ici ?

— Je pense ! Sam Hawkens est bien quelqu’un, si je ne m’abuse.

— C’est vous, Sam ? Pour l’amour de Dieu, où sommes-nous ?

— Bien à l’abri, en tout cas. Ils nous ont fourrés dans la cachette à peaux, mais, quant aux peaux, ils n’en auront pas, je suis tranquille.

— Et comment vont les autres ?

— Pas mal du tout. Old Firehand est parti pour le grand voyage en compagnie de Dick Stone et de Will Parker. Celui-ci était un véritable *greenhorn*, ma foi, hihihi, un *greenhorn* comme il n’y en a pas beaucoup... Bill Bulcher les a suivis, Harry Worner aussi, bref tous sont partis. Vous êtes le seul à rester ici avec l’Apache. Le jeune monsieur est encore à moitié dans ce monde, et Sam Hawkens lui non plus n’est pas encore tout à fait là-bas, si je ne m’abuse, hihihi !

— Êtes-vous tout à fait sûr que Harry soit encore en vie, Sam ? demandai-je avec impatience.

— Vous vous imaginez peut-être que le vieux chasseur de scalpes que je suis ne sait plus ce qu’il dit. Ils l’ont mis dans un trou à côté avec votre ami rouge. J’aurais bien voulu leur rendre visite, mais on ne m’a pas accordé d’audience, si je ne m’abuse.

— Et comment va Winnetou ?

— Il a la peau tellement trouée que c’est une véritable passoire. S’il s’en tire, il ne sera pas beau à voir.

— Mais comment a-t-il pu tomber vivant entre leurs mains ?

— Soyez tranquille, il s’est débattu comme un diable dans un bénitier. Mais rien n’y a fait. Entre nous soit dit, j’aurais une grande envie de sortir faire un tour.

— Vous vous contenterez de votre envie, puisque ce n’est pas possible.

— Pas possible ! On croirait entendre Will Parker. Mais ces Peaux-Rouges sont de très braves gens. Ils m’ont tout confisqué, mon pistolet, ma pipe, à propos de pipe j’aurais bien voulu être là pendant qu’ils la sentaient, car elle dégage un de ces parfums... Mais c’est justement ça qui leur plaît. Et c’en est fait aussi de ma pauvre Liddy. Et puis mon chapeau avec mon scalpe ! Dire qu’il m’a coûté trois paquets de peaux de castor ! Je vous l’ai déjà dit, si je ne m’abuse... Mais ils ont laissé à Sam Hawkens son couteau. Le vieil ours l’avait bien caché dans sa manche.

— Vous avez encore votre couteau ? Mais comment arriver à le sortir ?

— C’est ce que je me demande. Il faudrait que vous me donniez un coup de main.

— J’arrive. On verra ce qu’on pourra faire.

Je commençais à me rouler dans sa direction, car c’était le seul mouvement dont je fusse capable, lorsque la portière s’écarta, et Parranoh, encadré de quelques Indiens, pénétra dans notre réduit.

Il portait un tison enflammé qui nous éclaira. Je ne me donnai pas la peine de simuler la torpeur, mais je ne daignai pas lui accorder un seul regard.

— Enfin, te voilà pris ! grommela-t-il. J’ai une petite dette à régler avec toi. Reconnais-tu ça ?

Il brandit un scalpe devant mes yeux. C’était celui que Winnetou lui avait pris. Il savait donc que c’était moi qui lui avais donné le coup de couteau pour l’immobiliser. Ce n’était pas l’Apache qui le lui avait dit, j’en étais persuadé. Winnetou avait certainement opposé à toutes ses questions un silence hautain. Sans doute Finnetey m’avait-il aperçu à la lumière du feu, ou encore, au moment de notre corps à corps, son regard était peut-être tombé sur mon visage. Comme je ne répondais pas, il continua :

— Vous aurez l’occasion de voir comme il est agréable de senti: sa peau se décoller du crâne. Mais attendons le jour.

— Ça ne sera pas si simple que tu penses, observa Sam. Je voudrais bien voir en effet comment tu t’y prendras pour décoller la peau du crâne de Sam Hawkens.

— Ne fais pas le malin, nous trouverons bien quelque chose à te décoller. Et, après avoir vérifié nos liens, il ajouta : Vous ne vous doutiez pas que Tin Finnetey connaissait votre repaire, hein ? Mais j’ai passé par ici avant que ce chien de Old Firehand — que son âme soit damnée ! — se doutât même de son existence. Je savais aussi que vous étiez ici. Voulez-vous savoir qui me l’a dit ?

Il tira un couteau de sa ceinture et plaça le manche de bois devant les yeux de Sam. Celui-ci jeta un regard sur les lettres gravées dans le bois et s’écria :

— Fred Owens ? Ça n’a jamais été qu’une canaille. Il mérite qu’on essaie ce couteau sur lui.

— Ne vous en faites pas, il se figurait sauver sa peau en livrant ce secret, mais nous lui avons fait son affaire comme aux autres et comme nous ferons la vôtre, avec cette différence que nous commencerons par vous enlever la peau et, seulement après, la vie.

— Allez-y, ne vous gênez pas. Sam Hawkens a fait son testament. Je te lègue ce truc qu’on appelle perruque, il pourra te rendre service.

Parranoh lui lança un coup de pied et sortit, suivi de ses compagnons.

Nous restâmes un instant silencieux et, lorsque nous nous crûmes en sécurité, nous nous mîmes à rouler l’un vers l’autre, et bientôt nous nous trouvâmes étendus côte à côte. Bien que mes mains fussent étroitement liées, je réussis à faire glisser le couteau de la manche de Sam et à couper les liens de ses mains. Une minute plus tard nous avions les membres libres et nous massions énergiquement les parties de notre corps endolories par la pression des liens.

— Très bien, Sam. Je suis content de toi, murmura le petit homme. Je ne t’avais encore jamais vu dans d’aussi mauvais draps que tout à l’heure.

— Dépêchons-nous maintenant de voir ce qui se passe dehors.

— Je suis tout à fait de votre avis. C’est le plus urgent de tout.

— Et il faudra penser à nous procurer des armes. Vous avez un couteau, mais moi j’ai les mains vides.

— On trouvera bien quelque chose.

Nous nous dirigeâmes vers l’ouverture et écartâmes légèrement la portière en fourrure.

Quelques Indiens venaient justement de tirer les prisonniers du trou voisin et Parranoh venait vers eux. Le jour s’était levé et nous pouvions embrasser du regard toute la vallée. J’aperçus Swallow, et la vue du cher animal me donna envie de courir vers lui. Mais je me retins. A quelques pas de ma monture se trouvait celle de Winnetou, dont l’aspect ne permettait pas de soupçonner la valeur. Si nous réussissions à nous emparer de quelques armes et à atteindre ces chevaux, nous étions sauvés.

— Vous voyez, murmura Hawkens.

— Quoi ?

— Ce vieil homme qui se roule là-bas dans l’herbe ?

— Oui, je vois.

— Et cet objet qui est appuyé contre le roc ?

— Je le vois aussi.

— Hihihihi ! Si je suis Sam Hawkens, cet objet-là ne peut être autre que Liddy. Ça ne va pas si mal que ça.

Je ne pouvais pas partager sa joie, car Parranoh occupait toute mon attention. Malheureusement je ne pouvais pas entendre ce qu’il disait aux deux prisonniers, et l’entretien se prolongeait. Cependant ses dernières paroles, qu’il prononça d’une voix plus forte, parvinrent à mes oreilles et m’éclairèrent sur le projet de la conversation.

— Prépare-toi, Pimo ! On va planter immédiatement le poteau. Puis, lançant à Harry un regard plein de mépris, il ajouta : Tu seras rôti à côté de lui, blanc-bec ! Il fit signe à ses hommes d’approcher les prisonniers du feu, puis s’éloigna d'une démarche raide et hautaine.

Maintenant il s’agissait de faire vite, car, une fois nos deux amis placés au milieu du cercle des guerriers, il ne restait plus d’espoir.

— Sam, chuchotai-je, vous prendrez celui de droite, moi celui de gauche. Puis filez à toutes jambes.

Il cligna de l’œil d’un air entendu.

En quelques bonds silencieux mais rapides, nous nous trouvâmes derrière les prisonniers que traînaient les Indiens. Sam attaqua l'un d'eux à coups de couteau si habilement que l'homme s'effondra sans pousser un gémissement ; pour ma part, comme je n'avais pas d'armes, je commençai par m'emparer du couteau du Peau-Rouge, puis l'enfonçai si vigoureusement dans son cou que les cris qui étaient sur le point de s'échapper de ses lèvres se transformèrent en un gargouillement sourd et qu'il s'abattit sur le sol.

Quelques coups de couteau dans les liens libérèrent les prisonniers, et tout cela avec une telle rapidité qu'aucun de nos ennemis ne put se rendre compte de ce qui se passait.

— En avant, prenez des armes ! fis-je, comprenant qu'il n'y aurait pas de salut pour nous sans cela.

J'arrachai moi-même à l'un des cadavres sa cartouchière et m'élançai derrière Winnetou qui, au lieu de se diriger vers la sortie, courait dans la direction du feu.

Comme toujours, le voisinage de la mort confère à l'homme un courage surhumain. Nous agîmes avec une témérité insensée. Avant que les Ponkas eussent réalisé la situation, nous nous trouvions en possession des armes que nous venions de leur arracher.

— Swallow, Swallow ! criai-je — et, l'instant d'après, la brave bête me tendait son dos, tandis que Winnetou sautait sur sa monture et Hawkens sur la première qui se présentait.

— Ici, pour l'amour de Dieu ! criai-je à Harry qui cherchait en vain à enfourcher le cheval bai de Finnetey.

Je le saisis par le bras, l'attirai en croupe et m'élançai vers la sortie par laquelle Sam venait justement de disparaître.

Ce fut un moment d'angoisse indescriptible. Un vacarme infernal remplissait la gorge, des coups de feu partaient de toutes parts, des flèches zébraient l'air ; tout cela mêlé au fracas des sabots des chevaux sur lesquels les sauvages venaient de monter pour s'élancer à notre poursuite.

J'étais le dernier des trois cavaliers fugitifs et je ne comprends pas encore comment je parvins à franchir le passage étroit sans tomber entre les mains des Peaux-Rouges. Hawkens était invisible ; Winnetou se dirigeait bride abattue vers la vallée que nous avions explorée lors de notre reconnaissance, en se retournant de temps en temps pour voir si je le suivais.

J'étais sur le point de prendre le tournant à la suite de l'Apache lorsqu'une balle siffla près de nous. Je sentis Harry fléchir. Il avait été atteint.

— Swallow, mon cher Swallow, sauve-nous, dis-je au cheval d'un ton suppliant, en proie à la plus atroce anxiété — et la bête se lança à un galop aussi effréné que lors de l'incendie de New-Venango.

En me retournant, je vis Parranoh sur son mustang, à une distance déjà considérable derrière nous. Les autres étaient dissimulés par le coude de la route. Bien que je n'eusse jeté qu'un regard furtif, je pus apercevoir l'expression de rage qui se peignait sur le visage du chef. Je redoublai mes appels au cheval dont la vitesse et la ténacité allaient décider de notre destin. Certes, je ne redoutais pas une rencontre avec cet homme, mais la présence du jeune homme blessé ne me permettait pas d'envisager cette éventualité.

Nous volions littéralement le long du cours d'eau. Le cheval de Winnetou soulevait une grêle de cailloux sous ses longues jambes osseuses. Swallow lui emboîtait le pas bien que supportant un poids double. Même sans me retourner, je savais que Parranoh était resté en arrière.

— Vous êtes blessé, Harry ? demandai-je sans ralentir un instant.

— Oui.

— Gravement ?

Le sang chaud coulait de sa plaie sur ma main. Je le tenais serré contre moi.

— Pourrez-vous supporter cette course ?

— Il faut l'espérer.

J'exhortai le cheval à accélérer continuellement sa course. Ce n'est pas en vain qu'il portait le nom d'hirondelle. Son vol était digne de celui d'un oiseau. Ses sabots touchaient à peine le sol.

— Cramponnez-vous bien à moi, Harry. Nous sommes presque sauvés.

— Je ne tiens pas à la vie, laissez-moi plutôt glisser de cheval si mon poids entrave votre course.

— Non ! non ! Vous vivrez. Il faut que vous viviez.

— Maintenant tout m’est égal, puisque mon père est mort. Je regrette de ne pas avoir été tué en même temps que lui.

Un silence tomba pendant lequel notre course poursuivit son train effréné.

— C’est moi qui suis responsable de sa mort, gémit le jeune homme. Si je vous avais écouté, Parranoh aurait été fusillé dans la forteresse, et les Indiens n’auraient pas tué mon père.

— Ne revenons pas sur ce qui est fait. Occupons-nous du moment présent.

— Non, laissez-moi descendre, Parranoh ne nous poursuit plus.

Cette fois je tournai la tête. Nous avions déjà quitté le bord de l’eau et nous nous trouvions sur la plaine découverte, où nous avancions parallèlement à la lisière du bois. Parranoh était maintenant séparé de nous par une distance considérable, et Swallow s’était révélé infiniment supérieur au cheval bai. Loin derrière le Chef Blanc, j’aperçus encore des groupes d’indiens qui ne renonçaient pas à la poursuite malgré notre sensible avance.

Je jetai un regard en avant et je vis Winnetou qui sautait de son cheval et qui épaulait son fusil conquis sur l’ennemi. Je l’imitai et étendis Harry dans l’herbe. Je n’avais plus le temps de charger mon arme, car Parranoh était déjà trop près. Je saisis donc le tomahawk.

Le chef avait aperçu notre attitude. Il se prépara à lancer son tomahawk dans ma direction. Au même moment, un coup de feu partit de l’arme de Winnetou. Parranoh s’effondra et, atteint l’instant d’après par mon arme, il s’écroula à terre la tête fendue en deux.

Winnetou écarta du pied le corps inanimé en disant :

— Le serpent des Atabaskas ne sifflera plus et n’insultera plus le chef Apache du nom de Pimo. Mon frère peut reprendre ses armes.

En effet Parranoh portait le couteau, le tomahawk, le fusil et le revolver qui m’appartenaient. Je rentrai donc en possession de mon bien et revins vers Harry, tandis que Winnetou s’emparait du cheval bai.

Les Indiens s’étaient entre-temps considérablement approchés de nous et leurs balles pouvaient déjà nous atteindre. Nous sautâmes donc en selle et reprîmes notre course.

Soudain, à gauche, nous vîmes surgir du bois une troupe de cavaliers qui se dirigeaient au galop dans la direction de nos pour suivants. C’était un détachement de dragons du Wilkes-Fort. A peine Winnetou eut-il aperçu nos sauveurs qu’il fit faire volte-face à son cheval et, le tomahawk brandi en l’air, fonça sur les Ponkas qui n’avaient pas eu le temps de freiner l’élan de leurs chevaux. Je descendis à terre pour examiner la blessure de Harry.

Elle n’était pas profonde. Je pris mon couteau et, comme je n’avais pas d’autres pansements sous la main, je taillai des bandes dans ma chemise, pour tâcher d’arrêter l’afflux du sang qui s’échappait de la blessure.

— Vous sentez-vous de force à vous tenir sur un cheval, Harry ? demandai-je.

Il sourit et se dirigea vers le cheval bai du « Chef Blanc ». D’un bond il se trouva en selle.

— Maintenant que le sang ne coule plus, je ne sens pas ma blessure. Les Peaux-Rouges battent en retraite, suivons-les.

Privés de leur chef, dont les appels les avaient empêchés de fuir, les Ponkas s’étaient maintenant dispersés, suivis par les dragons. Ils avaient certainement l’intention de se réfugier dans la forteresse.

Il importait de ne pas les laisser s’emparer de cette position et de pénétrer à l’intérieur en même temps qu’eux. Aussi fis-je à nouveau prendre à Swallow son élan et, dépassant les autres, je me trouvai bientôt à côté de Winnetou. Le premier des Ponkas allait justement s’engager dans le passage lorsqu’un coup de feu l’atteignit. Il glissa raide mort de son cheval. Le suivant connut le même sort. Bientôt les Ponkas ne virent plus de salut que dans une prompte fuite dans la direction du Mackenzie, toujours poursuivis par les dragons.

J’étais fort intrigué par ces coups de feu mystérieux venant si à point pour faciliter nos plans. Ma curiosité ne tarda pas à être satisfaite : je vis surgir d’un buisson une barbe en broussaille et un nez énorme au-dessus duquel pétillait une paire d’yeux malicieux, puis, comme il n’y avait plus d’ennemis aux alentours, les autres parties du corps émergèrent à leur tour.

— C’est vous, Sam ? Comment se fait-il que vous êtes ici ? J’étais persuadé que vous nous aviez précédés !

— Je n’étais pas disposé à faire un steeple-chase ce matin. D’ailleurs j’avais affaire à une sale rosse qui m’aurait secoué comme un prunier. Je me suis dit que les Rouges allaient tous partir à votre poursuite en vidant la forteresse, alors j’ai attendu bien caché. Et je ne me suis pas trompé. Il aurait fallu voir leur tête quand Ils m’ont aperçu. Mais où avez-vous ramassé tout ce monde-là ?

— Nous ne savons pas nous-mêmes pourquoi ce détachement se trouve dans cette région. Quoi qu’il en soit, leur apparition est le miracle auquel nous devons de nous être tirés indemnes de l’aventure.

— Allons donc ! Old Shatterhand, Winnetou et Sam Hawkens ne sont pas de ceux qui ont besoin d’être sauvés par les autres. Tout de même ces dragons sont venus au bon moment pour donner une leçon à ces chiens de Ponkas. Croyez-vous qu’il faille les suivre ?

— Pour quoi faire ? Ils se débarrasseront vite des Indiens. C’est sûrement l’avis de Winnetou, puisqu’il est entré avec Harry dans notre château sans plus tergiverser. Allons-y nous aussi.

Nous franchîmes le passage et nous trouvâmes dans la gorge qui avait servi la nuit précédente de champ de bataille. Winnetou et Harry étaient près du cadavre de Old Firehand. Le jeune homme avait posé la tête de son père sur son genou, tandis que l’Apache examinait ses blessures. Nous entendîmes Winnetou s’écrier :

— Uff ! uff ! uff ! Il n’est pas mort !... Il vit.

Nous fûmes comme électrisés par cette révélation. Harry poussa un cri de joie. Nous aidâmes aussitôt l’Apache à panser le blessé, et, après quelques instants, nous pûmes constater que Old Firehand ouvrait les yeux. Il nous reconnut et eut pour son fils un faible sourire. Je l’examinai soigneusement. La balle avait traversé le poumon droit et était ressortie en provoquant une abondante hémorragie. Mais, étant donné la résistance de son organisme, on pouvait espérer le sauver avec de bons soins. Winnetou l’entoura d’autant de confort que l’endroit le permettait.

Ce n’est qu’alors que nous pûmes penser à nous-mêmes. Aucun de nous n’était sans blessure, bien que notre état ne fût pas alarmant. Tous les autres avaient payé de leur vie cette aventure où ils avaient préféré ne pas suivre mon conseil.

Vers midi, les dragons revinrent. Ils ramenaient des Ponkas prisonniers. L’officier nous expliqua que son arrivée ne tenait pas du miracle. Il avait appris que les Ponkas avaient tenté de faire dérailler le train, et il avait décidé de les punir. Mis au courant de l’expédition de vengeance entreprise par les Peaux-Rouges, il les avait suivis.

Les dragons restèrent trois jours dans la vallée pour donner du repos à leurs chevaux. Nous nous occupâmes pendant ce temps de l’ensevelissement des cadavres. L’officier nous invita à faire un séjour au Wilkes-Fort, où Old Firehand pourrait trouver un secours médical. Nous acceptâmes d’enthousiasme.

Inutile de dire que Sam Hawkens était inconsolable de la perte de ses deux amis, Dick Stone et Will Parker. Il fit vœu d’abattre sans pitié tous les Ponkas qu’il trouverait sur son chemin. Moi je tirai une autre morale de l’aventure ; je n’oubliai pas que Parranoh était un Blanc. Cela me confirma dans ma conviction intime, à savoir que, si les Peaux-Rouges sont ce qu’ils sont, la faute en revient bien souvent aux Visages Pâles.

UNE VIEILLE CONNAISSANCE

Trois mois s'étaient écoulés depuis les événements relatés plus haut dont les conséquences se faisaient encore sentir. Certes l'espoir de sauver Old Firehand s'était réalisé, mais sa guérison était extraordinairement lente. Sa faiblesse ne lui permettait pas de se tenir debout, et nous avions même dû renoncer à le transporter au Fort pour le moment. Nous espérions lui donner des soins suffisants dans la forteresse.

La blessure de Harry s'était avérée plus grave. Winnetou portait également des blessures sur presque tout le corps, mais elles eurent vite fait de se cicatriser. Mon propre état s'améliorait à vue d'œil. Il est vrai que les endroits blessés restaient toujours endoloris et me faisaient souffrir au moindre contact, mais j'étais endurci à la douleur physique comme un Indien. C'est encore Sam Hawkens qui paraissait s'en être tiré à meilleur compte. Il avait quelques contusions, mais d'une importance insignifiante.

Il était évident que, même une fois guéri, Old Firehand devrait veiller à sa santé. Il ne pouvait plus être question pour lui de reprendre sa vie de chasseur de l'Ouest. Il décida de se rendre dans l'Est avec Harry, dès qu'il en aurait la force, pour rejoindre son fils aîné. Naturellement, pour ce faire, il avait besoin de monnayer son stock de peaux de bêtes. Au Fort, il n'aurait pas l'occasion de les écouler et les porter plus loin aurait été se charger d'un bagage trop encombrant vu son épuisement physique. Il fallait trouver une autre solution. Un des soldats qui nous avait été envoyé comme garde nous donna un conseil. Près de la Turkey-River, nous trouverions un marchand qui achetait tout ce qu'on lui proposait et qui ne se bornait pas au troc, mais payait au besoin argent comptant. Cet homme était susceptible de nous tirer d'embarras.

Mais comment l'atteindre ? Nous ne pouvions lui envoyer un messager, car nous n'avions personne à notre disposition hormis les soldats qui ne pouvaient quitter leur poste. Il fallait bien que l'un de nous assumât cette mission. Je m'offris pour aller jusqu'à la Turkey-River, mais on m'avertit que des Okanandas-Sioux très dangereux sévissaient dans la région. Le marchand lui-même n'avait pas à les redouter, car les Peaux-Rouges ne s'attaquaient jamais aux hommes d'affaires, sachant qu'ils pouvaient en avoir besoin. Les autres Visages Pâles n'en couraient que plus de risques, et, bien que je n'éprouvasse aucune crainte, je fus heureux quand Winnetou s'offrit de m'accompagner. Nous pouvions partir tous les deux, car Sam Hawkens et Harry suffisaient pour soigner Old Firehand, d'autant plus que les soldats se chargeaient de la chasse. Nous nous mimes donc en route, et, comme Winnetou connaissait parfaitement la région, au bout du troisième jour de trajet, nous nous trouvâmes sur les bords de la Turkey-River.

Mais comment trouver le marchand ? Au cas où il serait descendu chez des Indiens, il nous faudrait nous tenir sur nos gardes. Mais il y avait à proximité du fleuve une petite colonie de Blancs qui, quelques années auparavant, avait eu le courage de se fixer dans ces parages. Nous décidâmes donc de visiter les colons. Nous suivîmes le fleuve pendant quelque temps sans trouver trace d'une habitation humaine. Vers le soir, nous nous approchâmes cependant d'un champ de seigle derrière lequel s'étendaient d'autres cultures. Près d'un cours d'eau qui se jetait dans le fleuve se dressait une cabane construite avec des troncs d'arbres et entourée d'un jardin fermé par une clôture. Un peu plus loin, une clôture analogue encerclait un espace libre où paissaient quelques chevaux et quelques vaches. C'est là que nous nous dirigeâmes pour attacher nos montures, et nous étions sur le point de gagner la maison lorsque nous aperçûmes par une des fenêtres en forme de meurtrière le canon d'un fusil braqué sur nous. Au même instant une voix cria :

— Halte ! Pas un geste. Qui êtes-vous, Blanc, et que venez-vous chercher ici ? Ce n'est pas un pigeonnier où l'on entre et sort comme on veut. Que voulez-vous ?

— Je suis Français et nous cherchons le marchand qui doit se trouver dans les environs, répondis-je.

— Eh bien ! qu'attendez-vous pour aller le trouver ? Moi, je ne vous connais pas, partez d'ici.

— Mais, voyons, vous consentirez à nous donner un renseignement. Nous ne sommes pas des vagabonds pour être chassés de la sorte.

— Je n'en suis pas sûr, et c'est pourquoi je vous chasse.

— Vous voulez dire que nous sommes des vagabonds ?

— Parfaitement.

— Pourquoi ?

— C'est mon affaire. Je n'ai pas besoin de vous le dire. En tout cas, vous mentez en vous donnant pour un Français !

— Je vous assure que c'est la vérité.

— *Pshaw* ! je ne connais qu'un Français qui ait le courage de s'aventurer par ici, c'est Old Firehand.

— C'est justement de sa part que nous venons.

— Et d'où, s'il vous plaît ?

— De son camp qui se trouve à trois jours de trajet à cheval d'ici. Vous avez peut-être entendu parler de sa forteresse ?

— Un certain Dick Stone est venu un jour et m'a dit qu'il avait besoin environ de ce temps-là pour y retourner.

— Dick Stone est mort, c'était notre ami

— C'est fort possible, mais vous ne m'inspirez pas confiance, surtout que vous êtes accompagné par un Peau-Rouge. Le moment n'est pas de lier amitié avec ces gens-là.

— La visite de cet Indien ne peut que vous honorer. C'est Winnetou, le chef des Apaches.

— Winnetou ? Grand Dieu ! Et vous alors...

— Je suis Old Shatterhand.

— Il fallait commencer par vous présenter. Voilà qui change tout. Entrez donc, messieurs. Vous n'avez qu'à exprimer vos désirs, je suis à vos ordres.

Le canon disparut de la meurtrière et le propriétaire apparut sur le seuil de sa porte. C'était un homme d'un âge avancé, robuste et trapu. Il faisait l'effet de quelqu'un qui n'a pas l'habitude de se rendre dans la lutte. Il nous tendit les deux mains et nous introduisit dans son habitation où se tenaient sa femme et son fils, un jeune garçon bien bâti. Ses deux autres fils, ainsi qu'il nous l'apprit, travaillaient dans le bois.

L'intérieur de la maison ne formait qu'une pièce. Les murs étaient ornés de diverses armes et de trophées de chasse. Sur un foyer rudimentaire installé sur des pierres, une marmite de fer fumait. Quelques caisses faisaient office d'armoires et de garde-manger. Dans un coin, j'aperçus une table improvisée et quelques sièges également de fabrication domestique. Le maître de maison nous invita à nous asseoir, et, pendant que le fils s'occupait de nos chevaux, nos hôtes nous offrirent une modeste collation qui, vu les circonstances, nous fit grand plaisir. Pendant que nous nous restaurions, les deux autres fils revinrent du bois. Ils s'installèrent à nos côtés en silence. Le père nous adressa alors la parole :

— Il ne faut pas vous formaliser, messieurs, si je me suis montré un peu rude avec vous. Il nous faut bien nous tenir sur le qui-vive, surtout depuis que les Okanandas-Sioux semblent avoir jeté leur dévolu sur ces parages. Il y a quelques jours ils ont encore attaqué une maison. On ne peut non plus se fier aux Blancs qui passent par ici. Je suis d'autant plus heureux de rencontrer des gentlemen comme vous, messieurs. Ainsi, vous dites que vous cherchez le marchand. Avez-vous une affaire à traiter avec lui ?

— C'est cela même, répondis-je, tandis que Winnetou gardait le silence selon son habitude. Nous venons lui proposer l'achat d'un stock de peaux ?

— Un stock important ?

— Oui, assez.

— Contre des marchandises ou de l'argent ?

— Contre de l'argent si possible.

— Dans ce cas, je connais l'homme qu'il vous faut. Les autres marchands ne sont pas sérieux. Celui-là possède réellement de l'argent.

— Et il est honnête ?

— Honnête, c'est une façon de parler. Un marchand veut faire des affaires et gagner de l'argent, son métier est de profiter des bonnes occasions. Celui qui se laisse rouler ne peut que s'en

prendre à lui-même. Le marchand dont je vous parle s'appelle Bourton, il connaît son métier sur le bout du doigt et il voyage toujours avec cinq commis.

— Où croyez-vous que nous pourrions le trouver en ce moment ?

— Vous le saurez ce soir. Un de ses commis, un dénommé Rollins, est passé hier par ici pour prendre la commande. Il est parti en amont pour visiter un voisin et reviendra ce soir pour passer la nuit chez moi. Ce pauvre Bourton a reçu quelques tuiles ces derniers temps.

— Tiens !

— Oui, à cinq ou six reprises, quand il est venu pour visiter des clients, il a trouvé leurs habitations dévastées par les Indiens. Abstraction faite de la perte de temps et des dommages causés ainsi à ses affaires, il est dangereux pour un marchand de trouver toujours les Peaux-Rouges dans ses jambes.

— Et ces agressions ont eu lieu à proximité de votre habitation ?

— Oui, relativement pour la région. Le plus proche voisin qui ait eu à en souffrir habitait à neuf milles d'ici.

— Naturellement, étant donné ces grandes distances, on ne peut même pas se porter aide et assistance en cas de danger ?

— Oui, c'est assez regrettable. Mais moi je n'ai pas peur. Les Peaux-Rouges ne mettront pas de bâtons dans les roues du vieux Corner, car je m'appelle Corner, messieurs. Qu'ils essaient seulement, je leur apprendrai à vivre.

— Pourtant vous n'êtes que quatre.

— Quatre ? Vous oubliez de compter ma femme. Elle n'a pas peur de regarder un Indien en face et elle manie les armes à la perfection. Quant à moi, je ne suis peut-être pas un héros de la Prairie comme vous autres, messieurs, mais je m'entends un peu au tir. Nos armes sont excellentes et il suffit que je ferme bien ma porte pour qu'aucun Peau-Rouge ne puisse entrer ici. Quand bien même ils seraient trois cents dehors, nous arriverions à déblayer le terrain. Mais, écoutez, ce doit être Rollins qui rentre.

En effet, un bruit de sabots nous parvint. Corner sortit. Nous l'entendîmes échanger quelques mots avec le nouveau venu qu'il introduisit l'instant d'après et qu'il nous présenta.

— Voici Mr. Rollins dont je vous ai parlé tout à l'heure. C'est le commis du marchand que je vous ai recommandé.

Puis, en se tournant vers Rollins :

— Je viens de vous dire dehors qu'une surprise vous attendait. Ces gentlemen ne sont autres que Winnetou, le chef des Apaches, et Old Shatterhand, dont vous avez certainement entendu parler. Ils cherchent Mr. Bourton pour lui vendre un stock de peaux et de fourrures.

Rollins était un homme d'âge moyen, d'aspect ordinaire, ni sympathique ni antipathique. Dans sa physionomie, rien n'autorisait un jugement défavorable, pourtant l'expression de son visage me déplut à première vue. Puisque nous étions des hommes connus dans la région, il aurait dû être content de nous rencontrer, d'autant plus que nous venions lui offrir une affaire intéressante. Cependant, ce que nous lisions dans ses yeux, c'était tout autre chose que de la satisfaction. Il avait même l'air assez désagréablement surpris par cette rencontre. Il est vrai que je pouvais me tromper. J'essayai donc de dominer cette mauvaise impression et le priai de prendre place près de nous pour parler affaire.

Invité à partager le repas, il commença à manger, mais sans grand appétit. Enfin il se leva de table sous prétexte d'aller voir ce que faisait son cheval. Cette besogne pouvait lui demanda: quelques minutes, pourtant il resta dehors au moins un quart d'heure. Un sentiment proche de la méfiance s'empara de moi. Je sortis à mon tour. Je vis le cheval attaché, mais pas trace de cavalier. Cependant le clair de lune m'aurait permis de l'apercevoir s'il s'était tenu à proximité. Ce n'est qu'au bout de quelques instants que je le vis apparaître au coin de la clôture... En m'apercevant, il s'arrêta net, puis il vint vers moi d'un pas décidé.

— Je vois que vous êtes amateur de promenades au clair de lune, Mr. Rollins, dis-je.

— Pourquoi donc ?

— Mais parce que vous venez de vous promener.

— Ça n’a rien à voir avec le clair de lune. Je ne me sens pas très bien, je me suis détraqué l’estomac, et cette longue course à cheval m’a engourdi les membres, j’avais besoin d’un peu d’exercice.

Il détacha son cheval et l’introduisit dans le clos où se trouvaient les nôtres, puis entra avec moi dans la maison. Tous ses manèges ne me regardaient pas ; il était bien libre de faire ce qu’il voulait, mais un chasseur de l’Ouest, qu’il le veuille ou non, reste toujours sur le qui-vive. D’ailleurs Rollins m’avait donné une explication fort plausible. Il avait mangé si peu que je pouvais fort bien admettre qu’il eût mal à l’estomac. De plus il parlait sur un ton si simple que le bon sens semblait contredire mes soupçons.

Nous parlâmes affaires, nous discutâmes le prix des fourrures, le traitement des peaux, les modalités du transport et toutes choses s’y rapportant.

Rollins fit preuve d’une connaissance parfaite du marché, ainsi que de brillantes connaissances techniques. Il parlait sur un ton si modeste qu’il plut à Winnetou qui, contrairement à son habitude, prit une part très active à la conversation. Nous évoquâmes nos récentes aventures et Rollins nous écouta avec beaucoup d’intérêt. Nous lui posâmes quelques questions au sujet de son patron dont le consentement était naturellement nécessaire à la conclusion du marché.

— Je regrette de ne pouvoir vous dire où il se trouve actuellement, nous dit-il Il est constamment en voyage. Quant à moi, je ne fais qu’enregistrer les commandes et les offres que je lui transmets quand je le vois. Évidemment, nous avons ensemble des rendez-vous à dates fixes. Combien de temps nous prendrait le trajet jusqu’au dépôt de Mr. Firehand ?

— Trois jours à peu près.

— Ah ! Je verrai Mr. Bourton d’ici huit jours au Riffley-Fork. Ainsi donc j’aurai le temps d’aller voir la marchandise et de l’apprécier. Ensuite j’irai trouver mon patron que je conduirai chez vous s’il ne fait pas d’objection. Qu’en pensez-vous ?

— Évidemment, il faut que vous examiniez la marchandise avant de pouvoir conclure l'affaire. Mais j’aimerais autant que ce soit tout de suite Mr. Bourton qui vienne lui-même.

— C’est bien difficile. Mon patron n’a guère le temps de perdre trois jours avant de savoir si le voyage en vaut la peine ou non. C’est' précisément pour éviter des pertes de temps inutiles qu’il m’a engagé à son service. Je crois, tout bien pesé, qu’il est plus sage que j’aille me rendre compte le premier.

Nous n’avions aucune raison de refuser sa proposition. Je conclus donc en lui disant :

— Eh bien ! si vous avez le temps, nous vous emmènerons demain matin avec nous. Mais, dans ce cas, il faudra nous lever de bonne heure.

— C'est entendu. Dans mon métier .on n’a pas de temps à perdre ! Nous partirons dès l’aube et je vous propose même d’aller nous coucher tout de suite.

Tout cela était parfaitement normal. Rollins se leva et aida la femme du fermier à dresser les peaux et les couvertures qui devaient servir de lit. Quand il eut fini, il nous désigna nos places.

— Merci bien, dis-je. Mais nous préférons, quant à nous, dormir à la belle étoile. C’est infiniment plus sain.

— Mais voyons, Mr. Shatterhand, il fait trop froid. Et puis la clarté de la lune vous empêchera de dormir.

— Quant au froid, nous y sommes bien habitués, et pour la lune, ce n’est pas elle qui nous dérangera.

Il essaya de nous dissuader, mais sans succès. Cependant, son insistance ne nous parut aucunement suspecte sur l’heure, et ce n’est que plus tard que nous comprîmes que nous aurions dû nous en méfier.

Avant que nous soyons sortis, le maître de la maison nous dit :

— D’habitude, nous tenons la porte verrouillée, mais vous désirez peut-être qu’on la laisse ouverte cette nuit ?

— Et pourquoi donc ?

— Vous pourriez avoir besoin de quelque chose pendant la nuit.

— Nous n’aurons besoin de rien. Dans ces parages, il n’est pas sage de laisser une porte entrebâillée. Si jamais nous avons besoin de quelque chose, nous vous appellerons par la fenêtre.

— Entendu.

Dès que nous fûmes sortis de la maison, nous entendîmes Mr. Corner verrouiller soigneusement la porte. La lune était si basse que l'ombre de la maison se projetait sur le clos à l'intérieur duquel se trouvaient les chevaux. Swallow et le cheval de Winnetou étaient étendus côte à côte. Je dépliai ma couverture et m'y couchai en appuyant ma tête sur le cou du cheval en guise d'oreiller, ainsi que je l'y avais habitué.

Je n'avais guère dormi plus d'une heure lorsqu'un léger sursaut de Swallow me réveilla. La bête ne bougeait jamais quand j'étais couché ainsi, sauf s'il survenait quelque chose d'anormal. Je sautai sur mes pieds, m'approchai du clos et examinai l'horizon. A deux cents pas de nous environ, j'aperçus une masse sombre. C'était toute une armée d'indiens rampants vers la maison.

Je me retournai pour faire signe à Winnetou, mais il était déjà levé. Il s'était réveillé presque en même temps que moi.

— Mon frère voit-il ces taches qui s'approchent ? lui demandai-je.

— Oui. Ce sont des guerriers indiens.

— Ce sont sans doute des Okanandas qui viennent assaillir la ferme ?

— Old Shatterhand l'a deviné. Entrons vite à l'intérieur.

— Mais que faire des chevaux, nous ne pouvons pas les laisser à l'ennemi !

— Nous les ferons entrer avec nous. Dépêche-toi, ils s'approchent. Par bonheur nous sommes dans l'ombre et les Sioux ne peuvent pas nous voir.

Nous fîmes lever nos chevaux et les conduisîmes devant la maison. Winnetou était déjà sur le point de réveiller nos hôtes en les appelant par la fenêtre lorsque je constatai que la porte n'était pas fermée. Elle était même entrebâillée ; je l'ouvris complètement et fis entrer Swallow à l'intérieur. Winnetou me suivit avec son cheval et tira le verrou derrière lui. Le bruit que causa notre entrée éveilla le propriétaire.

— Qui est là ? Qu'est-ce qui se passe ? Il y a des chevaux maintenant dans la maison ? s'écria le colon en se dressant sur ses pieds.

— C'est nous, Winnetou et Old Shatterhand, répondis-je, car dans l'obscurité il ne pouvait nous voir.

— Vous ? Et comment êtes-vous entrés ?

— Par la porte.

— Mais je l'avais fermée.

— Elle était pourtant ouverte.

— Nom d'un chien ! Sans doute n'ai-je pas assez bien tiré le verrou quand vous êtes sortis. Mais pourquoi introduisez-vous vos chevaux dans la maison ?

Évidemment, le verrou avait été parfaitement tiré, mais, une fois les autres endormis, Rollins avait dû l'ouvrir pour permettre aux Indiens de pénétrer plus facilement dans la maison. Je répondis donc à notre hôte :

— Parce que nous ne voulons pas nous les laisser voler.

— Les laisser voler ? Mais par qui ?

— Par les Okanandas-Sioux qui se préparent à vous attaquer.

On imagine l'effet provoqué par ces paroles. Corner avait dit quelques heures auparavant qu'il ne redoutait pas les Peaux-Rouges, mais, en entendant cette nouvelle, il n'en fut pas moins effrayé. Rollins fit semblant de partager la frayeur de ses hôtes. Winnetou les exhorta au calme :

— Silence ! Ce n'est pas avec des cris qu'on peut venir à bout de l'ennemi. Il faut discuter sur la façon dont nous allons organiser la défense.

— Il n'y a rien à discuter, fit Corner. Nous les exterminerons à coups de feu jusqu'au dernier. Par ce clair de lune, il ne sera pas difficile de viser.

— Cependant nous n'en ferons rien, déclara l'Apache.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il ne faut verser le sang humain que lorsque c'est absolument nécessaire.

— Mais, dans ce cas précis, c'est justement nécessaire. Il faut donner une leçon à ces chiens rouges, afin d'enlever aux survivants toute envie de recommencer.

— Ainsi mon frère blanc appelle les Indiens des chiens rouges ? Il devrait cependant songer que moi aussi je suis Indien Je connais mes frères rouges mieux que lui. Quand ils s'attaquent aux Visages Pâles, ils ont toujours une raison de le faire, soit qu'il s'agisse d'un ennemi déclaré, soit qu'ils se laissent influencer par un Blanc qui les exploite pour ses fins. Si les Ponkas nous ont attaqués, chez Old Firehand, c'est uniquement parce qu'ils suivaient un chef blanc ; de même si les Okanandas-Sioux viennent maintenant pour piller ta demeure, il faut en attribuer la faute aux instigations d'un Visage Pâle.

— Je ne le crois point.

— Ce que tu crois importe peu au chef des Apaches, car il est sûr de ce qu'il avance.

— Et quand bien même vous auriez raison, reprit Corner, les Okanandas n'en méritent pas moins le châtiment. J'ai le droit de tuer celui qui vient m'attaquer. Je tiens à user de ce droit.

— Ton droit ne nous intéresse pas. Si tu étais seul, tu serais libre d'agir comme bon te semblerait, mais là où se trouvent Old Shatterhand et Winnetou, ce sont eux qui commandent. Mais, au fait, à qui as-tu acheté ton domaine ?

— Acheté ? Je ne suis pas si bête. Je me suis fixé ici parce que je trouvais l'endroit à mon goût, et, si je reste ici le temps prévu par la loi, la terre m'appartiendra.

— Tu n'as donc pas même demandé leur autorisation aux Sioux, maîtres de ce pays ?

— Je n'y ai pas pensé.

— Et maintenant tu t'étonnes qu'ils te considèrent comme leur ennemi et qu'ils te traitent en pillard ? Tu les appelles chiens rouges et tu veux les exterminer. Gare à toi si tu tires une seule balle ! Je te logerai aussitôt du plomb dans la tête.

— Mais que voulez-vous que je fasse ? demanda Corner avec un peu moins d'assurance, intimidé par l'attitude énergique de l'Apache.

— Tu n'auras rien à faire du tout. Mon frère Old Shatterhand et moi, nous agirons pour toi. Si tu te conformes à nos ordres, aucun mal ne t'arrivera.

Toute cette conversation n'avait guère duré qu'une minute. Pendant ce temps je me tenais près de la fenêtre pour épier le moment où les Okanandas s'approcheraient. On ne voyait encore personne. Winnetou vint à moi et me demanda :

— Es-tu d'accord pour ne tuer personne ?

— Tout à fait. Corner s'est emparé de leur bien, et peut-être leur expédition contre lui a-t-elle encore une autre raison.

— C'est même très probable. Mais comment faire pour les persuader d'abandonner leur projet sans verser de sang.

— Mon frère Winnetou le sait aussi bien que moi.

— Old Shatterhand a deviné mes pensées comme d'habitude. Nous allons nous emparer de l'un d'eux.

— Oui, de celui qui viendra écouter à la porte.

— D'accord. Car il ne fait pas de doute qu'ils enverront quelqu'un pour savoir ce qui se passe à l'intérieur.

Nous ouvrîmes le verrou et entrebâillâmes légèrement la porte, juste assez pour que du dehors on pût jeter un coup d'œil à l'intérieur. Je me postai derrière la porte et attendis. Quelque temps passa. A l'intérieur de la maison, le silence et l'obscurité régnaient. Puis, soudain, j'entendis l'approche d'un ou de plusieurs espions ; c'est moins par l'ouïe que je perçus cette présence que par une espèce d'instinct qui est le sixième sens de tout chasseur de l'Ouest. L'instant d'après j'aperçus l'espion. Il était couché sur le sol, et c'est dans cette position qu'il s'était glissé jusqu'à la porte. Il cherchait à s'orienter à tâtons. En un clin d'œil, j'ouvris complètement la porte et saisis l'homme par le cou ; il chercha à se dégager, se débattit, mais ne put émettre un son. Je l'entraînai à l'intérieur et Winnetou verrouilla à nouveau la porte.

— De la lumière, monsieur Corner, dis-je à notre hôte. Nous allons voir un peu notre homme.

Le colon s'exécuta. Il alluma une chandelle de graisse de cerf et l'approcha du visage de l'Indien.

— C'est le « Cheval-Pie », chef des Okanandas-Sioux, s'écria Winnetou. Mon frère Old Shatterhand a fait une bonne prise.

L’Indien suffoquait sous mon étreinte. Lorsque je le relâchai, il remplit ses poumons d’air et s’exclama :

— Winnetou, le chef des Apaches !

— Oui, c’est moi-même. Tu me connais parce que tu m’as déjà vu. Quant à mon ami, tu ne l’as jamais rencontré, mais tu sais qui il est puisque tu viens de m’entendre le nommer.

— C’est donc Old Shatterhand ?

— En personne. Tu as pu le comprendre à la façon dont il t’a empoigné le cou, sans que tu puisses opposer la moindre résistance. Tu es maintenant en notre pouvoir. Que penses-tu que nous allons faire de toi ?

— Mes illustres frères me laisseront partir en paix.

— Qu’est-ce qui te fait penser ainsi ?

— Je sais que les guerriers Okanandas ne sont pas les ennemis des Apaches.

— Ce sont des Sioux, et les Ponkas qui nous ont attaqués récemment appartiennent au même peuple.

— Nous n’avons rien de commun avec eux.

— Ne cherche pas à me donner le change. Tu sais que Winnetou est l’ami de tous les hommes rouges, mais celui qui agit mal est son ennemi, quelle que soit la couleur de sa peau. En affirmant que vous n’avez rien de commun avec les Ponkas, tu dis un mensonge. Je sais parfaitement que les Okanandas et les Ponkas n’ont jamais combattu les uns contre les autres et que leurs rapports sont depuis quelque temps plus amicaux que jamais. Tes protestations n’ont donc aucune valeur. Vous êtes venus ici attaquer les Visages Pâles. Penses-tu que Old Shatterhand le tolérera ?

Le visage de l’Indien s'obscurcit, il baissa les yeux et dit :

— Depuis quand Winnetou, chef des Apaches, est-il injuste ? Il a la réputation de ne jamais faire tort à autrui, et, pourtant, aujourd’hui il se dresse contre moi qui suis dans mon droit

— Tu te trompes, car ce que tu avais l’intention de faire n’est pas dans ton droit

— Comment donc ? Ce pays ne nous appartient-il pas ? Quiconque veut élire ici domicile doit nous en demander l’autorisation. Or ce Visage Pâle a omis de le faire. Nous avons parfaitement le droit de le chasser d’ici.

— Certes, je n’ai pas l’intention de te contester ce droit, mais c’est votre façon d’agir que je réprouve. Faut-il donc piller, incendier et assassiner pour se débarrasser des intrus ? Faut-il glisser vers leurs demeures à la faveur de la nuit à l’instar des bandits ? Un guerrier courageux ne craint pas de se montrer à son ennemi, mais, toi, tu rampes la nuit, suivi de nombreux guerriers, pour attaquer à l’improviste quelques hommes. Winnetou aurait honte d’agir ainsi. Partout où il ira il racontera combien sont lâches les fils des Okanandas. Ils ne méritent pas le nom de guerriers.

Le « Cheval-Pie » était prêt à laisser éclater son indignation, mais le regard sévère de l’Apache l’incita à se modérer. Il se contenta de déclarer d’un air morose :

— J’agis à la manière de tous les Indiens ; il est d’usage d’attaquer l’ennemi pendant la nuit.

— Oui, quand l’attaque est nécessaire.

— Tu veux dire peut-être que je dois prier humblement ces gens de s’en aller ?

— Tu n’as pas à prier, mais à ordonner ; au lieu de te faufiler dans la nuit, comme un voleur, tu dois venir en plein jour, honnête et fier, en vrai maître de ce pays. Tu dois dire ouvertement à l’usurpateur que tu ne veux plus de lui sur le sol qui t’appartient. Fixe-lui le jour de son départ, et ce n’est qu’au cas où il ferait fi de ta volonté que tu pourrais laisser libre cours à ta colère.

— Si tu avais agi ainsi, je reconnaîtrais en toi le digne chef des Okanandas ; mais maintenant je ne vois en toi qu’un homme qui rampe insidieusement au lieu de faire preuve de courage et de loyauté.

L’Indien se tenait silencieux dans un coin de la pièce. Que pouvait-il répondre à l’Apache ? Un sourire éclaira le visage grave de Winnetou lorsqu’il me posa cette question :

— Le « Cheval-Pie » se figurait que nous allions lui rendre la liberté. Qu’en pense mon frère Old Shatterhand ?

— Je pense qu’il s’est trompé. Celui qui vient en assassin doit être traité comme tel.

— Old Shatterhand veut donc m’assassiner ? demanda l’Okananda.

— Moi, je ne suis pas un assassin. Assassiner un homme et infliger au coupable la mort qu'il mérite n'est pas la même chose.

— Mais moi je n'ai pas mérité la mort. Je suis ici chez moi.

— Non, tu te trouves dans le wigwam d'un Visage Pâle, et le fait que ce wigwam soit situé dans ton domaine importe peu. Celui qui s'introduit par ruse dans le wigwam d'autrui mérite la mort selon la loi de l'Ouest. Mon frère Winnetou vient de te dire comment tu aurais dû agir, et je suis tout à fait d'accord avec lui. Personne ne pourra nous blâmer si nous t'exécutons. Mais tu nous connais et tu sais que nous évitons de verser le sang humain quand nous n'y sommes pas absolument contraints. Peut-être pourrions-nous trouver une solution qui te permette d'avoir la vie sauve. Adresse-toi au chef des Apaches ; il décidera de ton sort.

L'Indien était venu en justicier et c'est nous qui faisions figure de juges. Son embarras était évident, bien qu'il cherchât à le dissimuler. Il aurait voulu dire quelque chose pour sa défense, mais ne sut que se taire et fixer l'Apache d'un regard où se mêlaient l'anxiété et la colère réprimée. Puis il porta son regard sur Rollins, le commis de Bourton. Je ne sais si ce fut une impression, mais il me sembla que ce regard l'invitait à intervenir, et, en effet, Rollins se tourna vers Winnetou.

— J'espère que le chef des Apaches ne se montrera pas avide de sang. Dans l'Ouest on a l'habitude de ne punir les crimes qu'une fois perpétrés. Dans ce cas précis, aucun mal n'a été fait pour pouvoir réclamer un châtiment.

Winnetou lança à l'homme un regard méfiant et scrutateur.

— Mon frère Old Shatterhand et moi, nous saurons prendre une décision sans avoir besoin de conseils. Nous n'avons donc que faire de vos suggestions.

A ce moment-là, Winnetou ne se rendait pas très bien compte lui-même des raisons inconscientes de sa méfiance. C'était une fois de plus son instinct qui lui dictait son attitude. En se tournant à nouveau vers l'Okananda, il poursuivit :

— Tu as entendu les paroles de Old Shatterhand. Je partage entièrement son point de vue. Nous n'en voulons pas à ta vie, mais il faut que tu nous dises toute la vérité. Surtout ne cherche pas à nous duper, tu n'y parviendrais pas. Réponds donc franchement : pourquoi es-tu venu ici ? J'espère que tu n'es pas assez lâche pour mentir.

— Uff ! s'écria le chef Indien. Les guerriers Okanandas ne sont pas des lâches. Je ne mens jamais. Nous sommes venus ici pour attaquer la maison.

— Et l'incendier ensuite ?

— Oui.

— Et que comptiez-vous faire de ses occupants ?

— Nous voulions les tuer.

— Avez-vous conçu ces projets vous-mêmes ?

L'Okananda sembla hésiter. Winnetou précisa sa question :

— Peut-être quelqu'un vous a-t-il suggéré ce plan ?

L'interpellé se taisait obstinément, et ce silence me fit l'effet d'une réponse affirmative.

— Le « Cheval-Pie » ne trouve pas de parole pour répondre, continua l'Apache, pourtant il devrait comprendre que sa vie est en jeu. S'il veut la garder, il faut qu'il parle. Je tiens à savoir à qui incombe la responsabilité de cette expédition et si cet homme est un guerrier Okananda.

— Oui, ce plan nous a été suggéré, dit enfin le chef Indien.

— Par qui ?

— Le chef des Apaches trahirait-il un allié ?

— Non, admit Winnetou.

— Dans ce cas, il ne doit pas m'en vouloir si je ne nomme pas le mien.

— Je ne t'en veux pas, celui qui trahit son ami mérite d'être abattu comme un chien galeux. Je te permets donc de taire son nom. Mais il faut que je sache s'il s'agit d'un Okananda.

— Non.

— Cet homme appartient-il à une autre tribu ?

— Non.

— Ainsi c'est un Blanc ?

— Oui.

— Se trouve-t-il dehors, avec tes guerriers ?

— Non. Il n'est pas là.

— Ainsi, c'est bien ce que nous pensions, mon frère Old Shatterhand et moi. Un Visage Pâle est mêlé à cette affaire. Si les Okanandas-Sioux ne voulaient pas tolérer qu'un étranger s'installât sur leur territoire, ils n'avaient pas besoin d'agir en pillards. Cette conduite indigne leur a été imposée. Comme cependant leur forfait n'a pu être commis, leur chef bénéficiera de notre grâce, si toutefois il s'engage à remplir la condition que je lui pose.

— Quelle est cette condition ? demanda le « Cheval-Pie ».

— Elle est double. D'abord tu dois renier ton allié blanc qui t'a induit à malfaire.

Cette condition n'eut pas le don de plaire à l'Okananda. Cependant, après une brève hésitation, il accepta. Il s'enquit alors de la seconde condition.

— Tu demanderas au Visage Pâle qui s'appelle Corner de vous acheter les terrains qu'il occupe ou de s'en aller. S'il refuse, tu seras libre de le chasser d'ici à l'aide de tes guerriers.

Le « Cheval-Pie » fit moins de résistance sur ce point. Mais ce fut Corner qui protesta. Il invoqua le droit qu'il avait sur ces terres du seul fait qu'il les avait cultivées et fit tout un discours auquel Winnetou ne fut pas en peine de répondre.

— Nous avons appris à connaître les Visages Pâles qui viennent chez nous pour nous ravir nos biens. Vos lois, mœurs et coutumes nous importent peu. Si votre justice protège ceux qui s'emparent du bien d'autrui, cela ne nous regarde pas. Nous avons fait pour toi ce que nous pouvions, tu ne dois pas demander davantage. Maintenant, Old Shatterhand, le chef des Okanandas et moi, nous allons fumer le calumet de paix pour sceller notre accord.

Ces paroles étaient prononcées d'un ton péremptoire qui convainquit Corner de l'inutilité de sa résistance. Winnetou bourra son calumet et le cérémonial d'usage se déroula. On pouvait maintenant faire plus ou moins confiance au chef des Okanandas. Winnetou était probablement de mon avis, puisqu'il se dirigea vers la porte, ouvrit le verrou et dit :

— Mon ami rouge peut retourner auprès de ses guerriers et les reconduire chez eux. Nous sommes persuadés qu'il tiendra sa promesse.

Le « Cheval-Pie » sortit. Nous refermâmes la porte derrière lui et nous nous postâmes près de la fenêtre pour le suivre par prudence du regard. Il ne s'éloigna de la maison que de quelques pas et s'arrêta sous le clair de lune. Il était évident qu'il tenait à être vu de nous. Puis, mettant deux doigts dans sa bouche, il fit entendre un sifflement sonore qui rassembla ses guerriers, étonnés d'être appelés par ce signal bruyant alors qu'eux-mêmes avaient reçu l'ordre d'éviter le moindre bruit. Le chef les harangua alors à haute voix, de sorte que nous pûmes nettement entendre chacune de ses paroles :

— Guerriers Okanandas, écoutez bien les paroles de votre chef. Nous sommes venus ici pour punir les Visages Pâles qui, sans notre autorisation, se sont installés sur nos terres. Je me suis glissé contre la porte de la maison pour épier ce qui se passait à l'intérieur, mais les deux hommes les plus célèbres de la Prairie et de la montagne s'y trouvaient justement. J'ai nommé Old Shatterhand et Winnetou, le chef des Apaches. Ils nous entendirent arriver, ouvrirent la porte et me saisirent de leurs bras puissants au moment où je ne m'y attendais pas. C'est ainsi que je devins leur prisonnier, car le poing de Old Shatterhand m'avait entraîné à l'intérieur. Être vaincu par lui n'est pas une honte, et c'est un honneur de pouvoir fumer le calumet de paix avec Winnetou et ce Visage Pâle. Cet honneur m'est échu et nous avons décidé de ne pas attenter à la vie de l'occupant de cette maison et de lui permettre soit de nous acheter la terre, soit de s'en aller en paix. Tel est le sens de notre accord, et je tiendrai la parole que j'ai donnée. Winnetou et Old Shatterhand sont à la fenêtre et ils entendent mes paroles. La paix et l'amitié sont entre nous. Que mes frères me suivent pour regagner leurs wigwams.

Et il disparut avec ses hommes derrière la clôture. Nous les suivîmes pour nous assurer qu'ils s'éloignaient réellement de la maison. Ils poursuivaient leur marche et rien ne semblait trahir chez eux l'intention de revenir sur leurs pas. Ainsi rassurés, nous sortîmes nos chevaux dans la cour et nous nous recouchâmes. Seul Rollins semblait méfiant et décida de suivre les Peaux-Rouges encore quelque temps. Ce n'est que par la suite qu'il devait apparaître que sa conduite avait une tout autre raison. Nous ne l'entendîmes pas rentrer ; toutefois, au matin, il se trouvait dans la maison. De bonne heure, il vint s'asseoir avec Corner sur la bille de bois qui servait de banc devant la porte. Corner nous souhaita le bonjour d'un ton qui manquait de cordialité. Selon toute apparence, il ne pouvait nous

pardonner notre intervention, car il eût été plus avantageux pour lui d'exterminer les Rouges et de « déblayer le terrain », comme il disait lui-même. Et voilà qu'il lui fallait maintenant payer ou partir. Pour ma part, je ne le plaignais pas trop. Il avait agi avec désinvolture, et son argument : « J'y suis, j'y reste » ne me convenait pas.

Sans nous préoccuper de son humeur, nous le remerciâmes de son hospitalité et partîmes.

Le commis se mit en route avec nous. Toutefois il avançait à quelque distance derrière nous, comme un subordonné qui tient à marquer son respect pour ses supérieurs. Cette attitude n'avait en soi rien de suspect, et nous n'étions pas mécontents de pouvoir nous entretenir ainsi sans témoin indésirable.

Ce n'est qu'au bout de quelques heures qu'il nous rejoignit pour nous entretenir de l'affaire qui nous intéressait. Il s'informa du nombre et de la qualité des peaux que Old Firehand se proposait de vendre. Nous lui donnâmes tous les renseignements que nous pûmes. Il nous demanda alors de lui décrire l'endroit où Old Firehand se trouvait et voulut saveur la façon dont il conservait son stock. Nous aurions pu satisfaire sa curiosité, mais nous n'en fîmes rien, d'abord parce que nous le connaissions à peine, ensuite parce qu'il n'est pas dans les habitudes d'un chasseur de l'Ouest de trahir les cachettes qui lui servent de dépôt. Peu nous importait que Rollins n'en fût pas ravi. A nouveau il s'éloigna de nous et continua sa route à une distance encore plus respectable.

Nous empruntâmes le même chemin qu'à l'aller et ne jugeâmes pas nécessaire par conséquent d'inspecter la région. Cela ne nous empêcha pas de prendre certaines précautions, qu'aucun homme de l'Ouest ne néglige même dans un pays qu'il connaît sur le bout du doigt. C'est ainsi que nous examinions constamment le sol pour voir s'il ne portait pas d'empreintes d'hommes ou d'animaux. Vers midi, nous aperçûmes une piste qui, sans cette précaution, nous aurait certainement échappé, car ceux qui l'avaient laissée s'étaient apparemment efforcés de la faire disparaître. Nous n'aurions cependant pas pu avoir la certitude du bien-fondé de nos suppositions si nous n'avions pas aperçu peu après un endroit où les hommes avaient fait halte à en juger d'après l'herbe foulée. Nous nous arrêtâmes naturellement et descendîmes de nos chevaux, afin de mieux examiner les empreintes. Rollins nous rejoignit bientôt et se mit, lui aussi, à inspecter le sol.

— Reste à savoir si ce sont des empreintes laissées par des hommes ou par des bêtes, dit-il.

Winnetou ne répondit pas. Quant à moi, jugeant peu courtois de négliger de relever son observation, je dis :

— Vous m'avez l'air d'être très expert en fait de lecture de piste. Un coup d'œil suffit pour être fixé sur la nature de celle-ci.

— Vous pensez que ce sont des hommes ?

— Cela ne fait pas de doute.

— Ce n'est pas mon avis. L'herbe serait foulée davantage.

— Vous croyez donc que les gens s'amusent à fouler l'herbe pour trahir leur passage et s'exposer ainsi au danger ?

— Non. Mais, avec des chevaux, il n'est guère possible d'éviter des traces très nettes.

— Les hommes qui sont passés par ici n'étaient pas à cheval.

— Allons donc ! Je ne vois pas un voyageur s'aventurer par ici à pied.

— Ne pouvez-vous pas admettre qu'un voyageur puisse être privé de son cheval ?

— Certainement. Mais vous ne parlez pas d'un homme, mais de plusieurs. Ce serait une coïncidence assez étonnante...

Il faisait visiblement le naïf. J'étais sur le point de lui répondre, quand j'entendis Winnetou m'adresser une question :

— Cette piste dit-elle quelque chose à mon frère Old Shatterhand ?

— Oui.

— Pour ma part, voici ce que j'en pense : elle a été laissée par trois Visages Pâles qui n'avaient pas de chevaux. En fait d'armes, ils ne portaient que des gourdins, ils marchaient à la queue leu leu, et celui qui venait derrière cherchait à effacer les traces. Il faut donc supposer qu'ils étaient poursuivis.

— C'est à peu près ce que je pense, mais n'avaient-ils vraiment pas d'armes ?

— En tout cas, ils n'avaient pas de fusils. Étant donné qu'ils ont fait halte ici, nous aurions dû voir la trace de leurs armes.

— C’est étrange. Trois Visages Pâles non armés dans cette région dangereuse !... On ne peut l’admettre que dans un seul cas : ils venaient d’être victimes d’une agression au cours de laquelle ils avaient été privés de leurs chevaux et de leurs armes.

— Mon frère blanc pense exactement comme moi. Ces hommes avançaient en s’appuyant sur des bâtons qu’ils avaient faits avec des branches. On peut voir les trous creusés ainsi dans le sol. Ils ont besoin de secours.

— Et Winnetou est disposé à leur venir en aide ?

— Le chef des Apaches aide volontiers tous ceux qui ont besoin d’être secourus, que ce soient des Blancs ou des Rouges. Mais que mon frère Old Shatterhand décide ; je voudrais bien les aider, mais je me méfie.

— Pourquoi ?

— Parce que la conduite de ces Visages Pâles est équivoque. Ils se sont donné beaucoup de peine pour effacer leurs traces, et pourtant ils ne s’en sont aucunement souciés à l’endroit où ils ont fait halte.

— Peut-être n’en avaient-ils pas le temps ? Ou encore ils pouvaient penser que trahir l’endroit de leur halte n’avait pas d’importance pourvu que la direction prise ensuite ne fût pas possible à déceler.

— C’est fort probable, mais, dans ce cas, il ne s’agit pas de chasseurs de l’Ouest, mais de novices inexpérimentés. Hâtons-nous de leur porter secours.

— Très volontiers, d’autant plus que nous n’aurons pas un grand détour à faire.

Nous sautâmes en selle. Cependant Rollins hésitait. Enfin il fit observer d’un air pensif :

— Ne vaut-il pas mieux laisser ces gens se débrouiller ? Nous n’avons aucun avantage à les aider.

— Peut-être, mais nous devons le faire, fis-je remarquer.

— C’est une perte de temps pour nous.

— Nous ne sommes pas pressés au point de devoir renoncer à secourir des gens qui peuvent en avoir grand besoin.

Je prononçai ces paroles sur un ton un peu rude. Rollins marmonna quelques mots, monta en selle, l’air décidé à nous suivre. Sa personne ne m’inspirait toujours pas confiance, cependant je ne le croyais pas encore aussi rusé qu’il l’était en réalité.

La piste nous fit sortir du bois et nous engager dans la savane découverte ; elle était fraîche et pouvait dater d’une heure tout au plus. En accélérant un peu notre allure, nous ne tardâmes pas à apercevoir les hommes. Ils étaient éloignés d’environ un mille anglais, et ils ne nous remarquèrent que lorsque nous eûmes franchi la moitié de cette distance. Ils s’arrêtèrent un instant apparemment effrayés, puis se mirent à courir comme pour échapper à un danger de mort. A cheval c'aurait été pour nous un jeu d’enfant de les atteindre, mais, avant d’être arrivé tout près d’eux, je leur criai quelques mots rassurants, ce qui les fit s’arrêter.

En effet, ils ne portaient aucune arme, pas même des couteaux.

Leurs bâtons étaient faits de branches cassées aux arbres. Cependant leurs vêtements étaient en bon état. L’un d’eux avait le front bandé et l’autre le bras gauche en écharpe. Le troisième n’était pas blessé. Ils nous lancèrent des regards méfiants et apeurés.

— Qu’avez-vous donc à courir ainsi, messieurs ? demandai-je.

— Nous ne savons ni qui vous êtes ni ce que vous voulez, répondit le plus âgé des trois.

— C’est juste, mais de toute façon vous voyiez très bien que nous allions vous atteindre, et il était inutile de courir. Mais rassurez-vous, nous sommes d’honnêtes gens et nous ne vous avons suivis que pour vous offrir notre aide. Nous avions tout lieu de supposer que votre situation n’était pas excellente.

— Vous ne vous êtes pas trompés, *Sir*. Nous venons de passer de bien mauvais moments et nous pouvons encore nous estimer heureux de nous en être tirés la vie sauve.

— Si je comprends bien, vous avez été attaqués ? Par qui ?

— Par des Okanandas-Sioux.

— Encore eux ! Et quand donc ?

— Hier matin.

— Où ?

— Plus loin, sur les bords de la haute Turkey-River.

— Comment cela vous est-il arrivé ? Mais, au fait, vous ne tenez peut-être pas à nous le raconter.

— Nous n'avons aucune raison d'en faire mystère, s'il est vrai que vous soyez d'honnêtes gens. Mais, dans ce cas, vous nous permettrez de vous demander vos noms.

— Bien sur. Ce gentleman rouge est Winnetou, chef des Apaches. Moi, on m'a surnommé Old Shatterhand. Et ce troisième monsieur est Rollins, un marchand qui s'est joint à nous pour affaires.

— Grands dieux ! Dans ce cas, nous aurions vraiment tort de nous méfier. Nous avons beaucoup entendu parler de Winnetou et de Old Shatterhand, bien qu'à vrai dire nous ne soyons pas des hommes de l'Ouest. Nous savons qu'on peut se fier à eux en toutes circonstances et nous louons Dieu de nous avoir réservé cette rencontre. Car nous avons en effet besoin, grand besoin de secours. Vous aurez droit à notre reconnaissance éternelle si vous voulez réellement nous tirer d'embarras.

— C'est bien là notre intention. Mais contez-nous d'abord les circonstances dans lesquelles vous avez été attaqués.

— D'abord, permettez-nous de nous présenter. Je m'appelle Warton, ce jeune homme est mon fils et cet autre mon neveu. Nous venions de Nouvelle-Ulm pour nous fixer dans la région de la Turkey-River.

— C'est là une entreprise fort hasardeuse.

— Hélas ! si nous l'avions su !... Mais on nous avait présenté les choses sous de tout autres couleurs. On nous avait fait croire qu'il n'y avait qu'à venir et à récolter.

— Et les Indiens alors ? N'avez-vous pas pensé à ce danger-là ?

— Si, mais nous l'avions imaginé tout autrement. D'ailleurs nous étions parfaitement équipés. Malheureusement nous sommes tombés tout de suite entre les mains des Peaux-Rouges.

— Remerciez Dieu d'être encore en vie.

— Oui, nous nous en sommes tirés encore à bon compte. Cela aurait pu finir beaucoup plus mal. Ces brigands parlaient de poteaux de tortures et d'autres choses du même genre, mais, finalement, ils se sont contentés de nous prendre tout ce que nous possédions en nous laissant tout juste nos vêtements. Ils avaient l'air d'avoir quelque chose de plus sérieux en vue et de ne pas tenir à s'embarrasser de nous.

— Quelque chose de plus sérieux ? Et avez-vous pu avoir des précisions sur leurs projets ?

— Nous ne comprenons pas leur langage, mais le chef a nommé je crois un certain Corner.

— Cela s'explique. Ils se préparaient à l'attaquer le soir même et n'avaient donc ni le temps ni l'envie de s'encombrer de prisonniers. C'est à cette circonstance que vous devez d'être encore vivants.

— Oui, si on peut appeler la vie notre existence. Nous n'avons plus d'armes, pas même de couteaux, et ne pouvons songer à abattre du gibier pour manger. Depuis hier matin, nous nous nourrissons de racines et de baies sauvages, et voici qu'on n'en trouve même plus dans la Prairie. Si nous ne vous avions pas rencontrés, nous étions condamnés à mourir de faim. Nous espérons que vous pourrez nous offrir, ne fût-ce qu'un morceau de viande.

— Bien sûr. Mais où vous dirigez-vous au juste ?

— A Wilkes-Fort.

— Connaissez-vous le chemin ?

— Non, mais nous avons pensé que ça devait se trouver dans cette direction-là.

— Vous ne vous êtes pas trompés. Et que comptez-vous faire là-bas ?

— Je vous ai dit tout à l'heure que nous étions partis pour choisir l'emplacement d'une colonie. D'autres doivent nous suivre et, à l'heure qu'il est, ils doivent se trouver déjà à Wilkes-Fort. Une fois là nous sommes sauvés.

— Ça tombe très bien. Nous poursuivons à peu près le même chemin, et nous sommes en très bons rapports avec les habitants de Wilkes-Fort. Nous pourrons faire route ensemble.

— Vraiment ? Vous nous permettez donc...

— Mais c'est tout naturel, nous ne pouvons pas vous abandonner ainsi à votre sort.

— Mais les Peaux-Rouges nous ont pris nos chevaux et nous devrons vous suivre en courant, ce qui vous fera perdre du temps.

— Nous n'y pouvons rien. Pour le moment, asseyez-vous et reposez-vous un peu. Nous allons vous donner à manger.

La tournure des événements ne semblait pas enchanter Rollins. Il marmonnait quelque chose sur le temps perdu, et sur une charité mal placée. Nous n'y prîmes pas garde, descendîmes de nos chevaux et restaurâmes les malheureux. Ils ne laissèrent pas une miette ; une fois un peu reposés, nous reprîmes notre route en modifiant légèrement notre direction. Les trois hommes ne se possédaient pas de joie d'avoir été ainsi tirés d'embarras, et ils se seraient certainement ouverts à nous davantage si Winnetou et moi nous nous étions montrés plus loquaces. Quant au commis, ils essayèrent à plusieurs reprises de le faire parler, mais en vain. Il rageait intérieurement contre nous, et son air renfrogné eut vite fait de les décourager. Cette attitude me rendit Rollins encore plus antipathique qu'auparavant, et je me mis à l'observer plus attentivement. Le résultat de cet examen fut tout autre qu'on aurait pu le supposer.

Je constatai en effet que, quand il pensait qu'on ne l'observait pas, un sourire malicieux et satisfait apparaissait sur son visage. Et, toutes les fois que cette expression lui échappait spontanément, il tournait un regard scrutateur du côté de Winnetou. Cela devait avoir un sens quelconque qui n'annonçait en tout cas rien de bon. Je redoublai d'attention en évitant toutefois d'éveiller ses soupçons. Je fis bientôt une autre remarque.

De temps en temps, il fixait un des trois piétons, et, lorsque les regards des deux hommes se rencontraient, ils se détournaient aussitôt, mais ces brefs instants me permirent tout de même de surprendre un air d'intelligence. Se pouvait-il qu'ils fussent de connivence ?

Pourtant ces trois hommes n'avaient que des raisons pour nous être reconnaissants. Ma méfiance m'aveugla-t-elle ?

Chose étrange, cette espèce de fluide sympathique qui existait entre moi et Winnetou et qui nous faisait réagir de la même manière dans les mêmes circonstances se manifesta une fois de plus. J'étais justement en train de réfléchir sur mes observations lorsqu'il arrêta son cheval, descendit à terre et, se tournant vers le vieux Warton :

— Mon frère blanc a suffisamment marché, dit-il, je le prie d'accepter de prendre place sur ma monture. Old Shatterhand se fera aussi un plaisir d'offrir la sienne. Nous sommes de bons coureurs et nous n'aurons pas grand-peine à avancer de pair avec les cavaliers.

Warton fit mine de décliner l'offre, mais finit par l'accepter. Son fils consentit également à prendre ma place sur mon cheval. Il était naturel que Rollin offrît sa monture au neveu, mais il n'en fit rien. Le fils et le neveu montèrent donc Swallow à tour de rôle.

Comme nous marchions à pied, les autres ne craignaient pas d'être surpris. Nous restâmes volontairement assez en arrière et pouvions ainsi parler sans être entendus. D'ailleurs nous primes la précaution de nous servir du langage apache.

— Ce n'est pas par pitié que mon frère Winnetou a cédé son cheval, mais pour de toutes autres raisons.

— Old Shatterhand a deviné juste.

— Winnetou a-t-il observé les quatre hommes ?

— Oui, j'avais remarqué que Old Shatterhand avait conçu quelque méfiance, et je tenais mes yeux bien ouverts. D'ailleurs plusieurs détails m'avaient déjà paru suspects.

— Notamment ?

— Mon frère le devinera facilement.

— Les bandages ?

— En effet. L'un des hommes a la tête et l'autre le bras bandés. Ils prétendent avoir été blessés lors de leur rencontre d'hier avec les Okanandas-Sioux. Crois-tu que cela soit vrai ?

— Aucunement. Je crois même que ces hommes ne sont pas du tout blessés.

— C'est exact. Nous avons passé devant deux cours d'eau sans qu'ils songeassent à s'arrêter pour laver leurs plaies. L'histoire des blessures n'est donc qu'une invention, tout comme cette histoire d'attaque des Okanandas. Autre chose encore : mon frère blanc les a-t-il observés pendant qu'ils mangeaient ?

— Oui, ils ont beaucoup mangé.

— En effet, mais pas avec l'appétit qu'on aurait pu attendre d'hommes qui depuis deux jours ne se nourrissent que de racines. En outre, ils prétendent avoir été attaqués sur les bords de la haute Turkey-River. Or, à moins de l'avoir fait à cheval, il est impossible qu'ils aient accompli ce parcours en si peu de temps. Ainsi, de deux choses l'une : ou bien ils avaient des chevaux, ou bien ils ne viennent pas de la haute Turkey-River.

— Hum... Supposons qu'ils aient eu des chevaux. Pourquoi mentiraient-ils et où auraient-ils laissé leurs bêtes ?

— C'est ce qu'il faudra trouver. Mon frère Old Shatterhand pense-t-il que le marchand soit leur ennemi ?

— Non, bien qu'il veuille se faire passer pour tel.

— C'est aussi mon avis. En tout cas, il les connaît. Peut-être même sont-ils de la même bande ?

— Alors pourquoi toute cette mise en scène ? Quel peut bien être leur but ?

— Nous ne tarderons pas à le savoir.

— N'allons-nous pas leur dire tout de suite ouvertement ce que nous pensons d'eux ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Leur attitude peut encore avoir une autre raison qui ne nous regarde pas. Il se peut, en somme, que, malgré la méfiance qu'ils sous inspirent, ces quatre hommes soient parfaitement honnêtes. Il ne faut pas les blesser. Nous ne pouvons leur faire des reproches qu'une fois absolument sûrs de leur traîtrise.

— Mon frère Winnetou me confond, il fait preuve de plus de délicatesse que moi.

— Mon frère Old Shatterhand m'en voudrait-il ?

— Que non ! Winnetou sait qu'une telle pensée est bien loin de moi.

— Howgh ! Il ne faut causer de désagrément à personne à moins d'être sûr que c'est mérité. Il vaut mieux être victime d'une injustice que d'en commettre une soi-même. Que mon frère Old Shatterhand songe un peu que le marchand n'a aucune raison de lui en vouloir.

Non, il n'en a aucune raison. Il a plutôt tout intérêt à être en bon terme avec moi.

— C'est exact. Il veut voir nos magasins et son patron désire faire des affaires avec Old Firehand. Quel intérêt aurait-il à ce que nous soyons maltraités en route ? Alors il ne pourrait savoir où se trouvent Old Firehand et la cachette de ses peaux. A supposer même que ce marchand nous veuille du mal, nous n'avons rien à craindre avant qu'il ait vu les peaux. Mon frère est-il du même avis?

— Sans doute.

— Et ces trois hommes qui se disent dépouillés...

— ... Ne le sont pas.

— C'est bien ce que je pense.

— Alors quels sont ces gens ?

— Peu importe. Ils n'ont pas plus intérêt à nous faire du mal en route.

— Mais ensuite ? Une fois que nous les aurons conduits dans la forteresse ?

— Uff ! dit Winnetou en riant. Old Shatterhand et moi, nous pensons, je crois, la même chose.

— Il n'y a là rien d'étonnant !

— Alors tu penses aussi que tous les quatre sont des marchands qui travaillent ensemble ?

— Précisément. Le commis aura averti son patron qui se trouvait dans les environs pendant la nuit, et le patron a décidé de se joindre à nous.

— Mais dans quelle intention ? Voilà la question.

— Il y a là quelque chose de louche ? Si le patron ne voulait qu'apprécier la valeur des peaux, il pourrait confier ce soin à son commis expert en la matière et n'aurait aucun besoin de recourir à cette comédie. Sans doute médite-t-il un vol, peut-être même un assassinat.

— C'est fort probable.

— C'est en tout cas ce qu'il me semble. Nous avons affaire à des malfaiteurs. Mais, chemin faisant, nous n'avons pas à les craindre. Ils ne comptent commettre leur forfait qu'une fois arrivés dans la forteresse.

— Nous allons prendre nos mesures en conséquence. Rollins nous accompagnera à destination, mais nous brûlerons la politesse aux autres sous prétexte qu'ils ont à retrouver leurs amis à Wilkes-Fort

— C'est parfait. Évidemment, d'ici là, nous aurons l'œil sur eux. Nous ne dormirons même qu'à tour de rôle. Nous tâcherons seulement de ne pas éveiller leur attention.

Lorsque la nuit fut tombée, nous aurions désiré nous reposer en pleine campagne où il n'y avait pas de surprise à craindre. Malheureusement, il faisait du vent et bientôt il commença à pleuvoir. C'est pourquoi nous dûmes continuer notre route jusqu'à ce que nous ayons trouvé une forêt. Nous nous promettions évidemment de nous tenir sur nos gardes.

Le dîner frugal une fois terminé, nos compagnons de route ne manifestèrent aucune envie de se coucher. Ils menaient grand bruit, bien que nous leur ayons enjoint d'être aussi silencieux que possible. Rollins lui-même se montrait maintenant trop loquace. Il racontait ses aventures les unes après les autres.

Tout cela me parut fort suspect, et je vis que Winnetou était du même avis. Il avait déposé ses armes à la portée de sa main et, bien qu'il fermât les yeux comme s'il somnolait, il surveillait les environs sous ses longs cils.

Nous avions campé à la lisière de la forêt. Winnetou et moi, nous épiions le bois, car une attaque ne pouvait venir que de ce côté-là. Le pâle croissant de la lune avait surgi à l'horizon et inondait le paysage d'une clarté fantomatique. Mon ami était étendu par terre, la tête appuyée sur sa main gauche. Tout à coup, je remarquai qu'il ramenait doucement vers lui son pied droit. Sur le moment je restai stupéfait. Allait-il exécuter ce fameux coup du genou dont j'ai déjà eu l'occasion de parler ailleurs ?

En effet, il se saisit de la crosse de son arme comme pour jouer et serra le canon contre son genou. Je regardai dans la direction du canon et, près d'un fourré, j'aperçus une lueur phosphorescente qui serait passée inaperçue de tout homme moins expérimenté que le chef des Apaches.

C'était une paire d'yeux humains : quelqu'un nous épiait.

J'attendais la suite avec angoisse. Winnetou n'avait encore jamais raté son but et je savais qu'il ne le raterait pas davantage cette fois, dût-il tirer dans cette position extrêmement difficile. Je vis ses doigts glisser sur la gâchette... mais le coup ne parût pas. La lueur des yeux avait disparu !

— C'est un malin, me glissa Winnetou en dialecte apache.

— Quelqu'un qui connaît le coup du genou, lui dis-je.

— C'est un Visage Pâle.

— Oui, un Sioux n'aurait pas ouvert si grand ses yeux. Enfin, nous savons maintenant au moins qu'il y a des ennemis dans les environs.

— Certes, mais lui aussi sait que nous sommes avertis. Peu importe d'ailleurs, car je m'en vais déjouer ses ruses.

— Je veux bien, mais fais attention. Si tu t'en vas sous bois, il comprendra tout de suite que c'est lui que tu vas chercher.

— *Pshaw* ! Je ferai comme si j'allais voir les chevaux, je me débrouillerai. Mais il faut que tu me facilites mon entreprise.

Je fis un signe affirmatif. J'attendis quelques minutes, puis m'adressai à mes compagnons :

— Assez parlé, mes amis ! Demain matin nous devons partir de bonne heure. Je crois qu'il serait temps de dormir. A propos, dites-moi, monsieur Rollins, avez-vous bien attaché les chevaux ?

— Mais naturellement, répondit Rollins d'une voix maussade, comme s'il était fâché d'être interrompu dans son récit.

— Ma monture est restée en liberté, dit Winnetou, je m'en vais l'attacher. Mon frère Old Shatterhand veut-il que je jette en même temps un coup d'œil à sa bête ?

— Bien volontiers, répondis-je pour donner le change.

Winnetou se leva, jeta sa couverture sur son épaule et s'enfonça sous bois. Les autres continuaient leur conversation, ce qui était à la fois un avantage et un inconvénient. Un inconvénient parce que je ne pouvais pas entendre ce que faisait Winnetou et un avantage parce que l'ennemi ne pouvait pas s'en rendre compte non plus.

Le temps passa. Cinq minutes, dix minutes, un quart d'heure. Je commençais déjà à m'inquiéter, mais je me dis qu'il est bien difficile parfois de surprendre un ennemi averti. Enfin j'entendis des pas

derrière moi, dans la direction où l'Apache était parti. Je détournai légèrement la tête et je vis mon ami surgir, enveloppé dans sa couverture. Je me sentis soulagé et reportai mes yeux sur le cercle. Winnetou s'approchait de plus en plus et fut bientôt derrière moi. Tout à coup j'entendis une voix étrangère :

— Et maintenant nous allons faire l'affaire de celui-là !

Je tournai brusquement la tête et m'aperçus que l'homme enveloppé dans la couverture de Winnetou n'était pas le jeune Apache, mais quelqu'un dont la figure ne m'était pas tout à fait étrangère. Il leva la crosse de son fusil pour m'en frapper. Avec la rapidité d'un éclair, je roulai plus loin sur le sol pour éviter le coup, mais il était trop tard et, au lieu d'être frappé au front, je le fus à la nuque, chose infiniment plus grave. Je perdis immédiatement connaissance.

Lorsque je revins à moi, encore complètement abasourdi par le choc, l'aube pointait déjà. Comme à travers un brouillard, j'entendis une voix qui disait :

— Ce chien d'Apache ne veut rien dire, et je crois bien avoir expédié son compère dans l'autre monde. C'est dommage. J'aurais donné une fortune pour pouvoir lui apprendre à vivre.

Ces quelques mots produisirent sur moi un effet magique. J'ouvris les yeux et je constatai à ma profonde stupéfaction que l'individu que je n'avais pu reconnaître de prime abord, à cause de sa barbe, n'était autre que Santer, notre mortel ennemi, l'assassin du père et de la sœur de Winnetou, que nous poursuivions vainement depuis des années. Je ne pouvais détacher mon regard de son visage.

Il s'en aperçut et je vis sa figure s'illuminer de joie.

— Il vit ! cria-t-il. Il vient d'ouvrir les yeux. Je vais voir ça.

Il courut vers moi et me secoua vigoureusement Je ne pouvais pas me défendre : j'étais si solidement ligoté qu'il m'était impossible d'esquisser le moindre mouvement. Il se mit à hurler à tue-tête :

— Tu me répondras, chien, tu me répondras. Sinon je saurai te faire ouvrir la bouche.

Il se remit à me secouer, et c'est ainsi que je pus apercevoir par terre Winnetou lié de la plus horrible façon. Il était enroulé sur lui-même dans une position telle qu'un homme-serpent lui-même s'en serait trouvé incommodé. Il devait endurer des souffrances terribles, surtout qu'il se trouvait dans cette position-là depuis plusieurs heures.

Je jetai un coup d'œil sur l'assistance et, à ma grande surprise, je vis que Rollins avait disparu. Il n'y avait plus que Warton, son fils et son neveu avec Santer.

— Veux-tu parler, oui ou non ? cria Santer d'une voix menaçante. Faudra-t-il que je te délie la langue avec mon couteau ? Et d'abord me reconnais-tu ?

Me taire n'aurait servi à rien. Je n'avais d'ailleurs pas le droit de refuser d'entrer en conversation avec lui, ne fût-ce que pour tâcher d'adoucir, si c'était possible, le sort de Winnetou.

— Oui, je te reconnais, dis-je d'une voix faible, tu es Santer.

— Ah ! très bien, fit-il en imitant ma voix d'un ton ironique. Tu es sans doute enchanté de me retrouver ici ? Charmé de cette petite rencontre imprévue, hein ?

J'hésitai une seconde, mais il tira son couteau, l'appuya contre ma poitrine et me dit d'un ton menaçant :

— Veux-tu dire oui, sinon tu es fichu !

Bien que souffrant de douleurs atroces, Winnetou me cria :

— Old Shatterhand ne dira pas oui, il préférera la mort.

— Tais-toi, chien ! hurla Santer ; si tu oses encore prononcer une parole, je serrerai tes liens jusqu'à te faire craquer les os.

Puis, se tournant vers moi, il me dit :

— Eh bien ! mon cher ami, Old Shatterhand de mon cœur, es-tu content de me retrouver ici ?

— Mais parfaitement, répondis-je, malgré l'avertissement de l'Apache.

— Vous avez entendu ? dit Santer avec un sourire triomphant en se tournant vers ses acolytes. Old Shatterhand, l'invincible Old Shatterhand a tant la frousse qu'il se fait petit comme un gamin. Il répète gentiment qu'il est content de me retrouver.

Une idée me traversa l'esprit, et, tout à coup, je me sentis comme délivré d'un poids énorme. La douleur à ma nuque disparut même comme par enchantement. Ma situation, bien que critique, n'était sans doute pas encore désespérée.

Je lui ris au nez.

— Tu te trompes si tu crois que tu me fais peur avec ton couteau. Je suis fort content de te retrouver, un point c'est tout.

— Tu n'as pas peur ? Vraiment ?

— Mais non. Je te le répète, je suis même enchanté.

Je ris de bon cœur, sans le moindre accent d'ironie. Ce rire franc étonna sans doute Santer. Il fronça les sourcils, me lança un coup d'œil scrutateur et me dit :

— Et quoi donc ? Est-ce que je t'aurais donné un tel coup que tu en serais devenu dingue ? Content de me voir ? Ce serait trop fort !

— Pas du tout, je n'ai jamais été plus lucide, ta vue me réjouit le cœur.

— Ah ! voilà que tu te montres insolent ! Eh bien ! je vais te ligoter comme ce chien de Winnetou, ou mieux : je vais te pendre par les pieds à un arbre pour que tu deviennes réellement fou.

— Me faire cela à moi, tu n'y penses pas.

— J'y pense sérieusement, au contraire.

— Je parie que tu ne le feras pas.

— Tiens, tiens, tu vas voir.

— Je ne verrai rien du tout. Évidemment, tu peux me pendre par les pieds, mais dans dix minutes je serai mort et tu ne sauras pas ce que tu veux savoir.

Je vis aussitôt que j'avais visé juste. Santer entra dans une terrible colère et hurla :Quel toupet ! J'aimerais bien que tu me dises ce qu'il paraît que je veux savoir.

— Nous en parlerons à loisir. Pour l'instant, laisse-moi tout à ma joie de me trouver à nouveau en tête à tête avec toi. Il y a des années que je n'ai pas eu ce plaisir. Enfin, mon vœu le plus cher est exaucé !

Santer me fixait de plus en plus stupéfait, puis il poussa une bordée de jurons que le papier le plus tolérant ne saurait supporter.

— Tonnerre de Dieu ! hurla-t-il pour terminer. Je vois que tu es devenu complètement cinglé. Tu as de la chance, car je serai indulgent. Mais, si tu ne me réponds pas bien sagement, je te ferai rôtir à petit feu.

Il s'assit près de moi, me regarda d'un air méditatif, puis me dit :

— Toi et ton copain Winnetou, vous pensez être les deux chasseurs les plus rusés du Far-West, alors que vous n'êtes que des imbéciles. Cet idiot de Winnetou a cru m'avoir hier soir. Il s'est montré plus imprudent qu'un écolier. Reconnais-tu m'avoir aperçu hier dans le fourré ?

— Mais parfaitement, répondis-je avec une politesse exquise.

— Winnetou a essayé de m'abattre avec le coup du genou.

— Très juste.

— Je m'en suis bien rendu compte et je ne l'ai pas attendu. Alors il a pensé me prendre par surprise.

— C'est tout à fait exact.

— Quel imbécile ! De deux choses l'une : ou bien il avait réellement aperçu quelqu'un ou bien il s'était trompé. Dans ce dernier cas, il n'y avait personne à surprendre, dans le premier il pouvait se douter que je l'attendrais au tournant. Eh bien ! non, il est tombé dans le panneau comme un enfant de sept ans ! Il a bien mérité le châtiment que je lui ai infligé. Quand je l'eus terrassé, je me suis enveloppé dans la couverture qu'il emportait soi-disant pour son cheval et c'est ainsi que je t'ai surpris. Toi aussi tu t'es montré parfaitement ridicule. A propos, qu'est-ce que tu as pensé en me voyant surgir ?

— Rien que des choses flatteuses à ton égard :

— J'en suis fort aise. Mais trêve de plaisanterie ! Vous êtes en mon pouvoir et vous n'aurez la vie sauve que si vous réussissez à m'émouvoir. Or je ne me laisse pas émouvoir facilement. Je ne serai indulgent à votre égard que si vous faites montre de la plus absolue franchise. Moi-même je

donnerai l'exemple. Vois-tu ces trois hommes ? Ce sont mes amis qui n'ont fait qu'exécuter un projet conçu par moi. Alors, que penses-tu de moi maintenant ?

Je savais maintenant à quoi m'en tenir. Je me gardai cependant de lui laisser deviner ma pensée et je répondis tranquillement :

— Que veux-tu que je pense de toi ? Tu as toujours été une crapule et je vois que tu l'es resté.

— Merci. Je veux bien accepter tes injures, mais sache que l'heure des règlements de comptes n'est pas loin. Mets-toi bien ça dans la tête. Et, maintenant, revenons à nos moutons. Je sais que tu es un homme instruit et que je te ferai grand plaisir en te parlant par paraboles. Vois-tu, nous sommes des gaillards qui aimons mieux récolter que semer. Semer, c'est un sale travail que nous cédons volontiers aux autres. Quant à la récolte, nous nous y attelons volontiers, pourvu qu'elle ne nous donne pas trop de mal. Nous nous fichons royalement des protestations des gens qui nous disent que ce sont eux qui se sont donné la peine de semer. Nous avons nos habitudes et nous y resterons fidèles jusqu'à ce que nous nous jugions assez riches pour pouvoir nous retirer.

— Vraiment ? Et vous pensez que ça arrivera bientôt ?

— Nous l'espérons. Il y a en effet à proximité un champ magnifique, dont nous serions particulièrement désireux de faire la moisson. Si ça réussit, nous pourrons abandonner les affaires.

— Tous mes vœux vous accompagnent, dis-je ironiquement.

— Merci bien. Alors j'espère que tu auras l'obligeance de nous montrer le chemin.

— Allons donc, vous ne savez pas où c'est ?

— Non, tout ce que nous savons, c'est que ce n'est pas loin d'ici.

— C'est bien ennuyeux.

— Mais pas du tout. Avec un aussi bon guide que toi, on est sûr de ne pas se perdre en route.

— Vous croyez ?

— Certainement.

— Moi j'ai peur du contraire.

— Et pourquoi ?

— Parce que je ne connais aucun champ qui puisse faire votre affaire.

— Mais si, mais si, fais un petit effort.

— Vraiment, je ne vois pas du tout.

— Eh bien ! je vais te rafraîchir un peu la mémoire. D'abord je crois que tu as bien compris que « champ » n'est qu'une façon de s'exprimer, une sorte de parabole. Je voulais parler en réalité d'un magasin de peaux que je voudrais bien visiter.

— Je suis navré de ne pouvoir t'être d'aucun secours.

— Comment cela ? Tu reconnais bien avoir été tout dernièrement chez le vieux Corner ?

— Sans doute, mais quel rapport ?

— Qu'est-ce que vous alliez y chercher ?

— Absolument rien, ce n'était qu'une visite de politesse.

— N'essaie pas de me donner le change. J'ai rencontré Corner après votre visite. Il m'a dit ce que vous cherchiez.

— Et quoi donc ?

— Un marchand, un nommé Bourton.

— Il n'aurait pas dû t'en parler.

— Je regrette, il m'a tout raconté. Ce marchand devait vous acheter, paraît-il, une grande quantité de peaux ?

— A nous ?

— Pas à vous personnellement, mais à Old Firehand, qui en possède un gros stock.

— Tu es plus fort que le diable.

— N'est-ce pas ? dit Santer avec une joie maligne.

Il n'avait pas compris l'ironie de mon observation.

— Or vous n'avez pu rencontrer qu'un commis du marchand, un certain Rollins, si mes souvenirs sont exacts. Au fait, ce gaillard a réussi à nous fausser compagnie pendant que je prenais soin de ta personne.

En parlant de Rollins, Santer jeta inconsciemment un coup d'œil vers le fourré où lui-même s'était caché la veille. Je m'en rendis parfaitement compte, mais je pris garde de ne pas me trahir.

— Tant pis, poursuivit-il, je me fiche pas mal de ce Rollins. C'est de vous que j'ai besoin. Connaissez-vous Old Firehand ?

— C'est un très bon ami à moi.

— Je le savais. Et sa cachette ?

— Comme ma poche.

— Je suis ravi de ta franchise.

— *Pshaw* ! Pourquoi jouerais-je à cache-cache avec toi ?

— N'est-ce pas ? Au fond, tu n'es pas si bête que tu en as l'air. Et maintenant tu vas tout me raconter pour adoucir ton sort.

— Ça dépend de ce que tu entends par adoucissement.

— Ne coupons pas les cheveux en quatre. Vous me connaissez et je vous connais. Nous savons tous les trois à quoi nous en tenir.

Celui d'entre nous qui tombe au pouvoir de l'adversaire est fichu. Comme c'est maintenant moi qui suis le plus fort, vous savez que vous êtes condamnés à mort. Seules les modalités de l'exécution restent à décider. Je me suis souvent imaginé le plaisir que j'aurais à vous faire subir la torture. Cependant, maintenant qu'il s'agit d'avoir le secret de Old Firehand, je consens à me montrer plus indulgent.

— Tu as vraiment bon cœur.

— C'est un défaut, je le sais, mais qu'y puis-je ? Dis-moi donc où se trouve exactement cet endroit.

— Qu'est-ce que tu m'offres en échange ?

— Une exécution rapide, sans douleur ; une balle dans la tête.

— Tu es vraiment trop bon, malheureusement tu n'es pas très intelligent.

— Quoi ?

— Pour avoir une mort moins douloureuse, il nous serait très facile de t'induire en erreur.

— Tu le crois. Mais sois tranquille, je prendrai mes précautions. Pour le moment, je voudrais savoir si vous allez oui ou non me trahir le secret de Old Firehand.

— Trahir, c'est le mot juste ! Mais Old Shatterhand n'est pas un traître. Winnetou n'a pas voulu te parler, car il est trop fier pour condescendre à adresser la parole à un scélérat de ton espèce. Mets-toi bien dans la tête que si je l'ai fait, moi, c'est uniquement parce que j'avais pour cela une raison particulière.

— Une raison ? Laquelle ?

Il plongea son regard dans le mien.

— Tu l'apprendras au moment voulu.

Depuis une demi-heure, notre conversation se poursuivait de part et d'autre sur un ton badin, presque courtois. Mais, à ce moment, Santer se fâcha et me submergea d'un flot de jurons.

— Que la peste t'emporte ! hurla-t-il. Eh bien ! sache que nous trouverons la cachette malgré toi.

— Vous aurez de la chance. Mais j'ai bien peur qu'il soit trop tard, car, si nous ne rentrons pas au jour fixé, Old Firehand sera pris de soupçons et transportera ses peaux ailleurs. Nous nous étions mis d'accord là-dessus.

Il me lança un regard sombre tout en jouant avec son couteau d'un air menaçant. Mais je voyais bien où il voulait en venir, et je n'en éprouvais pas la moindre frayeur. Sans doute Santer en voulait-il à notre vie, mais, rapace comme il était, il désirait sur tout mettre la main sur la fortune de Old Firehand. Il était pour cela, je le voyais bien, prêt à faire certaines concessions.

Enfin il posa ses yeux sur moi et dit :

— Ainsi tu n'as rien à me dire ?

— Non.

— Et si je te plonge mon couteau dans le cœur ?

— Mais, voyons, ce serait pour moi une mort immédiate, donc la faveur que tu ne voulais m'accorder qu'au prix d'une trahison

— Rira bien qui rira le dernier ! Pour le moment je vais voit si tu sais souffrir aussi bien que Winnetou.

Il fit signe aux autres qui se saisirent de moi et me portèrent près de mon ami, puis s'ingénièrent à me ligoter en cercle le plus douloureusement possible.

Je devais rester dans cette situation passablement désagréable pendant plus de trois heures. Durant tout ce temps, je n'échangeai pas une seule parole avec Winnetou. Nous endurions tous les deux des souffrances peu banales, sans cependant faire entendre la moindre plainte.

De quart d'heure en quart d'heure, Santer s'approchait de moi pour me demander si j'étais disposé à parler. Désormais, c'était entre nous une question de patience. Je savais que Winnetou envisageait la situation de la même façon que moi.

Puis, vers midi, comme Santer m'avait interrogé une fois de plus en vain, il retourna près de ses compagnons et commença à s'entretenir avec eux à voix basse. Enfin, il déclara à haute voix pour que nous puissions l'entendre :

— Je crois qu'il ne doit pas être allé bien loin, car il n'a pas réussi à prendre son cheval. Battez bien les environs, je resterai ici pour surveiller les prisonniers.

Il parlait de Rollins. Cependant, quand on croit quelqu'un caché dans les environs, on ne le dit pas de façon à être entendu par lui. Les trois hommes saisirent leurs armes et s'éloignèrent. Enfin Winnetou chuchota dans ma direction :

— Mon frère devine-t-il ?

— Oui.

— Ils vont prendre Rollins et l'amener ici.

— Cela ne fait pas de doute. Ils le traiteront d'abord comme un ennemi, puis découvriront tout à coup qu'ils se connaissent depuis longtemps. En fin de compte, Rollins prendra notre défense...

— Et, après une longue hésitation, Santer, pour faire plaisir à son cher ami Rollins, nous relâchera. Ce sera une scène comme on en voit dans les maisons que les Visages Pâles appellent théâtres.

— Évidemment. Si nous ne trahissons pas la cachette de Old Firehand, Santer et ses amis, qui brûlent d'envie de l'apprendre, ne pourront faire autre chose que de nous libérer, afin de suivre ensuite notre piste. Rollins, qui est son compère et dont la tâche consistait à nous livrer à lui, va le prier de nous libérer pour lui faire plaisir.

— Mon frère a tout à fait raison Ce Santer est rusé comme un renard, mais, pourtant, il ne me semble pas très intelligent. Il aurait pu laisser Rollins achever sa tâche et il aurait appris avec moins de peine l'endroit où se trouve la cachette de Old Firehand.

— En effet, il n'a pas été très prévoyant. Ce qui est certain, c'est qu'il était d'accord avec les Sioux qui voulaient attaquer la ferme de Corner. C'est lui leur fameux allié. Lorsque Rollins a appris notre identité, Santer a décidé de s'emparer de nous. Il a envoyé trois comparses devant, à pied, et nous a suivis lui-même à cheval. Mais, dans leur joie de mettre enfin la main sur nous, ils ont manqué d'habileté dans l'élaboration de leur projet.

Nous parlions à voix très basse, et Santer, qui s'était détourné de nous et regardait dans la direction de la forêt, ne s'était aperçu de rien. Un moment après, nous entendîmes des cris sous bois. Bientôt les trois Warton débouchèrent du fourré en traînant Rollins qui faisait mine de se débattre.

— Ah ! le voilà, dit Santer en allant à leur rencontre. J'avais bien dit qu'il devait se trouver dans les environs. Allez, portez-le à côté des autres et ligotez-le solidement...

Tout à coup il se tut, sembla tombé dans la plus profonde surprise, puis continua en bégayant presque de joie :

— Mais... C'est impossible... Je rêve... Ou bien je suis fou...

Le visage de Rollins s'éclaira de joie. Il s'arracha aux Warton et courut vers Santer.

— Mais, voyons, c'est mon vieil ami Santer ! Grâces en soient rendues à Dieu ! Maintenant je suis sûr qu'on ne me fera pas de mal.

— Vous faire du mal, mon cher Rollins, mais vous n'y pensez pas ! Pouvais-je supposer que je vous retrouverais en compagnie de ces coquins ? Mais, dites-moi, vous travaillez donc pour Bourton ?

— Mais oui, et je n'ai pas à m'en plaindre. Les affaires ne sont pas trop mauvaises, et, pas plus tard qu'hier soir, j'ai eu l'occasion d'en conclure une excellente. Malheureusement...

Tout à coup, comme si une pensée lui traversait subitement l'esprit, il s'écria d'un air étonné :

— Mais alors... Est-il possible ?... Ce serait vous qui nous auriez attaqués hier soir.

— Parfaitement

— Tonnerre de Dieu ! La vie a parfois des hasards extraordinaires. Je suis attaqué par l'homme auquel j'ai autrefois sauvé la vie et qui est devenu mon meilleur ami. Pourquoi avoir agi ainsi, Santer, que vous est-il arrivé ?

— Rien ! Je ne vous ai pas reconnu dans l'obscurité et vous vous êtes sauvé tout de suite.

— C'est juste. J'avais pensé que la première chose à faire était de me mettre en sécurité pour pouvoir au moment opportun porter secours à mes compagnons.

Il s'approcha de nous et poussa des cris effrayés.

— Mais, mon Dieu, comment les avez-vous attachés ? Ils doivent souffrir atrocement.

Il s'apprêtait déjà à nous délivrer lorsque Santer lui saisie le bras.

— Arrêtez ! mon cher Rollins. Ce sont mes ennemis mortels.

— Ce sont mes amis !

— Je regrette. Ils ont des comptes à me rendre et ils me les paieront de leur vie. C'est d'ailleurs pourquoi je les ai faits prisonniers ; évidemment, je ne pouvais pas savoir qu'ils étaient vos amis.

— Voilà un malheureux hasard, mais je ne peux pas les laisser torturer ainsi. Avez-vous vraiment des griefs très sérieux contre eux ?

— Le dixième serait suffisant pour justifier leur exécution.

— Mais savez-vous bien qui ils sont ? On ne tue pas froidement des hommes aussi valeureux que Winnetou et Old Shatterhand.

— N'insistez pas, je ne peux pas leur faire grâce. Rien ne pourra les sauver de la mort.

— Faites-le tout de même par amitié pour moi. Il m'est très pénible d'évoquer le service que je vous ai rendu, mais puisque cette fois-ci il ne s'agit pas de moi...

— Eh bien ?

— Souvenez-vous que, le jour où je vous ai sauvé la vie, vous m'avez promis de m'accorder tout ce que je vous demanderais. Et si maintenant, fort de cette promesse, je vous demandai de libérer vos prisonniers ?

— N'en faites rien. Je serais navré de ne pouvoir satisfaire à vos désirs, et j'ai horreur de ne pas tenir mes promesses. Demandez-moi tout ce que vous voudrez, mais ne me privez pas de ma vengeance.

— Allons ! soyez plus humain. Venez, je vais vous convaincre.

Il prit Santer par le bras et l'entraîna à l'écart. Ils continuèrent leur conversation en l'accompagnant de grands gestes. Décidément la comédie était très habilement menée.

Un quart d'heure plus tard, Rollins revint vers nous et dit :

— Je me donne un mal de chien pour vous tirer de là. Ça ne va pas tout seul ; pourtant j'ai bon espoir de réussir. Pour le moment, j'ai obtenu de pouvoir relâcher un peu vos liens.

C'est ce qu'il fit Puis il retourna près de Santer et continua à jouer la comédie.

Une demi-heure plus tard, ils revinrent tous les deux, et Santer nous dit :

— Vous avez une veine de pendus. J'ai fait autrefois des promesses à ce gentleman, et je ne suis pas homme à les renier. Par amitié pour lui, je vais commettre la plus grande bêtise de ma vie ! Je vais vous remettre en liberté, mais je confisque toutes vos affaires y compris vos armes.

Winnetou ne dit mot et je restai moi-même silencieux.

— Eh bien ! ma clémence vous a-t-elle à tel point stupéfiés qu'elle vous ait retiré l'usage de la parole ?

Comme nous ne lui répondions toujours pas, Rollins dit :

— Évidemment ils n'en croient pas leurs oreilles. Je m'en vais les libérer.

Il commença à défaire mes liens.

— Arrêtez, lui dis-je, laissez-moi tranquille, Mr. Rollins.

— Mais qu'est-ce qui vous prend ? s'exclama l'homme étonné. Quelle mouche vous a piqué ?

— Je veux tout ou rien.

— Que voulez-vous dire ?

— Cela veut dire que nous ne voulons pas être remis en liberté sans nos armes et nos affaires.

Rollins leva les bras au ciel.

— Mais vous perdez la tête !

— Pas du tout. Winnetou et moi nous sommes des gens d'honneur. Nous préférons mourir plutôt que quelqu'un puisse dire qu'il nous a pris nos armes...

— Mais enfin...

— Il n'y a pas d'enfin. Nous avons parlé. Faites ce que vous voulez, mais vous n'arriverez pas à nous faire changer d'avis.

— Enfer et damnation ! J'ai tout fait pour vous sauver, et votre obstination va maintenant tout gâter !

Il prit de nouveau Santer à l'écart et ils recommencèrent leur conciliabule. Ils invitèrent même les trois Warton à tenir conseil avec eux.

— Mon frère blanc a agi en homme intelligent, me dit Winnetou. Ou je me trompe fort ou bien les Visages Pâles feront tout ce que nous voudrons, persuadés qu'ils sont qu'ils finiront par nous avoir.

La nouvelle discussion dura presque une heure et était visiblement fort animée. Enfin, lorsqu'un laps de temps suffisamment long se fut écoulé pour faire admettre que Rollins était parvenu à vaincre la résistance de Santer, celui-ci s'approcha de nous :

— Décidément je n'ai jamais vu des gens ayant de la chance comme vous. Cette promesse faite autrefois à la légère va me conduire à la plus grande des folies ! Vous pourrez vous moquer de moi. Mais je vous jure que c'est tout de même moi qui rirai le dernier. Enfin, pour l'instant, voici ce que nous avons décidé :

Il fit une pause pour donner plus de poids à ces paroles, puis il continua :

— Je vais vous remettre en liberté et vous pourrez même conserver vos affaires. Mais, jusqu'à ce soir, vous resterez attachés à cet arbre, afin que vous ne puissiez pas nous suivre, nous emmenons même Mr. Rollins avec nous, car il pourrait commettre l'imprudence de vous relâcher avant l'heure. C'est à lui que vous devez la vie, et j'espère que vous lui en serez reconnaissants.

Nous fûmes ligotés à deux arbres voisins, les bandits attachèrent nos chevaux non loin de nous, puis ils entassèrent toutes nos affaires; y compris nos armes, à nos pieds.

Ceci fait, les cinq compères s'éloignèrent à cheval. Nous restâmes silencieux pendant près d'une heure, puis l'Apache me dit :

— Ils sont restés dans les environs pour pouvoir suivre notre trace de tout près. Rollins reviendra délier nos liens à la tombée de la nuit. Il nous faut absolument mettre la main sur Santer. Qu'en pense mon frère blanc ? Quel serait le meilleur moyen ?

— Il serait peu adroit de les amener jusqu'à la cachette de Old Firehand.

— Évidemment. En poursuivant notre route pendant toute la nuit, nous arriverons demain soir à la forteresse. Mais nous nous arrêterons avant. Rollins n'aura pas manqué de laisser des signes secrets à ses amis. Au moment voulu, nous le réduirons à l'impuissance, puis retournerons sur nos pas, pour attendre le reste de la bande. Mon frère Old Shatterhand est-il d'accord avec moi ?

— Parfaitement. Santer se rengorge de son adresse, mais nous lui montrerons qu'il n'est qu'un imbécile.

La journée s'écoula avec une lenteur désespérante. Enfin, à la tombée de la nuit, nous entendîmes le galop d'un cheval ; c'était Rollins. Il nous dit qu'il avait accompagné les autres très loin, puis il défit nos liens. Nous l'assurâmes de notre « éternelle reconnaissance », puis montâmes à cheval et partîmes.

Rollins reprit sa place derrière nous. Nous entendîmes qu'à plusieurs reprises il faisait cabrer son cheval pour laisser des traces plus visibles ; il arracha même distraitement des feuilles d'arbres qu'il jetait sur le passage, afin de rendre plus facile encore la tâche de nos poursuivants.

Au matin, nous fîmes halte pendant une heure environ, et à midi nous nous reposâmes pendant plus de trois heures. Puis nous reprîmes notre route pendant deux heures et demie, si bien que nous fûmes bientôt dans les environs de la forteresse. L'heure était venue de nous expliquer avec Rollins. Nous nous arrêtâmes et descendîmes de nos montures. Il nous imita et nous demanda avec étonnement :

— Pourquoi faire encore une halte, messieurs ? Je suppose que nous ne sommes plus très loin du but de notre voyage. Pour ma part, je préférerais continuer plutôt que de passer la nuit ici.

Winnetou, toujours taciturne, lui dit alors :

— Il ne faut pas que des scélérats entrent chez Old Firehand.

— Des scélérats ? Qu'entend par là le chef des Apaches ?

— Je veux dire par là que tu en es un.

— Moi ? Depuis quand Winnetou est-il ingrat envers son sauveur ?

— Son sauveur ? Tu n'y penses pas. Pauvre imbécile qui te crois plus fort que Old Shatterhand et Winnetou ensemble.

— Mais je vous en prie... Vous faites erreur ?

— Assez de mensonges.

— Mais...

— Nous savons que tu n'es qu'un espion de Santer, qui se fait appeler Bourton le marchand. Nous avons observé ton manège abject pendant tout le trajet. Maintenant l'heure du châtiment est venue. Santer nous a demandé de ne pas oublier notre dette envers toi. Eh bien ! allons-y.

Rollins, ayant compris la situation, sauta en selle et essaya de partir au galop, mais je réussis à m'agripper à la bride de son cheval. Il tira alors son pistolet et fit feu. Je baissai la tête pour éviter le coup. L'instant d'après, Rollins était à terre. Il fut aussitôt ligoté et bâillonné. Nous l'attachâmes à un arbre, quitte à revenir le chercher une fois que nous en aurions terminé avec les autres.

Nous revînmes alors rapidement sur nos pas, puis, ayant trouvé un fourré propice, nous nous y postâmes pour attendre nos poursuivants l'arme à la main.

Nous attendîmes une heure, une heure et demie, certains que Santer et ses comparses ne pourraient plus nous échapper.

Tout à coup, Winnetou s'écria :

— Uff ! uff ! Je vois un cavalier à l'horizon.

Je fis un effort pour bien discerner, puis je dis :

— En effet, c'est étrange.

— Il va du côté d'où doit venir Santer, dit Winnetou étonné. Mon frère distingue-t-il la couleur du cheval ?

— C'est un cheval bai.

— Oui, un cheval bai, et c'est aussi la couleur du cheval de Rollins.

— Rollins ? Mais c'est impossible. Il ne pouvait pas être plus solidement ligoté.

Le regard de Winnetou s'assombrit. Cependant il se domina et me dit :

— Attendons encore un quart d'heure.

Le temps passait et Santer ne venait toujours pas. Alors Winnetou me dit :

— Mon frère blanc ferait bien de retourner à l'endroit où était attaché Rollins pour examiner les traces.

— Mais si Santer arrivait entre-temps avec ses hommes ?

— Winnetou s'en charge.

Vingt minutes plus tard, j'arrivais au grand galop là où nous avions attaché Rollins. Il avait disparu ainsi que son cheval. J'examinai soigneusement les traces, puis j'allai rejoindre Winnetou. Celui-ci entra dans une terrible colère quand il apprit que notre prisonnier s'était sauvé. Enfin il se maîtrisa.

— Le scélérat savait très bien que nous allions au-devant de ses amis. Il a donc bifurqué un peu au sud, et c'est cour cela qu'il n'est pas passé devant nous. Mais comment diable a-t-il pu se libérer ? Un cavalier est venu de l'est et c'est lui qui l'a relâché.

— Sans doute un soldat de Wilkes-Fort.

— Je ne crois pas. Les traces de pieds que j'ai relevées autour de l'arbre sont si énormes qu'elles ne peuvent provenir que des mocassins antédiluviens de notre ami Sam. De plus, je crois avoir reconnu les traces de sabot de sa vieille Mary.

— Uff ! uff ! uff ! Nous jouons de malheur. Montons à cheval et voyons si nous ne pouvons pas encore les rattraper.

Le soleil avait déjà disparu de l'horizon. En quelques minutes, nous retrouvâmes la trace de Rollins dans la Prairie que nous décidâmes de suivre. Nos prévisions étaient exactes. La piste allait rejoindre celle des quatre cavaliers.

Nous examinâmes attentivement les empreintes et vîmes que les cinq larrons ne s'étaient arrêtés que pendant quelques minutes. Dès que Rollins les avait mis au courant, ils avaient sagement rebroussé chemin. Comme il faisait déjà très sombre et que la nuit était sans lune, nous ne pouvions penser à les poursuivre ainsi.

Winnetou fronça les sourcils et sans mot dire sauta à cheval. Nous partîmes au grand galop dans la direction de la forteresse.

Une fois de plus, Santer avait réussi à nous échapper. Nous nous promîmes cependant que, dès le lendemain matin, nous nous lancerions à sa poursuite. Je savais que Winnetou était résolu à avoir cette fois raison de son mortel ennemi.

Bientôt la lune se leva et nous arrivâmes près du fourré où se trouvait d'habitude la sentinelle de la forteresse. Elle était en effet à son poste et fit stopper.

— Excusez-moi, messieurs, nous dit l'homme, si je vous arrête, mais je dois vous conseiller la plus grande prudence.

— Pourquoi ? demandai-je.

— Il paraît que tout ne va pas pour le mieux dans les environs.

— Que se passe-t-il donc ?

— Je ne saurais pas vous le dire exactement, toujours est-il que le petit Sam Hawkens m'a fait de longs discours en rentrant de sa promenade.

— Ah ! il avait donc quitté la forteresse ?

— Oui, mais il est de retour.

— Ah ! Et il était seul ?

— Oui.

Il n'y avait plus de doute, c'était bien Sam Hawkens, par ailleurs si rusé, qui avait commis la gaffe monstre de libérer Rollins.

Nous pénétrâmes dans le défilé et apprîmes aussitôt que l'état de santé de notre ami Old Firehand avait plutôt empiré depuis notre départ. Toutefois, sa vie n'était pas en danger, et je n'en parle que parce que c'est précisément la raison qui allait m'obliger à me séparer de Winnetou.

Après avoir mis pied à terre, nous courûmes vers le feu où nous vîmes Old Firehand enveloppé de fourrures, Harry, Sam ainsi que quelques officiers de Wilkes-Fort.

— Soyez les bienvenus, dit Old Firehand d'une voix éteinte. Avez-vous rencontré le marchand de peaux ?

— Nous l'avons rencontré, mais nous l'avons déjà perdu en route, dit Winnetou.

— C'est bien fâcheux !

— Nous allons vous mettre tout de suite au courant, dit mon ami, mais, au préalable, j'aimerais poser quelques questions à notre vieil ami Sam Hawkens.

Le petit vieux ricana.

— Mon frère Sam est-il sorti aujourd'hui de la forteresse ? demanda Winnetou.

— Mais oui, si je ne m'abuse, répondit Sam. J'ai fait un petit tour dans la forêt, histoire de prendre l'air.

— Très bien. Mais mon frère blanc sait-il ce qu'il est ? demanda Winnetou d'un air calme.

— Un célèbre chasseur de la savane, si je ne m'abuse, répondit modestement le petit Sam.

— Mon frère blanc se trompe. Il n'est pas un célèbre chasseur, mais le pire imbécile que j'aie jamais vu. Howgh !

Là-dessus, il fit volte-face et s'éloigna.

Cette déclaration du chef apache, toujours si doux et si réservé, fit une profonde sensation. On m'entoura en m'assaillant de questions.

Je racontai alors en détail tout ce qui nous était arrivé. L'assistance resta stupéfaite.

Le petit Sam piqua une véritable crise de nerfs. Il s'injuria copieusement et s'inonda d'épithètes si grossières que la moitié seulement adressée à un tiers l'aurait mis en fort mauvaise posture devant les tribunaux.

Puis il se leva, se mit à arpenter le terrain dans tous les sens en murmurant des paroles incompréhensibles. Enfin, sa crise le reprit et il se mit à arracher sa barbe, à se gifler et, au comble de la fureur, retira sa précieuse perruque à laquelle il donna un grand coup de pied.

Cependant il ne se consolait pas et hurla à tue-tête :

— Winnetou a raison ! Il a mille fois raison ! Je suis le plus grand imbécile, le plus vert des *greenhoms* que la terre ait jamais porté ! Il n'y a rien à faire, je resterai une bête jusqu'à la fin de mes jours.

— Mais, voyons, Sam, racontez-nous comment cela s'est passé. Comment avez-vous eu l'idée de libérer ce Rollins ?

— Que le diable m'emporte d'avoir eu cette idée ! Figurez-vous que je me promenais tranquillement quand, tout à coup, j'entendis des coups de feu. Je prête l'oreille, puis m'avance avec précaution. Je vous prie de croire que je n'avais pas jusque-là commis la moindre gaffe.

— Mais vous vous êtes bien rattrapé par la suite.

— Je suis désespéré. Enfin, je continue ma route, et, ayant débouché dans une clairière, je vois un cheval attaché à un arbre. Là où il y a un cheval il y a aussi un homme, me dis-je, et je ne m'étais pas trompé, car, un peu plus loin, je découvris un malheureux ligoté à un arbre de telle manière qu'il lui était impossible de faire un mouvement.

— Hum !

— Naturellement je l'interrogeai aussitôt. Il me répondit de bon gré et me dit qu'il était marchand de peaux et qu'il allait rendre visite à Old Shatterhand.

— Cela aurait pourtant pu attirer votre attention, car c'est Old Firehand qu'il aurait dû chercher.

— C'est juste, mais, sur le moment, je n'y ai pas songé. J'ai demandé à l'homme ce qui lui était arrivé et il m'a expliqué qu'il avait été attaqué et ligoté par des Indiens.

— Deuxième gaffe : si vous aviez eu tant soit peu de bon sens, vous auriez examiné les traces et vous auriez pu voir que s'il y avait un Indien parmi ses agresseurs, il s'y trouvait aussi un Blanc. Ah ! mon cher Sam, quel gaffeur vous êtes et pourtant c'est vous qui m'avez initié aux secrets du Far-West ! Et dire que c'est vous qui m'avez appris à lire les empreintes !

— Oui, je reconnais en l'occasion avoir agi bien à la légère.

— Et puis ?

— Alors j'ai invité l'homme à venir dans la forteresse et j'ai coupé ses liens.

— Naturellement il a aussitôt pris la poudre d'escampette.

— Comme vous venez de le dire. Une fois libéré il a sauté sur son cheval et est parti au grand galop. Je n'ai rien compris à tout cela, mais, comme j'étais inquiet à cause des Indiens dont il venait de me parler, après avoir examiné un peu les environs, je décidai de rentrer dans la forteresse. Maintenant je bouillonne de rage et je donnerais tout pour réparer cette gaffe magistrale. Demain matin je vais mélanger à la poursuite de ces scélérats, et je n'aurai pas de répit avant de les avoir scalpés tous.

— Mon frère Sam ne fera pas cela, dit Winnetou qui s'était tout à fait calmé. Le chef des Apaches suivra tout seul le meurtrier. Mon frère blanc restera ici, car il est malgré tout possible que Santer vienne jusqu'à la forteresse pour tenter un mauvais coup. Comme il peut amener avec lui des Indiens, il faut que cet endroit soit défendu par des hommes intelligents et courageux.

Plus tard, alors que mes compagnons s'apprêtaient déjà à se coucher, j'allai trouver Winnetou qui s'était à nouveau éloigné de notre groupe. Son cheval broutait près du fleuve et il était étendu dans l'herbe.

Lorsqu'il m'aperçut il se leva, vint au devant de moi, me prit par la main et me dit :

— Winnetou sait ce que son frère voudrait lui dire. Il désirerait venir avec moi à la poursuite de Santer.

— Tu as deviné juste.

— Tu ne dois pas le faire. Ta place est ici.

— Et pourquoi donc ?

— Les habitants de la forteresse ont plus besoin de toi que moi, du moins pour le moment.

— Mais...

— C’est pourtant bien clair. Old Firehand est très affaibli. Tu as pu t’en rendre compte toi-même. Son fils est courageux, mais ce n’est qu’un enfant. Sam Hawkens vieillit et commet parfois des bêtises, ainsi que nous venons d’en faire l’expérience. Il y a sans doute ici quelques soldats, mais, après tout, ce sont des étrangers.

— Mais tu partiras un contre cinq.

— Et puis après ? Instruit par l’expérience, je saurai me montrer suffisamment prudent. Le désir de la vengeance n’obscurcira pas mon esprit. De toute façon, Old Firehand a grand besoin de toi. Que se passerait-il si, pendant que je recherche notre ennemi, il réussissait à grouper des malfaiteurs pour venir prendre la forteresse ? Reste ici pour défendre Old Firehand et prouve ainsi ton amitié pour moi. Veux-tu te rendre au désir de Winnetou ?

Il était très dur pour moi de me séparer ainsi de lui, le meilleur chasseur de la savane.

— Je ferai comme tu voudras, répondis-je enfin.

— J’attendais cela de toi.

Il accepta pourtant que je l’accompagne une partie de la route.

L’étoile du matin luisait encore dans le ciel lorsque nous montâmes à cheval. Au petit jour nous arrivâmes à l’endroit où Rollins avait rencontré ses comparses.

— Nous allons nous séparer ici, me dit Winnetou.

Il approcha son cheval du mien et m’étreignit longuement.

— Le Grand Esprit exige que nous nous séparions. Mais, quand le moment sera venu, il réunira à nouveau nos chemins, car Old Shatterhand et Winnetou ne peuvent rester longtemps séparés l’un de l’autre. C’est la vengeance et la haine qui vont guider mes pas, c’est l’amitié qui conduira les tiens. Howgh !

Il m’embrassa et lança son cheval au galop sur les traces de l’assassin.

Je restai longtemps à le regarder s’éloigner, ses longs cheveux flottant au vent. Allait-il saisir enfin ses ennemis ? Quand et où retrouverais-je, enfin, l’intrépide Winnetou, mon frère rouge ?

Winnetou 2

Winnetou

Achevé d’imprimer sur les Presses d’Offset

Aubin 86000-Poitiers le 11 septembre 1973.

Dépôt légal, 4 trimestre 1962. Éditeur n®7970

Imprimeur n°4423.

Imprimé en France.